

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

T O M E T R E I Z I È M E .

CORRESPONDANCE

SECRET

POLITIQUE & LITTÉRAIRE

TOME TREIZIÈME

Gal 4/55a
CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

M É M O I R E S

*Pour servir à l'Histoire des Cours, des
Sociétés & de la Littérature en
France, depuis la mort de Louis XV.*

T O M E T R E I Z I E M E.

* * *

* *

*

A L O N D R E S ,

C H E Z J O H N A D A M S O N .

1788.

CORRESPONDANCE

SECRET

POLITIQUE & LITTÉRAIRE

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'histoire des Cours, des
Généralités & de la Littérature en
France, depuis la mort de Louis XIV.

TOME TREIZIÈME

A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON

—

1788.

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

*MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des
Cours , des Sociétés & de la Litté-
rature en France , depuis la mort de
Louis XV.*

De Versailles , le 24 Avril 1782.

On parloit hier tout bas chez le Ministre des affaires étrangères d'une nouvelle intrigue qui se trame dans le plus profond mystere & de l'intimité qui alloit s'établir avant peu entre deux grands personnages & qui étonneroit toute l'Europe.

Les avis qu'on recevoit de Londres au mois de Janvier dernier , représentoient la nation Britannique comme étant hors d'état de continuer la guerre & d'achever la campagne de 1782. On prétend que notre Ministre avoit très-positivement assuré au Roi que S. M. verroit tomber ses ennemis à ses pieds avant le mois de Juillet prochain pour lui demander

la paix. Les choses paroissent avoir un peu
 changé de face. Voici ce qu'on écrit aujour-
 d'hui de Londres à M. le Marquis de Castries.
 » La révolution survenue dans le ministère a,
 » pour ainsi dire, régénéré la nation. Point
 » de paix avec la France, guerre à toute
 » outrance aux seuls Bourbons : tel est le
 » cri général. Les Anglois de toutes classes
 » disent : nous n'étions point las de la guer-
 » re, mais nous détestions ceux qui la fai-
 » soient ou qui la dirigeoient. Maintenant de
 » dignes défenseurs de la patrie vont nous
 » venger d'ennemis perfides. Ce n'est plus
 » l'intrigue ni le despotisme Ecoissois qui pré-
 » sideront aux délibérations de St. James, c'est
 » le patriotisme & la liberté. Nos escadres ne
 » combattront plus nos freres ni nos alliés
 » naturels, mais elles marcheront contre ces
 » perturbateurs du repos de l'Angleterre, ces
 » envieux ennemis de sa grandeur, & nous
 » verrons si les fiers vainqueurs d'Yorck-Town
 » seront aussi heureux sur mer qu'ils l'ont été
 » sur terre. »

Ces jours derniers le Roi gronda Thierry,
 son premier valet de chambre, qui s'étoit rendu
 trop tard à son service. Thierry s'excusa sur
 une nouvelle qu'il venoit d'apprendre qui l'a-
 voit retardé, c'étoit la saisie qu'on avoit faite
 chez un de ses plus proches parens pour une
 somme de quarante mille livres qu'il se trou-
 voit hors d'état de payer, pendant qu'un grand
 Seigneur de la Cour lui devoit cent mille écus.
 A l'instant même le Roi prit la plume & dressa
 de sa propre main une ordonnance de cent

mille écus au trésor royal en faveur du parent de Thierry, & qui a été payée à vue par M. Micault d'Harvelay. Le Cardinal de *** ayant paru deux jours après au lever, le Roi lui a dit : « M. le Cardinal, vous êtes encore mon débiteur. » — Je le fais bien, Sire, a répondu celui-ci, & de toutes les manières : — « Oh ! vous ne m'entendez pas, » a repris S. M. Il s'agit de cent mille écus que j'ai payés pour vous & que vous remettrez, j'espère, à mon trésor royal d'ici à huit jours. » Le Roi ne proféra que ces paroles & tourna le dos à l'Eminence qui fait un emprunt pour rembourser le trésor royal.

De Paris, le premier Mai 1782.

LA nouvelle comédie que donnent les Italiens, *le Poète supposé*, ou *les Préparatifs de fête*, en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes & de vaudevilles, musique de M. Champein, a eu le succès qu'elle méritoit de l'aveu de tous les amateurs. En voici l'idée. Perrin aime Babet, & ses parens veulent lui faire épouser Georgette. Il naît un fils au Seigneur du lieu, & Perrin qui est naturellement poète, compose une espèce de pièce pour célébrer cette heureuse naissance qui fait la joie commune ; il prie ensuite le Bailli de se donner pour l'auteur de ce divertissement. Celui-ci qui aime aussi Babet & qui n'en est pas plus aimé que ne le sont des jeunes filles tous nos baillis de théâtre, prend le rôle du berger qui doit épou-

fer cette maîtresse de Perrin. Mais en faisant répéter la pièce, le Seigneur instruit de tout, ordonne que l'auteur épouse Babet. Perrin réclame son ouvrage & le bailli perd à la fois la main de Babet & sa réputation usurpée de poète. A l'effet naturel d'un très-joli tableau peint avec la plus originale vérité, au charme d'un dialogue & d'airs remplis de finesse & dont rien n'égale la fraîcheur & les graces naïves, la naissance de ce fils du Seigneur a joint le mérite promptement saisi par le parterre, d'une allusion qui même dans un ouvrage médiocre, eût encore intéressé & vivement ému des cœurs françois.

M. Mérard de St. Just vient de former un Recueil de ses poésies diverses sous le titre un peu affecté de : *L'Occasion & le moment ou les petits Riens*, par un Amateur sans prétention. Que gagne-t-on à s'efforcer ainsi de persuader à un public qui fait bien à quoi s'en tenir, que deux volumes doivent leur existence à l'occasion ou au moment ? Etoit-ce donc trop que des *Riens* ? falloit-il encore n'annoncer que de *petits Riens* ? Après tant de précautions superflues pour réduire au moins de valeur possible, dans un titre plus modeste que vrai, le présent fait aux curieux, ne pourroit-on pas croire que l'auteur a beaucoup trop de prétention à paroître sans prétention ? L'Epigraphe de ce Recueil est tirée des œuvres mêmes du poète, & aussi peu discrète, mais plus franche que le titre, elle révèle bonnement le mystère que l'auteur affectoit de mettre en une démarche toute simple, celle de faire im-

primer des vers composés dans cette intention. L'Épigraphe est conçue ainsi :

La sage & prudente nature
A mis dans tout être pensant
Le desir plus ou moins pressant
De vivre après la mort dans la race future.

Ce quatrain donne un démenti formel aux mots, *sans prétention & petits Riens*, que ceux qui les liront sans connoître personnellement l'auteur, ne manqueront guere de traduire par ceux-ci : « *Que le lecteur ne juge pas avec rigueur des Pièces fugitives de Société, qu'on n'a pas pu, ou qu'on n'a pas voulu retoucher & corriger comme on eût retouché & corrigé des productions destinées à la postérité.* » L'occasion, le moment, détour inutile ;

Voyons, Monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire, diroit Alceste. Si les pièces sont mauvaises, pourquoi ne seroient-elles pas traitées comme telles ?

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui, diantre, vous pousse à vous faire imprimer ?

Si les pièces sont bonnes qu'avoient-elles besoin de tant de façons ? les poètes eurent de tout temps la même coqueterie que les belles ; les vers aisés, les im-promptu de ceux-là & le négligé de celles-ci supposent toujours quelques heures de toilette, lorsqu'il s'agit de

se montrer. Quelle *occasion*, quel *moment* peuvent faire mettre en vers ni plus ni moins que presque tous les bons mots qui ont été dits depuis trente ans, & même jusqu'à ceux des plus anciens *Ana*? Il est vrai que M. Mé-
rard de St. Just compose fort lestement, évite assez volontiers le travail & la gêne, & que pour cela il invente les noms les plus commodes, afin de remplir la mesure & de faire la rime qu'un autre s'évertueroit à tirer du nombre des mots les plus propres à exprimer son idée. Lui faut-il un hémistiche entier & une rime à *embelli*? Il vous fait sur le champ un abbé de *Réveli*.

Metafaste, disoit l'Abbé de Réveli,
N'est bien souvent qu'un plagiaire;
Il a pillé Zaire. Ah! s'écria Voltaire,
Le cher voleur! Il m'a bien embelli!

Le comte de Bridonne lui fournit un autre hémistiche & une rime riche à *donne*. C'est le bon moyen de n'en pas manquer. A *le Brun*, il accole, sans beaucoup chercher, *Embrun*. *Radigide* vient, à la vérité, d'un peu loin, mais fort à propos, donner ses quatre syllabes & un pendant à *rigide*. Le Pere Imée rime avec *estimée*; le Pere Imon rend le même bon office au mot *Sermon*; le Curé de la Rue, est réduit à *portion congrue*, &c. Boileau n'eût pas tant pesté contre la rime, s'il avoit eu le secret de la fabriquer ainsi. Mais quelque singulière que paroisse d'abord une pareille façon de se tirer d'affaire, il faut convenir qu'elle ne méfied

point à la muse souple, légère, je dirois presque ingambe, de M. de St. Just. La plupart des noms qu'il a controuvés ont un air assez naturel, & quelques-uns sont ingénieusement inventés. Celles des poésies de ces deux volumes qui doivent être considérées comme appartenant plus spécialement à l'auteur puisque le fond en est plus à lui, sont des contes, des fables, des odes, des épîtres, &c. la Piece intitulée : *le Danger du moment*, commence par ces vers qui vous feront juger de ses talens pour le genre anacréontique :

Un simple bavolet & blanche collerette,
 Un corset qui déjà la serre étroitement,
 Un jupon court, de l'aimable Nicette
 Composoient tout l'accoutrement ;
 Elle n'a point d'autre parure ;
 Mais elle compte à peine quatorze ans :
 A cet âge heureux la nature
 Est plus belle sans ornemens.
 Un jour d'été, comme à son ordinaire,
 Avec l'Aurore se levant,
 Nicette s'en alloit rêvant
 Vendre au château les fleurs que cultivoit son pere ;
 Moins que ses appas si friands,
 Étoit fraîche sa marchandise ;
 Zéphire même l'auroit prise
 Pour la Déesse du Printemps.
 J'ai dit qu'elle rêvoit ; à quoi donc, je vous prie ?
 Mais fille à quatorze ans convient-elle jamais
 De l'objet de sa rêverie ? &c.

Le mot *accoutrement* vieillit & il n'est point
 A 6

gracieux. Peut-on dire correctement en vers : *Nicette ... se levant ... alloit rêvant*, pour *Nicette s'étant levée ... alloit en rêvant vendre*, &c. ? D'ailleurs, *levant ... rêvant ... vendre ...* rien n'est moins harmonieux. Cependant cette pièce ne laisse pas d'être agréable. En général la pureté de la langue & le ton vrai de la pensée sont trop peu recherchés dans ces œuvres où beaucoup d'esprit est souvent fort loin de produire tout son effet, parce qu'on n'y maîtrise pas assez une incorrecte & verbeuse facilité ; & les idées ou images que je n'ai garde de disputer à M. de S. Just, ont le malheur de ressembler un peu trop à ce qu'on fait par cœur de nos meilleurs poètes érotiques. Son *Voyage à Chartres*, *Poème berniesque*, & ses deux *siècles*, *Dialogue*, offrent des détails piquans. Vous savez, Monsieur, que le *Berniesque* est moins trivial, moins ignoble que le *Burlesque*, style justement réprouvé par les bons esprits. Ce nom qu'il eut peut-être mieux valu ne pas affecter de donner à un poème, dont le lecteur auroit bien jugé le genre sans cela, vient de *Berni* ou *Bernia*, poète Italien du seizième siècle, qui composa en ce style son *Orlandino*. Vous verrez avec plaisir dans ce Recueil le portrait de l'abbé Pouponville, celui d'un docteur à la mode, celui d'un jeune conseiller. Si l'auteur raille avec goût, il fait aussi brûler un encens délicat, & ce n'est point celui qui entête le moins. Plusieurs morceaux de cette collection sont déjà fort connus, & M. de S. Just, en les réunissant, n'a fait que rapprocher & augmenter ses titres à la réputation

d'aimable poëte de société. Dire qu'il atteint quelquefois nos plus célèbres poëtes de profession, ce seroit lui rendre une justice à laquelle il n'a sûrement pas renoncé en appelant les fruits de ses veilles, de *petits riens*. Ces deux volumes sont au reste de superbes chefs-d'œuvre de typographie.

Je vous mandai, dans le temps, que lors de la premiere représentation de *l'Inauguration du Théâtre François*, l'auditoire ressembloit à un bruyant ramas de sourds qui étoient transportés de joie dès qu'ils pouvoient entendre quelques phrases. Cette bagatelle a eu plus de succès à la seconde; on l'a entendue tranquillement & les détails en ont été applaudis malgré beaucoup de longueurs & le manque total d'action. M. Imbert n'avoit aussi prétendu donner que quelques scenes épisodiques. L'une des plus saillantes est celle où paroissent un auteur tragique & un auteur comique.

L' A U T E U R T R A G I Q U E.

Je viens voir si la scene où l'on veut m'établir

Est digne du fruit de mes veilles;

Si je peux, sans les avilir,

Y laisser voir mes tragiques merveilles;

Si le Théâtre est vaste, élargi dans ses flancs;

Si l'on peut, sous les yeux des meres alarmées,

Sous les yeux des vieillards, des citoyens tremblans,

Y faire battre à l'aise deux armées;

Si l'on peut sans tumulte, en ordre solennel,

Y faire défiler des convois mortuaires;

Si de mainte poulie on a garni le ciel,

Pour accrocher des lampes funéraires ;
 Si l'on a préparé , pour l'endroit éclatant ,
 Des toiles d'un beau noir , qui , sans bruit , à l'instant ,
 Couchent sur la coulisse un vernis de ténèbres ;
 Enfin si l'on a su , dans un goût neuf , charmant ,
 Y ménager adroitement
 Des échos pour les cris funebres.

M E R C U R E .

Monfieur nous laiffe appercevoir
 Qu'il eft riche en moyens pour égayer la fcene.

L'AUTEUR COMIQUE.

Même defir m'amene : en moi vous devez voir
 Un auteur , mais comique....

M E R C U R E .

Oui , je le crois fans peine.

L'AUTEUR COMIQUE.

La falle paroît un peu vaffe pour moi.
 Mes vers ont un je ne fais quoi ,
 Une harmonie & douce & tendre ;
 Sans les crier , il faut les faire entendre.
 Mon ftyle aifé , plein de douceur ,
 Ne fatigue jamais car c'eft à quoi je veille)
 Ni la poitrine de l'acteur ,
 Ni l'oreille du fpectateur ;
 Mon vers.... c'eft du miel pour l'oreille.
 Je viens donc voir fi les décorateurs ,
 Si les peintres pourront affortir leurs couleurs
 Aux tirades que je compofe ,
 Imiter la fraîcheur qui diftingue , je croi ,
 Mes madrigaux ; il me faudroit , à moi ,
 Une falle.... couleur de rofe,

Enfin , après s'être encensés réciproquement , les deux auteurs se disputent à propos de Corneille & de Racine , & Apollon vient les mettre d'accord à l'aide d'une tirade qui n'est rien moins qu'une homélie dont je vous ferai grace.

Malgré les dépenses de la guerre , on répare la grande galerie du Louvre destinée à un musæum qui n'aura pas son pareil , & peu de temps après la paix , il pourra être ouvert au public.

On travaille d'ailleurs avec une ardeur incroyable au reste des bâtimens du palais royal , & cette immense entreprise sera terminée , si l'on en croit l'architecte , avant la fin de Novembre. Le public commence à être enchanté de ce superbe édifice. On se promène déjà sous les nouvelles allées. Sur plus de quatre cens arbres transplantés aucun n'a péri & tous promettent pour le mois prochain l'ombre la plus délicieuse. Ce n'est pas la première fois qu'on a vu , ni la dernière qu'on verra nos très-conséquens parisiens rafoier de l'objet de leurs plus sanglantes diatribes.

Voici une petite aventure qui a failli à devenir sérieuse & qui a fini par faire rire même les intéressés. Un homme fort jaloux & mélancolique épousa dernièrement une jolie & toute jeune personne qui depuis est très-incommodée de tournemens de tête. Cet homme sortit hier de chez lui pour ses affaires vers les dix heures du matin après avoir vu faire son lit. Il est rentré pour dîner , & ayant quelque chose à chercher dans la chambre à cou-

cher, il s'est apperçu que le lit avoit été foulé, & en approchant de plus près il a trouvé un gant d'homme à demi-caché entre les couvertures & l'oreiller. Il a eu dès ce moment plus de tournemens de tête que n'en avoit jamais eu sa femme. Il a pris ce gant & il est descendu, puis abordant sa charmante moitié de l'air le plus tranquille qu'il a pu se donner, (vous jugez aisément que le diable n'y perdoit rien :) *comment te trouves-tu aujourd'hui*, lui a-t-il dit ? — *Un peu mieux*, a répondu la femme ; *il ne m'a pris qu'un seul vertige qui m'a obligé d'aller me mettre sur le lit, mais qui ne m'a duré que cinq minutes.* — *Que cinq minutes ! c'est dommage*, a repris gravement le jaloux en se mordant les levres ! *n'est-il venu personne ?* — *Pas une ame.* On s'est tû & il ne faut point vous dire que le dîner n'a pas été des plus gais. En sortant de table, le mari a dit à la servante : *à propos, faites savoir aux voisins que j'ai trouvé, en rentrant, un gant d'homme sur le pas de la porte, & que je le rendrai à quiconque m'apportera l'autre.* La jeune femme ne concevoit rien à tant de gravité. Tout le quartier fait bientôt où est le gant perdu. Notre jaloux de retour à l'heure du souper, aussi agréable convive qu'à midi, boit pour se distraire. Quelqu'un veut lui parler ; on entre ; c'est un beau blondin qui vient le plus poliment du monde lui demander son gant en lui montrant le pareil. *Comment impudent*, dit le mari que le vin commençoit à consoler & dont cette apparition redouble toutes les peines ! & comme il a le geste assez

prompt , une bouteille a déjà volé à la tête du doucereux blondin qui s'efforce à riposter par vingt coups de canne. La table est renversée , le vin & le sang coulent , les coups redoublent dans l'obscurité & l'on ne s'entend plus à force de crier. La garde survient ; enfin , pour abrégé , le commissaire interroge & il se trouve que ce voisin , nouveau venu dans le quartier , a une pie qui lui a volé son gant & est venue le long d'une corniche , est entrée par une fenêtre ouverte & l'a déposé sur le lit que la jeune épouse venoit de quitter ; & pour convaincre un incrédule qui avoit pourtant le malheur de trop croire , il a fallu faire voir à ce mari la même pie qui le lendemain est venue cacher l'autre gant dans le même endroit. On a tué l'oiseau brouillon , les voisins sont réconciliés & les vertiges de Madame ne donnent plus de mal de tête à Monsieur.

C O U P L E T ,

A M A D A M E D E ****.

Sur l'air : *Lison dormoit.*

Tout cede aux beaux yeux de Sylvie ;

Lucas le vit , il s'enflamma.

L'ingrat la quitta pour Sophie ;

Ce fut l'esprit qui le charma.

Le besoin d'aimer & de plaire

Peut-il excuser tant d'erreurs ?

Le sentiment, l'aimant des cœurs,
Lui fit tout quitter pour Glycère :
L'inconstant soumis à vos loix
Eût pu les aimer toutes trois.

Par M. le Chevalier de M.....

De Versailles, le 6 Mai 1782.

IL circule ici depuis quelques jours une petite piece dont on s'est beaucoup amusé ! C'est une plaisanterie politique dans laquelle on fait parler les Princes de l'Europe d'après le caractère & les vues qu'on suppose.

*Conversation secrete de l'assemblée publique du
grand jeu politique.*

» *L'Empereur.* — J'ai fait une faute.... cependant les prêtres & les moines ne m'occupent pas tellement la tête que je ne sois au jeu. »

» *Le Grand Seigneur.* — Sans jouer je perds tout. »

» *Le Landgrave d'Hesse-Cassel.* — Les cartes sont fausses, car je m'égosille d'appeler un Roi, personne ne me répond. »

» *Le Roi de Suede.* — Je me mets de moitié avec les plus heureux. »

» *La République d'Hollande.* — Je ne joue qu'à jeu sûr. Cependant il faut ici jouer malgré soi, perdre, & qui pis est, payer. »

» *Le Roi d'Angleterre.* — Je ne puis jouer sans conseil. »

» *Le Congrès d'Amérique.* — J'ai déjà beaucoup gagné , mais je voudrois bien faire volte. — *Warta* (*) connoît bien les tours de cartes , il me l'enseignera sans me faire cependant une contrevolte de sa façon. »

» *Le Roi de Pologne.* — Je m'amuse comme un enfant à voir jouer les autres. — Je ne fais pas mieux faire , car mes palatins s'en vont en montrant le derriere. »

» *Le Roi de Sardaigne.* — Je joue pour les autres , à condition pourtant de me payer les dix pour cent du gain & de n'être pour rien dans la perte. »

» *Le Pape.* — Je n'ai point de Roi , je ne serai point appelé. »

» *Warta.* — J'ai beau jeu. Je connois tous les tours de cartes comme Mgr. le Congrès l'affure , mais seul , il faudra que je passe. »

» *Le Prince Royal de Prusse.* — Me voici , je suis de moitié , mais cachons bien nos cartes , qu'on ne puisse voir notre jeu. »

» *Le Roi de Prusse.* — Alte-là ! Si je vous attrape ensemble , votre jeu deviendra mauvais. — Je tiens jeu chez moi & je veux l'argent des cartes. »

» *L'Impératrice de Russie.* — J'ai beau gagner & prendre à droite & à gauche avec des Rois.... au bout du compte je n'ai rien. »

» *Les Electeurs.* — Miséricorde ! — L'Em-

(*) Le prétendu Prince d'Albanie , auquel on attribue ce pamphlet. On fait qu'il se battoit continuellement les flancs pour faire parler de lui.

pereur a quatre Rois , quatre Valets & point de Dame ! »

» *Les Princes d'Empire.* — Il faut tout perdre & faire une sotte figure sans figures. »

» *Le Roi de Portugal.* — Jesus , Marie , Ste. Ursule & ses Vierges ! j'aime mieux chercher la charité à St. Jacques en Gallice le reste de ma vie que de toucher une carte. »

» *Le Roi d'Espagne.* — Qu'on joue toujours , je ne m'y connois pas , mais je paierai les chandelles. »

» *Les Princes d'Italie.* — Nous n'avons pas de quoi jouer , mais nous chanterons les louanges de celui qui gagnera. »

» *Les Hospodars de Moldavie & de Valachie.* — Si à ce jeu nous pouvions conserver la tête , nous voudrions bien jouer avec permission & privilege de Madame de Russie. »

» *Le Roi de France.* — Je tire à la volte. »

» *Warta.* — Le Roi de France est bien conseillé. — C'est le secret de ma politique. J'en ferai faire autant à mon bien-aimé de Prusse , mais pour cela il faut jouer sans chandelles. Je vous les éteindrai toutes , & après quoi , que Poniatowski se casse le cou , peu m'importe , pourvu qu'*** sache me suivre à tâtons. »

Chaque gouvernement a ses petits scrupules : celui-ci de Venise défend de parler , le notre défend de parier. Deux particuliers de distinction qui avoient fait un pari de deux mille louis d'or , viennent d'être arrêtés & mis à la Bastille. L'un de ces deux Messieurs probablement partisans de la nouvelle administration Britanni-

que, avoit gagé à cette époque, que le premier succès sur mer seroit en faveur des Anglois, l'autre paria contre. L'amiral Barington ayant décidé la question par la malheureuse prise de nos deux vaisseaux de ligne le Pegase & l'Actionnaire & de dix à douze bâtimens, le gagnant a prétendu être payé de ses deux mille louis; son adversaire a fait des difficultés. Le gouvernement a été instruit du sujet de leur contestation : pour les mettre d'accord, il a envoyé ces deux Messieurs faire une quarantaine dans le redoutable séminaire.... Le lendemain de leur détention Messieurs de Vergennes & de Castries ont reçu un billet par lequel on leur a proposé de couvrir un pari de cent mille louis, dont les fonds seront déposés à Londres. L'objet du pari étoit :

- 1°. Que les François seroient battus par mer dans l'Amérique septentrionale.
- 2°. Que les Américains Anglois renonceroient à leur alliance avec la France.
- 3°. Que M. le Comte de Vergennes feroit une paix honteuse.

On ne doute pas que ce ne soit quelque tête angloise qui ait fait cette espece de rodomontade; la police n'en fait pas moins les plus exactes perquisitions pour en découvrir les auteurs, mais il y a lieu de croire qu'ils se tairont ou regagneront les bords de la Tamise : le seul refuge qui reste maintenant aux cervelles assez éventées pour apostropher ainsi des Ministres.

De Paris, le 8 Mai 1782.

PARMI les nouveautés littéraires qui font quelque bruit, on cite dans toutes les sociétés, & par préférence, un Roman en quatre volumes, qui a pour titre, *les Liaisons dangereuses*. L'auteur est un M. de la Clos, officier d'artillerie dont les entreprises amoureuses n'ont vraisemblablement pas eu un heureux succès, si l'on s'en rapporte à la manière dont il parle des femmes, & aux portraits qu'il a faits de quelques-unes d'elles dans l'ouvrage qu'il vient de publier. Il est écrit en lettres, & dans le nombre, on en remarque plusieurs dont le style est si différent de celui des autres, qu'on seroit tenté de croire qu'elles ont été réellement écrites par des personnages placés dans des situations semblables à celles du roman. Delà, on vient encore à penser que le fond de l'ouvrage pourroit bien être vrai, & que l'auteur n'a eu d'autre peine que de rassembler des matériaux, déguiser les noms & l'état des acteurs, & remplir les lacunes. On cite ici des personnes de la cour comme les originaux des portraits : quelques-uns ont en effet de la ressemblance, mais d'autres impliquent contradiction. Au surplus, tout ce que les mauvaises mœurs, l'habitude du vice, l'ardeur de satisfaire ses desirs, l'emportement d'une tête exaltée, le mépris de l'opinion publique peuvent donner de perfidie, de fausseté, de scélératesse à une femme qui a pu s'oublier, est peint d'une manière effrayante.

La tranquille iniquité, le système de subornation & de barbarie dont ceux de nos agréables, qu'on appelle aujourd'hui des *Roués*, font publiquement profession, sont peints aussi sous les couleurs les plus vraies. Mais, à quelles fins un tel ouvrage ? Quel but moral en peut-il résulter ? je ne le conçois guere. Si *Lovelace* a été plus nuisible que son caractère n'est admirablement tracé ; si dans un roman aussi plein de philosophie que *Clarisse*, il n'a pu produire d'autre effet aux yeux de nos étourdis, que de leur présenter un modele de conduite ; quelles idées, dans un siècle perdu de débauche & de vices, où l'on peut à peine distinguer les sexes, où le crime marche la tête levée & fait trophée de son effronterie, quelles idées ne doivent pas faire naître des tableaux dont nos femmes & nos libertins peuvent profiter pour parvenir à donner à leurs projets une marche suivie & calculée, une marche propre à en imposer à l'inexpérience, & capable de conduire la jeunesse dans un gouffre d'horreurs avant même qu'elle ait eu le temps de s'apercevoir du piège ? ajoutons à cela que la lecture de ce roman est très-propre à émouvoir les sens, à exciter les desirs, à exalter l'imagination, & qu'on y trouve de temps en temps, des détails, des conversations & des faits qui ne seroient point du tout déplacés dans le *Port... des Chart...* On a parlé d'interdire la vente de cet ouvrage ; il est honteux qu'on s'en soit tenu au projet. La liberté de la presse est une chose nécessaire, & infiniment utile ; mais que cette liberté dégénere

en licence , & qu'un censeur alloue son approbation à une production de cette nature ; cela seroit inconcevable , si le censeur ne s'appelloit pas Coqueley de Chauffepierre. On a répandu dans le monde ce quatrain médiocre , mais qui prouve l'idée qu'on a de l'avocat à calembours.

Censeur à face triste & blême ,
Étayer, tu le dois , les infames auteurs.
Ta femme t'en conjure & ton intérêt même :
Il faut accoutumer le Public à vos mœurs.

Il seroit à désirer en effet que la censure , si souvent exagérée sur des ouvrages qui peuvent tout au plus choquer l'opinion de quelques individus , se montrât plus sévère sur tout ce qui peut influer sur les mœurs. Beaucoup de jeunes auteurs n'abuseroient pas ainsi qu'ils le font , de leur esprit pour nous peindre avec autant de complaisance des scènes aussi déshonorantes que pernicieuses pour la société. M. de Charnois , par exemple , est dans ce cas. Séduit par une première & rapide lecture de la nouvelle qu'il vient de publier sous le titre , *de Clairville & Adélaïde de S. Alban* , j'ai loué son esprit , sa facilité , ses talens , mais je dois ajouter pourtant que le résultat de son ouvrage est plutôt dangereux que profitable. Un jeune homme devenu , dans un âge très-tendre , libre de toutes ses actions & d'une fortune immense , rencontre dans le monde , un de ces hommes vicieux dont l'extérieur , le langage & les bonnes fortunes ont quelque chose

chose d'impofant. Il en fait fon ami , en eft la dupe , fe marie à une femme charmante pour réparer les pertes de fa fortune , la rend malheureufe , entretient des filles d'opéra , expose fa vie pour elles , fe fait exiler à force de torts publics , cherche à fuborner la fille d'un gentilhomme , fuit en Angleterre toujours efcorté de fon ami , qui d'erreurs en erreurs & de crimes en crimes dont Clairville eft en apparence le complice , échappe à l'échafaud par le poifon ; eft enfin arraché à fon aveuglement par l'aveu que fait de tous les forfaits de fon maître un domestique de l'ami de Clairville , conduit au lit de la mort par une fuite de débauche & de mifere , & finit par réparer fes torts envers fa femme dont la conftance & le courage ne fe font jamais démentis. Si cet ouvrage a de l'intérêt , il a auffi des longueurs ; le ftyle en eft quelquefois négligé , quelquefois plein de prétention , & fousvent même d'une correction ridicule. Le caractère de Madame de Clairville eft , fi j'ofe le dire , dénué de toute vraifemblance ; elle a les vertus d'un ange , & l'on fait trop que dans ce ficle ce n'eft pas par une conftance décidée , par l'observation exaëte de leurs devoirs , par l'amour de la vertu & le facrifce de leur orgueil que nos femmes font recommandables. Le caractère du perfide ami de Clairville a malheureusement trop de modeles , mais il eft atroce. Le but de l'auteur paroît être de préfenter le danger des liaifons , fujet rebattu , fufceptible néanmoins d'offrir toujours des reffources à l'imagination. Je pour-

rois bien dire ici un mot de l'auteur : le ton qu'il prend dans le petit bout de préface qu'il a mis en tête de cette première *Nouvelle*, me semble bien grave, bien composé, bien gourmé, bien modestement orgueilleux. Il affecte de déclarer qu'il a souvent pris les traits des erreurs qu'il présente, dans ses propres fautes. Il y joue l'homme contrit d'avoir été publiquement coupable. Je lui en fais mon compliment. On peut avoir vécu avec des femmes de théâtre, avoir critiqué (*) les comédiens & les auteurs, s'être fait des ennemis par un ton de sévérité juste, plus souvent déplacée, & avoir assez d'honneur pour réparer ses torts & mériter le renom d'un honnête homme; mais on ne s'en vante pas si haut. Au reste, il y a des êtres à qui il faut des motifs, des coups d'aiguillon, un sentiment vif d'amour-propre pour les engager à faire le bien; & qu'importe par quel moyen le bien s'opère, pourvu qu'il existe. Laissons donc M. de Charnois employer un peu de charlatanisme, s'il en a besoin pour suivre la route qu'il a prise, mais engageons-le pour son intérêt personnel à présenter sa morale sous des couleurs moins sombres, & à chercher des caractères moins odieux & plus naturels, enfin, à ne pas faire tant d'efforts pour parvenir, comme il le dit dans sa préface, à effrayer.

Il y a environ deux ans que feu M. Berton,

(*) M. de Charnois, ci-devant rédacteur du *Journal des Spectacles*, est l'annotateur dramatique du *Mercur* de France.

alors directeur de l'opéra , fit nommer pour censeur & examinateur des ouvrages lyriques, M. Suard , parvenu on ne fait trop comment , à l'académie françoise. Ce M. Suard devenu inquisiteur dans toute l'étendue du terme , a exercé le plus dur despotisme sur tous les auteurs qui ont eu la foiblesse de se placer sous sa férule. On a murmuré , mais en vain ; & par je ne fais quelle manie , l'administration s'est obstinée à le conserver dans ses fonctions , malgré qu'il reçût les ouvrages les plus médiocres , & qu'il les protégeât de tout son crédit. Il s'est encore permis de donner des idées sur des projets d'ouvrages qu'il regardoit comme faits pour régénérer le territoire de l'académie royale de musique ; & c'est à une de ces idées que l'on doit *Colinette à la Cour* , opéra mal calqué sur la *Ninette de Favart* , qui annonce autant d'ignorance de la scene que de mauvais goût. L'académicien a fait plus. Il y a quelques années que des affaires malheureuses amenerent à Paris un M. Guillaume Pitra : ce M. Guillaume s'est avisé de se croire assez d'esprit pour faire de mauvais opéra , & il a commencé avec l'aide de M. Suard , par déchirer l'*Andromaque* de Racine. Son teinturier lui a conseillé de traiter *Venus & Adonis* en trois actes. A force de forger , de reforcer , d'imiter , de piller , ces deux cyclopes ont achevé leur besogne , qu'ils ont envoyée sur le champ à M. Mayer , musicien allemand. Tandis que celui-ci accrochoit des notes aux syllabes qui sont les vers du nouveau chef-d'œuvre , on a vanté le poëme à outrance ;

on l'a cité comme un des mieux écrits, comme des plus intéressans qu'on eût encore vus. Qui disoit tout cela ? M. Suard. Enfin, l'Orphée a quitté sa retraite pour venir ici présider aux répétitions de son drame : on les a faites, ces répétitions tant attendues. Hélas ! paroles, musique, intrigue, contexture, détails, tout a été trouvé pitoyable, & refusé *unâ voce*. On se doute bien que M. Suard est furieux, qu'il regarde les juges comme des imbéciles, & dans sa manière de voir, rien n'est plus simple : le personnage d'ailleurs est fort dénigrant de sa nature, & cet événement ne peut que mettre en jeu son esprit satyrique : quant à M. Guillaume, il est encore dans la stupéfaction que son cher teinturier, que son oracle se soit trompé : voilà ce qu'il ne conçoit pas, car le cher homme est lent à concevoir.

M. Blanchard a fait dimanche dernier la démonstration publique de son vaisseau volant. On en a admiré le mécanisme, mais on n'en raille pas moins. Nos Parisiens, meilleurs cochers que pilotes, trouvent étrange que le mécanicien n'ait pas préféré la forme d'un fringant cabriolet. Pourquoi pas celle d'un vaisseau, répond M. Blanchard ? l'air n'est-il pas un fluide ainsi que l'eau ? il est plus délié sans doute, mais en combinant la force, en proportionnant à sa fluidité la pesanteur & l'étendue de l'objet qu'on veut y diriger, qui empêcheroit qu'on n'y réussît, comme on est parvenu sur mer à y gouverner ces masses énormes que nous appelons vaisseaux ? Tout précieux que soit ce raisonnement, il persuade

moins que le sort fatal d'Icare & du Marquis de Bacqueville, & l'on craint bien qu'il ne soit réservé à M. Blanchard. Il paroît peu le redouter, & sa première expérience est irrévocablement fixée pour les premiers jours de juin : lui troisième, il doit lever l'ancre de Pantin, & cingler en un clin-d'œil vers les jardins du Rainci, chez M. le Duc de Chartres. Ce Seigneur a promis mille louis d'or à l'inventeur s'il y parvenoit sain & sauf dans son navire aérien.

Notre scène françoise languissoit depuis longtemps ; la grande ressource de nos poètes, ou plutôt de nos versificateurs, étoit d'émerveiller nos yeux par la pompe du spectacle, faite de savoir intéresser notre cœur. M. Laiguelot vient enfin de nous offrir dans sa tragédie d'*Agis*, un digne élève de Melpomène. Quelques défauts qu'on ait remarqués dans cette pièce, elle fait beaucoup d'honneur à son auteur : l'exposition en est obscure, la marche lente, le dénouement peu heureux ; mais à travers tout cela le talent perce dans cet ouvrage. Les deuxième & troisième actes renferment les plus belles scènes ; celle entre autres où Agis défend la cause du peuple contre Léonidas, annonce une âme vraiment spartiate. Les caractères des personnages ont été admirés, la versification en est forte & énergique ; en un mot ce coup d'essai d'un jeune homme de vingt-quatre ans en fait concevoir les plus belles espérances ; le public lui a donné tous les éloges & tous les applaudissemens les plus flatteurs.

Les italiens viennent aussi de donner une nouveauté en deux actes, intitulée le *Vaporeux*. Ces individus se sont tellement multipliés de nos jours qu'ils tiennent dans la société un rang, pour ainsi-dire, aussi nombreux que les Egoïstes : l'auteur a donc rempli une tâche utile en lui présentant ce tableau. Ce vaporeux est un homme dégoûté de la vie par la satiété de toutes les jouissances. Il se retire dans la solitude ; il s'abandonne aux idées les plus noires, & n'y songe qu'au suicide. On parvient cependant à le distraire par la sensibilité ; on lui persuade que sa femme est atteinte d'un mal pareil au sien, qu'elle est même sur le point de se donner la mort. Cette nouvelle produit le changement qu'on avoit espéré, le vaporeux emploie tous les moyens imaginables pour rappeler sa femme à la raison, & celle-ci à son tour, se sert avec succès des mêmes armes pour ramener son époux à lui-même. Cet ouvrage, où l'on n'a aperçu que de très-légères taches, est rempli de traits d'esprit & de talent. Il y a un rôle de jardinier qui est d'une gaîté & d'un naturel charmans. Le dialogue est pur & facile : la pièce a eu un plein succès.

Il suffit qu'un homme à talent soit généralement vanté, pour que la jalousie lui suscite bientôt de petits détracteurs ; mais ces sortes de gens sont d'ordinaire impudens, & pour le peu qu'ils débitent leurs petites satyres devant quelques têtes peu endurantes, il y a cent à parier qu'on leur rabattra le caquet d'importance. C'est ce qui vient d'arriver dans

un de nos lycées publics connu sous le nom *caveau*. Un Sr. Duni & un Sr. Alvedo, fils d'un juif commerçant brocanteur, se sont pris de propos sur le talent du Sr. Viotti, violon célèbre, qui depuis quelque temps fait les délices de nos amateurs de points-d'orgues : au milieu de bien des contestations, le juif a donné un démenti à Duni, qui a riposté d'un soufflet très-vigoureux dont la voute du caveau a retenti. Menaces de la part du souffleté ; empressement, ricanemens de la part des spectateurs : rendez-vous donné, & vingt-quatre heures après, bruit répandu que le juif venoit de donner un coup d'épée à Duni. Pure fumée que ce bruit. Le juif en est pour son soufflet, & Duni pour avoir gardé quelques jours la chambre afin de sauver un petit bout d'honneur au Seigneur Alvédo. Qu'on dise après cela que le siècle de la chevalerie valoit mieux que celui de la philosophie moderne.

La bienfaisance est certainement l'une des plus estimables qualités de l'homme : elle est le lien, le soutien & le charme de la société. Pourquoi donc les actes en sont-ils si rares, & les occasions d'en exercer si fréquentes ? Il en est peu d'aussi capables d'intéresser plus vivement que celle qui se présente. Il y a actuellement à Paris une famille réduite à la plus affreuse indigence, & dont la naissance distinguée ajoute encore à la situation la plus affligeante. Un vieillard presque septuagénaire, une mere désolée, cinq enfans dont le plus âgé a sept ans, tous ne subsistant que par

quelques secours momentanés & qui ne peuvent qu'adoucir leurs premiers besoins , sans habits & sans linge : tel est le tableau fidele de leur état. Les malheurs d'un homme de bien , d'une femme vertueuse , de cinq enfans innocens ne peuvent manquer d'exciter la compassion & la générosité des ames sensibles. M. l'abbé Conort , chapelain de l'école royale militaire de Notre-Dame du Mont-Carmel , a donné l'attestation la plus authentique de la triste situation de cette famille malheureuse , je crois devoir le joindre ici. « La famille de M. le Comte de ***, réduite à la plus grande nécessité par des malheurs inattendus & non mérités , n'a d'espérance que dans la commiseration & la générosité des ames charitables. Sa naissance & sa situation par-là même plus déplorable , lui font espérer particulièrement les bienfaits de la noblesse. »

Il n'est sans doute pas besoin d'exemples pour exciter de telles actions : je ne saurois pourtant résister au plaisir de vous en citer une qui vient de se passer sous nos yeux , & qui , à coup sûr , vous causera le plus doux attendrissement. Le jour des premières communions des jeunes personnes de Charonne , la Dlle le Camus , l'une des communiantes pria son pere de vouloir bien la gratifier d'une rente viagere de trois cens livres en avancement de sa dot. Le pere étonné , voulut savoir la raison d'une pareille demande. La jeune personne n'ose lui répondre , & insiste les larmes aux yeux d'une maniere si pressante que le pere se rend à ses instances.

A peine le consentement fut-il donné, qu'elle alla chercher dans une piece voisine une femme des environs qui venoit de perdre son mari par un accident, & qui restoit veuve, chargée de huit enfans en bas âge. Elle se jetta à son col, & lui dit en pleurant : mon pere m'accorde trois cens livres de rente & je vous les abandonne.... Le pere attendri autant que surpris, confirma la donation, & la rente est régulièrement payée par semaine.

On débite ici deux épitaphes qui certainement n'ont pas été faites sans intention & dont les personnages sont encore inconnus. Quoi qu'il en soit, les voici.

É P I T A P H E D' U N.

Cy gît qui toujours confiant,
Vécut en dupe & mourut en croyant.

É P I T A P H E D' U N E.

Cy gît qui nâquit dans le crime;
L'aima, le fit & mourut sa victime.

De Paris, le 15 Mai 1782.

QUE les poètes me le pardonnent; mais je suis loin de penser comme eux, que la poésie n'est que l'art de bien rimer. Tout ce qui m'émeut, tout ce qui trouble ou attendrit mon cœur, tout ce qui captive ou transporte mon imagination, est selon moi de la véritable poésie, que ce soit vers ou prose. Qui oseroit refuser à Télémaque le titre de poème? Et

pourquoi ne l'accorderoit-on pas à tous les ouvrages auxquels il a servi de modele, & qui réunissent comme lui le charme des images & celui de l'éloquence? N'en déplaise donc aux critiques obstinés ou insensibles, je regarderai toujours comme poésies & poésies charmantes les productions de l'abbé de Reyrac, dont on vient de faire une sixieme édition qui renferme plusieurs pieces nouvelles, parmi lesquelles on distingue, le *Chant funebre sur la mort de l'abbé de Condillac*, l'hymne intitulée, la *Création*, & qui toutes font un nouvel éloge du cœur & de l'esprit de cet auteur. On ne peut lire sans admiration la belle *Hymne au Soleil* : ce passage en est délicieux : « Printemps de la vie, jeunesse riante, quand les fleurs dont tu embellis maintenant mon front se seront flétries; quand le feu du sentiment & du génie qui embrase mon ame, se fera éteint sous les glaces de l'âge; ô vieillesse inexorable! quand ta froide main aura sillonné mon visage, & courbé sous ses coups mon corps appesanti! Beaux arbres que j'ai plantés, que mes yeux ont vu croître, quand je viendrai, en m'attendrissant, vous demander d'une voix presque éteinte, un de vos rameaux pour soutenir mes bras défaillans & ma marche chancelante, alors, abandonné du monde entier, triste rebut de l'humanité, toute ma ressource, hélas, tout mon bonheur sera de fixer sur toi mes regards; sur toi, ô soleil! ô tendre consolateur des vieillards, leur plus doux spectacle & leur dernier ami! »

» Je viendrai tous les matins d'un pas trem-

blant, en louant les Dieux, m'asseoir devant toi, & te présenter mes cheveux blancs; je viendrai ranimer à l'éclat de tes feux bienfaisans, les foibles étincelles de ma vie & les sources glacées de mon sang; & lorsqu'enfin, au déclin du jour, tombant sous la faux du trépas, je sentirai le dernier souffle de ma vie errer sur ma bouche mourante, & se détacher de mes lèvres décolorées, mes bras s'étendront encore vers toi, & je demanderai aux Dieux de ne rendre mon dernier soupir que quand ton dernier rayon disparoîtra des bords de l'horizon. » Si ce n'est pas là de la poésie, quel nom donner à une langue aussi harmonieuse ? Cette invocation à la lune, dans l'hymne sur la *Création*, est charmante. « Répands du haut des cieux tes rayons enchanteurs, sœur aimable du soleil; fais briller au sein de la nuit une lumière plus calme, un jour moins éblouissant; verse par-tout les pavots du sommeil & les charmes du repos; épouse du silence, regne avec lui, & tous deux rendez la nature plus auguste & plus imposante. »

La comparaison en toutes choses est extrêmement utile; elle exerce notre jugement, étend nos connoissances & fixe notre goût; mais elle est sur-tout essentielle au progrès des arts d'imitation. Les Anglois & les Italiens, nos inférieurs dans l'art dramatique, ont pourtant enrichi notre théâtre de scènes que nous y admirons. Les Allemands, jusqu'à présent, ne nous ont encore rien offert dont nos auteurs aient su ou voulu profiter. M. Friedel,

jaloux de faire partager à sa nation la gloire d'ajouter à nos richesses, vient de publier sa traduction des meilleures pièces allemandes, précédée d'un précis historique des auteurs & acteurs qui se sont acquis de la célébrité. Le premier & peut-être le seul de ces derniers que l'on puisse citer, est Eckof, acteur comique & tragique, qui eut la même réputation en Allemagne, que Garrick en Angleterre & le Kain en France. Il est à remarquer que ces trois célèbres Roscius sont morts dans la même année. Parmi les auteurs, M. de Lessing, tient sans contredit le premier rang. Sa mort a fourni une anecdote qui a peu transpiré, & qui, par sa singularité, vaut la peine d'être rapportée ici. Le lendemain de son trépas, la troupe de Doebbelin, à Berlin, voulut payer le tribut d'hommage qu'elle crut devoir à son génie. La toile levée, le théâtre offrit au spectateur un magnifique mausolée, au milieu duquel étoit le tombeau de Lessing avec son portrait. Le catafalque étoit environné d'acteurs & d'actrices, dont les attitudes peignoient la plus profonde tristesse. Après un morceau de musique très-pathétique, Mlle Doebbelin prononça quelques vers à sa louange, qui furent vivement applaudis. Jusques-là cette cérémonie n'avoit rien d'extraordinaire; mais ce qui le fut, c'est que dans la tragédie d'*Emilie Gallotti*, que l'on donna ensuite, tous les acteurs parurent vêtus en noir. Cette étrange idée annonce assurément plus d'enthousiasme que de goût; mais au surplus, nous nous sommes permis tant de licences à mille autres égards, ne

fût-ce que celle de couronner nos héros & nos poètes au théâtre, qu'on peut bien pardonner celle-ci à nos tudesques voisins. Revenons à M. Friedel. Le premier volume qu'il fait paroître, contient deux tragédies : *Emilie Galotti* & *Clavijo*. La première, qui est de M. de Lessing, prouve bien que la réputation de cet auteur étoit fondée sur de grands talens. Une profonde connoissance des passions, une manière énergique de les peindre, étoient sans doute des moyens sûrs d'intéresser vivement ; c'étoit là son secret ; & c'est à quoi vous l'allez reconnoître. Le trait qui termine le premier acte de cette pièce, est d'un naturel sublime. Un prince est éperduement amoureux d'Emilie Galotti. Il apprend qu'elle est au moment de se marier. Furieux, hors de lui-même, préoccupé de sa seule passion, Camille Rota, un de ses conseillers, entre avec des papiers à la main. Le Prince lui demande ce qu'il faut signer.

R O T A :

» Voici une sentence de mort.

L E P R I N C E.

Très-volontiers... donnez-la moi, vite.

R O T A (*étonné & fixant le Prince.*)

Mon Prince, j'ai dit une sentence de mort.

L E P R I N C E.

Je l'ai bien entendu. J'aurois déjà fait. Je suis pressé.

ROTA (*cherchant dans ses papiers.*)

Je crois que je l'ai oubliée!... je vous demande pardon, mon Prince,... Cela se peut différer jusqu'à demain.

LE PRINCE.

Soit... vous n'avez qu'à prendre tous les papiers : il faut que je sorte... Demain, Rota, nous en ferons davantage. (*il sort.*)

ROTA (*seul, branlant la tête, & prenant les papiers.*)

Très-volontiers!... une sentence de mort!... très-volontiers!... c'eût été celle de l'assassin de mon fils, que je n'aurois pas voulu la faire signer dans ce moment... très-volontiers! très-volontiers! cette réponse atroce me perce le cœur. »

Ce monologue si simple, est certainement plein d'expression & d'énergie : cela va droit au cœur; & c'est là le vrai talent du Poète dramatique.

Linx envers nos pareils & taupes envers nous ;
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.

Tels furent, tels sont les hommes. Un nouveau Journaliste paroît encore sur la scène : armé d'une verge *Satirico-critique*, il frappe de droite & de gauche sur cet essaim nombreux d'auteurs anonymes qui, dit-il, *épuisant dans le titre de leurs ouvrages tout l'esprit qu'ils devroient mettre dans leurs écrits, font banqueroute du reste.* Mais ce qu'il y a de plaisant & d'assez

ridicule , c'est que cet aristarque rigide qui s'ar-
 roge la fonction délicate & importante de re-
 lever les bévues de ses chers confreres les
 Anonymes , tombe lui-même dans la plupart
 de celles qu'il leur reproche. Son titre n'est
 assurément pas , comme il le dit , une *dépense*
d'esprit , mais bien un galimatias des plus ren-
 doublés. *Les Politiques de l'autre monde & les*
Anti-Politiques de celui-ci , ou *Recueil de pieces*
tant en vers qu'en prose , relatives aux événemens
du dix-huitieme siecle. Quel verbiage ! quelle
 rapsodie ! Daignez-nous commenter votre titre ,
 M. le Puriste , & peut-être parviendrons-nous
 à vous définir ; car on ne conçoit pas que ces
 ombres que vous évoquez , que ces auteurs
 que vous déchirez , puissent former un recueil
 bien intéressant de pieces politiques , mais seu-
 lement un recueil de vos raisonnemens , de
 vos propres idées sur la politique & sur ces
 auteurs , que vous appelez *faméliques* , que
 vous reléguez dans de si pauvres galetas , &
 à qui vous ne supposez d'autre aiguillon , que
 celui de gagner un pain quotidien que la Pro-
 vidence leur refuse. Au reste , pour ne point
 suivre l'exemple de ce M. le Recueilliste , il
 faut convenir que toute prétention , toute ai-
 greur , toute morgue à part , il a de l'esprit ,
 de l'aifance , de la clarté , si ce n'est pourtant
 dans son titre.

Puisque me voilà sur le chapitre des jour-
 nalistes , il faut bien que je vous dise un mot
 du *Pot-Pourri*. Oh ! pour celui-là , son titre an-
 nonce au moins ce qu'il est. Un *Capharnaüm*
 de bon , de mauvais , de vrai , de faux , de

sérieux , de plaisant , tant en prose qu'en vers ; le tout sans ordre , & la plupart déjà rebatu. L'épître à la *Raucourt* , *Toi la plus belle des Didons* , court les rues ; les épigrammes sur Marmontel sont plates , & oubliées comme il feroit lui-même s'il n'avoit fait des *Contes* , & si , pour le malheur de nos oreilles , il ne ravaudoit Quinault. C'est peu d'entasser morale sur critique , politique sur philosophie , anecdotes sur dissertations ; ce n'est le tout de remplir une feuille , parce qu'on a promis au public de la lui fournir ; il faut au moins la remplir de choses neuves , rares , piquantes , & qui présentent au lecteur le *Pot-Pourri-courant* desdits faits & gestes de cette prétendue société si peu sociale & si mal associée. Au reste , de quoi me mêlai-je ? M. le Compilateur ne s'est-il pas expliqué. « Messieurs les journalistes , dit-il , Anglois , Italiens , Espagnols , François , Allemands , je vous conjure par feu *Zoïle* , votre patron , de nous faire grace de vos extraits si décharnés , de ... cherchez dans l'ouvrage des traits heureux , copiez-les , & tenez-vous en là. Vous me demanderez peut-être qui vous les indiquera ? je ne fais pas de réponse à cette objection. Continuez donc à transcrire à tort & à travers ; je vais vous imiter. » ... M. le *Pot-Pourri* ne s'en tient pourtant pas toujours au rôle si modeste d'extraire ou de transcrire ; il disserte , il satyrise aussi par fois. Selon lui , « le fameux apôtre de la tolérance auroit fait plus de bien aux hommes , s'il eut ménagé davantage les Rois & ceux qui gouvernent sous quelque nom que ce

puisse être. Il prétend lui prouver qu'il n'étoit pas instruit. Il lui reproche d'avoir manqué à des Princes en métamorphosant des traités avec une maison dont ils sont alliés, en traités de commerce, ajoutant, que s'il avoit été informé des opérations subséquentes, il eût substitué de justes éloges à des expressions indécentes, dont un homme qui se respecte ne souille jamais sa plume; qu'il y a en général dans les histoires de Guillaume-Thomas Raynal, une effervescence qui ne convient ni à un historien dont la marche est grave, ni à un philosophe qui voit les événemens sans surprise & sans passion, ni à un homme d'Etat, qui ne partage jamais l'animosité des partis, les murmures, les déclamations.... » il eut dû ajouter, ni à un François, qui riant quelquefois à la vérité des écarts de ses maîtres, ne se permet jamais de déchirer leur mémoire, en les rendant la honte de leur siècle & l'horreur des nations. Et quant à quelques phrases séditieuses contre lesquelles plusieurs personnes se sont élevées avec feu, M. le Pot-Pourri dit que c'est assez d'en rire. Je doute fort que ledit Raynal rie de ce petit coup de patte : orgueilleux de l'accueil peu conséquent de quelques Grands, il trouvera bien étrange, bien téméraire, qu'un petit *moucheron littéraire* s'avise d'oser parler de ses écrits sans admiration; mais il est bon qu'il sache plutôt ou plus tard, que toutes ces boursoufflures philosophiques, devant lesquelles tant de fots baissent humblement le front, loin d'annoncer un grand homme, ne montrent aux yeux du sage, qu'un

être factieux , ambitieux , ennemi de tous principes , & destructeur de tous les liens de la société. Je m'apperçois peut-être un peu tard de ma gravité ; pardonnez-moi , Monsieur , j'avois besoin de ce petit soulagement contre ce M. Guillaume. Je me hâte de vous distraire par quelques traits moins sérieux. L'anecdote suivante , quoique peu récente , vous déridera sans doute , elle me tombe sous les yeux en ouvrant encore au hasard ce *Pot-Pourri* qui va sortir de mes mains. « M. le comte D*** , aime beaucoup la paume. Il y joue dans les jeux les plus renommés de Paris. Un jour qu'il étoit de mauvaise humeur contre la galerie , il ordonna qu'on fît fortir le public , en se servant d'expressions très-indécentes. *Ces B... là , ces J... F... là*. Un seul officier demeura. *Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ?* lui cria le comte D*** — *Oui , Mgr. , mais comme je ne suis ni un B... ni un J... F... je suis resté*. Le Prince sentit sa faute , & il a fait bâtir depuis sur le Boulevard un jeu de paume à son usage. »

S'il est vrai , comme beaucoup de gens le pensent , que notre caractère se décele dans nos écrits , vous n'aurez pas de peine à reconnoître M. Caron de Beaumarchais , dans les couplets suivans , où d'ailleurs il rend assez justice à nos Dames du jour.

Combien de femmes l'on acquiere

Ou par l'or ou par des soins !

La pire , la meilleure affaire

Coûte un peu plus , coûte un peu moins.

Et quant aux mœurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,
Est celle qu'on remarque en France
Entre l'artiste & l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir :
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir ;
Le masque tombe & l'on s'arrange
Pour jouir de la volupté :
Là, tout plait pourvu qu'on se venge
Des ennuis de l'honnêteté.

Vous, jeunes gens, que je conseille,
Gardez-vous bien de me citer,
Ce que je vous dis à l'oreille
Ne doit jamais se répéter.
Retenez ce bon mot d'un sage ;
(Des mœurs c'est là le grand secret)
Toute femme vaut un hommage,
Bien peu sont dignes d'un regret.

Ces pauvres Espagnols sont si souvent bernés sur la grave lenteur de leurs expéditions, qu'il faut bien en louer aussi la noble générosité. L'anecdote qu'on en rapporte fait le plus grand honneur à leur caractère. Lorsqu'on eut résolu l'attaque de St. Christophe, le prêt des troupes étoit arriéré de deux mois. On ne voulut point partir sans leur avoir au moins donné un acompte : En conséquence, on invita les habitans de l'Isle à se cottiser pour procurer les fonds nécessaires à cette avance.

M. le comte de Grasse , propriétaire de très-riches habitations , ainsi qu'un autre capitaine de haut-bord , qu'on croit être M. de Bougainville , se portant caution de cette somme , Messieurs les Colons , peu sensibles à la gloire de contribuer à celle de leur maître , & préférant le succès de leurs corsaires à celui des armées navales , firent le pitoyable effort d'offrir quarante mille livres. Indignés de ce peu de patriotisme , Messieurs de Grasse & de Bouillé prirent le parti de s'adresser aux Espagnols , & firent partir une frégate chargée de dépêches pour le gouverneur de San-Domingo. A son arrivée , le capitaine françois apprend que le gouverneur espagnol assistoit à une cérémonie religieuse ; il se rend au temple , & ne balance point à l'y aborder & à lui remettre les lettres dont il est porteur. Le gouverneur partage l'indignation des deux généraux françois , & trouve la circonstance heureuse pour les secourir. Le prédicateur alloit monter en chaire , il lui communique son dessein. Celui-ci s'enflammant d'un généreux enthousiasme , le fait bientôt partager à tout l'auditoire. Chacun veut partager l'honneur de contribuer , deux millions cinq cent mille livres sont rassemblés sur l'heure & remis entre les mains du capitaine françois. Un seul Espagnol a , dit-on , donné un million cinq cent mille livres. Assurément ce trait , d'où il est résulté le paiement des troupes , & la prise de St. Christophe , comble de gloire les habitans de San-Domingo , & couvre de honte les Colons françois.

De Versailles, le 19 Mai 1782.

Le public ne laisse échapper aucune occasion de témoigner son ressentiment contre M. le Duc de Chartres. Lorsque la perte de son procès avec la ville fut prononcée par le Parlement, ce fut un battement de mains, un brouhaha, une démonstration de joie universelle, & comme ce même jour une averse terrible obligea les ouvriers à quitter leurs travaux, le bruit fut aussi-tôt répandu dans Paris que le Prince renonçoit à ses projets. Mais le lendemain le public reçut un démenti bien formel en voyant le nombre des ouvriers doublé, le Prince voulant qu'avant le trente de ce mois, il y ait cent arcades de formées. Elles sont déjà à huit pieds d'élévation & les premiers étages de la rue des bons enfans ne voient plus que des murs, ce qui est vraiment désolant pour les propriétaires. En revanche, le jardin prend une assez belle tournure & paroît même plus long qu'il n'étoit, attendu qu'il n'y a ni boulingrin, ni bassin, ni quinconce qui interrompe la vue des quatre grandes allées qui prolongent une ligne fort étendue. Dix mille critiques ont été convertis sur les raisons d'avarice supposées au Prince dans cette entreprise, par la vue de la colonnade qui forme quatre superbes péristiles, dont deux seront dans l'hiver chauffés & fermés par des vitrages & deux autres ouverts pour la livrée. Si le palais s'exécute, si l'opéra revient à la même place, on convient qu'il n'y aura pas de plus beau lieu en Europe.

M. le Comte d'Artois a sollicité & obtenu du Roi la permission de servir au siege de Gibraltar ; il en a reçu les complimens de toute la Cour & doit partir demain. Les relais sont disposés de maniere qu'il ne mettra que sept jours pour aller à Madrid , d'où il se rendra au camp de St. Roch. Si S. M. l'eût permis, cent jeunes Seigneurs l'auroient suivi.

Samedi au soir le Comte & la Comtesse du Nord arriverent tout simplement chez leur Ambassadeur , sans avoir diné à Choisy , comme on l'avoit dit. La premiere personne de la Cour que ces illustres étrangers aient vue , a été la Duchesse de Bourbon qui les a rencontrés par hasard à Essonne. Nos badauds de Parisiens ne cessent d'investir leur hôtel ; ils semblent douter que des Princes nés sur les bords du Volga aient une figure humaine.

De Paris, le 22 Mai 1782.

LES Confessions de J. J. Rousseau paroissent enfin , suivies des *Réveries du Promeneur solitaire*. Je les ai lues avec cette avidité que l'on met à connoître tout ce qui est sorti de la plume de cet éloquent écrivain. Cette lecture m'a fait un grand plaisir , mais elle ne m'a pas pleinement satisfait. J'admire le courage du citoyen de Geneve , quand il expose, sans restriction , les fautes dont il a été coupable , les motifs qui l'y ont conduit , & les remords qu'il en a éprouvés. Je l'estime & je l'aime, quand déployant, pour ainsi dire, tous les replis de son intérieur, il dit à ses lec-

teurs attendris : « Si vous voulez vous bien
 » connoître , savoir ce que vous avez de vices
 » & de vertus , vous éclairer sur vos pen-
 » chans , sur vos goûts & sur la cause de vos
 » erreurs ; en un mot , si vous desirez reve-
 » nir sur vous-mêmes , sur les objets qui pou-
 » voient vous porter au crime ; imitez la fran-
 » chise avec laquelle je m'examine , descendez
 » dans vos cœurs , étudiez tous vos mouve-
 » mens , étouffez votre amour propre & n'é-
 » coutez que la voix de votre conscience :
 » alors vous ferez justes & bons. » Oh ! com-
 bien il mérite les respects & la reconnoissance
 des hommes , des philosophes , quand il ne se
 propose d'autre but que celui d'être utile , &
 de sacrifier son orgueil à la sûre & douce sa-
 tisfaction d'éclairer les esprits ? mais ne dois-
 je pas être un peu surpris de le voir nommer
 comme complices de ses fautes des individus
 dont il devoit taire le nom ? je m'explique. Il
 est des personnes qu'il pouvoit , qu'il devoit
 même nommer. Il devoit faire connoître ces
 charlatans de vertu qui ont usurpé le nom de
 philosophes & même celui de sages , dont il
 fut la dupe & la victime , & sous l'oppression
 desquels ont gémi tant d'autres dupes. Dans
 les six livres que nous avons de ses Confes-
 sions , il ne parle point d'eux , hors une seule
 fois par hasard , où il nomme *Grimm & Dide-
 rot* , qui , dit-il , avoient concerté un voyage
 d'Italie , dans lequel Grimm vouloit faire com-
 mettre beaucoup d'impiétés à Diderot , ne trou-
 vant rien de si plaisant que de faire fourrer
 Rousseau à l'inquisition à la place de Diderot.

Ailleurs , quand il dit quelque chose de cette espece de gens , il en parle en somme sans désigner qui que ce soit. Son sixieme livre finit au moment de son arrivée à Paris. Peut-être en aura-t-on la suite dans un certain paquet cacheté , trouvé après sa mort , avec cette inscription : *Dépôt à l'amitié pour être ouvert en 1800* ; paquet qui fut remis à l'abbé de Condillac , & qui est à présent entre les mains de M. l'abbé Mably. Si cela est , justice sera faite , & elle doit l'être. Au surplus , dans l'état où est aujourd'hui cet ouvrage , il est encore digne de son auteur. On y reconnoît cette ame brûlante qui fait donner de l'intérêt aux détails les plus minutieux. Quoique les six livres des *Confessions* qu'on vient d'imprimer , ne portent la vie de Jean-Jacques que jusqu'à l'âge de vingt-six ans , il est impossible de se défendre du charme que l'auteur a su donner même aux espiègleries de son enfance : le dédaigneux orgueil de nos philosophes peut seul chercher à jeter du ridicule sur ces petits objets. Il n'est pas douteux que beaucoup de gens répètent d'après eux les sarcasmes insolens qu'ils se sont déjà permis : il y a tant d'esprits qui ne savent que *jurare in verba magistri* ! Pour moi , en dépit de toutes leurs fureurs , j'élèverai toujours ma foible voix en faveur de l'immortel citoyen de Geneve. Mon ame jouit du plaisir de croire qu'il fut réellement vertueux. Quand sa misanthropie commence à me devenir insupportable , je me rappelle qu'il fut horriblement persécuté ; je me souviens que les ames énergiques s'in-

dignent

dignent facilement contre ce partage inégal que fait la destinée , de l'autorité aux gens médiocres & vils , & de l'impuissance civile au génie , & je trouve alors cent raisons qui justifient son dégoût pour les hommes. Quelque soit leur jugement , j'admirerai sans cesse l'auteur d'*Emile* , je chérirai ses ouvrages , je respecterai sa mémoire , je le regarderai comme un des bienfaiteurs de l'humanité , en un mot, *manibus dabo lilia plenis.*

Moliere à la nouvelle salle vient de paroître imprimé. Il est accompagné d'une préface , d'un *post-scriptum* & d'une lettre dont le ton m'engage à vous en entretenir : mais il faut que je remonte un peu plus loin pour vous mettre au fait de tout. Il y a quatre ans que M. de la Harpe , persécuté à l'envi par tous les journaux , relativement à l'insolence de ses critiques , se proposa de quitter la part de rédaction qu'il avoit dans le *Mercure de France* ; mais avant d'y renoncer , il falloit se faire une créature , & trouver dans son successeur un homme qui , par reconnoissance , se fît un devoir de louer M. de la Harpe dans toutes les circonstances , & de crier sans cesse ; *Psaphon est un Dieu : Psaphon est un Dieu.* M. de Charnois venoit de quitter la rédaction du *Journal des Théâtres* , il cherchoit un état , une existence ; il avoit reçu de M. de la Harpe quelques marques de bienveillance , il lui demanda la préférence & l'obtint : c'est-à-dire , que pendant une année , il rédigea sous le nom de l'ancien *Bébé* , l'article des spectacles au *Mercure de France* , sauf les corrections que l'esprit de

parti, le goût particulier, & d'autres raisons pouvoient engager le rédacteur à faire au travail de M. de Charnois. Au bout de l'année, l'académicien cessa d'être journaliste, & M. de Charnois redevint dans le *Mercure de France* ce qu'il avoit été dans le *Journal des Spectacles* : *Flagellum histrionum*. Pendant deux ans, M. de la Harpe ne fit rien paroître qui fut du ressort de M. de Charnois. Enfin, il donna sa traduction du *Philoctete* de *Sophocle*. Alors son protégé s'évertua : l'homme & l'ouvrage furent élevés au ciel. On en rit un peu à Paris, & malgré les services rendus, on tomba à bras raccourci sur le donneur d'encens. Menzikoff succéda : instruit par l'histoire de *Philoctete*, M. de Charnois ne voulut point en rendre compte ; il déclara publiquement qu'il trouvoit cette tragédie assez mauvaise pour ne pas se charger de l'article, attendu qu'il ne se soucioit pas de critiquer son ami. Celui-ci, dont le cœur, l'ame & par conséquent tous les sentimens d'amitié ou de délicatesse ne sont autre chose que de l'orgueil, se fâcha, se plaignit, & cria à l'ingratitude. Six mois après, Jeanne de Naples parut au théâtre : il en fut parlé dans le *Mercure* avec beaucoup d'éloges ; mais la semaine suivante, une note placée dans un autre numéro du *Mercure*, apprit que l'article n'étoit pas de M. de Charnois. On fut alors que celui dont il étoit l'auteur avoit été supprimé par l'abbé Remi, rédacteur général du *Mercure*, ami de M. de la Harpe à pendre & à dépendre, sa créature & en cas de besoin son martyr. Nouvelles fureurs de

la part du petit Jupiter. Enfin, *Moliere à la nouvelle salle* a été représenté. Les opinions se sont divisées sur le nom de son auteur. Les uns l'ont attribué à Palissot, les autres à la Harpe. De Charnois en a parlé dans le *Mercur* assez honnêtement, mais non pas de manière à satisfaire l'insatiable amour-propre de l'Ex-journaliste ; & vous allez voir comment il s'est vengé. On a placé en tête de la comédie une préface qui voudroit être plaisante, & qui n'est que maniérée & grimacière, où les journalistes sont fort maltraités. On y a cloué un P. S. où l'on cherche à répondre à quelques-uns des reproches du *Mercur* ; enfin, on a fait suivre ce P. S. par une lettre qui regarde uniquement M. de Charnois, & qui contient un examen de son esprit, de sa littérature, de ses connoissances dramatiques, de son style, de son ton, de son honnêteté ; & vous croyez bien que ses connoissances sont nulles, son esprit faux, qu'il n'a point de littérature, que son ton est impudent, qu'il n'a pas même le soupçon de ce qui est honnête, & que son style est rempli de vices de construction, de néologisme, de fautes de grammaire, en un mot que de quelque côté qu'on le considère, M. de Charnois n'a pas le sens commun. Mais, ce qui est réellement digne d'un académicien, ce qui est vraiment louable, vraiment philosophique, c'est l'acharnement, la fureur, la rage qui ont dicté cette lettre ; c'est l'affectation avec laquelle on y répète dans quatre ou cinq endroits, qu'il est étonnant que dans le nombre des coopéra-

teurs du *Mercur*e , on trouve un écolier tel que M. de Charnois , que les gens de mérite qui travaillent à cet ouvrage doivent être indignés , humiliés d'avoir pour associé un homme tel que lui , & que pour perdre un journal de réputation , il ne faut qu'un collaborateur de son espece. Oh ! comme de telles réflexions honorent le cœur de celui qui les fait ! qu'il y a de courage & de force à s'élever contre son propre ouvrage ! combien les arts & les artistes doivent savoir de gré à l'homme qui , cherchant à ôter l'existence à un écrivain dont il a été le protecteur , aime mieux passer aux yeux du public pour un cœur méchant & vindicatif , que de souffrir dans la carrière de la critique un journaliste d'autant plus coupable qu'il ne fait louer ce M. de la Harpe que quand il fait bien ! M. de la Harpe fut jeune & persécuté par les Frérons ; on lui reprocha ce qu'il reproche à M. de Charnois. Persécuté jadis , persécuteur aujourd'hui : pour le peu qu'il lui reste quelque grain de sensibilité , c'est lui en dire assez que de lui rappeler ce vers de Warwick.

Vous fûtes malheureux , & vous êtes cruel.

La comédie françoise vient enfin de représenter l'*Homme dangereux* , comédie en trois actes & en vers , par M. Palissot. Il y a douze ans que cet ouvrage fut lu dans le Sanhedrin comique , comme une production anonyme. L'intention de Palissot étoit que les philosophes crussent que cet ouvrage avoit été fait

contre lui. Voir sa piece applaudie, prônée, vantée, exaltée par ses plus cruels ennemis, lui paroissoit la plus douce de toutes les jouissances. Malheureusement, il lui fallut mettre quelqu'un dans sa confidence, & ce fut l'abbé de Voisenon. Confier un secret à l'abbé de Voisenon ! autant le confier à la gazette. En effet, ce fut bientôt le secret de la comédie. Mais l'évêque de Montrouge qui trouvoit très-plaisant de finir toujours les affaires de ses amis par quelque méchanceté, ne manqua pas d'interpréter les intentions de Palissot d'une maniere si maligne, qu'un ordre supérieur vint tout-à-coup défendre les représentations de la piece. Je ne doute pas que si cet ouvrage eût été représenté sans nom d'auteur, on n'eût pu avec raison reconnoître Palissot dans le personnage principal. Peu de gens ont porté plus loin que lui l'audace de la satire. Sans parler de sa *Dunciade*, on trouve dans ses mélanges & dans ses mémoires littéraires, des articles où il vomit le fiel le plus âcre, & où les épigrammes qu'il y multiplie ressemblent plutôt aux coups de poignard que porte l'assassin qu'à un simple jeu d'esprit. Le caractère de son *Homme dangereux* est calqué sur ce modele. C'est, après Tartuffe, le personnage le plus odieux qu'on ait porté sur la scene ; mais le pinceau du peintre a prêté à la physionomie du Tartuffe des traits si prononcés, des nuances si délicates, qu'il en a su rendre l'aspect très-supportable : il n'en est pas ainsi de celle de l'*Homme dangereux*, & quelque justice que l'on puisse rendre à l'esprit de Palissot, il faut convenir qu'il

est bien loin de Moliere. L'action de cette piéce est froide & lente. Nul intérêt, nulle curiosité ; les détails seuls ont du mérite, & il faut avouer que ce mérite est grand. Parmi les tirades que l'on a distinguées, on a principalement remarqué celles qui regardent les philosophes & les journalistes ; mais quelque bien écrites qu'elles puissent être, elles sont farcies de tant d'injures, le ton en est tellement fottifier, qu'elles ne peuvent qu'indigner les gens mêmes les plus indifférens. Une chose vraiment risible, c'est l'emportement de Paliffor contre ceux dont la critique est sévère. Il convient bien à l'auteur d'une foule de diatribes plus mordantes & plus indécentes les unes que les autres, de s'élever contre les écrivains périodiques qui ont écrit contre lui avec quelque rigueur. Le bon la Fontaine avoit bien raison :

On a pour ses défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Je ne vous dirai que deux mots de l'*Inconnu persécuté* remis au théâtre. C'est un opéra en trois actes qui a dû son succès à la musique d'Anfossi, sous laquelle il a été parodié. On n'imagineroit pas d'abord, qu'un pareil ouvrage put être le sujet d'une querelle entre deux auteurs ; voilà pourtant ce qui arrive. De Rosoy, si connu par ses disgraces littéraires, est le patron de l'*Inconnu*. Moline, autre écrivain du même calibre, a fait imprimer la parodie qu'il a faite de ce même opéra. Elle

est précédée d'une lettre qui lui sert de préface & dans laquelle il parle avec indignation de l'usage que de Rosoy a fait de quelques-uns de ses vers & même de quelques-unes de ses idées. A l'entendre, ses vers devoient produire sur son rival l'effet de l'Arche-Sainte; en y touchant, la foudre auroit dû frapper le téméraire. Quant à de Rosoy, il est au moins plus modeste : il convient qu'il ne peut résulter aucune gloire d'un pareil travail, & qu'il a usé sans scrupule de ce qu'il a trouvé sous sa main; c'est au moins être juste. Cette petite guerre d'auteurs rappelle avec plaisir cette épigramme de Jean-Baptiste Rousseau :

Entre Pradon & Bonnetcorse,
Grands écrivains de même force, &c. &c.

L'inépuisable M. Imbert vient de publier un nouveau recueil, intitulé : *Lecture du matin*, ou nouvelles historiottes en prose. Assurément ce titre est modeste, mais ce qui l'est un peu moins, c'est l'avertissement qui précède ces historiottes. M. Imbert y dit tout naturellement que ceux de ces contes qui ont été imprimés dans le *Mercur* ont eu du succès. Sur quoi fonde-t-il donc cette opinion ? est-ce sur les félicitations de quelques amis ? de tels éloges sont toujours très-suspects, & si M. Imbert leur opposoit le jugement des gens de goût, sa petite vanité seroit bien étourdie. En lui accordant de l'esprit, ils l'avertiroient que sa morale est usée, que ses idées ont été mille fois rebattues, qu'il n'a qu'une très-médiocre

connoissance du cœur humain ; que si son style a de la facilité , c'est une facilité verveuse , monotone & lâche ; qu'il n'y a pas d'écrivain un peu exercé qui ne pût publier tous les mois un pareil recueil , s'il se dispensoit comme M. Imbert , de toute création , & s'il lui suffisoit d'entasser phrases sur phrases , lignes sur lignes en se traînant sur les pas des moralistes connus. On trouve deux contes dans ce recueil , dont l'un est imité de l'espagnol & l'autre de l'italien , & qui sont tous les deux fort au-dessous de ceux qui sont sortis de l'imagination de M. Imbert : c'est-à-dire , que la négligence avec laquelle cet auteur travaille depuis quelque temps , paroît altérer tout-à-la-fois son goût & son génie.

CHANSON

Dialoguée entre PIERRE & JEAN , sur un événement prochain.

AIR : Va t'en voir s'ils viennent , Jean.

(Il n'est pas inutile d'observer que Jean , derrière l'opinion de qui l'auteur cache la sienne , chante toujours les quatre premiers vers de chaque couplet , & que Pierre , à la place de qui beaucoup de personnes se mettront sans doute , ne croit devoir se justifier de son incrédulité que par le retour monotone des deux vers qui forment le refrain.)

De voler publiquement ,

Dans une gondole

Sais-tu , Pierre , qu'un savant

A donné parole ?

» Va t'en voir s'il vole,

» Jean,

» Va t'en voir s'il vole.

De prononcer hardiment

Que l'idée est folle;

Tu te fais trop promptement

Une gloriole, &c.

Il se peut qu'un pareil plan

Tourne en faribole,

Mais, jusqu'à l'événement,

Je suis bénévole, &c.

Je fais qu'Icare, en faisant

Mainte caracole,

Dès airs, dans l'eau, brusquement

Tomba de bricole, &c.

Je conviens qu'en le prenant

Depuis, pour symbole,

Un Marquis, plus récemment,

Fit la cabriole, &c.

Mais, je ne crains nullement,

Vu son protocole,

Que leur Emule prudent

Jamais dégringole, &c.

Tandis qu'un sien confident

Tiendra la bouffole,

Il doit, du grand mouvement

Presser la virgole &c.

Et si, de quelque ouragan
 La peur le désole,
 En jettant l'ancre en plein vent,
 Il rira d'Eole, &c.

Puisse-t-il incessamment,
 Sur la métropole,
 S'élever tranquillement
 Ceint d'une auréole, &c.

Enfin, si son secret prend,
 Et qu'il tienne école,
 Voilà d'un autre élément
 L'homme régnicole ! &c.

A parler sincèrement
 Et sans hyperbole,
 C'est un nouveau logement
 Qu'aux oiseaux l'on vole, &c.

Mais nous ne saurions pourtant,
 (Ce point les console)
 De la terre au firmament
 Remplir l'entresole, &c.

L'Astrologue en parcourant
 L'un & l'autre pôle,
 Va des cieux commodément
 Mirer la coupole, &c.

Au fond du fable mouvant
 Du riche Pactole,
 Comme Harpagon va souvent
 Puiser l'or en fiole ! &c.

Au moindre Chapeau vacant,
 Maint Abbé frivole
 S'en ira, tout en planant,
 Droit au Capitole, &c.

J'en connois qui, sur le champ,
 Iront en cariole,
 Aux femmes du Grand Sultan,
 Parler gaudriole, &c.

Pour moi, qui du sentiment
 Fais ma seule idole,
 Je rabattrai constamment
 Aux pieds de Nicole.

» Va-t-en voir s'il vole,

» Jean,

» Va-t-en voir s'il vole.

Par M. de Piis.

De Versailles, le 23 Mai 1782.

MESSIEURS les Espagnols paroissent redouter les chaleurs de la canicule, l'attaque de Gibraltar est encore remise au mois de Septembre; M. le comte d'Artois n'est point parti & ne partira, quoi qu'on en dise, que vers la fin d'Août. De tous les jeunes Seigneurs qui se sont présentés pour le suivre, M. de Crussol est le seul désigné.

La Reine a donné hier un splendide souper aux Princes du Nord, & ce soir S. M. les réglera de l'opéra de *la Reine de Golconde*, sur le grand théâtre de Versailles, demain toute la Cour les accompagnera à l'opéra de Paris,

où les Demoiselles d'Erville & Maillard, attirèrent une foule prodigieuse d'amateurs depuis leur début.

De Versailles , le 26 Mai 1782.

LA modération du St. Pere pendant son séjour à Vienne n'auroit-elle été qu'une diffimulation de sa part ? Depuis son départ de cette Capitale , notre ministere est singulièrement occupé des affaires d'Italie. On dit même que le Nonce a reçu des dépêches de S. S. datées de Munich, qu'il a sur le champ communiquées au comte de Vergennes, & qui ont donné lieu à différens Comités tenus en présence de S. M. Rien ne transpire , mais on remarque que le Clergé, l'ennemi secret des Parlemens, semble depuis ce temps se rapprocher de ces grands corps, dont il pourroit réclamer l'appui, s'il arrivoit que la même réforme nous gagnât à notre tour. Le Nonce qu'on observe a de fréquentes & longues entrevues avec quelques Ministres étrangers ; il est entré ces jours-ci vers la brune chez celui de Sardaigne, & y est resté plus de deux heures ; on ajoute à tout cela les propos tenus tout récemment par le Prince de Beauveau. On lui parloit de la conquête de Corse & des sommes qu'elle avoit coûtées. *A la bonne heure*, répondit ce Seigneur, *mais voici le moment où l'on sentira l'importance de cette conquête & le service essentiel que le Duc de Choiseul a rendu à la France, en mettant le Roi dans le cas d'avoir l'œil sur ce qui va se passer en Italie.* Nous n'avons garde d'être

rassurés sur la constance espagnole ; on soup-
 çonne plus que jamais cette Cour, d'être à la
 veille de nous faire faux-bond ; le plus petit échec
 réduit bientôt sa politique à l'a, b, c. Sur
 l'avis qu'une petite flotille angloise, ayant à
 bord des munitions & des armes, étoit par-
 venue à doubler le Cap horn, & à aborder
 aux côtes du Pérou, où les Anglois avoient
 débarqué & armé quelques bandes du pays
 réfugiées dans les Cordelières, qu'en ayant
 formé deux partis, ils avoient déjà fait des
 progrès étonnans ; le Cabinet de Madrid a fait
 suspendre l'attaque de Gibraltar, étant prêt à
 tout sacrifier, dit-on, pour rétablir le calme
 dans ses Colonies. On dit plus, & on assure
 qu'un Ministre étranger y est l'organe des An-
 glois, & que ses propositions n'ont point été
 rejetées. Les sentimens du Prince des Asturies
 sont assez connus, & son influence assez grande
 dans le Conseil pour faire croire à tout cela.
 Dans la crainte qu'un Prince françois n'attirât
 à lui seul tous les respects de l'armée, & ne
 recueillît la gloire d'en avoir animé les opé-
 rations devant Gibraltar, & peut-être aussi
 dans l'intention de les ralentir, ce Prince,
 d'autres disent l'Infant Gabriel, a pris la même
 résolution que le comte d'Artois, de se rendre
 au camp de St. Roch. On doute fort que les
 choses en aillent mieux, ce sont deux Bour-
 bons, deux parens, mais rien de plus.

étiquette & l'on s'en trouve mieux de part & d'autre.

De Paris, le 29 Mai 1782.

COMMENT arrive-t-il que les choses de ce bas monde aillent de travers, tandis qu'il est tant de rêves-creux empressés à éclairer les peuples & leurs chefs sur ce qu'ils devroient faire ? est-il un seul événement où le pour & le contre ne soit discuté, bien ou mal, par ces conseillers de l'univers ? François, Anglois, Américains, Hollandois, Allemands, tous s'en mêlent ; M. Jean Tucker prétend n'être ni l'un ni l'autre ; il aspire à un titre plus glorieux en ce siècle, à celui de Cosmopolite, & s'évertue à répéter à tous, *Cui bono* ? à quoi bon ? ces *Cui bono* font le sujet des sept lettres imprimées à Rotterdam & adressées à M. Necker. On s'imagine que M. J. Tucker va dévoiler à ce grand homme la turpitude des différens systèmes politiques, qu'il va lui découvrir des vues nouvelles capables de remédier aux maux qu'ils occasionnent ; on s'attend qu'il va prescrire aux nations un plan d'administration également convenable à l'harmonie de toutes & aux intérêts de chacune ; & ces *Cui bono*, tant de fois redits par un Cosmopolite, font au moins espérer que les applications en seront justes, frappantes & impartiales : pures chimères. Ce M. J. Tucker bavarde & critique lourdement sur tout, ses vues sont bornées, ses raisonnemens & son style lâches & diffus, son plan sans suite & sans objet ; en un mot,

son livre , dénué de tout intérêt , mérite par excellence que son titre lui soit appliqué ; *Cui bono ?* à quel but ?

Le séjour du S. P. à Vienne ne pouvoit manquer d'exercer la verve de nos spéculateurs littéraires. J'ai sous les yeux une brochure nouvelle qui y est relative : elle a pour titre ; *Dialogue entre Joseph II, Empereur des Romains, Giovanni Braschi, Pape sous le nom de Pie VI & le Comte de Lauragais.* Le Comte de Lauragais ? — oui , Monsieur ; — Et que fait-il là ce bon apôtre anglican ? — ce qu'il fait partout , des calembours , & de ces mots qu'on appelle *bons* , & qui ne sont que des sarcasmes impudens. Il paroît qu'on le connoît à Rome tout aussi bien qu'à Paris , & je vous jure que le S. P. , avec toute sa bonté pastorale , ne laisse pas de lui river son clou d'importance. Le Pape représentant à l'Empereur que sa couronne ne s'est affermie sur la tête de ses ancêtres que par l'autorité des Pontifes ; que le sang des chrétiens a été versé mille fois pour le soutien du trône Impérial.... Le Comte l'interrompt , & lui dit : « Ah , permettez-moi de dire à votre béatitude terrestre , que voilà un grand abus de mots. Si dans les siècles dont vous parlez , les Empereurs ou Rois n'avoient pas été aussi imbécilles que le clergé étoit fripon , il en seroit résulté que.... » Le Pape l'arrête , & lui dit ; « Monsieur , je vous prie de ne point m'interrompre par vos sarcasmes injurieux.... je pourrois vous faire voir que vous n'avez pas affaire ici au Prince d'Hénin ni aux filles d'opéra, » L'Empereur

arrête ce petit débat , & prévient le S. P. qu'il a pris le Comte sous sa protection & lui a permis de parler. « Du reste , continue l'Empereur , passez-lui son emphase & ses calembours , c'est un bon patriote. Il fait de très-belle porcelaine , je veux me l'attacher pour qu'il élève une manufacture à Anvers , lorsque le port sera rétabli. » Je vous renvoie à la lecture de cette petite brochure pour les raisonnemens politiques de Joseph II , afin de suivre encore un moment notre Comte philosophe , dont le jargon l'est si peu. Le Pape demandant à S. M. I. si elle est résolue à laisser subsister l'ordonnance au sujet des dispenses , » Sans doute ; répond-elle. Dans quelle loi a-t-on vu qu'on ne pouvoit épouser sa comere sans le consentement de l'Eglise ? . . . » Le Comte reprend malignement ; « V. M. pourroit ajouter une foule innombrables d'autorités & d'exemples de Rois , de Prêtres , d'Evêques , de Papes même qui ont épousé leurs parentes. On me dispensera de les nommer , cela feroit un catalogue presque aussi grand que celui du fond du libraire Panckouke. Je ne citerai qu'un Sergius & Jean son fils , qui fut Pape comme lui : ils étoient parens de Théodore & de Mazozie ; l'une étoit mere , l'autre sœur : ils couchoient tous ensemble comme au bon vieux temps. » Le Pape indigné ; « Quel fond de malignité , lui dit-il. Avez-vous oublié , Comte , que Louis XV vous exila pour vos bons mots ? . . . vous sentez bien le fagot : prenez garde de trop roder autour de ceux de l'inquisition. » La citation du S. P. déplaît

fort au Comte ; aussi ne tarde-t-il pas à saisir l'occasion de s'en venger. L'Empereur , en parlant de la suppression qu'il a faite des aumôniers , dit que si le malheur veut qu'il fasse la guerre , il prendra les moines les plus robustes pour les remplacer : « Je leur enjoindrai , dit l'Empereur , d'exhorter les troupes à vaincre ou à périr noblement. S'il est nécessaire même je les ferai donner de la trompette à la tête des régimens , comme autrefois les Lévités gardiens de l'Arche , étoient à la tête des Tribus-judaïques. » Ma foi , ajoute le Comte , il y a long-temps qu'on auroit dû prendre ce parti dans tous les états où les moines , semblables à des sang-sues s'abreuvent du sang des peuples. Misérable vermine , rentrez dans le néant d'où le fanatisme vous a tirée , ou devenez des citoyens utiles ! « je finis par cette terrible exclamation qui , sans doute , fera frémir nos béates Agnès. »

Dans l'état effrayant où sont les mœurs ; le vrai moyen & peut-être le seul à opposer au progrès de leur corruption , est d'abandonner la société formée , de prendre le mal à sa source , & de s'attacher à en garantir les individus qui doivent la renouveler un jour. Ce seroit aller à ce but que de présenter aux enfans , sous des allégories simples & intéressantes , tous les charmes de la morale qu'on voudroit leur inspirer. M. Berquin , auteur de tant de *Romances* charmantes , possède encore ce précieux talent. Le livre qu'il consacre à cet âge innocent , sous le titre d'*Ami des Enfans* , est une peinture naïve & touchante , non de

leurs passions , mais de leurs sensations & de leurs sentimens , & c'est avoir trouvé le véritable secret de captiver leur imagination & d'émouvoir leur cœur. M. Berquin a rassemblé diverses petites histoires touchantes qu'il met en action dans des scènes racontées avec toutes les graces & la candeur de cet âge heureux. Les personnages employés dans ces petits drames sont des enfans , & les enfans en se retrouvant tout au naturel dans cet ouvrage l'en goûteront mieux , & ne pourront qu'y puiser des leçons plus profitables. Mais ne croyez pas qu'il n'y ait à récolter que pour ces aimables petites créatures ; les personnes les plus mûres trouveront dans la lecture de *l'Ami des Enfans* , l'ami de tous les êtres sensibles. Lisez *Joseph* , & si vous êtes hommes , osez me dire après , que vous n'aurez pas plus d'égards pour un malheureux que vous rencontrerez. Lisez *Philippine & Maximin* , & si vous êtes mere , osez me dire que vous ne rougirez pas des préférences que vous donnez à ces petites poupées fémillantes dont vous faites vos joujoux , tandis que vous abandonnez à la gouvernante l'enfant docile & timide que la nature n'a peut-être doué que d'une belle ame au préjudice d'un joli minois qui satisferoit votre petite vanité. Et qui pourroit lire sans attendrissement sans répandre des larmes , l'histoire de *Jacquot* , cet enfant si tendre , que je me fais un plaisir de vous rapporter ici ? Madelaine , mere de Jacquot , qui avoit travaillé tout l'été dans les champs , tombe malade de fatigue. Julien son pere ,

qui étoit un honnête cordonnier, perd peu à peu ses pratiques, parce qu'elles craignent d'être mal servies dans une maison où il y a une femme malade. Ils empruntent pour s'acquitter envers le médecin & l'apothicaire, & sont hors d'état de payer le loyer de leur maison. On les menace de saisir leurs meubles, & ils n'ont pas de pain à donner à leurs enfans. Julien, jeune encore, s'engage pour payer ses dettes. Madelaine, de son côté, confie ses enfans à Suzon, sa voisine, dont elle a reçu plusieurs fois des secours, & veut aller dans le village voisin demander du chanvre à filer à un tisserand. Quelques momens après on entend du bruit dans sa maison, son amie y entre & trouve Madelaine étendue roide morte aux pieds d'une échelle. Il étoit naturel de penser qu'elle avoit voulu monter au grenier pour y prendre un sac où elle pourroit mettre sa filasse, qu'ayant encore les yeux troublés de larmes, elle n'avoit pas bien posé son pied sur le plus haut bâton de l'échelle, & qu'elle étoit tombée sur le carreau la tête la première. Son sac, qui étoit à ses côtés, le disoit assez. Mais elle étoit si malheureuse, qu'on aima mieux croire qu'elle avoit voulu finir sa vie elle-même. Le bailli sur-tout publia ce soupçon pour se faire honneur d'une grande pénétration d'esprit. Il fit enterrer Madelaine avant le jour sans prêtre, sans cierges, sans aucune cérémonie, & à l'extrémité du cimetière. Suzon, quoiqu'une pauvre veuve elle-même, devint la mere des deux enfans de Madelaine. Un curé, chez lequel Madelaine

avoit servi, voulut s'en charger, mais Jacques ne voulut jamais s'éloigner de l'endroit où l'on avoit mis sa mere.

» M. de Cursol revenoit un jour à cheval d'une promenade dans ses terres ; comme il passoit le long des murs de ce cimetiere, il entendit des gémissemens qui partoient de son enceinte. Ce digne gentilhomme avoit le cœur trop compatissant pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendoit ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivoit, & franchit d'un saut les marches du cimetiere. Il s'éleva sur le bout des pieds, tourna ses yeux de toutes parts ; enfin il aperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse étoit étendu un enfant d'environ cinq ans qui pleuroit. M. de Cursol s'approcha de lui d'un air d'amitié, & lui dit : que fais-tu là, mon petit ami ? »

L' E N F A N T.

» J'appelle ma mere. Hier on l'a couchée
» ici, & elle ne se leve pas. »

M. D E C U R S O L.

» C'est apparemment qu'elle est morte, mon
» pauvre enfant. »

L' E N F A N T.

» Oui, on dit qu'elle est morte, mais je ne
» puis pas le croire. Elle se portoit si bien
» l'autre jour quand elle me laissa chez notre
» voisine Suzon ! elle me dit qu'elle alloit re-

» venir , & elle ne revient pas. Mon pere
» s'en est allé , mon petit frere aussi , & les
» autres enfans du village ne veulent plus
» de moi. »

M. D E C U R S O L.

» Ils ne veulent plus de toi , & pourquoi
» donc ? »

L' E N F A N T.

» Je n'en fais rien ; mais lorsque je veux
» aller avec eux , ils me chassent & me lais-
» sent tout seul. Ils me disent aussi de vilai-
» nes choses sur mon pere & sur ma mere.
» C'est ce qui me fait le plus de peine. O ma
» mere ! leve-toi , leve-toi. »

Les larmes rouloient dans les yeux de M. de
Cursol.

» Tu dis que ton pere s'en est allé & ton
» frere aussi ? où sont-ils donc ? »

L' E N F A N T.

» Je ne fais pas où est mon pere , & mon
» petit frere est parti hier pour un autre vil-
» lage ; il vint un Monsieur , tout noir comme
» notre curé , qui l'emmena avec lui. »

M. D E C U R S O L.

» Et où demeure-tu à présent ? »

L' E N F A N T.

» Chez la voisine Suzon. J'y serai jusqu'à
» ce que ma mere revienne comme elle me
» l'a promis. Je l'aime bien , mon autre mere
» Suzon ; mais (*en montrant la fosse*) j'aime

» encore plus ma mere qui est là. Ma mere!
 » ma mere! pourquoi es-tu si long-temps cou-
 » chée? quand est-ce que tu te leveras? »

M. D E C U R S O L.

» Mon pauvre enfant , tu as beau l'appel-
 » ler , tu ne la reveilleras jamais. »

L' E N F A N T.

» Eh bien , je veux coucher ici & dormir
 » auprès d'elle. Ah ! je l'ai vue lorsqu'on l'a
 » portée dans un grand coffre. Comme elle
 » étoit pâle ! comme elle étoit froide ! je veux
 » coucher ici , & dormir auprès d'elle. »

M. de Cursol ne put retenir ses larmes ; il
 se pencha vers l'enfant , le prit dans ses bras ,
 l'embrassa avec tendresse & lui dit : « com-
 » ment t'appelles-tu , mon cher ami ? »

L' E N F A N T.

» On m'appelle Jacquot quand je suis bien
 » sage , & Jacques quand je suis méchant. »

M. de Cursol sourit au milieu de ses larmes.
 » Veux-tu me conduire chez Suzon ? »

L' E N F A N T.

» Oh ! oui , oui , mon beau Monsieur. »
 Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol
 aussi vite que ses petits pieds pouvoient le lui
 permettre , & il le conduisit à la porte de
 Suzon.

Voilà bien certainement le dialogue le plus
 simple , le plus naturel & le plus attendrissant ,
 chaque parole de cet enfant laisse la plus pro-
 fonde impression.

Les

Les expériences multipliées de Bléton ne laissent à bien des gens aucun doute sur le don naturel qu'il a de découvrir les sources; ce qui pourroit conduire à la crédulité & même à l'explication d'un fait aussi merveilleux, c'est le mouvement très-singulier qui se communique à une clef forcée suspendue à un fil, tenu entre le pouce & l'index, & posée à quelque distance sur de l'argent ou de l'eau. Cette expérience facile n'est apparemment pas connue de ceux qui nient, même en voyant, la possibilité du phénomène en effet extraordinaire qu'offrent Bléton & quelques autres: elle ne réussit pas à tout le monde, mais généralement à deux contre un.

V E R S

AU GRAND DUC DE RUSSIE

A son passage à Lyon.

Illustre Voyageur, dont l'active jeunesse
 Dans l'art des Rois veut se former,
 Voyez sur nos remparts, que vous savez charmer,
 Eclater les transports d'une vive alégresse,
 Le François est fait pour aimer:
 Sans sortir de nos murs, vous pouvez le connoître:
 Un grand Homme, un Héros, sur son cœur a des droits;
 Il aime sur-tout les grands Rois;
 Jugez s'il fait chérir son Maître.

Aux rives du Wolga, lorsque de vos sujets
 Votre présence un jour causera le délire,

Tome XIII.

D

Les

Vous vous direz, peut-être avec quelques regrets
 » En France, quand je voyageois,
 J'étois déjà dans mon Empire. »

Achevez de remplir vos glorieux projets.
 Pierre vit nos climats; vous marchez sur ses traces;
 Vous aurez de plus grands succès:
 Car si Pallas ne le quitta jamais,
 Vous avez pour cortège & Pallas & les Graces,

De Versailles, le premier Juin 1781.

APRÈS avoir bien injurié M. le comte de Grasse, on a fini par rire à ses dépens. Quelques méchans ont écrit sur la porte de son hôtel : *Hôtel du Restaurateur anglois*. D'autres ont dit que Rodney nous a fait la barbe avec une mauvaise savonnette de *Grasse*, (ville de Provence renommée pour les parfums.) Cependant aujourd'hui que l'indignation a fait place à la réflexion, les gens sages veulent, avec raison, qu'on ne le juge qu'après l'avoir entendu lui-même.

La faveur que M. le duc de Choiseul vient d'obtenir du Roi, de faire passer sur la tête d'un de ses neveux le Duché-Pairie d'Amboise, a surpris toute la Cour; mais ce qui a bien plus justement étonné, ce sont les entretiens secrets qu'il a depuis quelque temps avec Sa Majesté, & l'accueil public qu'il en reçoit. On oppose à cela l'humeur que le Roi témoigne à M. le comte de Vergennes, & le reproche très-mortifiant qu'il lui a fait; que les moyens qu'il employoit dans ses négociations n'é-

soient pas propres à réussir ; que ceux avec lesquels il traitoit avoient l'air d'en savoir plus que lui. On ajoute encore que , dans ce moment , il y a une négociation d'entamée avec l'Angleterre , que son succès étonnera toute l'Europe , & que le plan est de M. le duc de Choiseul.

La confiance dont jouissoit M. le comte de Vergennes dans l'étranger , y paroît singulièrement altérée , à en juger par une lettre du Roi de Prusse à M. d'Alembert , dont je vous donne ici l'extrait.

Potzdam , le 27 Avril. Par tout ce qu'on m'envoie de France , tenez , mon cher philosophe , je vois qu'on nous soupçonne d'une intimité secrète avec l'Empereur. Cela assurément n'existe point , & vous devriez en douter par l'empressement avec lequel la Cour de Vienne fait courir ces bruits ; mais on mériterait , où vous êtes , que cela prît consistance..... Votre Cour ne peut se défendre de l'esprit politique que feu le Cardinal de Fleury a introduit , de laisser comme isolés ceux qu'un intérêt commun devoit faire vos alliés naturels.... Vous voulez avec cela que , sans liaisons intimes & sans sûreté formelle , par des traités clairement énoncés , l'on ait l'honneur de vous servir jusqu'à ce qu'il vous plaise de planter là vos collaborateurs sauf à eux de prendre les devans , ce qui , comme je m'en souviens , est arrivé jadis. Maintenant , en tenant une marche parfaitement égale , vous auriez tort de vous plaindre d'un résultat qui doit être absolument semblable.

Un Rêve-creux fort anglomane annonce, dit-il, comme une très-intéressante découverte, que les quatre Secrétaires d'Etat de l'administration d'Angleterre, sont descendans de Henri IV. Voici comme il établit leur généalogie. Charles I, épousa la fille de notre Roi, d'où naquit Charles II, lequel, à l'exemple de notre bon Béarnois, eut nombre de maîtresses, d'où sortent les ancêtres des Ducs de Richemond & Graffton, Duc Schelburne & du très-éloquent bavard M. Fox.

De Paris, le 5 Juin 1782.

VOILA donc une guerre bien déclarée parmi nos savans. Suivant les uns, Bléton n'est qu'un imposteur; suivant les autres, c'est un phénomène. D'après le détail qu'on a donné des expériences publiques que ce fameux fourcier a faites tant à la Cour que dans la capitale, M. de la Lande, académicien, & se croyant par cette qualité en droit de fixer les opinions, a prétendu arrêter les rapides effers de la contagion Blétonique. Il a rappelé qu'un devancier de Bléton, nommé Jacques Aymar, avoit été reconnu pour un fourbe & chassé comme tel; qu'il étoit temps de démasquer le nouveau charlatan dont le public étoit dupe & qui ne méritoit que le sort de J. Aymar. On a trouvé dans la maniere tranchante de l'académicien plus de morgue que de raison, on a dit qu'il ne devoit pas traiter Bléton d'imposteur, & le public de sot, sans avoir vu, sans entrer dans des détails capables de con-

fondre l'un & de dissuader l'autre : aussi , n'a-t-on regardé la sortie de l'astronome que comme un pas de clerc très-inconséquent. Sans vouloir prendre le même ton que l'académicien , on n'a pourtant pas voulu laisser son avis sans réplique ; on lui a d'abord présenté des faits ; ensuite on a employé la plaisanterie , & on lui a répondu sous le nom de Blé-ton , par les couplets suivans.

AIR : M. le Prévôt des Marchands.

Tandis que j'ai les yeux baissés ,
Quels traits malins vous me lancez !
Il faudroit , sublime Astronome ,
Vous rappeler dorénavant
Qu'il m'est permis d'être bon-homme
Comme il vous l'est d'être savant.

Vous deviez , à ce que je crois ,
Y regarder même à deux fois ,
Avant d'accuser d'imposture
Un homme qui n'est en effet
Braveté que de la nature
Pour mettre en œuvre un tel secret.

L'intérêt n'est point mon agent :
Rustique , sans être indigent ,
Et peu capable de finesse ,
Je laisse aux commis du grand ton
Chercher la source des richesses
Moyennant le tour du bâton.

Monsieur le Prévôt des Marchands ,
Et quantité d'honnêtes gens ,

Au travers du fol & des roches
M'ont vu, ce qu'on appelle vu,
De l'eau, dont je crains les approches,
Deviner le cours imprévu.

Je n'ai nulle prétention,
Et dans mon opération
Je consens que chacun me guette,
Mais quand j'ai dit la vérité
Je dois mener à la baguette
L'envie & l'incrédulité.

Pourquoi feroit-on mon procès?
Il faut des fourciers au François,
Qui, depuis que le spleen l'enchaîne,
A, par un goût trop raisonneur,
Perdu la source d'hypocrène,
De l'alégresse & du bonheur.

Eh! que ne mériteroit pas
Auprès d'un sexe plein d'appas,
Le fourcier dont l'expérience
Feroit découvrir un matin,
Cette fontaine de Jouvence,
Tant de fois décrite en latin.

Mais parlons sérieusement
Pour vous, Monsieur, absolument
Si mon talent tient du mystère,
Au lieu d'en douter, faites mieux;
Laissez-moi lire dans la terre,
Comme vous lisez dans les cieux.

Par M. de Piiu.

Autre athlete. M. Demours, médecin oculiste du Roi en survivance, ne veut point que Bléton ait d'assez bons yeux pour pénétrer à travers la terre. Il ne regarde le mouvement de sa baguette que comme un manège assez mal-adroit, & n'en attribue la cause qu'aux loix de la pesanteur & non aux impulsions d'un fluide *électrico-magnétique*; il va même jusqu'à devenir le rival de Bléton, & s'applaudit d'être déjà parvenu à faire faire à la baguette cent dix tours par minute; il ajoute qu'il ne doute pas, qu'en voulant s'en donner la peine, il ne vînt à bout de lui en faire faire cent trente comme Bléton lui-même. Du reste, il maltraite & invective le pauvre fourcier, autant que peut se le permettre un membre de la faculté, encouragé par l'exemple d'un membre de l'académie. L'amour-propre du public se trouvant offensé de toutes ces clameurs particulières, on a rassemblé de nouvelles expériences fondées sur les épreuves les plus rigoureuses, & il en résulte que Bléton est un être extraordinaire, inconcevable, dont l'existence doit intéresser tous les savans, ou que c'est un imposteur très-habile & bien secondé.

La chose du jour est toujours ce qu'on vante & ce qu'on admire exclusivement. L'on a vu, l'on a cité jusqu'à présent comme des petites merveilles, les jardins de M. Boutin, à Clichy, de M. le duc de Chartres à Mousseaux, & de la Reine au petit Trianon. Eh bien, tout cela disparoit devant celui que M. de Monville vient d'exécuter lui-même au désert dans la forêt de Marly, sur un espace

très-irrégulier & très-varié de soixante-quinze arpens. On y parvient par une grotte, faite à l'imitation de celle de Montésinos de don Quichotte. Delà les bocages, les villages, les prairies, les ruisseaux, les ponts, les aqueducs, les réservoirs, les étables, les cavernes, les ruines, les statues, les labyrinthes, les parterres, les treillages & les surprises de toutes espèces sont distribués sous tant de points de vue naturels, que leur ensemble annonce une véritable féerie. Mais ce qu'on ne peut concevoir, c'est que l'auteur, après avoir mis tant de goût dans l'ordonnance générale, ait eu la bizarrerie de placer l'habitation principale dans la base d'une colonne de soixante-quinze pieds de diametre, où il a pratiqué huit appartemens complets dont les jours sont formés dans les canelures du fust à demi rompu. On s'est extasié sur un pareil tour de force, on a regardé cette idée comme neuve & hardie; la stupéfaction ouvre la bouche bien grande & s'écrie; *ah! que c'est beau!* la saine critique dit tout bas; *ah! que c'est bête!*

On crie contre les gibets, on ne cesse de déclamer contre les maisons de force, on prêche de tous côtés la tolérance; à entendre tous ces apôtres de la philosophie moderne, il ne faudroit volontiers traiter les assassins que comme des hommes attaqués d'une fièvre violente. Grand Dieu! si tous les freins qui subsistent sont insuffisans pour les retenir, que deviendrait la malheureuse société abandonnée sur la parole de ces Messieurs les Tolérans? mais ce qu'on voit avec peine, c'est

que leurs maximes relâchées pénètrent insensiblement dans les sanctuaires de la justice : il faut le cri public pour en obtenir des jugemens proportionnés aux délits révoltans qui ne se répètent que trop souvent sous nos yeux. On fait que l'argent, ce vil & sûr corrupteur, fait modifier les cas les plus graves, sur-tout quand il est offert par la main séductrice de la volupté. Que d'exemples à citer ! mais sans recourir plus loin, voyons ce qui vient de se passer à la Tournelle du Parlement. — Le S..., ancien officier, rencontre sur la promenade publique, les dame & demoiselle de..., femme & fille du receveur des tailles de la ville de...; il passe & repasse plusieurs fois auprès d'elles, les regarde sous le nez, les insulte de propos : ces dames répondent avec une vivacité excitée par l'insolent, qui redouble. La mere emportée par une juste sensibilité, donne à cet homme un coup d'une badine qu'elle tenoit à la main ; il répond avec une lourde canne, frappe la dame de toutes ses forces & lui fait de violentes contusions. Le mari accourt & désarme ce brutal, qui tire son épée & veut courir sur la dame : la demoiselle se met à la traverse pour l'en empêcher. Cette jeune personne en larmes ne peut attendre ce furieux, elle est elle-même victime de sa rage & reçoit une blessure dans le côté droit : le sang coule ; on accourt pour les séparer & donner du secours à la jeune personne. Le commandant de la place, instruit de cette scène, envoie le coupable en prison. Les dames rendent plaintes & font informer. Visite d'expert est ordon-

née pour constater les blessures de la mere & de la fille : le rapport fait, les témoins entendus, l'officier est décrété de prise de corps : L'affaire étant réglée à l'extraordinaire, arrêt conforme aux conclusions de M. l'avocat-général Séguier, qui met l'appellation & ce dont est appel au néant, émendant, fait défenses audit officier de récidiver sous peine de punition corporelle; lui enjoint de s'absenter de la ville pendant cinq ans; le condamne en six mille livres de dommages & intérêts, par forme de réparations civiles, au profit de la demoiselle de, & en tous les dépens. — Est-ce là punir un affassin ? est-ce là venger une honnête famille ? est-ce là satisfaire une jeune personne, si intéressante par son âge, dont le sang a été répandu d'une manière aussi criante ? faut-il être l'organe des loix pour les atténuer dans une circonstance où il s'agit d'en imposer aux monstres de cette espèce, qui, voyant celui-ci se sauver d'une pareille affaire moyennant quelque argent, ne pourront que s'enhardir à leur tour ! quel est le pere de famille qui ne doit pas craindre d'exposer lui, sa femme, ses enfans, dans les promenades publiques, si un pareil attentat reste, pour ainsi dire, impuni ? un malheureux eût été roué pour avoir vaincu son adversaire à coups de bâton ; un officier a la révoltante scélératesse d'employer la canne & l'épée contre un sexe foible, timide & respectable, & non-seulement il vit, mais il est en liberté !

Plusieurs auteurs avoient déjà consacré leur encens aux mânes de M. le Comte de Mau-

repas ; M. le Marquis de Condorcet vient d'y joindre le sien. Tout ce qui tient à l'éloge du Ministre n'étant que ce qu'on a déjà dit, peut-être avec moins d'éloquence, je ne vous citerai que quelques traits qui peignent d'une manière très-exacte le caractère de ce célèbre personnage. « Il est difficile, dit le panégyriste, de passer en un instant d'une grande place à l'état d'homme privé, & de la cour en un lieu d'exil, sans éprouver une émotion du moins passagere. M. de Maurepas, qui ne mettoit de faste dans aucune de ses actions, n'en mit point dans la manière dont il supporta sa disgrâce sous le feu Roi. *Le premier jour*, disoit-il, *j'ai été piqué*, *le second j'étois consolé* ; il plaisantoit à son arrivée dans son exil, sur les épîtres dédicatoires qu'il alloit perdre, sur le chagrin des auteurs qui lui en avoient préparé, & qui regrettoient les peines que leurs phrases leur avoient coûtées, & les espérances qu'ils avoient fondées sur sa reconnoissance, beaucoup plus que lui-même n'avoit regretté sa place. Obligé de vivre dans les sociétés d'une ville de province, il s'en amusa comme de celles de Paris & de Versailles ; il y trouvoit les mêmes intrigues & les mêmes ridicules : les formes & les noms seuls étoient changés.... Rappelé dans le ministère au bout de vingt-cinq ans, en arrivant à la cour, il se vit entouré une seconde fois des esclaves de la faveur, & en reconnut plusieurs, qui, après vingt-cinq ans d'oubli, vinrent lui répéter avec confiance les mêmes protestations de dévouement & de zèle, & lui faire entendre les mêmes flatteries, & le

fatiguer d'une reconnoissance que de nouvelles espérances avoient enfin reveillées. M. de Maurepas ne leur montra ni indignation, ni dédain; peut-être n'eut-il point pour eux plus de mépris que pour ses autres flatteurs, & fut-il moins indigné de leur bassesse que frappé de leur mal-adresse, & amusé de leur secret embarras. »

Voilà Linguet installé de nouveau dans la carrière où ses travaux avoient été si désagréablement interrompus. Il est douteux qu'il puisse y rapprocher la fortune de la prudence. Son projet prétendu d'une communication facile entre deux endroits très-éloignés, paroît n'être que le rêve de quelque plaisant désœuvré. Il en est résulté comme de la plupart des imaginations chimériques, quelque chose d'utile. C'est une invention qui n'est pas neuve, & ne rempliroit qu'imparfaitement le même objet, mais dont on pourroit cependant tirer quelque parti. Il s'agit d'établir sous terre des conducteurs électriques en fil de fer doré, renfermés dans des tuyaux garnis de résine. Une machine électrique à l'une des extrémités de ces conducteurs & des lettres de métal, des caractères tachygraphiques à l'autre, rendroient cet appareil très-propre à transmettre d'un lieu à un autre, même à une distance assez considérable, des avis fort détaillés. Les physiciens & les amateurs de l'électricité connoissent les moyens de mettre en pratique d'une manière assez sûre ce procédé simple & peu coûteux, eu égard aux avantages qu'il promet. Le début de nos comédiens françois à la nouvelle salle a été suivi pendant quelques

temps d'une affluence considérable : la nouveauté du lieu & de quelques pieces qu'on y a successivement représentées, étoit un appas sûr pour y attirer les curieux & les critiques. Mais au milieu de ces assemblées bruyantes, comment auroit-on pu fixer un jugement sain sur l'exécution de cette salle ? c'étoit la chose impossible ; car il ne suffit pas que nos yeux y soient satisfaits, il faut sur-tout que nos oreilles y trouvent aussi leur compte. M^{rs}. de Pere & de Wailly n'ont apparemment pas raisonné ainsi, les acteurs étant les seuls qu'on n'entend point dans leur salle : mais en revanche on y est pleinement étourdi du roulis des voitures, du bruit des ouvriers qui travaillent dans les environs, & dont on entend jusqu'aux moindres coups de marteau ; de sorte qu'il ne s'agit rien moins aujourd'hui, que de renvoyer les comédiens aux Thuilleries, afin de rétrécir ce fameux chef-d'œuvre, d'en supprimer un rang de loges, d'y bâtir un contre-mur, & peut-être de le reconstruire à nouveaux frais. *Voilà les profits de la léfinerie.*

Vers faits sur le tombeau de la belle Maguelone.

Sur cette plage solitaire
Où la mer roule lentement,
Sont réunis au moment
Maguelone & son ami Pierre ;
L'élément le plus inconstant
Baigne leur tombe sablonneuse,
Et se retire en respectant
La cendre la plus amoureuse :

Que l'emblème de ce séjour
M'offre une triste conséquence !
Hélas ! le plus fidele amour
Est à deux pas de l'inconstance.

*Vers faits dans un Bateau, en revenant du Tombeau
de Maguelone.*

C'est là cette isle abandonnée
Où la constance eut des autels ;
Fuyez... ô profanes mortels,
Fuyez sa rive infortunée.
Jadis ce fut un lieu charmant
Où Maguelone désolée
Pleuroit & revit son amant,
Et c'est là qu'est leur Mausolée !
Des tombeaux creusés par l'amour
Respectons les tristes vestiges,
Mais gardons-nous bien dans ce jour
De croire à de pareils prodiges.

Vers faits en lisant les vers précédens.

Je vous verrai, déserte solitude,
Où deux amans blessés des mêmes traits,
Vivoient contens & reposent en paix.
Je vous verrai ! ma Muse, sans étude,
Vous offrira le tribut de ses chants ;
Là, dans les pleurs, Maguelone abymée,
Heureuse au moins du bonheur d'être aimée,
Charmoit ces lieux si tristes, si touchans,
Là, l'heureux Pierre, aux genoux de sa belle,
Jadis aimoit comme j'aime aujourd'hui ;
Un jour hélas ! dans la nuit éternelle
Je descendrai moins fortuné que lui.

De Paris, le 12 Juin 1782.

Nos premiers pas dans le monde sont ordinairement timides ; cette première démarche est toujours précédée d'inquiétudes & d'agitations ; il en coûte pour rompre ces liens si tendres de notre enfance ; il semble que notre innocence pressente l'écueil où nous allons l'exposer : mais cette perplexité s'accroît surtout , lorsque notre but , en entrant dans ce tourbillon , est d'y chercher ce qu'on appelle la fortune. Ce tableau est tracé d'une manière bien intéressante dans le morceau suivant : c'est l'expression naïve & touchante d'un jeune homme , qui , élevé dans les champs par des parens honnêtes qu'il vient de perdre , prend la cruelle résolution d'abandonner leurs foyers pour aller à la capitale. « Que devenois-je , & quel étoit mon sort , moi qui sortois d'entre les mains d'un pere qui m'avoit conduit , sous les yeux duquel j'étois doucement accoutumé à vivre , sur qui je me reposois de ma sûreté , du soin de ma personne , & qui , en tout ce qui me regardoit , avoit pensé , délibéré pour moi ; qui , dans toutes les peines que je lui avois données , ne m'avoit demandé pour ma part que d'être docile aux conseils que sa tendresse lui inspiroit pour moi ; ce pere n'étoit plus , & ma sœur , qui , depuis sa mort , me sembloit l'unique personne à qui la mienne fût encore quelque chose , qui empêchoit que je ne fusse absolument seul dans le monde ; enfin , dont la compagnie avoit soulagé mon imagination étonnée de tous les

malheurs qui nous étoient arrivés, j'allois aussi la perdre, cette chere sœur; & dans une heure il n'alloit plus me rester que moi pour moi-même; & qu'est-ce que c'étoit que moi?... Je succombois sous toutes ces idées-là, je me croyois perdu, je craignois tout sans savoir pourquoi, sans avoir d'objet fixe; je me regardois comme un homme entouré de périls, & mon esprit étoit dans un engourdissement qui me faisoit des monstres de tout ce que je voyois... J'avois plus de cent lieues à traverser pour arriver à Paris; ce n'est rien que cela pour un homme qui a quelque usage de la vie; mais quel voyage pour un homme de mon âge, qui n'avoit jamais vu plus de six lieues d'étendue! que de mouvemens à se donner, & quel objet d'épouvante que tous ces mouvemens pour qui ne connoît rien, & qui sort d'une éducation aussi paisible que l'avoit été la mienne!... Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une somme d'argent assez médiocre, quittant un pays d'où je n'étois jamais sorti, où je ne laissois personne qui pût se ressouvenir de moi qu'une sœur qui étoit morte pour le monde, & que suivant toute apparence je ne reverrois jamais... D'un côté, je voyois le couvent qui l'enfermoit pour toujours; de l'autre, dans la campagne, je voyois l'endroit où mon pere & ma mere venoient d'être si récemment, & presque coup sur coup, enterrés tous deux.... Leur fils, autrefois l'objet de leurs soins & de leur complaisance, sans secours maintenant, sans expérience, &

comme un enfant sans aveu, traversoit en fugitif cette campagne qui ne lui offroit plus de retraite, & s'en alloit servir de jouet à la fortune.... je passois par des lieux où je m'étois promené avec mon pere... Nous nous arrêtions souvent ici, me disois-je, nous nous sommes souvent assis dans cet endroit; je m'y ressouvenois même des discours qu'il m'avoit tenus, je croyois encore entendre sa voix; mon fils, ce nom si tendre... frappoit encore mes oreilles : hélas ! c'en étoit fait, personne ne devoit plus m'appeller ainsi; je n'étois plus sur la terre qu'un malheureux inconnu, je n'avois plus que des ennemis dans le monde; car n'y tenir à qui que ce soit, c'est avoir à y combattre tous les hommes, c'est être de trop par-tout... Cependant j'avançois, ma douleur & ma tristesse s'augmentoient à mesure que je m'éloignois davantage; je me retournais à tout moment, je craignois d'avancer, je ne pouvois renoncer à des objets qui me tuoient, & je mourois de penser que bientôt je ne les verrois plus.... Quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étoient si chers, & que l'éloignement où je me trouvois eût rompu, pour ainsi dire, le commerce que mes yeux & mon cœur aimoient à avoir avec eux, je fus à l'instant saisi de je ne fais quel esprit de défiance... J'éprouvai par-tout que les hommes prodiguent tout à qui a beaucoup, négligent celui qui a peu, & refuse tout à qui n'a rien. « Quiconque aura connu le malheur dans sa jeunesse, reconnoitra dans ces détails si naturels une partie de son histoire.

La Dlle Aurore avoit donné la plus scandaleuse idée , de ses penchans , en adressant les premiers fruits de sa Muse à la Raucourt, cette célèbre Tribade de nos jours ; elle veut sans doute nous faire revenir d'une opinion aussi peu favorable à son cœur qu'à ses intérêts , en exprimant , dans les vers suivans , ses regrets sur la perte d'un amant volage.

Dans le silence de la nuit
 Tout me retrace ton image ;
 Dans le jour , mon cœur , mon esprit
 Sont occupés de toi , volage.
 A des pressentimens affreux
 Mon ame est sans cesse livrée.
 Ne suis-je plus digne des feux
 Dont la tienne fut enivrée ?
 Une autre m'enleve ta foi ,
 Une autre fixe ton hommage ;
 Ce cœur qui n'étoit dû qu'à moi ,
 Un objet plus charmant l'engage.
 Cette rivale que je hais ,
 Aujourd'hui doit être bien vaine,
 Hélas ! sur mes foibles attraits
 Elle l'emportera sans peine ;
 Mais , crois-moi , son ame jamais ,
 Ingrat , n'égallera la mienne.
 De ces nœuds , autrefois si doux ,
 As-tu donc oublié les charmes ?
 Rappelle-toi qu'à mes genoux
 Je sus partager tes alarmes ;
 Trop foible , j'osai t'écouter ;
 Toi seul possédois ma tendresse.
 Ah ! que pouvois-tu souhaiter

Après ces momens pleins d'ivresse ?
 N'apprehende point mon courroux ,
 Fais-moi ta confiance entiere ;
 Mon cœur n'en fera point jaloux ,
 Il est ouvert à la lumiere.
 Un sentiment plus délicat
 Remplace l'amour dans mon ame.
 Suis mon exemple , aimable ingrat ,
 Tu le peux sans nuire à ta flamme.
 J'ai bien quelques droits sur ton cœur ,
 Qu'au moins l'amitié les acquitte.
 Quand tu m'enleves mon bonheur ,
 Vois à quel prix je te tiens quitte.
 J'ai besoin d'un consolateur ,
 Sois-le , sois mon ami fidele...
 Que dis-je ? hélas ! calme trompeur !
 De cette ressource cruelle
 J'abjure la fausse douceur ,
 Pour mon ame c'est un supplice.
 Fuis-moi plutôt , fuis pour jamais ,
 Mon cœur est né pour les excès ,
 Il faut qu'il aime ou qu'il haïsse.
 L'aurois-je pu prévoir , ô Dieux !
 Réponds-moi , réponds-moi , parjure ,
 Qu'après une flamme si pure ,
 Tels seroient mes derniers adieux ?

Quand l'amour offensé ne produit que des vers , sa consolation n'est pas éloignée , mais quand il garde le silence , qu'il nourrit ses chagrins de ses larmes , c'est alors que les effets de son désespoir sont à craindre. Nous venons d'en avoir sous les yeux l'exemple le plus terrible & le plus touchant. Mad. le Ras ,

jeune femme très-aimable de vingt-sept à vingt-huit ans , voyoit depuis long-temps avec chagrin les affiduités intimes de son époux auprès d'une Dame , nommée Madame *Grimperelle* , âgée de plus de quarante-cinq années. Justement aigrie par l'éloignement de son mari , sa jalousie l'a réduite au plus affreux désespoir. Elle s'est rendue , lundi dernier , dans l'église de St. Paul , & après y avoir prié quelque temps , elle a témoigné à l'un des bedeaux la plus grande envie de voir les cloches. Il l'a conduite au haut de la tour ; à peine y est-elle parvenue qu'elle demande un verre d'eau. Son conducteur s'empresse de descendre pour le lui procurer ; mais il n'eût pas fait quelques pas , que cette malheureuse Dame se précipite par une lucarne , tombe sur un toit voisin , y jette un cri lamentable , & de là sur le pavé de la rue où sa tête se brise en pieces. On appelle le Commissaire , il accourt : quel spectacle pour lui !... C'étoit sa malheureuse épouse. Il tombe à la renverse : on le remporte chez lui , les remords s'emparent de son cœur , la fièvre le saisit , & l'on désespere de sa vie.

M. le Comte de Tressan nous rappelle les temps heureux & estimables de la chevalerie françoise ; il est brave , savant & courtois. Après avoir ceint l'épée pendant quarante ans pour son Prince , il chante encore l'amour & célèbre la beauté. Les stances suivantes viennent de sortir de ses crayons.

Muse , donne-moi cette Lyre

Que Sapho baigna de ses pleurs ,

Pour chanter la jeune Thémire;
Je vais la couronner de fleurs.

Amour ! que ton flambeau m'éclaire
Autant qu'il me fut enflammer,
Donne-moi le talent de plaire,
Je tiens d'elle celui d'aimer.

Par elle mon ame ravie
Sacrifie encore aux amours,
Thémire regne sur ma vie,
Et peut seule embellir mes jours.

Déjà , loin de moi la jeunesse
Fuyoit d'un pas précipité,
Mon cœur abattu , sans tendresse,
Languissoit dans la liberté.

L'amour de la philosophie
Avançoit pour moi la saison
Où la sombre mélancolie
S'honore du nom de raison.

Quelle erreur ! dans la solitude
Je passois la nuit & les jours;
Ah ! peut-on donner à l'étude
Un temps que l'on doit aux amours !

Ah ! comment pourrois-je encore lire
Locke de ses rivaux vainqueurs;
Je n'écoute plus que Thémire,
Ma seule étude est dans son cœur.

Newton , c'est en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les cieux ,

Les grands secrets que tu découvres
Sont moins qu'un regard de ses yeux.

Eh ! que m'importe en un système
De trouver l'ordre & la clarté,
C'est dans le cœur de ce que j'aime
Que je cherche la vérité.

Les anciens n'ont pas tellement épuisé le chapitre des métamorphoses , que nous ne puissions avoir les nôtres. La suivante qui est d'un gascon , pourra vous amuser. Les collecteurs de la paroisse de Louetault , en tournée pour recueillir les deniers de leur taille , arriverent en la maison d'un journalier , & firent du premier coup-d'œil l'inventaire de son mobilier ? Une botte de paille & les vêtemens qu'il avoit sur lui , furent reconnus pour tout son avoir. Le sergent de contrainte apperçut un âne qui partageoit la demeure & peut-être le lit de son malheureux maître. L'âne fut saisi , conduit au marché , mis en vente , & après plus d'une heure de criée , on alloit l'adjuger pour trente sols ; lorsque les collecteurs touchés des représentations de l'infortuné payfan , lui firent rendre son âne , qui pouvoit lui être utile , & dont le prix n'eût pas payé les frais d'adjudication. Ce payfan retournant chez lui avec sa pauvre bête , rencontra un garde-chasse , chargé d'un fort chevreuil qu'il venoit de tuer : il lui offrit son âne pour porter sa chasse ; la proposition est acceptée ; le garde arrivé chez lui tire de sa poche quelqu'argent pour reconnoître le ser-

vice rendu ; le paysan le refuse , & témoigne
 seulement avoir envie de la peau du chevreuil.
 Le garde aussi-tôt le dépouille & la lui donne.
 Le paysan de retour dans sa chaumière , dit
 à son âne : « Ecoute-moi ; dans ce monde plus
 » on est brave , mieux l'on vaut ; sous ta peau
 » d'âne ton corps n'a été prisé que trente sols ,
 » sous celle d'un chevreuil il sera infiniment
 » plus cher ; il me faut de l'argent pour ces
 » honnêtes collecteurs , qui n'ont pas voulu
 » te livrer à un vil prix : il faut que dépouillé
 » de ta peau je te revêtisse de celle de che-
 » vreuil que voici. » Aussi-tôt l'âne est cruel-
 lement décapité & métamorphosé en chevreuil.
 Cette opération faite , il va trouver le mar-
 guillier de sa paroisse , lui dit en confidence
 qu'il a tué la nuit dernière à l'affût un très-
 beau chevreuil , & l'engage , sous le secret ,
 à lui en procurer la défaire. Le marguillier ne
 perd pas de temps , court chez le curé , lui
 dit à l'oreille le secret du paysan : le curé en
 fait part au notaire ; celui-ci au chirurgien : ce
 dernier aux plus gourmands du bourg : on se
 donne rendez-vous , & l'on se rend dès le soir
 même chez le prétendu chasseur. Chacun se
 fait livrer une portion du chevreuil , reconnu
 tel à la peau. Le concours des acheteurs fut
 si nombreux que ce malheureux âne de trente
 sols , procura , sous sa métamorphose , jusqu'à
 deux louis d'or à son maître. Le paysan va
 aussi-tôt trouver le collecteur porte-bourse , &
 paie la taxe à laquelle il est imposé. Tout le
 bourg cependant doit se mettre en fête ; M. le
 curé commence ; vingt-cinq personnes sont ras-

semblées chez lui. Le premier & le second service disparoissent comme un éclair ; chacun se réservoir pour le rôti ; la fête étoit pour manger du chevreuil : enfin il paroît. On le dévore des yeux : le curé s'empresse d'en faire les honneurs ; son couteau tranchant s'exerce ; chacun se trouve servi. Mais au lieu d'exclamations de la part des convives sur la délicatesse , sur le parfum du mets , ils se regardent les uns & les autres , se disant des yeux : ce n'est pas là du chevreuil... Il eût été malhonnête de s'en plaindre ouvertement , l'on se tait. Au sortir de table , plusieurs se disent bas : c'est sûrement de l'âne , M. le curé le fait sans doute.... Non , reprend un autre ; c'est certainement un tour qu'on lui a joué , & il nous le joue sans le savoir. A peine l'assemblée fut-elle séparée que la mèche fut éventée , & que le bruit se répandit dans tout le bourg que ceux qui croyoient avoir acheté du chevreuil , n'avoient acheté que de l'âne. Le paysan s'esquiva , & les dupes finirent par rire de la supercherie.

VERS à M. le Comte du Nord.

Pierre Premier vint voir nos mœurs & nos usages,
Et Minerve un seul jour ne s'en sépara pas ;
Comme lui , vous allez de climats en climats
Consulter les Héros , les Savans & les Sages,
Mais ce que Pierre n'avoit pas ,
Minerve , dans tous vos voyages ,
Sous les traits de Vénus , accompagne vos pas.

Par M. le Grand

De

De Versailles , le 15 Juin 1782.

ECRIVEZ qu'il a ri, s'écrioit-on à Chantilly, lorsqu'on a vu la gravité sibérienne du Comte du Nord s'y dérider pour la première fois depuis son séjour en France, non-seulement il a ri, mais il a témoigné la plus vive sensibilité lorsque la jeune & charmante Princesse de Bourbon parée en voluptueuse Nayade, l'a conduit dans une gondole dorée à travers le grand canal jusqu'à l'isle d'Amour, le Prince de Condé servoit de pilote à la grande Duchesse, & les autres Seigneurs & Dames chacun sous des vêtemens allégoriques formoient une suite qui tenoit de l'enchantement de la féerie; cinq cens mille personnes accourues tant de Paris que des environs animoient ce tableau. Nos poissardes y étoient allées à pied dans l'espérance d'adresser au Comte quelques couplets de leur façon, mais ces pauvres diables en ont été pour leurs peines; leurs bouquets ni leurs couplets n'ont point été reçus, sur quoi elles se sont écriées avec leur ton ordinaire : *Parlez donc, Marie Jeanne, ce Monsieur ne connoît donc pas le mérite d'une politesse : apparemment que sa ch' mere l'a envoyé auprès de not' bon Seigneur le Prince de Condé pour qu'il l'y apprenne !* leurs propos ont fort divertî son Altesse Moscovite qui avoit déjà trouvé fort plaisant d'entendre le peuple de Lyon s'écrier sur son passage : *Oh que le B. est laid, mais sacredi, il a une jolie femme.*

L'animosité publique contre M. de Grasse commence à se calmer : les calembours ont

succédé aux injures , le vaudeville aux plain-
tes ameres , voici les couplets du jour.

Sur l'Air : *Des fraises , des fraises , des fraises.*

Notre Amiral s'est rendu
De la meilleure grace ,
C'est gagné plus que perdu
François de quoi te plains-tu
De grace , de grace , de grace.

Pour qu'en de nouveaux combats
Notre honte s'efface ,
Anglois , armez votre bras ,
Nous ne vous demandons pas
De grace , &c. &c.

Le François mieux soutenu
Saura vous faire face ,
Il ne se croit pas vaincu ,
Vous avez tout obtenu
De grace , &c. &c.

En France avec agrément
Il n'est rien qu'on ne fasse ,
Mais tout bon François consent
A se battre en ce moment
Sans grace , sans grace , sans grace.

Que le courage estimé (M. d'Estaing)
Soit remis à sa place
Et le François préservé
De tout général nommé
De grace , &c. &c.

Prenez nos vaisseaux de rang
Anglois , on vous le passe ,
Mais pour notre équivalent
Gardez notre Commandant
De grace , &c. &c.

Qu'on l'embaume à son trépas
Son cœur dans une chasse ,
Et que l'on écrive au bas
Pomade molle & cédra
De grace , de grace , de grace ,

Vous savez que la ville de Grasse en Provence est renommée pour les pomades. M. de Grasse aura pu trouver un peu sérieuse la manière dont les Anglois se comportent , mais il dira sans doute que les François ont toujours le petit mot pour rire , quoi qu'on fasse pour leur ôter l'envie de plaisanter.

L'amabilité & la générosité du Comte & de la Comtesse du Nord ont laissé des regrets parmi nous. Cette dernière qualité avoit donné lieu à des spéculations qui ont dû prodigieusement fatiguer ces illustres voyageurs la veille de leur départ. Des artistes , des ouvriers , des virtuoses de toutes les especes remplissoient leurs appartemens. Les premiers avoient apporté une variété immense de tout ce qu'ils avoient cru propre à piquer la curiosité de L. A. & à faire délier les cordons de votre bourse. Au milieu de tout cela étoit un jupon de soie fort industrieusement brodé en paille. La brodeuse en présentant ce jupon qui offre des allégories sans fin , étoit accompagnée d'un

bel-esprit qu'en avoit versifié l'explication. L'un & l'autre se sont retirés fort en courroux du peu d'accueil qu'ils ont reçu de L. A. I. aux yeux desquelles d'autres preuves du goût qui nous distingue auront mieux justifié notre réputation à cet égard.

On dit que M. Blanchard a fait dans la caisse de l'abbé de Vienne qui le protégeoit, son coup d'essai dans l'art de voler, qu'il lui a pris 20,000 & qu'il est parti non dans son vaisseau volant, mais dans une bonne chaise de poste, dont il a cru toute vanité à part, que la course seroit plus sûre & plus rapide. Il est possible que ceci ne soit qu'une calomnie odieuse; nos gens à calembours sont bien capables d'en faire de semblables pour ne pas sacrifier un mauvais jeu de mots.

De Paris, le 19 Juin 1782.

QUE d'ingrats en ce monde ! il faut bien l'être en effet pour s'aviser de jeter la pierre à celui de tous les hommes qui crie avec le plus de force à ses semblables ; *liberté ! jouissance ! indépendance !* C'est pourtant ce qui arrive. Un anonyme, qui ne se désigne que comme un *bon ami* de M. l'abbé Raynal, lui adresse de Bruxelles, la lettre la plus dure & la plus sanglante. Les épithètes de *brutificateur d'hommes*, d'*apôtre de la perversité*, sont celles dont il le qualifie ; & les argumens qu'il lui porte, sont pétris d'expressions à-peu-près aussi modérées. A l'entendre, il paroît que ce n'est qu'en récrimination de l'emportement, des *grossièretés*,

& du torrent d'épithetes honteuses dont sa révérence violente l'avoit accablé dans une conversation particuliere ; mais , quoi qu'il en soit , le personnage dont il est question a tant d'admirateurs que toutes ces bagatelles n'influeraient pas sans doute sur leur opinion. Pour vous mettre à portée de les apprécier ou d'en rire , je vais vous citer quelques passages de cette lettre , dont on est , dit-on , redevable à M. l'abbé de Puisieux. « Vous convenez , » dit l'anonyme , que tout écrivain doit écrire » pour persuader un bien tel qu'il soit , & ce » bien , dites-vous , *c'est la liberté qui rompt les* » *entraves qu'une vile prêtraille nourrit dans le* » *cœur de l'homme par les absurdités du christia-* » *nisme.* Otez le blasphème de là , je n'y vois » plus rien qui sente la raison. Votre révérence fait nombre de cette *vile prêtraille* : » vous vous diffamez donc vous-même ; & » comme on ne doit ajouter aucune foi à un » homme qui se diffame lui-même pour diffamer les autres , comment voulez-vous vous rendre croyable , tandis que vous nous présentez en même temps que vous n'êtes pas digne d'être cru ? V. R. promue à la prêtrise dans une société (les jésuites) subtile en tout jusqu'à l'artifice , avoit trop de vues pour ne pas s'initier dans cette magie singuliere par laquelle ils nourrissent depuis tant de siècles *des entraves dans le cœur des* hommes. Votre société connoissoit mieux que tout autre ces ressorts ; vous les connoissez donc aussi ? & le révérend P. Raynal annonçoit au peuple les vérités qui faisoient

» respecter lui & tout son état : oui, ces mé-
 » mes vérités qu'il impugne aujourd'hui, pour
 » se faire mépriser avec tous ceux de son ef-
 » pece. . . . C'est donc depuis la suppression de
 » la société que V. R. a découvert cette ma-
 » gie, & il n'y a pas plus de quatre ans qu'elle
 » a commencé de l'annoncer, & par consé-
 » quent à se contredire, à nous en imposer;
 » & par conséquent encore, il y a un peu
 » plus de quatre ans que l'abbé Raynal a cessé
 » d'être honnête homme. Cela est-il vrai? . . .
 » Je suppose que V. R. ait rompu les entra-
 » ves en question, que vous êtes parvenu à
 » faire un homme sans vertus, sans mœurs,
 » sans religion, sans Dieu, même sans remords,
 » une brute en un mot, excepté sa malice &
 » sa méchanceté : au lieu du bien spirituel que
 » vous lui ôtez, vous êtes obligé de lui en
 » fournir la même dose en corporel ; & ce
 » bien, c'est la *satisfaction de tous ses sens*. . . .
 » J'en appelle à V. R. quand après une dé-
 » bauche à Bruxelles, quand après *avoir sa-*
 » *tisfait tous ses sens*, elle revenoit le soir se
 » plaindre tantôt d'un mal de reins, tantôt
 » d'un mal de tête, tantôt d'un mal d'autre
 » chose ; vouloit-elle prouver par-là que la
 » satisfaction des sens est un bien ? Je vous
 » ai entendu souvent crier après votre Dieu,
 » moi, dans telle occasion : sans doute que
 » c'étoit par oubli ? & V. R. ne se souvenoit
 » plus qu'il n'y en avoit point. Que si vous
 » croyez vraiment que le bonheur réside dans
 » le plaisir, j'inférerai que vous êtes un in-
 » conséquent. . . . Au lieu d'entrer dans la so-

ciété, vous deviez entrer dans un ferrail;
 » & au lieu de vous faire jésuite, vous de-
 » vriez vous faire Turc.... Supposons mainte-
 » nant que la philosophie parvienne à rompre
 » les entraves qui attachent l'homme aux loix
 » civiles, & le soumettent à leur autorité; il
 » n'est plus de crime, de forfait, de scéléra-
 » tesses, de cruauté, d'horreur; en un mot,
 » il n'est plus rien qui ne soit permis : tout
 » est à la loi du plus fort : c'est tout détruire,
 » tout bouleverser, tout anéantir; c'est....
 » le système le plus fou, le plus dangereux,
 » le plus.... Raynal ne prêche que la po-
 » pulation & l'humanité, & ses principes y
 » sont directement opposés; l'adultère qu'il
 » permet y répugne, & la liberté qu'il veut
 » introduire la détruit. Les voilà donc discor-
 » dans en genre..... Mais à propos de cas :
 » que diroit V. R. de celui-ci ? *La nature des*
 » *desirs, une raison, voilà notre Dieu, voilà no-*
 » *tre loi : l'homme est libre ; il est son maître ; il*
 » *n'a d'autre règle que sa volonté.* Je suis vio-
 » lent moi de nature : mes desirs sont vin-
 » dicatifs : ma raison me dit de vous éviter :
 » je suis libre, je ne crains aucune loi. Il me
 » prend envie de mesurer mes forces avec les
 » vôtres ; & comme je suis bien gros & bien
 » pâtu, j'aunerai une vingtaine de fois avec
 » ma canne le dos de V. R. avant de vous
 » quitter ; direz-vous que la liberté que vous
 » m'avez procurée est un bien ? Vous ne pou-
 » vez vous plaindre au moins dans ce cas :
 » à qui ? il n'est plus de loi ! c'est un desir ;
 » on peut le satisfaire ; c'est votre morale.... »

J'abrége quantité de petits raisonnemens, tous
 aussi courtois que ceux-ci, pour vous faire part
 d'une petite citation assez plaisante. C'est à pro-
 pos de miracles. « Je ne veux pas laisser ig-
 » norer à V. R. qu'elle vient d'en opérer un
 » plus grand par ses écrits, que les plus cé-
 » lébres prédicateurs de toute la Suisse catho-
 » lique, par leurs sermons. M. de Zondriofwitz,
 » homme d'une érudition immense né à Schaf-
 » fouse, & protestant, vient d'embrasser no-
 » tre religion, & voici comme il raconte lui-
 » même sa conversion, dans une lettre qu'il
 » adresse à un parent Magistrat de la ville de
 » Basle. Après lui avoir fait, d'après nature,
 » le portrait de V. R. & de vos écrits, il ajoute:
 » *Il y dit de si pauvres choses, & avec tant de*
 » *fureur contre la religion dont il est ministre qu'il*
 » *me donna envie d'entendre le parti contraire;*
 » *je l'entendis; je lus, je me convainquis, je me*
 » *rendis presque aussitôt, & ne m'en repens pas*
 » *jusqu'ici.* Il abjura à Lucerne en ma présence
 » il y a six mois, & il se trouve aujourd'hui
 » à Milan, où j'ai le bonheur de jouir de sa
 » conversation, & de m'instruire à son éru-
 » dition quand je me trouve dans le pays.
 » Ce n'est pas tout: il semble que vous soyez
 » né pour le bonheur de cet homme. Il est
 » d'un tempérament resserré, & d'un naturel
 » à avoir besoin de secours: il acheta jadis
 » quelques exemplaires de votre *Histoire Phi-*
 » *losophique* pour en garnir sa garde-robe; il
 » ne vous lit qu'en fonction: & la colere que
 » lui font monter vos inconséquences est une
 » espece de véhicule qui soulage la nature,

» & lui épargne pour le moins une dragme
 » de rhubarbe par semaine. Voilà une recette
 » souveraine pour les constipations ? *Vive la*
 » *vertu philosophique !* » Je ne vois rien à ajouter
 à tant de jolies choses, si ce n'est les trois
 vers suivans, qui, dans le cours de cette let-
 tre ont une application que vous ferez faci-
 lement.

Qui nuit à la Patrie est toujours criminel.
 Qu'importe que ce soit par l'épée ou la plume,
 Il mérite une corde, & non pas un autel.

M. Desormeaux, historiographe de la mai-
 son de Bourbon, vient de mettre au jour le
 troisieme volume de son histoire, qui com-
 mence à l'année 1527 & finit en 1562, c'est-
 à-dire, à la mort du Roi de Navarre Antoine
 de Bourbon, pere de Henri IV. A mesure que
 les époques se rapprochent de nous, les événe-
 mens semblent acquérir un nouveau degré d'in-
 térêt : aussi trouve-t-on quantité d'anecdotes
 assez curieuses. La suivante peint assez l'affa-
 bilité du Comte d'Enghien, ce héros de Céri-
 soles, qui gagna cette importante bataille à
 vingt ans, comme son arriere petit neveu le
 grand Condé, nommé alors Duc d'Enghien,
 gagna celle de Rocroy à vingt-un ans. Le
 vieux Boutieres, compagnon de Bayard, brave
 Chevalier comme lui, mais médiocre Géné-
 ral, commandoit en Piémont, & faisoit le
 siege d'Yvrée; François I. envoya le Comte
 d'Enghien pour le remplacer. Le Comte arrivé
 sur la frontiere, mande à Boutieres de lui

envoyer à Chivas , une escorte qui pût le conduire sûrement à l'armée. Boutieres , par un mouvement de dépit & d'humeur , qui , dans un Général disgracié , tenoit un peu de la révolte , fit plus qu'il ne devoit ; il leva le siege d'Yvrée , & mena toute l'armée au devant du Comte , sous prétexte qu'il ne pouvoit lui donner une meilleure escorte. « Monsieur , lui » dit-il , voici l'armée dont le Roi m'avoit » confié le commandement , je la remets entre vos mains , trop honoré d'avoir pour » successeur un si grand Prince ; elle est composée de braves soldats & d'excellens officiers..... vous la recevez des mains d'un » Chevalier dont l'ame est pure & integre , » qui n'a jamais manqué au service de son » Souverain , ni par le motif de la crainte , » ni par l'appât de l'intérêt , permettez que je » l'appelle ici en témoignage de ma conduite » & de mes actions , en me soumettant aux » informations les plus séveres. — M'informer » de vos actions , Monsieur , lui répondit le » Comte d'Enghien , en dissimulant avec bonté » ce que la démarche de Boutieres avoit d'irrégulier : eh ! ne sont-elles pas connues & » approuvées du Roi & de toute la France , » comme celles d'un guerrier plein de courage & d'honneur , qui s'est illustré par de » longs & utiles services ? Je ne viens ici » que pour marcher sur vos traces & imiter » vos exemples. » A ces mots il lui tendit les bras & l'embrassa. Le trait suivant est peu connu , & mérite de l'être. « A l'exception de la Principauté dont il portoit le nom , le Prince

de la Roche-sur-Yon ne possédoit rien. . . . Il jette les yeux sur l'héritière de la maison de Laval, aussi riche que noble. . . . Mais il échoua par le crédit prépondérant du connétable de Montmorenci, qui obtint la préférence en faveur de Coligny-d'Andelot, son neveu. On prétend que d'Andelot jeune & avantageux, non content du triomphe qu'il avoit remporté sur son illustre rival s'échappa contre lui en railleries sanglantes. Le Prince de la Roche-sur-Yon avoit l'ame assez grande pour lui pardonner son bonheur ; mais il ne pouvoit lui pardonner son insolence, il voulut se battre contre lui. D'Andelot, quoiqu'il fut issu d'une maison très-puissante autrefois souveraine de la plus grande partie de la Bresse, quoiqu'il passât pour le plus fier & le plus déterminé de tous les hommes, & que dans ce siècle du courage & de l'audace, il fut surnommé le *Chevalier sans peur*, frémit cependant à la seule idée de se battre contre un Prince du Sang, & évita toujours l'occasion de se trouver seul avec lui. Mais le hasard confondit ses précautions. Un jour qu'il accompagnoit le Roi à la chasse, il se trouva seul à l'écart ; le Prince, qui, peut-être l'épioit, arrive, & le traite avec mépris & dureté ; bien plus, il veut se porter contre lui aux voies de fait. Alors d'Andelot met l'épée à la main pour repousser l'outrage, & blesse son ennemi ; il est blessé lui-même par un gentilhomme du Prince appelé *Desfroches*. D'Andelot & Desfroches continuoient le combat & se chargeoient avec fureur, lorsqu'ils furent séparés par un gros de chasseurs. Cet

événement fit beaucoup de bruit ; les Princes
 du sang en corps demandèrent au Roi justice
 de l'audace d'Andelot ; le connétable de Mont-
 morenci embrassa hautement la défense de son
 neveu , & il eut besoin de tout son crédit à
 la Cour pour le soustraire à la rigueur de la
 justice. » Il est assez surprenant que dans un
 siècle où les grands mettoient aussi peu d'in-
 tervalle entre eux , d'Andelot ait pu courir un
 aussi grand danger , tandis que de nos jours
 un de nos Princes du sang n'a pas seulement
 daigné prêter le collet à l'un de ses simples
 gentilshommes , mais encore lui servir de pro-
 tecteur auprès du Roi. Ces deux circonstan-
 ces rapprochées ne sont pas indignes de ré-
 flexion. « D'Andelot , échappé au péril qui
 le menaçoit , se confirma de plus en plus dans
 l'idée de fuir toute rencontre avec un ennemi
 que la loi lui rendoit sacré. Il revenoit un jour
 de S. Germain en Laye , où habitoit la Cour ;
 à peine entré dans un bac pour traverser la
 seine , il apperçoit le Prince de la Roche-sur-Yon
 qui accouroit à toute bride , & qui crioit qu'on
 l'attendit. D'Andelot s'imagine que le Prince le
 poursuit pour l'obliger à se battre ; aussi-tôt il
 tire son épée & coupe le cable du bac. Le Prince
 regarda cette sage précaution de son rival com-
 me un nouvel affront ; son ressentiment aug-
 menta contre lui , mais il ne trouva plus l'oc-
 casion de le faire éclater. » On connoît assez ,
 par les troubles qu'ont excités les Guises , la
 fierté , l'arrogance , les prétentions excessives
 de ces Princes. M. Déformeaux en cite un
 exemple qui semble faire remonter leur ja-

lousie contre la maison de Bourbon, jusqu'au
 pere de Henri IV. En 1548, Henri II fit des
 entrées solennelles & triomphantes dans les
 places conquises sur le Duc de Savoye pen-
 dant le regne de François I. Il étoit à che-
 val, précédé des Seigneurs de la Cour; le
 Duc de Vendôme, Antoine, qui n'étoit pas
 encore Roi de Navarre, marchoit seul en qua-
 lité de premier Prince du sang. Cet ordre fut
 suivi jusqu'à Chambéri. « Comme le Duc de
 » Vendôme prenoit son rang, il fut très-surpris
 » de voir le Duc d'Aumale se mettre à sa gau-
 » che : *Quoi donc, mon compagnon, lui dit-il,*
 » *tiendrons-nous rang ensemble ?* oui, Monsieur,
 » répondit le Duc d'Aumale, *le Roi m'a assigné*
 » *cette place en qualité de Gouverneur de la Pro-*
 » *vince.* — Mais, dit Vendôme, *c'est tout ce*
 » *que je pourrois permettre au Duc de Lorraine,*
 » *chef de votre maison.* — Il est vrai, répondit
 » d'Aumale, *que vous avez le pas sur lui en*
 » *France, mais non ailleurs ; car il est Souverain,*
 » *& vous sujet & vassal de la couronne ; M. de*
 » *Lorraine ne relève que de Dieu & de son épée.*
 » Outré de la répartie, Vendôme rentra, &
 » la marche fut arrêtée. Le Roi las d'atten-
 » dre, envoya prier le Duc de reprendre sa
 » place. Vendôme, intéressé à ménager le
 » Monarque qui négocioit lui-même son ma-
 » riage avec l'héritiere de Navarre, obéit,
 » non sans témoigner à d'Aumale son vif res-
 » sentiment : *Vous pouvez, mon compagnon,*
 » *marcher sur la même ligne que moi ; car, si le*
 » *Roi avoit ordonné à un laquais de prendre le*
 » *rang que vous vous arrogez, je le souffrirois*

» uniquement par respect pour les ordres de S. M. »
 M. Déformeaux rapporte plusieurs événemens
 qui caractérisent singulièrement notre nation
 gaie & valeureuse. « Au siege de Montcalvo,
 » en 1555, Montluc étoit chargé d'établir une
 » batterie de canons dans un poste périlleux.
 » Les Princes vinrent visiter les travaux. Le
 » Comte d'Enghien, Jean, (frere puiné du
 » vainqueur de Cerisoles,) le saisissant par
 » le milieu du corps : *Capitaine Montluc*, lui
 » dit-il, *tu as été autrefois mon soldat, je veux*
 » *être le tien aujourd'hui*. Soyez le bien-venu,
 » *Monseigneur*, répartit Montluc, sans s'éton-
 » ner ; *mais apprenez qu'il faut dans l'occasion*
 » *qu'un Prince soit non-seulement soldat, mais en-*
 » *core pionnier : tenez*, ajoute-t-il, en lui pré-
 » sentant une pioche, *travaillez*. Enghien obéit
 » en riant, les autres Princes se mirent au
 » travail, & établirent la batterie qui força
 » la place à capituler.... » Le Capitaine Ma-
 zeres, un des factieux de la conjuration d'Am-
 boise, dit qu'il s'étoit chargé de tuer le Duc
 de Guise, & qu'il s'étoit en conséquence muni
 d'une épée. « Guise, présent à la procédure,
 » lui remontra froidement, que pour une pa-
 » reille exécution une arme courte, telle
 » qu'une dague ou un poignard, auroit été
 » plus commode & plus décisive : *Je ne l'i-*
 » *gnoreis pas*, répondit Mazeres ; *mais lorsque*
 » *je me représentois que j'allois attaquer l'homme*
 » *le plus brave & le plus fort de l'Europe, j'étois*
 » *tenté de prendre une pique.* »

Deux causes de testament fort plaisantes
 viennent d'occuper nos tribunaux de province.

Dans l'une , des héritiers attaquent les dernières dispositions d'un M. Dumourer , en prétendant que le testateur étoit fou : mais sa folie n'avoit qu'un objet. Un seul point lui démontroit la cervelle , il étoit raisonnable sur tout le reste : il prétendoit n'être homme en apparence que par une erreur de la nature ; il vouloit qu'on le prît pour une femme , il devenoit furieux quand on l'appelloit *Monsieur* & se faisoit nommer *Mlle Rosette*. Quoique son testament ne consistât qu'en un legs universel en faveur des pauvres , il a été cassé par arrêt du Parlement de Toulouse. Le même Parlement a confirmé le testament d'un paysan qui avoit institué pour son héritier un cheval qu'il aimoit , en ajoutant qu'après sa mort , ce cheval appartiendrait à un de ses neveux.

AIR : De l'Eclipse totale.

Lison jeune & timide ,
 S'en va souvent en tapinois ,
 Sans lumière & sans guide ,
 Le soir va seule au bois :
 Quand filllette
 Va seulette ,
 C'est pour babiller ;
 Elle espere en cachette
 Trouver à qui parler.
 Un soir par aventure ,
 Le causeur vint plus tard ;
 Fille avec peine endure
 Le plus léger retard.

La Bergere

En colere

Feignit de s'en aller ;

On veut, quand on croit plaire,

Trouver à qui parler.

Le galant aux écoutes

Entendit le refrain ;

De détruire ses doutes

Il s'occupa soudain :

Il rappelle

La cruelle ;

Et pour la consoler,

Fit bien vite à la belle

Trouver à qui parler.

De Paris, le 26 Juin 1782.

ON auroit bien tort de regarder comme le jugement du public , les mouvemens convulsifs de quatre ou cinq cens personnes renfermées à l'étroit dans un petit espace , agitées par les cabales , divisées par l'esprit de parti , souvent émues par des impressions étrangères à ce dont il est question ; mais la générosité françoise , le caractère de la nation , perce toujours dans ces assemblées , telles partiales & prévenues qu'elles peuvent être. Le parterre de la comédie françoise s'est amusé , il y a vingt ans , du tableau calomnieux & outré des ridicules de quelques gens de lettres , que Palissot a tracé dans l'indécente comédie des *Philosophes*. On n'y voyoit alors qu'une malignité dont on pouvoit rire , ceux qui en

étoient l'objet se trouvant là pour se défendre & étant bien les maîtres de faire rire à leur tour aux dépens de leur censeur : le vulgaire se console de la supériorité de certains hommes par les humiliations qu'il leur voit éprouver : elles servent d'antidote à l'orgueil , maladie qui souvent accompagne le savoir & les lumieres. Mais quand ces hommes supérieurs descendent dans la tombe , leurs ridicules & leurs défauts dispaeroissent avec eux : la mémoire de leurs talens & des services qu'ils ont rendus à l'humanité reste seule ; leur gloire devient sacrée , & qui cherche à la ternir par le sarcasme du ridicule n'excite que l'indignation. Le parterre a été saisi de ce sentiment , ces jours derniers , en voyant Crispin s'avancer à quatre pattes , dans la comédie des *Philosophes* , qu'on vient de remettre au théâtre. La piece avoit été fort applaudie jusques-là : alors les cris , les huées , les signes de mécontentement furent continués avec tant d'opiniâtreté que la persévérance de Préville fut obligée de céder ; accoutumé à dominer le public , cet acteur chéri vouloit lutter contre les murmures universels : il fallut en venir à baisser la toile. On supprima cette scene en continuant la représentation.

Le lendemain on vit dans le journal de Paris , une lettre de Palissot , où regne la morgue la plus insolente & où il se plaint avec aigreur de la maniere dont on avoit traité la veille , un homme que cette idée sublime de faire marcher Crispin à quatre pattes , a mis , depuis plus de vigt ans , au rang des hommes

de génie. Il y rappelle l'éloge de Jean-Jacques, que renferment ces vers de la même comédie :

Je lui dois la justice

Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice,
De sa philosophie il étoit entêté
Mais au fond plein de mœurs, d'honneur, de probité,

Le personnage de Crispin n'est, ajoute-t-il, que celui d'un valet qui, en prenant un peu trop à la lettre quelques opinions bizarres de son maître, imagine qu'à la faveur d'une attitude burlesque, il pourra passer pour grand philosophe dans l'esprit d'une vieille folle à qui la philosophie a tourné la tête. Enfin il menace les philosophes de se venger d'eux en les remettant quelquefois sous les yeux du public, & d'achever de les rendre ridicules pour les empêcher d'être dangereux. Attribuer aux ennemis de Jean-Jacques, le témoignage public de vénération que sa mémoire vient d'obtenir, est peut-être une idée plus comique que celle du Crispin marchant à quatre pattes, que Palissot regarde comme l'effort d'un génie supérieur à celui de Molière.

On a redonné les Philosophes, mais on a laissé Crispin sur ses deux pieds, & l'on a fait quelques autres changemens, malgré lesquels il n'y a ni plus ni moins de traits de génie dans cette pièce. Le public a accueilli avec transport & a fait répéter les quatre vers cités dans la lettre dont je viens de parler. Palissot ne dira pas apparemment que cet enthousias-

me est encore l'ouvrage des ennemis du citoyen de Geneve.

Lundi dernier , la salle de la comédie françoise , pendant une représentation de *Gabrielle de Vergi* , fut inondée , non des larmes de l'auditoire , mais de l'eau des pompes qu'un malentendu fit jouer tout-à-coup. En changeant une décoration au commencement du cinquieme acte , les machinistes accrocherent le cordon d'une sonnette destinée à annoncer la crainte du feu. Les pompiers se hâterent alors d'exercer leurs forces à qui mieux mieux ; & dans l'instant une pluie abondante tomba sur toutes les parties du théâtre. Cet accident prouve que l'expérience n'est pas toujours perdue , & qu'on a appris à l'opéra qu'un incendie est quelque chose à craindre , sur-tout lorsqu'on manque d'eau.

On m'apporte des nouveautés. — Celle-ci est rigoureusement défendue. *Essai sur les regnes de Claude & de Néron , & sur les mœurs & les écrits de Sénèque.....* L'auteur ? Diderot. Il s'agissoit de compléter la justification de ce philosophe. Il me paroît en jettant les yeux sur cet ouvrage , que l'avocat de Sénèque a eu bien plus sa propre gloire en vue que celle de l'instituteur de Néron. Il combat plusieurs des pensées & des maximes qu'il cite & les paraphrase presque toutes ou en prend occasion de moraliser à sa maniere. En attendant que la lecture de ce modeste *Essai* , en deux volumes in-8vo , me mette à portée de vous en rendre compte , je vous citerai cette tirade qui me tombe sous la main. « En passant en revue

tous les gouvernemens, Sénèque n'en trouvoit pas un seul auquel le Sage pût convenir & qui pût convenir au Sage. *S'il est mécontent de la République, comme il ne manquera pas d'arriver, pour peu qu'il soit difficile, où se retirera-t-il? dans Athenes où Socrate fut condamné, & d'où Aristote s'enfuit pour ne le pas être? à Carthage, le théâtre continuel des dissensions?* En passant en revue plusieurs de nos gouvernemens, le Sage feroit encore de l'avis de Sénèque. Après des suites d'une oppression générale, puisse la révolution qui vient de s'opérer au-delà des mers, en offrant à tous les habitans de l'Europe un asyle contre le fanatisme & la tyrannie, instruire ceux qui gouvernent les hommes, sur le légitime usage de leur autorité! Puissent ces braves Américains qui ont mieux aimé voir leurs femmes outragées, leurs enfans égorgés, leurs habitations détruites, leurs champs ravagés, leurs villes incendiées, verser leur sang & mourir, que de perdre la plus petite portion de leur liberté, prévenir l'accroissement énorme & l'inégale distribution de la richesse, le luxe, la mollesse, la corruption de mœurs, & pourvoir au maintien de leur liberté & à la durée de leur gouvernement! Puissent-ils reculer, au moins pour quelques siècles, le décret prononcé contre toutes les choses de ce monde; décret qui les a condamnées d'avoir leur naissance, leur temps de vigueur, leur décrépitude & leur fin! Puisse la terre engloutir celle de leurs Provinces, assez puissante un jour & assez insensée pour chercher les moyens de subjuguier les autres!

Puisse
tre o
bour
citoy
mi d
proje
songe
que p
les g
& no
premi
de l'A
mais
franch
avait
de sa
songe
de la
temps
pote.
se rel
nistrat
ne cr
douta
leur t
son,
métier
épée
soldats
Des
& de
frappé
nous r
les acc

Puisse dans chacune d'elles ou ne jamais naître ou mourir sur le champ sous le glaive du bourreau ou par le poignard d'un Brutus, le citoyen assez puissant un jour & assez ennemi de son propre bonheur, pour former le projet de s'en rendre le maître!... Qu'ils songent que le bien général ne se fait jamais que par nécessité & que le temps fatal pour les gouvernemens est celui de la prospérité & non celui de l'adversité... Qu'on lise au premier paragraphe de leurs annales : *Peuples de l'Amérique Septentrionale, rappelez-vous à jamais que la puissance dont vos peres vous ont affranchis, maîtresse des mers & des terres, il n'y avoit qu'un moment, fut conduite sur le penchant de sa ruine par l'abus de la prospérité...* Qu'ils songent que la vertu couve souvent le germe de la tyrannie... Si le grand homme est longtemps à la tête des affaires, il y devient despote. S'il y est peu de temps, l'administration se relâche, & languit sous une suite d'administrateurs communs.... Mille hommes qui ne craignent pas pour leur vie, sont plus redoutables que dix mille qui craignent pour leur fortune... Que chacun ait dans sa maison, au bout de son champ, à côté de son métier, à côté de sa charrue, son fusil, son épée & sa baïonnette... Qu'ils soient tous soldats.... »

Des idées que la mémoire nous rappelle; & des expressions heureuses qui nous ont frappés, se présentent à la fois à notre esprit; nous rapprochons les unes des autres & nous les accordons tant bien que mal entr'elles; nous

écrivons & au moyen de quelques phrases de remplissage qui tiennent lieu d'un ciment souvent assez mal broyé, des pages entieres se trouvent couvertes d'écriture. On jette ces feuilles volantes dans un tiroir qui se remplit peu à peu ; on retire ensuite tout cela, & si l'imagination ne fournit pas de ces titres finement pensés & pétillant d'esprit qui font la fortune d'un livre, on écrit *Mélanges* à la tête de ce fatras, on envoie le tout à l'impression & voilà un gros volume à vendre. C'est ainsi qu'ont été formés vingt-deux chapitres composant un livre intitulé : *Doutes sur les opinions reçues dans les sociétés*, où il y a de fort bonnes choses, mais qui en général n'est autre qu'une collection de Pensées, de Maximes, de Sentences, les unes paradoxales, les autres communes, & toutes écrites avec cette prétention à la concision, avec laquelle on dit rarement ce que l'on veut dire, & on ne s'exprime presque jamais d'une maniere juste & exacte. Les écrivains de maximes & de pensées détachées, sont ordinairement ainsi que leurs admirateurs, séduits par des expressions heureuses en apparence & souvent fausses, & par des jeux de mots que l'on prend pour des antitheses frappantes, & auxquels le bon sens est sacrifié.

J'ai vu, par exemple, des lecteurs s'extasier devant cette maxime, l'une des plus brillantes de ce recueil : *Le foible craint l'opinion, le fou la brave, le sage la juge*. Que veut-elle dire, sinon cette absurdité que *le sage est fou ou foible* ? Car enfin il ne juge l'opinion que

pour la craindre ou ne pas s'en embarrasser ; ce qui est en ce cas la même chose que la mépriser, la braver. D'ailleurs l'auteur vouloit dire que celui qui brave l'opinion est fou & ce n'est pas là ce qu'il a dit.

Que penserez-vous de celles-ci ? *Vous jugez tous les gens que vous connoissez, disoit-on à une jeune personne. Oui, répondit-elle, c'est une préférence que je leur donne sur les gens que je ne connois pas. — La réputation finira par désabuser de la réputation. — Fort peu de gens ont le courage d'oser être heureux. — Les esprits médiocres doivent s'en tenir aux regles ; elles ont été faites pour eux.* Les gens qui n'ont point les lumieres nécessaires pour sentir l'importance des regles, ni le talent qui empêche de ramper en s'y assujettissant, ont rhabillé de mille façons cette vieille & fausse maxime : *les regles ne sont faites que pour la médiocrité.* Les grands hommes ont pu quelquefois oser faire de légères infractions aux regles, mais ils ne se sont jamais permis de les ignorer ni de s'y soustraire entièrement.

Un gros livre qui a été composé à-peu-près de la même maniere que le précédent, ce sont des *Nouveaux Mélanges sur différens sujets* ; (par M. de Fontanelle.) Ici du moins on trouve force anecdotes, force historiettes, & c'est un mérite à défaut d'idées neuves & de ces raisonnemens philosophiques que l'on voit toujours avec plaisir se reproduire sous différentes formes. L'amour du bien, de la justice & de l'humanité ont d'ailleurs dicté ces opuscules où sans être prolix l'auteur donne aux idées

qu'il veut rendre tout le développement nécessaire, de manière qu'une expression recherchée ne leur fait rien perdre de leur clarté & de leur justesse.

Je ne vous parle point de trois drames, & de quelques contes depuis long-temps enterrés dans le *Mercur*, qui revoient le jour dans ces *Mélanges*. Je ne m'arrête qu'aux morceaux détachés où l'auteur considère différens objets importans, tels que la tolérance, le suicide, les moines, les vœux monastiques, &c. &c. Il termine ainsi ses réflexions sur ceux-ci : « C'est
 » à vous que je m'adresse, vous qui par état
 » êtes chargés d'introduire dans les couvents
 » les jeunes personnes des deux sexes, & de
 » leur peindre les devoirs qu'elles vont s'im-
 » poser. Ne leur déguisez rien : montrez au
 » zélé combien ils sont pénibles ; faites-lui
 » sentir que Dieu n'exige pas de ses créatures
 » qu'elles s'enterrent toutes vivantes ; qu'on
 » peut le servir dans le monde aussi bien &
 » souvent mieux que dans la retraite. Souve-
 » nez-vous que le célibat est contre la na-
 » ture ; qu'elle a destiné la Vierge à être mère,
 » & que le figuier ne fut maudit que parce
 » qu'il étoit stérile. Reculez les engagemens
 » de toutes celles que vous jugerez entraînées
 » par la séduction.... &c. ».

M. de Fontanelle rapporte dans l'article des moines, le trait suivant bien plus sentencieux que tous les préceptes des faiseurs de maximes. « C'est chez eux qu'il faut voir les moines pour les connoître, c'est aussi chez eux que l'Empereur a voulu les étudier. Ce

Prince

Pr
 ce
 son
 po
 qu
 vi
 il
 do
 son
 tro
 ten
 de
 les
 tal
 fici
 leu
 les
 ges
 de
 qu
 ouv
 situ
 L'E
 sœu
 que
 en
 cent
 dese
 sion
 enva
 qu'i
 chen
 On
 Ne no
 Tom

» Prince a porté l'œil le plus attentif sur tout
 » ce qui les concernoit. Il est leur pere , ils
 » sont ses sujets; il étoit juste qu'il fût à quel
 » point ils sont utiles ou à charge à l'État
 » qui les nourrit..... Pendant le cours de ses
 » visites dans les couvens de filles en 1771,
 » il interrogea les religieuses sur la maniere
 » dont elles remplissoient les instans qui ne
 » sont point consacrés au service divin. Il en
 » trouva quelques-unes qui employoient ce
 » temps à l'éducation des jeunes personnes
 » de leur sexe ; il daigna les encourager &
 » les exhorter à acquérir de plus en plus les
 » talens qu'exige cette fonction également dif-
 » ficile & respectable. D'autres consacroient
 » leur loisir à visiter , à consoler & à servir
 » les malades ; elles furent honorées des élo-
 » ges du Prince , qui leur fit un accueil digne
 » de leur zele. Plusieurs dirent , à leur tour ,
 » qu'elles s'occupoient à broder , à faire divers
 » ouvrages de parures, des bonbons, des con-
 » fitures , & d'autres bagatelles semblables.
 » L'Empereur ne dit rien ; le lendemain les
 » sœurs brodeuses & confiturieres reçurent
 » quelques pieces de toile avec un billet conçu
 » en ces termes : *L'Etat nourrit plus de deux*
 » *cent cinquante mille hommes dont l'emploi est de*
 » *défendre les citoyens , de protéger leurs posses-*
 » *sions & de repousser la force qui voudroit les*
 » *envahir. Ils se battent pour vous toutes les fois*
 » *qu'il est nécessaire : il est juste qu'ils aient des*
 » *chemises.* »

On trouvera beaucoup trop court l'article :
 Ne nous vantons pas trop , parce qu'il est utile

de retracer aux hommes leurs bevues, leurs sottises & sur-tout celles que nos préjugés & notre penchant à nous livrer à tout ce qui est merveilleux, peuvent faire renouveler souvent. L'auteur y rappelle quelques exemples de la sotte crédulité de gens qui passent même pour éclairés dans ce siècle de lumieres. Il cite le petit Parangue dont la *Gazette de France* s'empressa d'annoncer la faculté de porter une vue hardi: & perçante dans les entrailles de la terre, & qui trouva parmi les academiciens mêmes, des dupes qui chercherent à expliquer ce phénomène. — Ce paysan lorrain qui prétendoit guérir toutes sortes de maux par son attouchement, & dont la police fit cesser les exercices, sachant que le peuple ne manque jamais de faire un saint ou un sorcier de tout homme assez adroit pour lui en imposer. — Ce chanoine d'Etampes qui avoit inventé un char volant dans lequel il devoit avec un bon vent faire trente lieues par heure, vingt-quatre par un temps calme & dix par un vent contraire. Le bon chanoine avoit proposé de construire une de ces voitures pour cent mille livres. Il ne se présenta point de curieux; il offrit d'en faire trente pour cent mille écus; il ne lui falloit que trente souscripteurs, c'est-à-dire trente dupes. Ce nombre n'étoit pas exorbitant, & sûrement il étoit aisé d'en trouver davantage, mais il falloit que chacun eût dix mille livres à sacrifier, & cette condition étoit une véritable difficulté. Le chanoine ne trouvant point d'acquéreurs, finit par faire une seule voiture pour lui; il en fit l'essai & se cassa la jambe.

LUX. 10.1

Dans une nouvelle édition, M. de Fontanelle inscrira apparemment sur cette liste messieurs Mesmer, Bleton & Blanchard. L'un est déjà peut-être le premier à rire de son magnétisme animal, dont il a recueilli tous les fruits qu'il en peut espérer pour sa fortune ; le second après avoir trouvé des enthousiastes parmi nos savans, perd chaque jour de son crédit : ses dernières expériences ont tourné à sa honte, quoiqu'il soit bien certain que l'eau & les métaux produisent un effet encore mal connu sur certaines substances qu'on en approche, & il paroît que le vaisseau volant de M. Blanchard s'évanouira en chansons. Voici une réponse au vaudeville de M. de Pils que je vous ai dernièrement transcrit.

*Défense d'une découverte merveilleuse, en réponse
à PIERRE & à JEAN.*

AIR : *Va t'en voir s'ils viennent,*

Maître Pierre assurément,

Je vous trouve drôle,

De critiquer hardiment

Ma leste Gondole.

Venez Pierre, Venez Jean,

Voir comme je vole.

Mon projet n'est nullement

Une faribole,

Les faits prouvent clairement

Qu'il n'est point frivole.

Venez Pierre, Venez Jean, &c.

Voler est un art charmant;
 Chacun en raffole :
 Mon Tailleur en est régent,
 Il en tient école.
 Venez Pierre, venez Jean;
 Voir comment il vole.

En ma cuisine souvent
 La vieille Nicole,
 Vole aussi légèrement
 Dans sa casserole,
 Venez Pierre, venez Jean;
 Voir comme elle vole.

Voleur est également
 Mon pharmacopole,
 Qui me vend si chèrement
 D'Eau pure une fiole.
 Venez Pierre, venez Jean;
 Voir comment il vole

Mon Procureur plus ardent
 Défieroit Eole,
 Et préfère ce talent
 A l'or du Pactole.
 Venez Pierre, venez Jean;
 Voir comment il vole.

D'un grand Seigneur, l'Intendant
 Toujours se désolé ;
 Mais en secret puissamment
 Mon art le console.
 Venez Pierre, venez Jean;
 Voir comment il vole.

To
 s'exhal
 de fair
 visites,
 mens d
 choisi l
 plus pro
 est plus
 boutique
 roit jam
 quelque

Mieux qu'eux tous certainement
J'y joue un grand rôle,
Et bien plus utilement
Pour la Métropole.
Venez Pierre, venez Jean;
Voir comment je vole.

Si quelqu'amoureux ferment
S'échappe & s'envole,
Je cours après promptement
Dans ma Cariole.
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comment je vole.

Si d'un rimeur le bon sens
Fait la cabriole,
Si l'air emporte l'encens
Qu'il offre à l'idole,
Je les rattrappe & céans
Je les mets en geole.

De Paris, le 3 Juillet 1782.

TOUT l'esprit de nos littérateurs modernes s'exhale en brochures. Ils n'ont pas le temps de faire des livres utiles. Les toilettes, les visites, les petits soupers laissent peu de momens de reste, & nos jeunes auteurs n'ont choisi la carrière des lettres que pour entrer plus promptement dans celle des plaisirs. Il en est plus d'un qui ne seroit jamais sorti de la boutique ou de l'atelier de son pere, qui n'auroit jamais quitté l'escabeau du procureur, si quelque piece galante, une satyre bien âcre

ne l'avoient annoncé dans nos sociétés du bon ton, où l'on court après tout ce qui peut combattre l'ennui qu'entraîne la satiété des jouissances. On rit aux éclats. — *Mais voilà une méchanceté délicieuse ! ... De qui est-elle ? ... Ce jeune homme promet, il doit être charmant en société... Marquis, il faut l'amener demain à la petite maison, il nous divertira, & l'on verra si l'on en peut faire quelque chose.* Le petit auteur choyé, caressé, payé, entre dans la lice des bonnes fortunes ; avec de la figure, de l'effronterie & des complaisances il fait son chemin, & sacrifie, quand il le peut, Apollon à Plutus.

Il en est qui prennent d'abord un vol plus élevé & qui débudent avec plus d'éclat, quand la nature & une heureuse éducation les ont doués d'un véritable talent ; mais leur objet est le même. L'abbé de Lille est de ce nombre, & il a la bonne foi d'en convenir. *J'ai travaillé, dit-il à qui veut l'entendre pour faire parler de moi ; on a senti ce que je valois, on me recherche ; mon état est fait, mon but est rempli, il est temps de jouir.* Après sa traduction des Géorgiques, on l'a regardé comme le premier de nos versificateurs ; il vient de publier son poëme *des Jardins*, pour acquérir le titre de Poëte ; on s'empresse de le lui décerner. De gros bénéfices sont accumulés sur la tête de ce jeune académicien ; il est assis avec distinction dans le sanctuaire de la littérature, les grands, les riches, les femmes le desirent & le fêtent ; nos journalistes le placent maintenant au sommet du Parnasse ; il s'y tiendra & se gardera bien de faire un pas de plus de peur de glisser.

Il faut avouer qu'il y a de grandes beautés dans le poëme *des Jardins*, & que nous n'avons personne, sans en excepter l'auteur injustement oublié de celui des *Mois*, qui fassent mieux des vers que l'abbé de Lisle.

Les journaux vous parleront assez du poëme *des Jardins*, mais la brochure qui me tombe sous la main ne fournira point de chapitre aux Annales de la république des lettres. *Le Desœuvré ou l'Espion du Boulevard du Temple*, est une diatribe licencieuse & méchante, écrite sans soin, mais sans prétention, remplie de gaieté & pouvant servir à l'histoire des mœurs de cette capitale. Il seroit peut-être conforme à l'objet de cette correspondance, que je vous en rendisse un compte détaillé à défaut d'anecdotes courantes, mais que vous offrirait-il ? le sale tableau de la plus infame crapule, des vices les plus abjects & les plus dégoûtans. Des sodomites, des tribades, des escrocs, des catins, des gens qui n'ont ni foi ni loi & point de talent : voilà ce que le *Desœuvré* a vu aux spectacles & aux cafés du Boulevard du temple. De telles images ne vous inspire-roient que de la répugnance, & l'histoire de ces tripots obscurs ne vous intéresseroit point. Je dois pourtant vous esquisser celle d'un homme qui, au milieu de sa fange s'est acquis une sorte de célébrité. C'est Audinot, le premier qui a mis Thespis en bonne compagnie, qui a porté sur les tréteaux quelque'esprit & quelque talent. C'est aussi peut-être lui qui, assaisonnant l'obscénité du sel de l'épigramme, y a accoutumé nos oreilles & a appris à nos bel-

les dames à entendre sans rougir les scènes ordurieres des baladins.

Audinot est né en Lorraine , de parens pauvres : il gardoit les vaches de ses voisins , pour subsister. Un beau matin il partit de Lorraine , des sabots aux pieds , une paire de souliers dans la poche d'une grande veste de bure , la tête cachée sous un épais bonnet de laine , un mauvais chapeau par-dessus , à la main une gaule qui , appuyée sur son épaule , soutenoit un paquet de quelques chemises de toile grise. Il alla trouver un de ses freres qui tenoit une boutique de perruquier à Paris , & qui lui fit apprendre son métier. Son premier coup d'essai se fit sur un garçon de théâtre de l'opéra-comique , qui lui procura la pratique d'un acteur de ce spectacle. Un matin qu'en attendant le lever du comédien , il s'amusoit dans l'antichambre à chanter un air lorrain , l'acteur l'entend , le fait entrer , & tandis qu'il l'accommode , lui demande s'il voudroit cultiver sa voix. Audinot répond qu'oui , l'acteur en fait les frais , & bientôt le petit perruquier monta sur les planches. Il y fut mal accueilli d'abord , mais on s'accoutuma à le voir. Le feu prince de Conty l'ayant pris en amitié , le fit jouer dans la troupe de Versailles , à l'Isle-Adam , à Bordeaux & ensuite aux Italiens où il eut bien de la peine à être souffert. Un jour qu'il jouoit le *Tonnellier* , on le siffa si fort qu'il ne put sortir de son tonneau. Il parvint enfin à se faire aimer dans les rôles de *Savetiers*. Il fit connoissance avec une femme nommée *la Prairie* , que son mari avoit

abandonnée à sa mauvaise conduite. Il en eut deux filles qui ont fait quelque bruit dans le monde libertin , & dont on baptisa l'une en présence d'Audinot qui lui donna son nom , se disant l'époux de la mere. Il en résulta dans la suite un procès dont on a beaucoup parlé & qui figure dans l'histoire des causes singulieres. Audinot fut condamné ainsi que la Prairie à faire amende honorable , &c. &c. Au bout de quelques années , les comédiens italiens ayant refusé à Audinot une augmentation de traitement , il se retira avec le desir de la vengeance ; il monta une troupe de comédiens de bois , & attira une affluence prodigieuse qui venoit rire aux dépens des comédiens italiens. Un musicien nommé Moreau , avoit un fils âgé de quinze ans & de la grandeur de dix-huit pouces au plus , qu'Audinot mit en scene avec polichinelle. Ce petit arlequin imitoit Carlin avec la plus grande intelligence. Tout Paris couroit pour le voir. Audinot y joignit sa fille & deux autres nommées Colombe , dont l'ainée a depuis acquis au théâtre italien , une double réputation par ses talens & par son libertinage. C'est ainsi que peu à peu s'est formé l'ambigu-comique , où des enfans de quatorze à quinze ans ont bientôt remplacé les comédiens de bois , dont Audinot enrichi & devenu directeur de troupe dans toutes les regles , n'a pas tardé à faire un feu de joie. Le Désœuvré a omis de raconter une circonstance assez singuliere de l'établissement de cette troupe. Les comédiens italiens mirent toutes leurs protections en jeu pour la faire

échouer. On défendit pendant quelque temps aux acteurs de l'*Ambigu-comique* de parler. Audi-not leur faisoit développer des rouleaux où leurs rôles remplis d'épigrammes sanglantes contre ses rivaux, étoient écrits en caractères énormes.

L'*Espion du Boulevard du Temple* passe en revue Nicolet, l'Ecluse, Malter, le café turc, ceux de Crété, d'Alexandre, &c. &c. Je ne fais pourquoi il ne parle point de Comus, le Coriphée des Jongleurs de ce Boulevard, le plus adroit des escamoteurs, qui a poussé ce talent jusqu'à escamoter à quelques personnes, leur estime comme physicien. Enrichi au-delà de son attente par les inventions ingénieuses qu'il avoit dérobées au laborieux & malheureux Rabiqueau, son patron qu'il méconnoît; Comus n'a pas vu sans peine ses secrets divulgués : il s'est jetté dans les appareils de la physique expérimentale, & portant dans cette partie le charlatanisme & l'escamotage, il a réussi à fixer, par la variété, l'inconstance de la vogue. Son manège est d'autant plus dangereux que c'est très-sérieusement qu'il offre les prestiges de son art comme des preuves d'un système général de physique qu'il a fabriqué, & qui n'a d'autre base que l'adresse avec laquelle il varie les effets de l'électricité, comme il l'avoit fait jusques-là du magnétisme. On a vu son nom à côté de celui de nos premiers savans dans les procès verbaux d'examen du petit Bléton : peut-être étoit-il en effet le juge le plus compétent, mais il auroit fallu qu'il fût de bonne foi & tous les charlatans se soutiennent mutuellement.

Voici une brochure d'un ton bien différent : *Voltaire, Recueil des particularités curieuses de sa vie & de sa mort.* Vous n'avez certainement pas besoin de preuves pour être assuré qu'une grande partie des ouvrages de Voltaire, sont très-repréhensibles; & si cela n'est pas, des personnalités indécentes contre un homme dont les égaremens n'empêchent point qu'il ait honoré son siècle, des éloges fades & ridicules de l'abbé Nonote, &c. ne sont pas ce qu'il faudroit pour vous en convaincre.

M. Merard de S. Just a rassemblé ses poésies fugitives, & a donné à ce recueil le titre de : *L'Occasion & le moment ou les Petits-Riens.* Je vous ai fait connoître une partie de ces pieces avant qu'elles fussent publiques. Les presses de Didot, le rival des Elzevir & des Barbou, viennent de leur donner les honneurs de l'impression dans tout leur éclat. Je ne vous en citerai plus qu'une épigramme.

Un homme veuf, de sa défunte femme
Faisoit l'éloge; à la nouvelle Dame
Il ne plut pas. Laissez les morts en paix;
Répondit-elle, & treve à vos regrets.
Votre défunte étoit sage, étoit bonne;
Vous l'affurez; volontiers je le crois.
Aussi, Monsieur, je vous jure, personne,
A son trépas, n'a tant perdu que moi.

Croiriez-vous, Monsieur, que M. Peyssonel, ancien Consul-général de France à Smyrne, dont le nom figure à côté de celui des Tournesfort & des Réaumur, s'amuse aussi à faire

des brochures ? il est l'auteur de celle qui paroît sous le titre *des Numeros*. Elle contient les réflexions que l'état de nos mœurs lui a suggérées à son retour dans sa patrie , mais on y trouve aussi la petite historiette qui vient si à propos à la mémoire de la plupart de nos brochuriers pour les aider à remplir la tâche que le libraire leur a imposée. Tel n'a pas été le motif de M. Peyffonel , mais il a voulu qu'on le lise , & il fait que des spéculations philosophiques & morales endorment nos acheteurs de brochures. La bonne foi avec laquelle les François s'en vont par-tout , parlant leur langue indistinctement à toutes sortes de personnes , & l'assurance où ils sont d'être parfaitement compris , produisent quelquefois , nous dit-il , des coqs-à-l'âne amusans. « Un jeune
 » Parisien allant à Amsterdam , fut frappé de
 » la beauté d'une des maisons de campagne
 » qui bordent le canal. Il s'adressa à un Hol-
 » landois qui se trouvoit à côté de lui dans
 » la barque , & lui dit : Monsieur , oserois-je
 » vous demander à qui appartient cette mai-
 » son ? Le Hollandois lui répondit dans sa lan-
 » gue : *Ik kan niet verstaan* , qui signifie , je
 » ne vous comprends pas. Le jeune François ne
 » se doutant pas même qu'il n'avoit pas été
 » compris , prend la réponse du Hollandois
 » pour le nom du propriétaire. Ah ! ah ! dit-il ,
 » elle appartient à M. Kaniferstan ? Eh bien !
 » je vous assure que ce Monsieur-là doit être
 » très-agréablement logé ; la maison est char-
 » mante , & le jardin paroît délicieux : je ne
 » connois rien de mieux que ça : Un de mes

» amis en a une à-peu-près semblable sur la
 » riviere, du côté de Choisi ; mais il me sem-
 » ble que je préférerois celle-ci : & il ajoute
 » quelques autres propos dans le même genre
 » auxquels le Hollandois n'entend & ne ré-
 » plique rien. Arrivé à Amsterdam, il voit sur
 » le quai une jolie Dame à laquelle un Ca-
 » valier donnoit le bras ; il demande à un pas-
 » sant quelle est cette charmante personne ?
 » Celui-ci répond de même, *ik kan niet verstaan*.
 » Comment, dit-il, Monsieur, c'est-là la femme
 » de M. Kaniferstan, dont nous avons vu la
 » maison sur le bord du canal ? mais vraiment
 » le sort de ce Monsieur-là est digne d'envie :
 » comment peut-on posséder à la fois une si
 » belle maison & une si aimable compagne ?....
 » A quelques pas de là, les trompettes de la
 » ville sonnoient une fanfare à la porte d'un
 » homme qui avoit gagné le gros lot à la lo-
 » terie de Hollande. Notre jeune voyageur veut
 » s'informer du nom de cet heureux mortel, on
 » lui répond encore, *ik kan niet verstaan*. Oh !
 » pour le coup, dit-il, c'est trop de fortune ;
 » M. Kaniferstan, propriétaire d'une si belle
 » maison, mari d'une si jolie femme, gagne
 » encore le gros lot à la loterie ? Il faut con-
 » venir qu'il y a des hommes bien heureux
 » dans ce monde. Il rencontre enfin un en-
 » terrement, & demande quel est le particu-
 » lier qu'on porte à la sépulture ? *ik kan niet*
 » *verstaan*, lui répond celui à qui il a fait cette
 » question. Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, c'est là
 » ce pauvre M. Kaniferstan, qui avoit une si
 » belle maison, une si jolie femme & qui ve-

» noit de gagner le gros lot à la loterie ? il
 » doit être mort avec bien du regret ; mais je
 » pensois bien que sa félicité étoit trop com-
 » plette pour pouvoir être de longue durée,
 » Et il continue d'aller chercher son auberge,
 » en faisant des réflexions morales sur la fra-
 » gilité des choses humaines. »

M. Peyssonel est aussi l'auteur d'un ouvrage
 plus important auquel il a donné le titre d'*Ob-
 servations historiques & géographiques sur les peu-
 ples barbares qui ont habité les bords du Danube
 & du pont Euxin*. Il a eu l'honneur de présen-
 ter celui-ci à M. le Comte du Nord, & les
Numeros à Madame la Comtesse.

Les derniers troubles de la République de
 Geneve ont donné lieu à un grand nombre
 d'écrits & de brochures qui paroissent en gé-
 néral dictés par l'esprit de parti & dont quel-
 ques-uns respirent toutes les fureurs des guer-
 res civiles. L'ouvrage qui a pour titre : *Lettres
 Genevoises*, est l'un des plus modérés, quoiqu'on
 reconnoisse bien le penchant de l'auteur pour
 la cause des *Natifs* qui se trouvent en ce mo-
 ment réunis aux représentans. C'est à J. Jacques
 qu'il attribue les malheurs de ce petit état :
 Les *Lettres de la Montagne* ont allumé, selon
 lui, le feu qui, depuis cette époque, a couvé
 sans cesse au milieu des Genevois & a occa-
 sionné diverses explosions qui se renouvelle-
 ront peut-être encore souvent, si l'auteur a eu
 tort de craindre que la dernière n'ait creusé le
 tombeau, où doit s'engloutir la République.

■ *L'Apocalypse britannique ou la Révélation d'un
 Berton qui n'étoit ni pour ni contre l'opposition, qui*

aimoit sa nation & réfléchissoit sur son humiliation, est une allégorie sur la guerre actuelle. C'est un léopard d'or qui fait des reproches à une bute, de ce qu'il a perdu un de ses pieds pour avoir suivi ses conseils. La bute lui montre treize jeunes filles vêtues de blanc, qui s'avancent, & lui dit : *Elles ont fait treize étoiles d'or de ton pied d'or, mais il faut que tu brises cette couronne d'étoiles d'or.* La bute s'entr'ouvre, il en sort des hommes armés, des dards, des fleches qu'on se prépare à lancer contre les jeunes filles. Tout-à-coup paroît un jeune homme avec un diadème de diamans, dans sa main droite une épée, dans la gauche une branche d'olivier. Choisis, dit-il au léopard. Les hommes armés veulent se jeter sur le jeune homme qui parloit avec ce ton de fierté. Mais le visage de ce jeune homme devint étincelant, aussi brillant que le soleil lorsqu'il luit dans toute sa force.... Il plaça les jeunes filles à côté de lui, disant au léopard & aux hommes armés : *J'ai voulu apporter la paix parmi vous ; vous l'avez refusée. Ces treize jeunes filles que vous avez persécutées seront mes bien-aimées. Leur puissance sera reconnue parmi les nations & vous fléchirez le genou devant elles après les avoir traitées comme des esclaves.* Les principaux événemens de cette guerre & toutes les Puissances qui y ont pris part passent en revue devant le bon John, sous divers emblèmes. On voit à chaque instant la prédiction du jeune homme au diadème de diamans, prête à s'accomplir ; enfin l'Ange qui montrait à John cette noble lanterne magique, se métamorphose, &

John voit l'ombre du Lord Chatham. « C'est
 » moi, lui dit-elle. Tu le fais : j'ai prédit à
 » mes concitoyens les maux dont ils étoient
 » menacés ; le mal qu'a souffert notre patrie
 » est grand, mais il n'est pas irréparable ; un
 » grand événement se prépare , & l'Empire
 » Britannique , semblable au Phénix , renai-
 » tra de ses cendres & augmentera en puis-
 » sance.... »

On croyoit que l'on ne verroit plus la ri-
 dicule farce de la promenade du Suisse de la
 rue aux ours , de cet immense manequin à mine
 barbouillée & à longues manchettes que le
 peuple promene , les trois premiers jours de
 juillet , en commémoration d'un événement
 qui n'est jamais arrivé. Elle a encore eü lieu ,
 cette année , au scandale de tous les gens hon-
 nêtes & au grand amusement des fots & de
 la populace.

Vers à M. le Prince de B....

Venez ici passer de jours sereins ,
 Ne dédaignez pas un asile
 Que l'amitié para de ses modestes mains.
 L'intrigue de la Cour, le fracas de la ville
 Font pour vous enchaîner des efforts superflus :
 Des goûts plus innocens , un bonheur plus tranquille
 Conviennent mieux à vos vertus.
 Les fleurs & les moutons qu'on trouve en nos retraites
 Valent vos Dames, vos Seigneurs :
 Bien de ces Messieurs sont des bêtes ,
 Peu de ces Dames sont des fleurs.

Par M. le Chev. de Boufflers.

De Versailles , le 8 Juillet 1782.

LA maladie septentrionale qui a couru l'Europe fait beaucoup de ravages ici. On l'appelle *La Comtesse du Nord* ou *la Carmelite*. C'est elle, disent les gazettes, qui empêche l'escadre Hollandoise de mettre en mer : un négociant d'Amsterdam écrit à ce sujet : « Ce n'est pas au Texel, » c'est à la Haye que regne la maladie du Nord. » Si les Hollandois & les Espagnols y alloient » d'aussi bon jeu que les François, si les trois » alliés s'entendoient bien, Albion seroit bien- » tôt forcée de demander la paix. On nous a » bercés ici d'un conte qui peut n'avoir aucun » fondement, mais dont le germe est dans plus » d'une tête hollandoise. Le Stadhouder a, » dit-on, été menacé dans un placard de voir » sous deux fois vingt-quatre heures son pa- » lais en feu, si l'escadre ne mettoit en mer, » elle est & restera vraisemblablement long- » temps encore en rade. »

Je reçois à ce moment la description d'une mauvaise plaisanterie des badauds de la bonne ville. Vous savez que Ste. Genevieve est leur patronne & qu'elle tient, selon le peuple, sous sa clef, les biens & les maux qui viennent les affliger ou les réjouir. On a entendu de bonnes femmes dans les temples de la capitale demander à Dieu avec ferveur qu'il prie Ste. Genevieve d'envoyer de la pluie ou du beau temps, &c. On vient de trouver dans son église un tableau avec cette inscription : *Ex-voto donné par les Etats-Généraux en faveur du*

miracle qui vient de s'opérer au Texel. La peinture représente une femme en posture de suppliante qui invoque la patronne de Paris pour qu'elle ouvre sur l'escadre Hollandoise la source d'où les maladies découlent. La Sainte paroît touchée de ses prières & montre des furies dans le lointain qui secouent leurs serpens sur la flotte de la République.

On murmure hautement contre l'établissement d'un troisieme vingtieme & le doublement de capitation dont il est également question. Le Parlement a fait des remontrances : quelques Provinces ont offert un don gratuit pour n'être pas soumises à ces nouvelles impositions. Le peuple prononce le nom de Necker, comme si cet administrateur n'auroit pas été lui-même obligé d'en venir bientôt-là. Le Roi a, dit-on, versé des larmes en signant ces édits.

M. Necker avoit élagué ces caisses particulières qui ralentissoient la rentrée des fonds à la masse générale & jettoient de la confusion dans la comptabilité. Cet arrangement avoit cela sur-tout d'avantageux, que le directeur des finances pouvoit disposer sur l'heure des sommes que la situation du trésor Royal lui permettoit d'employer ; le public étoit payé sur des ordonnances au porteur bien différentes de celles dont il falloit jadis solliciter le paiement autant de temps qu'on en avoit attendu le terme. M. Necker n'étant plus en place & M. Dufresne qui avoit sous lui ce département, ayant suivi son sort, la direction du trésor Royal a été partagée entre M. Ha-

melin & d'autres premiers commis. L'harmonie n'a dès-lors plus été la même dans cette partie du service & la distribution des fonds. L'avantage de la suppression des trésoriers ne s'est plus fait sentir. Soit que l'on s'en apperçoive sans vouloir recourir au remède, soit que l'on veuille ramasser quelques fonds de la vente de ces charges, il est certain qu'elles vont être rétablies, ainsi que de celles des Intendans généraux des finances.

CH A N S O N

SUR LES ÉVÉNEMENS ACTUELS.



Dans les champs de l'A mé-



ri que Qu'un guer rier vole aux com-



bats, Et se mê- le des dé-



bats De l'Em- pi re Bri tan-



ni que , Eh , qu'est-ce que ça m'fait à



moi , Moi qui suis si pa- ci-



si que , Eh , qu'est-ce que ça m'fait à



moi Quand je chante & que je



bois , Quand je chante &



que je bois.

Qu'un grand Duc de Moscovie
Vienne ici superbement ;
Que le S. Pere humblement
S'en retourne en Italie,

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi!

Tout change ainsi dans la vie

Eh, qu'est-ce que , &c.

Que folles de leur coëffure

Nos charmantes de la Cour

Imaginent chaque jour

De quoi gâter la nature ,

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi?

Lise est si bien sans parure!

Eh, qu'est-ce que , &c.

Placé dans le ministère ,

De Necker qu'un successeur

D'un vingtième soit l'auteur ,

A la fin de cette guerre :

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi?

Je n'ai ni maison ni terre ,

Eh, qu'est-ce que , &c.

En chenille carmélite (*)

Qu'un Magistrat chez Laïs

Aille donner son avis

Sur un Pouf, une Lévitte ,

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi?

Jamais je ne sollicite ,

Eh, qu'est-ce que , &c.

Que la troupe de Moliere

Quitte le Louvre à grands frais

Pour essuyer nos sifflets

Dans la vaste bonbonniere ,

(*) Couleur à la mode.

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi ?

Je suis ami du parterre,

Eh, qu'est-ce que, &c.

Que tout Paris encourage

L'auteur d'un bateau volant,

Qui promet qu'au firmament

Nous irons en équipage,

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi ?

Je ne suis pas du voyage,

Eh ! qu'est-ce que, &c.

Qu'un homme extraordinaire,

Bléton, la baguette en main,

Vienne tracer le chemin

De l'eau qui coule sous terre ;

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi ?

Je n'en mets point dans mon verre,

Eh, qu'est-ce que ça m'fait à moi

Quand je ris & que je bois. (bis.)

De Paris, le 10 Juillet 1781.

JE vous avois promis un compte plus détaillé de *l'Essai sur les regnes de Claude & de Néron* ; mais pour bien remplir cette tâche, il faudroit s'étendre plus que ne le permettent les bornes d'une lettre. M. Diderot adresse ce nouvel ouvrage à son ami M. Naigeon : il suppose dans une espece d'introduction, que Seneque s'élève du milieu des morts afin de lui témoigner sa reconnoissance des soins qu'il prend pour réhabiliter sa mémoire. « O Seneque, lui répond-il, tu es & tu seras à jamais, avec Socrate, avec tous les illustres

« tres malheureux, avec tous les grands hom-
 « mes de l'antiquité, un des plus doux liens
 « entre mes amis & moi, entre les hommes
 « instruits & leurs amis.... » Il se plaint avec
 amertume de ce que l'exemple de Senèque
 prouve la vérité de cette maxime qu'on a at-
 tribuée à plusieurs personnages célèbres, &
 sur-tout à une fameuse Société qui n'existe
 plus : *Calomniez toujours ; si la blessure guérit,
 la cicatrice reste* : mais on voit qu'il est parti-
 culièrement consterné de ce que l'apologiste
 de Senèque n'a pu se soustraire à l'oubli au-
 quel toutes les productions médiocres sont con-
 damnées. Il ne dissimule guere que cet oubli
 lui tient beaucoup plus au cœur que la jus-
 tification du précepteur de Néron. Il s'embar-
 rasse peu sans doute, du jugement que l'on
 porte de Senèque, mais il est piqué du peu
 de cas que l'on a paru faire de son apologie.

M. D.... au reste critique souvent Senèque
 sans ménagement. « C'est avec une espece
 « d'indignation, dit-il, que je l'entends avan-
 « cer qu'il ne trouve rien de plus froid, de
 « plus déplacé à la tête d'un édit qu'un préam-
 « bule qui le motive. *Prescrivez-moi*, ajoute
 « Senèque, *ce que vous voulez que je fasse ; je*
 « *ne veux pas m'instruire, mais obéir.* » M. D....
 dit nettement & avec raison que *ce propos est*
celui d'un vil esclave qui n'a besoin que d'un tyran.
 « J'obéis plus volontiers, ajoute-t-il, quand
 « la raison des ordres que je reçois m'est con-
 « nue. Lorsque notre philosophe dit ailleurs
 « que les loix contribuent au bonheur quand
 « elles sont autant des renseignemens que des

» ordres , ne se réfute-t-il pas lui-même?...
 » Quoique nous ayons vu de nos jours des
 » Souverains vendre leurs sujets & s'entrê-
 » changer des contrées, une société d'hommes
 » n'est pas un troupeau de bêtes : les traiter
 » de la même manière, c'est insulter à l'espèce
 » humaine. Les peuples & leurs chefs se doi-
 » vent un respect mutuel ; & faites ce que je
 » vous dis , car tel est mon bon plaisir , seroit la
 » phrase la plus méprisante qu'un Monarque
 » pût adresser à ses sujets , si ce n'étoit pas
 » une vieille formule de l'aristocratie , transfé-
 » rée d'âge en âge , depuis les temps barba-
 » res de la monarchie jusqu'à ses temps po-
 » licés. Je décerne un autel au Ministre , qui
 » daigna le premier nous rendre raison de la
 » volonté de notre maître. Quant au Souve-
 » rain qui croira pouvoir , sans descendre de
 » son rang , substituer à la phrase usuelle ,
 » celle qui suit : *Faites ce que je vous dis , parce*
 » *qu'il va de votre sûreté , de votre liberté & de*
 » *votre bonheur ,* je lui décerne une statue d'or
 » avec cette inscription : *Des hommes l'élèveront*
 » *à un de leurs semblables.* »

M. de Sauvigny continue avec succès ses
Après-soupers de la société. Des ouvrages courts,
 gais & assaisonnés d'épigrammes ou d'obscéni-
 tés dites avec agrément , ont un débit assuré
 parmi nous , & leurs auteurs sont plus cer-
 tains d'être lus & célébrés que Bossuet & Mon-
 tesquieu. Le cahier des *Après-soupers* qui vient
 de paroître renferme un drame assez joliment
 versifié , qui a pour titre : *La vanité du nom*.
 L'intrigue n'a rien de neuf ni de piquant :
 c'est

c'est un Chevalier à qui l'on avoit fait fabriquer de faux titres pour favoriser ses prétentions à la main d'une Comtesse enrichée de noblesse. Il ne veut rien devoir qu'à son amour & déchire ses faux papiers devant elle. Touchée de ses sentimens & de sa délicatesse, la Comtesse consent enfin à l'épouser & renonce ainsi à la vanité du nom. Il y a dans cette petite piece un intendant semblable à tous ceux que l'on met sur le théâtre & à beaucoup de ceux de la société : il développe ainsi ses principes dans un monologue.

J'ai su d'un habile homme à la mode aujourd'hui

Qu'avant de se mêler des affaires d'autrui

Il faut au moins prouver qu'on fait faire les siennes ;

Intendant du Marquis, l'esprit embarrassé

De ses affaires & des miennes,

J'ai couru vite au plus pressé.

Les miennes vont au mieux.....

Encore un livre de mosaïque. C'est le recueil des petits contes que M. Imbert a fournis gratuitement au *Mercury*, en différens temps & dont il a espéré sans doute tirer plus de profit en les réunissant dans un volume. Il a, suivant l'usage, cherché à lui donner un titre qui pût attirer les chalands, comme une enseigné neuve & singulière a mis en vogue plus d'une méchante boutique.

M. Imbert a nommé son recueil de Contes, *Lecture du matin* : on doit louer sa prévoyance d'avoir indiqué pour le lire, l'instant où les

Tome XIII.

G

sens font le moins disposés au sommeil. Il se pourroit bien que ces contes donnaissent le desir de prolonger la nuit.

Toutes les brochures n'ont pas un objet futile, & jamais peut-être il n'en a été autant publié que dans ce moment-ci sur les matieres les plus sérieuses. On peut faire dans les pamphlets dont les presses de tous les pays inondent l'Europe, un cours complet de politique & d'histoire des temps présens. On n'y puiseroit peut-être pas des connoissances fort exactes, mais bien des lecteurs n'y regardent pas de si près.

J'ai sous la main une *Controverse sur la liberté de l'Escaut*. Deux adversaires qui au reste ne manquent pas de bonnes raisons se disputent sur les effets qui en résulteroient & sur les motifs & le droit que les Etats voisins de ce fleuve ont de s'opposer à ce que sa navigation redevienne libre. Ils agitent les causes du dépérissement du commerce dans les Pays-Bas. Suivant l'un, il ne faut point l'attribuer aux entraves qui ont été imposées à l'Escaut par l'article 14 du Traité de Westphalie, mais au *despotisme fiscal & religieux* que Philippe II a exercé sur ces provinces. Il voudroit qu'on cherchât à y établir des manufactures & non à y faire revivre le commerce maritime : Il prétend qu'indépendamment du traité de Munster, la propriété exclusive des Hollandois sur l'Escaut est fondée sur la nature des choses, l'embouchure de ce fleuve étant dans le territoire des Provinces-Unies. L'objet de cette brochure est de combattre l'avocat de cette cause.

On répond ainsi au dernier article. « Si chaque Puissance a le droit de boucher les fleuves dont l'embouchure se trouve dans ses Etats, pourquoi n'en est-il aucune qui le fasse ? Si l'on usoit de ce prétendu droit, la liberté du commerce se réduiroit à rien : établir une taxe, voilà tout ce qu'on peut raisonnablement faire en pareil cas. »

La Reine a honoré de sa présence la première représentation de l'opéra d'*Electre*. L'auteur des paroles est M. Guillard, jeune poète qui est entré dans cette carrière avec le plus grand succès. La musique est le coup d'essai de M. le Moine, élève du Chevalier Gluck. En suivant les principes de son maître, le compositeur n'a pas voulu se traîner servilement sur ses traces. Il annonce dans cet ouvrage des prétentions à la singularité : il paroît ignorer que les génies rares ont seuls innové avec succès dans les arts qui ont déjà été cultivés par de grands hommes. M. Guillard fidèle aux préceptes du Chevalier Gluck s'est soumis dans cette pièce à toute la sévérité des règles de la tragédie, & ce nouvel ouvrage confirme la réputation que le poème d'*Iphigénie en Tauride* lui avoit déjà acquise.

La calomnie a lancé contre M. Blanchard des traits les plus envenimés. Aussi pourquoi faut-il attendre si long-temps son vaisseau aérien ? M. Martinet, ingénieur & graveur du Cabinet du Roi, s'est chargé d'avertir que l'expérience de cette machine merveilleuse a été retardée par la lenteur des ouvriers qui y sont employés. M. Blanchard auroit dû se rappel-

ler que notre curiosité s'irrite facilement , mais qu'elle se lasse de même , & que l'objet de notre enthousiasme , lorsqu'il ne se hâte pas de justifier une réputation prématurée , devient celui de la risée & du mépris. Il falloit ou ne pas tant se presser de tirer du silence de l'atelier les propriétés du vaisseau volant , ou chercher des ouvriers plus actifs. M. de la Lande n'a pas peu contribué à le décréditer avant qu'il soit connu. Ce célèbre mathématicien a traité cette prétendue découverte avec le plus profond dédain , dans une lettre qu'il a rendu publique , & l'a déclarée d'une impossibilité démontrée & universellement reconnue dans le monde savant. Cette assertion est combattue d'une manière toute aussi tranchante par M. Martinet qui prétend n'être pas moins savant qu'un autre , & qui nous apprend avec une modestie très-ordinaire à nos artistes , qu'il *a cultivé avec succès le goût que la nature lui a donné pour la haute mécanique* , & qu'il a acquis beaucoup de connoissances sur cette matière. M. Martinet a ses raisons pour plaider la cause de M. Blanchard : il a gravé son vaisseau volant , & il faut qu'on le croie admirable jusqu'à ce que les épreuves soient vendues.

Le peuple de nos provinces moins éclairé que celui de la capitale qui l'est peut-être trop , a cru voir ce que les Anglois appellent *un jugement de Dieu* dans un événement fort simple que l'on mande de Caën en ces termes.

» Une fille , âgée de soixante & dix ans , grasse & replette , ennuyée depuis long-temps

de la société des hommes , s'étoit fait une habitude de vivre au milieu d'une troupe d'animaux qui ne contrarioient ni ses goûts , ni ses plaisirs. Vingt-huit chiens, beaucoup de chats, quelques cochons, des poules, des dindes, des canards, des oies, &c. composoient sa société. Point de domestiques, c'est une engeance trop gênante ; les hommes sages savent s'en passer. Une femme du voisinage lui aidait seulement, chaque jour, à panser les animaux qui charmoient son loisir. Tous les soirs elle s'enfermoit dans sa maison. Le premier de ce mois, après avoir couché tout son monde, elle ferma sa porte vers les dix heures du soir ; le lendemain, la porte de la maison, qui s'ouvroit ordinairement vers les cinq heures du matin, étoit encore fermée à neuf. On frappe, personne ne répond ; on soupçonne un événement ; la porte est forcée ; on court à l'appartement de cette fille, on la trouve réduite en cendres, à quelque distance de la cheminée, où l'on voyoit encore deux petits tisons presque éteints, qui composoient son brasier. Rien n'avoit été brûlé dans cette chambre, pas même une cage de bois, placée à côté de la cheminée, & servant à une pie qui n'avoit pas souffert de l'incendie. »

Notre superflu, a dit le peuple, appartient aux pauvres : On mérite d'être puni quand on le donne aux chiens.

Vous me reprochez, Monsieur, de ne vous avoir point envoyé les vers que M. de la Harpe a adressés au Comte & à la Comtesse du Nord, dans la séance où ces illus-

tres voyageurs ont honoré de leur présence
notre aréopage littéraire. Les voici.

Pierre est votre modele; en votre ame il respire:
Pour se créer un peuple il quitta son Empire;
A mériter la gloire, instruit par les travaux,
De ses profonds desseins sa grandeur fut l'ouvrage;
Il fut voir & penser, & voyager en sage,

Avant de régner en Héros.

Au loin dans l'avenir sa vue alloit s'étendre:
Capable de tout faire, il voulut tout apprendre,
Interroger les Cours, observer les États;
L'étude infatigable y conduisit ses pas.
Tandis qu'il parcouroit cette carrière immense,
La méditation le suivit en silence,
Et lui développa tous les secrets des Arts,
Qui fécondoient son ame en charmant ses regards,
Riche de leur conquête, il couvrit la Russie
Des trésors amassés dans son vaste génie,
Sema dans les déserts qu'il changeoit en cités,
Ces germes que leur sol n'avoit jamais portés,
Ces fruits que transplantoit sa main savante & sûre,
Ces fruits dont Catherine embellit la culture.

Aujourd'hui ce grand Homme ouvre les yeux sur vous,
Son ombre est de vos pas la compagne assidue,
Et pour voir Pétrowitz, au Louvre descendue,

Vous contemple assis parmi nous,
Dans ce même Lycée, où jadis sa présence
Honora les Beaux-Arts qui régnoient dans la France;
Il vint les conquérir & vous les possédez.
Que ses mânes, émus d'une noble tendresse,
Doivent à votre aspect tressaillir d'alegresse!

Que son Peuple, hâtant ses destins retardés,
 Venge le long oubli qui couvrit ses ancêtres!
 Graces à vos progrès, à vos hardis travaux,
 Russes, ceux qu'autrefois vous appelliez vos Maîtres;
 En vous avant le temps ont trouvé des rivaux.
 La Baltique blanchit sous vos nombreux vaisseaux,
 Et porte avec orgueil vos poupes triomphales;
 Elle baigne à Cronstat ces arsenaux, ce fort,
 Cet immense dépôt des richesses navales;
 Et ce Génie altier, le Dieu des mers du Nord,
 Du fond de son palais de glace,
 Se réveillant au bruit de vos fiers armemens,
 Vient s'asseoir sur vos bords, où la victoire entasse
 Les dépouilles des Ottomans.

Vous mêlez dans vos jeux la pompe Asiatique,
 Et des Européens le luxe ingénieux,
 Et l'appareil guerrier, attribut héroïque
 Des Scythes, vos premiers aïeux.
 Moscow, célébrant vos conquêtes,
 Du Capitole antique a retracé les fêtes;
 Et ce spectacle si vanté,
 Ce comble des grandeurs où peut atteindre l'homme,
 Pour la première fois, à la solemnité,
 A joint ce qui manquoit aux triomphes de Rome,
 La Justice & l'Humanité.

Mais ce n'est point assez d'être grand, redoutable;
 La gloire s'embellit du talent d'être aimable.
 Les leçons des Neuf-Sœurs, le goût, l'urbanité,
 Tous les Arts, ornemens de la Société,
 Le secret de jouir, le desir de connoître,
 Les plaisirs épurés que l'étude fait naître,

Seuls des peuples polis achevant le bonheur;
 Font chérir encor plus les vertus d'un grand cœur:
 Les vôtres ont ce charme; oui, Prince, & leur puis-
 sance

Nous fait sentir que désormais
 Le Russe, heureux en tout, ne peut plus aux François
 Envier que votre présence.

Le pauvre près de vous trouve la bienfaisance;
 Tout ce qui vous approche y trouve la bonté.

Avec vous le sage s'éclaire;

Votre enjouement, votre gaité

Aux Courtisans jaloux apprendroit l'art de plaire,

Le talent par vous écouté

Apprend à juger son ouvrage,

Et de votre entretien remporte un vrai suffrage,

Et le plaisir d'être goûté.

Déjà, Prince, votre jeunesse

Du sang dont vous sortez a rempli la promesse.

L'héritage brillant qui vous est présenté,

Avant de l'obtenir, vous l'aurez mérité,

Vous connoissez le poids du rang qu'on vous destine,

Époux de Virtemberg & Fils de Catherine,

Le bonheur de tous les deux

Est le prix le plus doux d'un cœur tel que le vôtre,

Et quel pays jamais peut offrir à vos yeux

Rien de plus beau que l'une, & de plus grand que
 l'autre?

De Paris, le 17 Juillet 1782.

WARTA fait encore circuler dans le monde
 un nouveau pamphlet. C'est un dialogue entre

des personnages faits pour exciter l'attention générale : on l'a placé dans un cadre qui a pour titre : *Fragment d'un nouveau chapitre du Diable Boiteux*, envoyé de l'autre monde, par M. le Sage. Le comte de Ruppen (le Prince de Prusse) ouvre l'entretien en chetchant à détourner Warta du dessein de se faire hermite. « Les hommes, dit celui-ci, sont des » monstres livrés à l'envie & à l'ingratitude, » je veux les oublier pour toujours. » Le comte de Ruppen lui répond ainsi. — « L'en- » vie rehausse le vrai mérite qui en est l'ob- » jet : elle sert à le faire connoître plus uni- » versellement ; elle lui procure, pour ainsi » dire, l'immortalité. Les calomnies que vo- » mit la langue infatigable de l'envieux, sont » des ombres que le jour de la vérité ne man- » que jamais de dissiper, comme l'aurore » chasse celles de la nuit. L'envie prend tou- » jours sa source dans la haine qu'inspire la » supériorité des autres : c'est un hommage » que la scélératesse rend aux vertus, l'igno- » rance aux lumieres, la sottise aux talens. » C'est le coin auquel sont marquées les gran- » des qualités d'autrui : c'est un miroir qui » défigure les images qu'il réfléchit, mais au- » quel la médiocrité n'en fait réfléchir aucune. » Celui-là eut raison qui dit : »

» Si sur la terre aucun ne vous croit digne »

» D'être haï ; c'est un fort mauvais signe. »

Warta persiste. Le comte du Nord & le comte Michel Oginski, Grand-Général de Lithuanie,

qui sont les autres interlocuteurs, essaient également de lui faire changer de dessein.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que Warta est un personnage fort singulier, qui prétend être prince, descendant de Scanderbeg, & qui a cherché à occuper le public de sa personne, sous ce nom & ceux de Marchiali, Fanor, Sarratabladas, Abner, Baby-lone & mille autres. Le Diable boiteux nous dit qu'il a parcouru l'Europe, à travers mille dangers & sous mille noms différens, pour remplir envers le Prince de Prusse les devoirs d'une amitié sans bornes, & qu'il jette sur tous les points du continent, les fondemens de la gloire de Frédéric-Guillaume & du bonheur des peuples qu'il doit gouverner, en lui préparant par ses négociations politiques, des succès que les Souverains n'achètent souvent qu'au prix du sang de leurs sujets.

Ce dialogue renferme beaucoup de maximes & de pensées dignes d'être conservées... La vie humaine dans l'état de société ressemble au jeu d'échecs où un joueur attentif à la défense de quelque pièce importante ne songe qu'à la garantir, tandis que son adversaire profitant de sa distraction, le fait échec & mat. — La perspective d'un avenir flatteur est la consolation des souffrances présentes, & une bonne espérance vaut mieux qu'une mauvaise possession. — Un jour de repos vaut mieux dans le fait que cent années de gloire. — Le triomphe de la raison est, dès que l'on a connu son tort, de l'avouer publiquement; c'est la même chose que de dire: Aujourd'hui je suis plus sage que je ne l'é-

« tois hier. — Je compare la noblesse à un bel
 « habit dont l'éclat relève un corps bien fait & un
 « joli visage, & rend plus frappante la laideur
 « d'une figure rebutante & d'un corps difforme. —
 « Il faut tout pardonner aux hommes & ne les
 « point abandonner. Quel plaisir n'est ce pas pour
 « un cœur sensible de penser & de dire : Tel m'a
 « fait bien du mal, mais je l'oublie ; Puisse
 « l'Etre suprême, puissent les hommes avoir
 « pitié de lui, & détourner de sa tête la pu-
 « nition de ses vices ! » Il n'est pas besoin de
 vous dire, Monsieur, que ce dernier trait est
 mis dans la bouche du comte de Ruppen, dont
 il peint le cœur plein de bonté. « Heureux,
 « lui répondra-t-on avec Warta, mille fois
 « heureux les peuples qui vous feront sou-
 « mis, puisque vous savez compâtrer aux er-
 « reurs de l'humanité ! Vous mettrez ces er-
 « reurs au nombre des misères de l'espèce
 « humaine, que les Souverains doivent sou-
 « lager.... »

Quoique M. Berquin n'ait paru destiner
 qu'à l'adolescence, son livre intitulé, *l'Ami
 des enfans*, on y trouve cependant des pièces
 assez graves & assez intéressantes pour servir
 de leçon aux hommes les plus faits. Si les uns
 y puisent d'excellens principes, les autres ap-
 prennent à conserver les leurs dans toute la
 pureté de la saine morale. La bienfaisance, la
 droiture, la religion sont toujours à côté de
 l'obéissance, de la douceur & de la vérité, &
 cet heureux accord rend la lecture de ce char-
 mant ouvrage également utile à tous les âges.
 Après vous avoir attendri par la scène si tou-

chante de Jacquot, ce fils si tendre, je veux
resserrer votre cœur par le tableau cruel d'un
mauvais fils devenu parricide, que je trouve
dans le volume de ce mois. « Quel temps
affreux ! je meurs de froid, & je n'ai point
d'asyle contre les vents & les frimats, point
de lit où rechauffer mes membres engourdis.
Je suis vieux, & mes forces sont épuisées par
le travail. Fils barbare ! cette pensée me na-
vre & me déchire ! fils barbare ! c'est moi qui
t'ai donné le jour, c'est moi qui t'ai nourri,
c'est moi qui t'ai soigné dans les maladies de
ton enfance. En te voyant souffrir, mes lar-
mes couloient sur mes joues. Tu m'aimois alors,
& tu me disois en me caressant : *Mon papa,*
qu'as-tu donc à pleurer ! Je ne suis plus malade ;
ne t'afflige plus, voilà que je me porte bien. Tu te
relevois sur ton lit ; tes petites mains jouoient
dans ma chevelure ; tu me disois encore : *ne*
sois plus chagrin, je suis guéri ; & en disant ces
mots, tu retombois de foiblesse. Tu voulois
parler, & tu ne le pouvois pas. Enfin, ton
corps s'est fortifié. Tu es devenu sain & ro-
buste. Tu aurois dû être le soutien de ma
vieillesse ; j'avois travaillé toute ma vie pour
toi : & tu me chasses de ta maison dans les
vents & dans la neige. *Nous ne pouvons plus*
vivre ensemble, mon père, m'as-tu dit en fureur.
Et pourquoi donc, mon fils ? que t'ai-je fait ?
je t'ai exhorté à la vertu ; voilà mon crime.
En te voyant consumer dans la débauche les
fruits de soixante ans de travail, ces biens
dont je m'étois fait une joie de me dépouiller
pour t'enrichir, je t'ai montré l'abyme où tu

courrois te précipiter. Dieu m'est témoin que
 j'étois plus inquiet sur toi que sur moi-même.
 N'avois-je pas gardé assez long-temps le silen-
 ce, dans la crainte de t'affliger ? mais mon
 silence & mes gémissemens secrets, tu ne les
 entendois pas. Il a donc fallu parler. J'ai cru
 devoir alors reprendre les droits d'un pere. J'ai
 cependant tempéré l'autorité par la douceur.
 Mes discours étoient aussi tendres que pres-
 sans. Je t'ai parlé de ta mere que tes désor-
 dres ont fait mourir de chagrin. Je t'ai parlé
 de moi-même, qu'ils alloient aussi plonger dans
 le tombeau. Je t'ai montré mes joues creusées
 par les larmes que tu m'as fait répandre. Je
 t'ai montré mes cheveux blancs, hérissés sur
 ma tête, d'angoisse & de douleur. Je t'ai ou-
 vert mes bras, pour t'inviter à venir sur mon
 sein. Je serois tombé à tes genoux, si ton
 pere, dans cette humiliante posture, avoit pu
 t'attendrir. Et toi, mon fils... non, je ne puis
 le croire encore, tu es venu contre moi d'un
 air menaçant; ton bras s'est roidi, & ta porte
 s'est refermée sur moi. Toi, mon fils?... tu
 ne l'es plus. Pourquoi sens-je encore dans mes
 entrailles que je suis ton pere ? que je vou-
 drois pouvoir te maudire ! mais, non ; je n'ose
 même tout haut exhiler mes plaintes. Je crains
 que Dieu ne les entende, & que cette mai-
 son dont tu me chasses, ne s'écroule sur toi.
 Je vais me coucher sur cette pierre, devant
 ta porte. Demain, tu ne pourras sortir sans
 me voir. Je ne puis penser que ton cœur ne
 s'attendrisse, en voyant ce que j'aurai souffert
 dans cette affreuse nuit. Mais si la rigueur de

la saison, si l'épuisement de ma vieillesse, & plus encore les déchiremens de ma douleur, ont terminé ma vie, frémis de ton crime, pleure sur moi, pleure encore plus sur toi-même; je bénirai ma mort, si elle peut servir à te changer. »

» Telles furent les plaintes de ce vieillard; & l'Aquilon emporta ses soupirs dans toute la longue durée de la nuit. Les airs retentissoient d'affreux sifflemens : la forêt courboit ses arbres fracassés : toute la nature sembloit frémir d'horreur sur ce crime. Le lendemain au matin, on trouva le vieillard mort sur la pierre. Il avoit les mains jointes, & le visage tourné vers le ciel. Le nom de son fils étoit le dernier mot qu'il avoit prononcé. Il avoit prié jusqu'au dernier moment pour le Parricide. »

Il y a long-temps, Monsieur, que je ne vous ai parlé des *Annales poétiques* : je dois vous en dire deux mots, ne fût-ce que pour vous prévenir que les volumes de cette collection qu'un de nos journalistes, avec le plus beau sérieux du monde appelle un *important ouvrage*, se succèdent avec rapidité. Le dix-neuvième tome vient de paroître : Chapelain fait les honneurs de ce volume : ce ne sont pas ses vers qui y figurent le plus avantageusement ; mais les anecdotes que renferme la notice de sa vie. Quelques pièces fugitives lui avoient d'abord acquis la réputation d'un grand poète, mais on peut juger par le trait suivant, de ce que l'on en pensoit lorsque son poëme de la *Pucelle* immortalisé par Boileau, eût vu le jour. « Il y

avoit dans la place du cimetiere St. Jean , un traiteur chez qui les Seigneurs les plus spirituels de la Cour s'assembloient avec Despreaux, Racine , la Fontaine , Chapelle , Furetiere & quelques autres beaux esprits de ce temps, Dans une chambre particuliere qui leur étoit réservée , il y avoit toujours , ouvert sur une table , un exemplaire de la *Pucelle* ; & quand quelqu'un de la compagnie avoit péché contre la langue ou contre le raisonnement , on le condamnoit à lire un certain nombre de vers du poëme ; ce nombre étoit proportionné à la gravité du délit : le coupable lisoit quelquefois jusqu'à vingt vers ; mais il falloit une faute énorme pour lire une page entiere. »

Un ancien danseur de Nicolet , las d'avoir fait des cabrioles à cent écus par an , a pris le parti de se livrer exclusivement au métier plus lucratif de filou. Jeudi dernier , il s'avisa de vuider en entier l'appartement d'un M. Thevenet , commis à la loterie de France , dont les fenêtres ont vue sur le jardin du palais Royal. Il grimpe par-dessus les plombs , descend par une croisée qui étoit ouverte , met les verroux à la porte & fait ses paquets. Comme il les commençoit , arrive la servante du S. T.... , qui va pour ouvrir ; n'y pouvant parvenir , elle s'imagine que la serrure est dérangée , & s'en va. Pendant ce temps , l'escroc s'assied tranquillement dans un fauteuil qu'il pose devant la serrure afin d'ôter tout moyen d'être apperçu. Ses paquets achevés ; il les pose sur les plombs , reprend le chemin qu'il avoit pris , & les porte l'un après

l'autre chez un marchand de vin de la rue de Richelieu. Delà prenant un favoyard près de la place des victoires , il les fait transporter chez lui rue Montmartre. Sur ces entre-faites , M. T. . . , voulant rentrer chez lui , ne peut ouvrir sa porte : il n'en peut concevoir la cause & la fait enfoncer. Quelle fut sa surprise ? . . . Il fait en hâte des informations dans le voisinage , & il apprend qu'on a vu passer un homme avec des paquets : on suit la trace , on parvient à découvrir le favoyard qui les avoit portés. Plainte rendue. Enfin à onze heures du soir , l'escroc est arrêté dans son lit. Son premier mouvement est de protester de son innocence , mais en voyant le favoyard : *Ah ! dit-il , c'est bien la dernière fois que je me fais aider dans mes opérations. Quoi ! lui demande-t-on , vous espérez donc continuer à l'avenir ? Oh ! je sais bien , répondit-il , que je ne serai pas pendu , que j'en serai quitte pour quelques années de galères , & après ce séminaire , je saurai mieux prendre mes précautions. Malheureusement la loi ne punit point l'intention , & cet homme , tout scélérat qu'il s'est fait connoître , reviendra dans la société pour y accomplir ses projets & faire bien pis à coup sûr. Faut-il qu'un code aussi barbare que celui de nos loix criminelles , soit seul préservé de l'influence philosophique , si pernicieuse à tant d'autres égards !*

Nos savans se sont évertués à réaliser la découverte que l'on avoit attribuée à M. Linguet & à laquelle il n'a , selon les apparences , pas seulement pensé. C'est ainsi que de

simples rêveries peuvent produire quelque chose d'utile. D. Gauthey, bénédictin, a soumis à l'examen de l'académie des sciences un moyen qu'il a imaginé pour donner un signal d'un lieu à un autre, avec la plus grande promptitude & à une distance fort éloignée, à toute heure & en tout temps, d'un endroit caché à un autre sans que l'on puisse s'en appercevoir dans les intermédiaires. Les Commissaires de l'académie en ont fait un rapport favorable. En attendant que l'expérience fixe le mérite de cette découverte, on annonce qu'elle porte sur un effet physique déjà connu, qu'on n'avoit pas imaginé d'appliquer à cet usage ni d'étendre aussi loin, & qui est tout-à-fait indépendant de l'électricité & du magnétisme.

En se promenant dans cette capitale, on ne peut imaginer que nous soyons au milieu de la guerre. Les édifices superbes qui s'élèvent de toutes parts sembleroient annoncer que nous jouissons de la plus heureuse paix. La nouvelle salle de la comédie Italienne est presqu'entièrement finie; les bâtimens du palais Royal avancent avec une rapidité inconcevable; plus de trois cens ouvriers travaillent au musœum, cette longue galerie du Louvre, qui se prolonge depuis le vieux Louvre jusqu'au château des Thuilleries: la moitié de la corniche extérieure est déjà remise à neuf, les antiques croisées sont enlevées, on refait les voûtes intérieures, & si cette ardeur ne se ralentit point, avant deux ans l'on jouira de ce superbe monument.

Nous avons depuis trois jours des chaleurs étouffantes : des habitans de St. Domingue disent que celles de leur isle sont moins incommodes , parce que l'air y est rafraîchi régulièrement deux fois dans les vingt-quatre heures , & lorsqu'à Paris le thermometre monte à vingt-cinq degrés , les nuits sont presque aussi insupportables que les jours.

V E R S A U N A M I .

Se pourroit-il que mon malheur
 A la fin t'eût rendu ma présence importune,
 Et qu'à la fois l'inconstante fortune
 M'eût enlevé mes plaisirs & ton cœur ?
 Quoi , d'un infortuné le sinistre visage
 De la contagion nous offre-t-il l'image ?
 Crois-tu son aspect dangereux ?
 Est-il donc vrai que l'amitié volage
 Est semblable au sommeil qui fuit les malheureux ?
 Mais non , pardonne un doute qui t'offense ;
 Mon cœur s'est effrayé d'une fausse apparence.
 Ah ! laisse la fortune ingrate & sans pitié
 Frapper ses favoris au sein de l'opulence ;
 Elle est faite pour l'inconstance
 Comme ton cœur pour l'amitié.
 Sensible , vertueux , né pour la bienfaisance
 Tu m'as lié par la reconnoissance ;
 Ne brise point des noeuds par le temps affermis ;
 Ne me rends point la vie à jamais importune.
 C'est être pauvre , Ami , que d'être sans fortune ,
 C'est n'être plus que d'être sans amis.

De Versailles, le 22 Juillet 1782.

NOTRE Ministre des affaires étrangères trop fin & trop éclairé pour ne pas se mettre en garde contre ce qu'il ne peut même entièrement pénétrer, ne cesse d'agir pour empêcher cette guerre du Continent dont nous sommes menacés depuis long-temps. Les affaires de Geneve n'ont jamais été que l'objet le moins important de ses conférences fréquentes avec l'Ambassadeur de Sardaigne; les courriers qui se succèdent rapidement de Pétersbourg & de Vienne, donnent chaque fois lieu à des comités extraordinaires qui se tiennent à l'instant même de leur arrivée.

Le secret impénétrable avec lequel se traitent les affaires à la Cour de Vienne, déconcerte l'adroite sagacité du Baron de Breteuil, mais on connoît les vues de l'Empereur sur l'Italie & sur une branche de commerce qu'il nous est important de ne point voir passer entre ses mains. Ce qu'on a publié de ses projets concertés avec Catherine II contre le Turc, n'est qu'un accessoire d'une révolution majeure qui se prépare, & à laquelle nos intrigues avec la Cour de Turin & la République de Venise, n'apporteront qu'un foible obstacle. Si l'on considère la connexion qui se trouve entre l'exécution de ces projets qui approchent de leur maturité & la guerre où quatre Puissances de l'Europe sont engagées, on peut s'attendre à un embrasement général, & si une heureuse paix termine pour nous cette campagne, il est

probable que nous ne pourrons éviter d'entrer dans une nouvelle guerre pour suppléer à l'insuffisance de négociations qui peuvent reculer & non renverser un plan concerté par le plus ferme & le plus décidé des successeurs de Charles V.

Vous avez vu dans les gazettes , que les villes du second ordre de la généralité de Paris , avoient offert au Roi un vaisseau de cent & dix canons. Des Députés de ces villes sont venus ces jours-ci pour assurer le ministre que , malgré la gasconade de M. l'Intendant , & d'ailleurs les plus belles intentions du monde , les habitans de ces villes n'ont que des vœux à offrir , & que leurs facultés ne leur permettent pas de réaliser cette idée très-ingénieuse de M. Berthier de Sauvigny, dont on desire qu'il garde toute la gloire en sacrifiant une petite partie de sa fortune pour faire cette restitution à l'Erat.

La plaisanterie suivante a beaucoup réussi à la Cour ; le Roi lui-même , dit-on , s'en est amusé.

» Que fait l'Empereur ? — *Il fait la guerre*
 » *aux Moines , il délivre des pucelages qui étoient*
 » *captifs & réforme le luxe de Ministres du Sei-*
 » *gneur....* Que fait le Pape ? — *Depuis son*
 » *retour à Rome , il dit soir & matin son confiteur ,*
 » *il a ordonné des prières publiques pour la con-*
 » *version de l'Empereur....* Que fait le Roi d'Es-

» *pagne ? — De la monnoie de papier pour rem-*
 » *placer les piastres lourdes qui doivent bientôt*
 » *changer de maître & quitter la route de Cadix*
 » *pour prendre celle de Boston....* Que fait le

» Roi d'Angleterre ? — *Des boutons , des Mi-*
 » *nistres & des discours académiques. . . .* Que fait
 » la Russie ? — *Des présens , des traités & des*
 » *menaces. . . .* Que fait le Roi de Prusse ? —
 » *Des revues , des partages & des épigrammes. . . .*
 » Que font les Hollandois ? — *Des délibéra-*
 » *tions , des confédérations , des lamentations , des*
 » *restitutions. . . .* »

S. M. a demandé à celui qui lui rapportoit
 cette pasquille, & le Roi de France que fait-il ?
 — *Des heureux*, répondit le courtisan,

Il circule un pamphlet d'une nature un peu
 plus âcre. On y voit le tableau des dépenses
 de la France dans cette guerre. On y établit
 qu'il nous en a déjà coûté sept cent soixante
 & douze millions pour rendre l'Amérique in-
 dépendante ; on retrace les dangers de cette
 opération ; on les exagère & l'on réduit pres-
 que à zero les avantages que la nation peut
 en recueillir.

De Paris , le 24 Juillet 1782.

IL n'en est pas d'un grand ouvrage comme
 d'un grand fleuve : plus celui-ci s'éloigne de
 sa source , plus il s'accroît , & plus l'autre au
 contraire semble décliner. Les premiers volu-
 mes de l'*Histoire universelle par une Société de*
gens de lettres, donnerent de la célébrité à cette
 entreprise importante : mais , soit par un effet
 de l'inégalité des plumes qui y coopérèrent , soit
 par un relâchement général , il me paroît que
 cette histoire dégénère , & devient ce qu'on
 appelle une affaire de commerce ou de volu-

mes. Le quarante-troisième vient de paroître : c'est la fastidieuse énumération de *Califes* étranglés, égorgés, poignardés, empoisonnés plus ou moins rapidement, qui la plupart méritent à peine d'être connus, & qui pourtant forment un immense volume. Montaded est l'un de ceux dont le regne & la personne aient acquis le plus de gloire. Il étoit sévère & juste : en voici deux exemples assez intéressans. « Un soldat ayant cueilli par force quelques grappes de raisin dans la vigne d'un particulier, celui-ci en porta plainte au Calife : ce Prince fit venir en sa présence le soldat & son capitaine, pour ordonner leur punition. Un de ses courtisans lui ayant demandé quelle faute le capitaine avoit commise, il répondit : *Je l'ai vu tuer un homme injustement pendant le regne de mon oncle, & j'ai fait vœu alors de le punir de ce crime, si jamais le Califat tomboit entre mes mains, & s'il étoit trouvé coupable de quelque nouvelle faute.* » On ne voit pourtant pas qu'il en eût commis dans cette circonstance, à moins qu'il ne dût être responsable du vol de son soldat.

« Ce Prince voulant emprunter une somme considérable d'un homme qu'on lui avoit dit être fort riche, cet homme lui dit : *Prenez telle somme qu'il vous plaira : — quelle sûreté demandez-vous !* lui répartit le Calife : *Dieu,* répliqua cet homme, *vous a confié le gouvernement de ses terres & de ses serviteurs, & vous vous en êtes montré digne par votre sage administration ; pourquoi ferois-je difficulté de vous confier aussi mon*

argent ? Ces paroles attendrirent fort le Calife, qu'il ne put retenir ses larmes, & qu'il dit à cet homme généreux : *je ne toucherai pas une drachme de votre argent ; mais si dans la suite vous avez le malheur de vous trouver dans le besoin, tous les revenus de l'Empire sont à votre disposition.* » Ce fut sous le Califat de Motamed, son prédécesseur, que la secte des Karmates, devenue puissante depuis, s'éleva parmi les Mahométans. « Leur origine n'est pas trop bien connue, mais, suivant la tradition commune, un pauvre misérable que quelques-uns appellent *Karmata*, vint du Khûrestan dans le voisinage de Cufa ; il affectoit une grande sainteté, & paroïssoit mener une vie fort austère. Il disoit que Dieu lui avoit ordonné de faire cinquante prières par jour ; il invitoit aussi le peuple à se soumettre à un certain *Iman* de la famille de Mahomet. Il continua ce genre de vie jusqu'à ce qu'il se fût fait un puissant parti : alors il choisit douze hommes en qualité d'apôtres, pour gouverner les autres & propager sa doctrine. Il prit aussi le titre de *Prince*, & obligea les premiers de ses disciples à lui payer un *dinar* par tête. Mais Haïdam, gouverneur de la Province, voyant que les gens de la campagne négligeoient leurs travaux, & particulièrement la culture des terres, pour faire leurs cinquante prières par jour, fit prendre ce prétendu Saint, & jura qu'il le feroit mourir. Une jeune fille qui étoit au service du gouverneur, ayant entendu ce qu'il avoit dit, eut pitié de ce malheureux. Elle prit adroitement, pendant la nuit, de dessous

le chevet de son maître , la clef de la prison ; le mit en liberté , & alla remettre la clef où elle l'avoit prise. Le lendemain matin , le gouverneur l'ayant envoyé chercher , le bruit se répandit qu'il avoit disparu. Ses sectateurs débiterent aussi-tôt que Dieu l'avoit enlevé au ciel. »

Sous le règne du Calife Montaser , il arriva une aventure assez plaisante , mais bien peu digne , selon moi , d'être rappelée dans une histoire universelle. « Un Arabe qui habitoit sur une colline assez proche de la Mecque , tenoit chez lui des assemblées de débauche , dans lesquelles les personnes de deux sexes se méloient indifféremment. Cet Arabe fut conduit devant le juge de la Mecque , qui lui reprocha son impudence , d'avoir osé commettre de pareilles débauches auprès d'un lieu si saint , & qui se mit aussi-tôt à instruire son procès , ne doutant point de la vérité du fait , qui étoit de notoriété publique. Mais comme aucun de ses complices ne se présenta pour déposer contre lui , le juge se trouva fort embarrassé faute de preuves. Il imagina à la fin un expédient , qui lui parut infailible pour convaincre l'accusé ; ce fut de voir si les montures publiques , qui partoient d'un certain endroit pour aller à la montagne où l'Arabe demouroit , se rendroient d'elles-mêmes à sa maison. On en fit l'expérience avec des ânes , dont on se sert principalement dans ce pays-là , & qui ne manquèrent pas d'aller directement au logis de l'Arabe , qui étoit fort difficile à trouver. Le juge croyant avoir une preuve évidente

de

de son crime, fit venir l'exécuteur avec des fouets pour punir le coupable. L'Arabe, qui ne manquoit pas d'esprit, se tournant vers le juge, lui dit plaisamment : *Quand vous m'aurez fait écorcher avec vos fouets, vous n'aurez puni qu'un coupable ; mais vous couvrirez par cette action, toute la nation des Arabes d'un opprobre éternel ; car on pourra dire d'eux, que, lorsque le témoignage des hommes leur manque, ils ont recours à celui des ânes.* Cette plaisanterie fut si bien reçue, que toute l'assemblée fut d'avis qu'il falloit le renvoyer absous, & de cette manière, il échappa au châtiment qu'il avoit mérité. »

Après les pertes peu réparables que les sciences & lettres ont faites depuis quelques années, on ne peut qu'être très-sensibles à celles qu'elles éprouvent encore journellement. M. l'abbé Remi les honoroit depuis long-temps ; il vient d'être enlevé en quatre jours. M. Gailard de l'académie françoise, lui succede dans sa place de Rédacteur général du *Mercur de France* : on desire qu'il mette autant d'impartialité, de modération & d'honnêteté dans la rédaction de ce journal, que M. l'abbé Remi. Cette occupation n'avoit pas empêché le dernier de faire connoître ses connoissances : ses éloges académiques ont non-seulement obtenu les prix académiques, mais ils les méritoient : l'érudition, le style & la philosophie en rendent la lecture également satisfaisante & instructive ; & ces discours faits au milieu des occupations assujétissantes de sa place, faisoient penser avec juste raison que M. l'abbé Remi

auroit dû se livrer à des ouvrages plus utiles & plus étendus.

On ne va point au grand si l'on n'est intrépide.

Cette maxime égare bien des gens. M. le Moine a voulu la suivre dans son début musical, & s'est follement perdu comme Icare. On ne lui reproche point d'avoir imité, mais il ne suffit pas d'être neuf, il faut être au moins supportable, si l'on est sublime. M. le Moine a vu les grands effets de la musique du chevalier Gluck, il a prétendu faire plus encore: il s'est transporté dans ces théâtres de la Grèce, où les spectateurs attendris ou enflammés par les forces de l'harmonie, fendoient en pleurs ou couroient aux armes. Il s'est pénétré de ce hardi système & a tracé ses premiers élans sur le sujet de l'*Electre de Sophocle*, arrangé & mis en vers par M. Guillard, auteur de l'*Phigénie en Tauride*. Le musicien & le poète ont assimilé leur verve & donné tous les deux dans des excès incroyables. La musique n'est qu'une succession de mélodie plaintive, d'accens aigus ou larmoyans, & d'accompagnemens aussi brutiques qu'outrés (*). On est fatigué de ces contrastes continuels, & nul air ni récitatif ne soulage l'attention au milieu de tout ce bouleversement musical. Quant au poète, il s'est écar-

(*) Dans les premières représentations, M. le Moine avoit mis jusqu'à sept paires de timballes. Il n'y en a qu'une pour un escadron de cavalerie. Jugez de l'effet d'un pareil tintamarre dans une salle de spectacle.

té, en dépit des préceptes d'Horace & de Boileau, qu'il n'ignore point, de ces décences théâtrales que ces maîtres de l'art recommandent par-dessus tout. Si l'on a condamné Crébillon pour avoir osé montrer sur la scène la coupe remplie de sang, qu'Atrée présente à Thieste, combien n'est pas plus condamnable M. Guillard, d'avoir osé faire exécuter le parricide d'Oreste à la vue des spectateurs. Sophocle osa le présenter aux Athéniens, répond-il, & j'ai dû le transmettre jusques dans ses hardiesses. Au reste, quelque peu de succès qu'ait cet ouvrage, on rend justice aux talens de l'un & de l'autre auteur.

La destinée du Sr. Grammont a quelque chose de singulier. Ce tragédien fut comparé dans ses débuts à le Kain, dont il n'étoit qu'un mauvais singe. Ensuite le public, honteux d'avoir honoré ses caricatures, des applaudissemens les plus outrés, l'a hué jusqu'à le faire écumer de rage. Il le souffroit depuis quelque temps, que sa morgue paroissoit amortie, au point d'abdiquer toutes prétentions aux premiers rôles & de se réduire à l'emploi si beau des Rois, pour lequel sa tournure semble plus convenable. Mais il a trouvé pénible d'apprendre de nouveaux rôles, & de courir une carrière au-dessus de ses forces. Il s'est souvenu de cet engouement si déraisonnable, mais si doux pour sa petite vanité, de cet imbécile de parterre de Paris. S'il y avoit trouvé tant de dupes, comment n'en pas espérer autant en province? & puis, dix louis d'or par représentations! qui tiendrait à tant d'appas?

Il s'est affocié un talent aussi factice que le sien, & par un beau matin a pris vol pour la Province. Sa disparition & celle de sa compagne, la Dlle Thenard, ont fort étonné le comique aréopage, qui a décerné ses décrets contre les infracteurs de la subordination. Le sieur Grammont a été condamné à la radiation du tableau, & la Dlle Thenard, comme séduite seulement & sans conséquence, à la somme de cinquante louis d'or, par forme de peine afflictive. Cependant tout s'arrange en ce monde; & le besoin rend traitable. La disette de sujets passables a disposé à l'indulgence envers Grammont qui, dit-on, est relevé de son ban.

Il y a déjà des années que notre fameux Prévile, jaloux de la réputation de Garrick, prétendit l'imiter en réunissant comme lui les emplois sérieux de la comédie aux rôles du plus bas comique; il voulut faire plus. Son organe & sa physionomie se refusoient à la noblesse des héros; il voulut du moins en former une école pour convaincre que le vrai talent n'est autre chose que de sentir & imiter la nature dans tous ses tons. Ponteuil fut son premier élève; il lui fit honneur dans ses débuts: mais il est le seul qui soit sorti de ses mains. M. Fierville, jadis directeur du spectacle françois à Berlin, maintenant nommé, par arrêt du Conseil, Régisseur par intérim du spectacle forain des Variétés, voudroit renouveler cette difficile entreprise. Il s'adresse au Gouvernement & demande l'établissement d'un théâtre qui serviroit d'école de déclama-

tion, & qui pourroit devenir une pépinière de sujets pour la comédie françoise. Son mémoire annonce un homme qui possède une assez bonne théorie des principes de cet art, mais je doute que la meilleure puisse faire un excellent sujet. Les passions different dans tous les hommes ; & comment prétendre établir une maniere uniforme de les peindre ? c'est ce qui me paroît difficile pour ne pas dire impossible à exécuter. Grandval & le Kain, Aufrêne & Brifard ne se ressemblerent en rien ; ils plurent, ils furent applaudis, on les cite : & pourquoi cela ? parce qu'ils assujettirent leur diction, leurs gestes & leurs tons à l'impulsion de leur ame & non à celle d'une mécanique scholastique. Au surplus, l'objet du Sr. Fierville a sur-tout cela de louable, qu'il prétend remettre, par cette école dramatique, les mœurs, la décence & l'honnêteté parmi les sujets qui la composeroient, & conséquemment fixer peu à peu sur cet état l'estime & la considération qu'il mériteroit en effet sans la dépravation presque générale qui y confond Crispin, Auguste & Sémiramis.

Il faut plaindre les élèves du Sr. Fierville ; s'il donne à ses élèves pour catéchisme de son art, le salmigondis que le Sr. Dufresnel vient de mettre au jour sous le titre d'*Essai sur la perfection du jeu théâtral*. Ce moderne précepteur des enfans de Thalie, a servilement copié ce qu'ont pensé pour lui Riccobini, Raymond de S. Albine & Dorat. Je ne parle point de d'Hennetaire qui n'a été lui-même que le singe de ces trois auteurs. M. Dufresnel l'é-

toit d'Aufrène dans les rôles de Rois & de Peres qu'il a remplis avec quelque distinction en province avant qu'un goût prédominant pour le cabaret & la crapule eût dégradé son talent. Ce comédien auroit mieux fait de garder pour son usage les leçons que sa mémoire lui rappelloit, que d'augmenter le nombre des compilations superflues : s'il avoit tant la rage d'écrire, il pouvoit se contenter de rappeler à ses confreres qu'ils devoient consulter à telle page, à telle ligne, les diverses épîtres & préfaces des pieces de Voltaire, & les autres ouvrages où il a puisé ses plagiats. A propos d'exemples propres à former de jeunes acteurs, il nous donne des commentaires sur la contexture des pieces de Corneille & de Racine; il nous entretient ensuite de la maniere dont il a joué les rôles de Joad, Coucy, Lusignan, Franc-Aleu. Cette fastidieuse rapsodie est terminée par un extrait de la prosodie de l'abbé d'Olivet qui certainement n'est pas mieux placée là que la traduction d'un morceau du *Dante*. On croiroit en lisant cette brochure que les jeunes gens qui se destinent au théâtre, doivent tous jouer les peres nobles, car il n'y a pas un mot sur les autres rôles.

Nous avons une piece nouvelle à la comédie françoise : elle a pour titre, *les Journalistes Anglois*. Les nôtres n'auront garde d'en dire du bien, car ils y sont maltraités à outrance. Puisse-t-on rire de la critique qu'ils en feront comme à la représentation de la piece, qui a été fort applaudie.

Il est très-bon d'avoir de bons acteurs &

de bonnes pieces, mais il faut des falles de spectacle propres à les faire valoir, & c'est ce qui nous manque absolument. Le premier problème à résoudre pour leur construction, c'est celui de la forme qu'elles doivent avoir. M. Patte, architecte du Duc de Deux-Ponts, artiste avide de célébrité & qui en a acquis une en osant appeller *Soufflot* dans l'arene pour lui prouver que l'église de Ste. Genevieve est manquée, débat cette importante question dans un ouvrage intitulé : *Essai sur l'architecture théâtrale*. Il y démontre que le son, quand il a la liberté de s'étendre, doit embrasser une masse d'air oblongue ou elliptique qui offre à peu près la forme d'un melon ou d'un sphéroïde allongé : « la preuve en est, dit-il, que le son de la voix ou d'un coup de canon se fait entendre dans un air tranquille plus loin dans le sens de la direction du canal d'où il sort, ou, ce qui revient au même, de sa force directe qu'en arriere, & encore plus loin vers les côtés qu'à l'opposite de l'endroit vers lequel il a été poussé. » Ainsi M. Patte veut que les falles de spectacle soient ovales & que leur longueur soit bornée à soixante & douze pieds, parce qu'au delà de cette distance on distingue avec peine les mouvemens du visage & ses expressions.

Je vous ai déjà parlé, Monsieur, d'une Madame d'Aubant ou de Moldack, qui est morte à Vitry auprès de Paris, en 1771. (*)

(*) Tome XII. p 336.

Cette Dame que j'ai eu quelquefois l'occasion de voir, annonçoit par ses manieres, une haute extraction : peu de gens doutoient qu'elle fût vraiment l'épouse d'un Grand-Duc de Russie, que l'on avoit cru morte. Je vous ai raconté en plusieurs temps ce qu'on en disoit alors & ce qu'en ont rapporté Mrs Bosu, Duclos & d'autres écrivains. J'ai eu entre les mains, des contrats de la maison de Wolfembuttel que Madame d'Aubant a négociés & qui ont été payés très-exactement à Brunswick en 1768 : malgré le grand nombre de circonstances qui semblent prouver qu'elle étoit véritablement la Princesse dont il s'agit, plusieurs savans, entr'autres M. Muller historiographe de Russie, M. Busching de Berlin, M. Mæller professeur Suédois, ont vivement combattu cette opinion. M. Gjoerwell, bibliothécaire du Roi de Suede & directeur de la société royale de Stockholm vient aussi d'entrer en lice dans l'intention de la détruire. Il rapporte une lettre inconnue jusqu'ici & que Voltaire a écrite, dit-il, le 22 janvier 1761, à Madame la Comtesse de B... qui vit encore à D... en Mecklenbourg. On y lit le passage suivant.

» Une Polonoise, en 1722, vint à Paris
 » & se logea à quelques pas de la maison
 » que j'occupois ; elle avoit quelques traits
 » de ressemblance avec l'épouse du Czarowitz.
 » Un officier François, nommé d'Aubant, qui
 » avoit servi en Russie, fut étonné de la res-
 » semblance ; cette méprise donna envie à la
 » Dame d'être Princesse ; elle avoua ingénue-
 » ment à l'officier, qu'elle étoit la veuve de

» l'héritier de la Russie, qu'elle avoit fait en-
 » terrer une buche à sa place, pour se sau-
 » ver de son mari. D'Aubant, nommé Gou-
 » verneur dans une partie de la Louisiane,
 » mena sa Princesse en Amérique. Le bon-
 » homme est mort croyant fermement avoir
 » épousé une belle-sœur d'un Empereur d'Al-
 » lemagne & la bru d'un Empereur de Russie;
 » ses enfans se croient aussi & ses petits en-
 » fans n'en douteront pas. »

De Paris, le 31 Juillet 1782.

ON a tant multiplié les histoires : pourquoi
 celle des *Hommes* n'avoit-elle donc point en-
 core été faite ? A-t-on craint de détruire des
 préjugés nécessaires, en démasquant cette lon-
 gue suite de scélérats, qui, depuis vingt sie-
 cles, nous sont offerts comme des modèles
 de courage & de vertu ? La philosophie ne
 se prête point à des ménagemens aussi pusil-
 lanimes, & cette entreprise hardie lui étoit
 réservée. Que de colosses devenus nains dans
 cette histoire des hommes, qui paroît depuis
 quelques temps, & qu'on pourroit intituler
l'Histoire dévoilée ? Cet Ulysse si sage, si pru-
 dent, si stoïque, selon Homère, n'est qu'un
 Palatin sans bravoure, un Machiaveliste per-
 fide & rusé, qui, après avoir tenté d'assassi-
 ner par derrière, son ami Diomède, pour ne
 l'avoir point associé à la gloire facile de l'en-
 levement du Palladium, ne rentre dans sa
 petite isle d'Itaque, que pour y surprendre &
 faire massacrer dans son palais, tous les Princes

qui aspiroient à la main de Pénélope. Ce Cyrus, si pieux, si humain, selon le bon Rollin, n'est qu'un barbare sans foi, sans pitié, qui eut la cruauté d'égorger le fils de Crésus, son ôtage, & qui eut la lâcheté de corrompre des Ambassadeurs de l'Inde, qui étoient venus solliciter son alliance, & de leur faire jouer le rôle odieux d'espions dans l'armée de ce Roi qu'il alloit combattre. Et par un contraste assez bizarre, ces personnages qu'on nous a peints comme des monstres horribles & dénaturés, sont dignes de notre admiration & de notre pitié. Médée, par exemple, après avoir vécu dix années dans une concorde parfaite avec son pusillanime séducteur, se vit répudiée par le perfide époux qui lui devoit sa gloire & le trône de Corinthe. Bien plus, Créon, qui, devenu, pour ainsi dire, le collègue de Jason par le mariage de sa fille, eut la barbarie d'exiler cette même femme, & les Corinthiens, après son départ, lapiderent les trois enfans qu'elle avoit eus de Jason, ce qui est bien loin de la fable odieuse de ses parricides qu'on a transportés sur nos théâtres. Voilà quelques-uns des traits frappans qui confondent des erreurs établies depuis vingt siècles, & que nos peres, malgré leur profonde érudition dans les langues, n'ont pas même cherché à démentir. À la vue de tant de contradictions, que devient notre confiance sur tout ce qui s'appelle tradition historique ? Rollin cru jusqu'alors, citoit Strabon, Suidas, Diodore, Xénophon, Pausanias, Herodote, &c. Les auteurs de l'*Histoire des hommes* les citent aussi : leur étoit-il

donc réservé d'épurer tant d'alliage ? Ou n'usent-ils point du crédit de la philosophie pour substituer des conjectures, peut-être plus raisonnables, à celles dont la superstition & le respect pour l'antiquité nous avoient été les garans. Quoi qu'il en soit, je regrette ce héros d'Homere, Ulysse, peint comme le plus sage de la Grece ; je regrette ce Cyrus, que Rollin nous représente comme un Prince vertueux, comme un législateur, comme un guerrier aussi modéré que grand ; & tant d'autres modeles de perfection qui élevoient mon imagination, en me donnant de mon espece une idée que je me vois forcé de ravalier jusqu'au mépris. Ce qui me fâche encore, c'est de voir cette *Histoire des hommes* n'être, pour ainsi dire, que celle des Grands & des Rois. N'est-ce donc que parmi eux qu'il faut chercher l'homme ? L'esclave Epictete ne valoit-il pas le premier Satrape de la Perse ? & cette Philosophie si fiere, qui prétend se rapprocher de l'ordre naturel en mettant tout à l'unisson, ne donne-t-elle pas une preuve de lâcheté en rendant cette sorte d'hommage aux tyrâns, aux perturbateurs, aux destructeurs de la société ? au reste, cet ouvrage est toujours digne d'éloges, tant par son objet que par la maniere dont il est traité : on y trouve des anecdotes fort piquantes & d'autant plus intéressantes qu'elles sont annoncées comme le résultat le moins équivoque des différentes histoires & commentaires de l'antiquité. La révolution qui mit fin au regne des Héraclides en Lydie donna lieu à un événement singulier, « Le despotisme étoit

» sur le trône , & la Lydie écrasée consulta
 » l'oracle , qui lui enjoignit de chercher dans
 » la ville de Cumes , un Roi libérateur : Les
 » peuples se tourmentent pour deviner le sens
 » de l'oracle , & enfin on découvre que le
 » sage désigné par les dieux , est l'esclave d'un
 » charron. Les Lydiens , qui aimoient encore
 » mieux un esclave qu'un tigre pour maître ,
 » affranchissent à l'instant leur Monarque , &
 » le prient de se rendre dans ses Etats ; mal-
 » heureusement , un citoyen de Cumes , à qui
 » ce favori des dieux avoit promis de livrer
 » un char , ne voulut point le laisser partir
 » qu'il n'eût rempli les conditions de son traité.
 » Les Ambassadeurs eurent beau faire briller
 » l'or à ses yeux pour le séduire , il resta in-
 » flexible ; il répondit toujours qu'il vouloit
 » posséder un char , auquel auroit travaillé
 » un Roi de Lydie. Le char fut en effet ache-
 » vé , & l'esclave couronné prit le chemin de
 » ses Etats. » L'historiette de Candaule & de
 » Gygès vous égairait davantage , mais quoi-
 » que traduire au long d'Hérodote , nos auteurs
 » en rejettent nettement l'authenticité. Il n'en est
 » pas ainsi du célèbre entretien du législateur
 » d'Athenes avec Crésus , Roi de Sardes : c'est
 » un monument précieux dans lequel on trouve
 » le tableau admirable des mœurs antiques. Je
 » ne puis me refuser au plaisir de vous le rap-
 » porter ici. « *Solon dit le philosophe de Chéronée* ,
 » n'avoit aucune idée des Cours de l'Orient ;
 » arrivé à celle de Crésus , il éprouva ce qu'e-
 » prouve un homme né au milieu d'un conti-
 » nent , qui n'ayant jamais vu la mer , se rend

non loin de ses rivages & prend pour elle tous les fleuves considérables qui y ont leur embouchure... Ce sage, à la vue de cette foule de Satrapes, vêtus avec magnificence, & marchant avec fracas, entourés d'un cortège nombreux de gardes, de courtisans & d'esclaves, les prit tous l'un après l'autre pour le Monarque. Les officiers chargés de l'introduire, le tirèrent de sa méprise. Ce jour-là, Crésus, pour en imposer davantage à l'étranger, s'étoit entouré de tout ce faste frivole, que le vulgaire prend pour la grandeur. Sa robe, d'un drap de pourpre nuancé, étoit brodée d'or & couverte de pierreries ; la décoration de la salle d'audience, la richesse du trône, le cortège des Satrapes, tout ajoutoit à l'illusion du spectacle. Le Roi cherchoit à lire l'admiration dans les regards du philosophe ; mais celui-ci ne donna pas le plus léger signe d'émotion ; ses yeux, d'intelligence avec sa raison, ne s'occupoient qu'à dépouiller le despote pour le connoître ; ils abattoient le masque afin d'étudier l'homme & sa physionomie. Crésus, piqué d'être confondu par Solon avec le vulgaire des rois, ordonna à ses esclaves de conduire le sage dans son palais, & de déployer à ses yeux tous les trésors que les siècles y avoient accumulés. Le sang froid de l'Athénien fut le même ; il avoit lu dans l'ame de Crésus, & ce Monarque pour lui étoit jugé. De retour à la salle du trône, il parla de ce qu'il avoit vu avec franchise, comme si, n'ayant jamais quitté sa patrie, il avoit conversé avec ses amis, dans la salle de l'Aréopage. »

C R É S U S.

» Eh bien, Solon, tu as beaucoup voyagé ; as-tu vu , sur le globe , un être plus heureux que moi ? »

S O L O N.

» Sans doute. J'ai vu l'Athénien Tellès, & j'ai commencé à croire au bonheur de l'homme. »

C R É S U S.

» Tu m'étonnes ; jamais le nom de Tellès ne parvint jusqu'à moi. »

S O L O N.

» Ce Tellès étoit un simple citoyen, qui ne connut jamais l'ambition qui tourmente, ni le besoin qui dégrade ; il se vit revivre dans sa nombreuse postérité , & , parvenu à une vieillesse fortunée , sentant qu'il avoit encore une patrie à défendre , il périt avec gloire sur un champ de bataille. »

C R É S U S.

» L'enthousiaste de Tellès est peu fait pour apprécier les Rois. — Mais enfin , quel seroit , après Tellès , l'homme dont le bonheur pourroit être mis en parallèle avec le mien. »

S O L O N.

» J'ai connu dans Argos deux freres, qui n'auroient point changé leur sort contre le Roi de Lydie ; c'étoient Cléobis & Biton. Leur mere étoit prêtresse de Junon , & un jour où

l'on célébroit la fête de la déesse , les taureaux qu'on atteloit au char sacré tardant à venir , ces héros de la tendresse filiale , se mirent eux-mêmes au joug , & traînèrent leur mere jusqu'au temple. Cette mere sensible chargea le ciel même de sa reconnoissance , & elle fut exaucée. Les deux freres , après le sacrifice , s'endormirent d'un sommeil paisible , & ne se réveillèrent plus qu'au sein des dieux dont ils étoient les images. »

C R É S U S.

» A t'entendre , Solon , je ne serois donc point heureux. »

S O L O N.

» Je ne fais ni offenser les Rois ni les flatter ; apprends , Crésus , que le bonheur est pour l'homme une image fugitive , qu'il poursuit presque toujours sans l'atteindre : pour décider s'il en a joui , il faut l'attendre au-delà de la tombe. Avant ce moment , le bonheur n'est pas plus assuré pour lui , que la palme triomphale pour l'athlete qui combat encore dans la carrière. »

Cet entretien philosophique affligea Crésus sans le corriger. Solon , au sortir de l'audience , rencontra Esope le fabuliste , poète aux gages de la cour , & dont l'esprit adulateur savoit se plier aux circonstances : Solon , lui dit l'homme aux apologues , *il ne faut point approcher les Rois , ou il faut ne leur dire que ce qui peut leur plaire.* — *Tu te trompes ,* répond le

philosophe , il faut dire la vérité aux Rois , ou ne les point approcher.

Au lieu de disputer sur le mérite ou le vice d'un ouvrage dramatique , ne devoit-on pas , avant toutes choses , voir si le sujet est fait pour être mis au théâtre ? si l'on eût commencé par là , l'on eût certainement coupé court à bien des bavardages , relativement aux Journalistes de M. Cailhava , & l'on eût dit à l'auteur : Avec tout votre esprit , Monsieur , vous n'avez pas le sens commun , ou vous nous prenez pour vos dupes. Moliere , votre modele , a-t-il fait une seule piece , sans en excepter ses farces de *Pourceaugnac* & du *Malade-imaginaire* , dont il ne résulte un point moral ? *Castigat ridendo mores*. Et vous , Monsieur , avez-vous rempli ce double objet dans votre ouvrage éphémère ? vous haïssez la Harpe , vous avez à vous plaindre de quelques journalistes dont il est l'organe , & pour satisfaire votre ressentiment , pour rendre votre vengeance plus authentique , vous brochez quelques scenes à tiroir auxquelles vous donnez le titre de comédie , vous osez lui donner place sur le théâtre de la nation , & vous dites qu'elle doit applaudir & partager votre petite animosité : mais voilà la présomption la plus hardie & la plus absurde ; & les comédiens qui ont eu l'impudence de préférer votre ouvrage à tant d'autres qui feroient l'honneur & l'existence de leurs auteurs , mériteroient , en vérité , d'être fourrés aux petites maisons. Voilà , Monsieur , ce que l'on eût dû dire à M. de Cailhava. Tout le public a ri

de mille saillies parsemées dans sa pièce, mais les trois quarts ont ignoré qu'elles étoient de réminiscence, & qu'elles venoient les unes de la Harpe lui-même, les autres de sa femme & de quelques gens de leur cotterie. Des personnalités, des allusions isolées peuvent-elles intéresser plus d'une centaine de personnes de Paris, au courant de ces petits tripotages littéraires ! Et dès-lors, à quoi donc se réduit le mérite de cet ouvrage, si ce n'est à prouver la dépravation de notre goût & la futilité de nos graves auteurs ? La seule leçon que M. de Cailhara nous donne dans cette nouveauté, la voici : *Manquez-vous de pain, ou de souliers*, nous dit-il, *faites-vous Journalistes*.

Je ne m'étendrai pas autant sur la pièce des *Courtisannes*, qui vient d'être jouée pour la première fois, quoique faite depuis près de vingt années. Elle a eu plein succès : Et en effet, M. Palissot doit toujours réussir à nous peindre les vices de la société. On a reproché à Gresset de n'avoir fait de son *Méchant* qu'un tracassier subalterne, & l'on a dit, ce qui étoit vrai, qu'il manquoit de nerf pour tracer cet odieux caractère. Ces reproches ne seront pas faits à M. Palissot : son *Homme dangereux* est un monstre de société ; ses *Courtisannes* en sont l'infamie ; & je doute que la représentation en eût été supportable sans les modifications qu'on y a faites. Le public a fait une application, d'autant plus honorable qu'elle est juste, des vers qui terminent la fameuse tirade de Rosimon, où après avoir déclamé avec force contre la dissolution des mœurs, il

en voit le rétablissement dans l'exemple de
noire jeune Souverain. Les applaudissemens
ont été aussi soutenus qu'universels.

Ces coupables excès ont duré trop long-temps,
Et j'oserois m'attendre à d'heureux changemens.
Le françois suit toujours l'exemple de son maître :
La décence, les mœurs, les vertus vont renaître.

Les Vestris avoient, comme vous savez,
rapporté beaucoup d'or d'Angleterre; plusieurs
sujets de l'opéra ont pris fantaisie d'aller, à
leur exemple, cabrioler devant le peuple payant
&, dit-on, pensant. La Théodore, Nivelon &
autres se sont avisés de décamper de leur pro-
pre autorité, comptant probablement y faire
triompher le petit Noverre, qui y fanfaron-
noit bien fort pour avoir été gratifié d'une
représentation à son profit : ils ont bientôt
regretté la mere-patrie, & sont rentrés en
France avec la même légèreté qu'ils l'avoient
quittée : on les a mis en prison pour y ap-
prendre à vivre. La Théodore étoit allée se
cacher à trente lieues de Paris dans la terre
de Dauberval, on a été l'y déterrer, & l'on
parle de chasser ces faiseurs de gambades.

M. de la Harpe & M. Suard, les grands
juges du Parnasse françois, disoient avant-hier
au fameux rendez-vous politico-littéraire du
café que l'on nomme le caveau : *Enfin nous*
voilà débarrassés du triage des pieces de concours;
nous en avons mis quatre-vingt au rebut : que de
platitudes, que de fots vers nous avons été obli-
gés de lire ! C'est M. Flins, jeune poète déjà
avantageusement connu, qui obtiendra le prix.

De Versailles, le 4 Août 1782.

M. le Marquis de Castries commence à croire que nos chefs d'escadre regardent une campagne navale, comme une ferme lucrative à exploiter. Il a été nommé des Commissaires pour vérifier sur les lieux, article par article, les comptes de ces Messieurs, qui montent à des sommes énormes. Cet examen ne sera pas facile à cause des longs relâches qui ont été faits dans les ports de l'étranger.

On vient de mettre à la Bastille un homme qui ne méritoit sans doute que d'être enchaîné aux petites maisons. C'est un chirurgien de Gisors qui ayant perdu un procès, voulut rendre le Monarque responsable de la prétendue injustice de ses Juges. Il écrivit à un huissier de Paris qu'il avoit fait le projet d'assassiner Louis XVI. Jusques-là c'est un fou qu'il faut plaindre d'avoir perdu le sentiment le plus cher à un François, l'amour de son Roi; mais ses deux fils ont à son instigation, écrit de la même manière : & il est difficile d'excuser cette criminelle complaisance, ou cette folie héréditaire.

Nos équivoqueurs ne tarissent pas sur les noms de Mrs de Grasse & d'Estaing. Il faut, disent-ils, rendre graces (*Grasse*) à Dieu & nous abandonner à notre Destin (*d'Estaing*.) On écrit que le premier a été hué d'une étrange manière en abordant en Angleterre, mais qu'il supporte son malheur avec le même courage qu'un brave guerrier porte au milieu des com-

bats. Il va de repas en repas & de fêtes en fêtes à Londres & montrant souvent au public sa taille imposante, sa figure martiale, il essaie de faire changer de façon de penser sur son compte à un peuple connoisseur en mérite, mais facile à se prendre d'enthousiasme pour les avantages naturels. On y dit déjà que Rodney & de Grasse ont à eux deux de quoi faire un Amiral Anglois, dont ce dernier fourniroit l'enveloppe.

On prétend que Pie VI obligé de chercher des amis efficaces, offre au Roi les quinze millions que l'on nomme le trésor de Sixte V, sous condition d'en payer la rente aux pauvres.

M. Diderot a craint un moment la Bastille pour son essai sur l'Empereur Claude. J'y ai trouvé, a dit le Roi au Garde des Sceaux, des notes allusives à la conduite de l'auguste amant de Madame du Barry, grondez beaucoup l'auteur, mais ne lui faites point de mal.

De Paris, le 7 Août 1782.

LA haine ne meurt donc point ! voilà plus de trois années que Voltaire est mort ; les vers n'ont plus rien à ronger sur son cadavre ; & la haine cherche encore à lui faire sentir son poignard. Ce n'est point en l'attaquant directement qu'elle veut noircir sa mémoire ; c'est en produisant des titres qui prouvent son ingratitude & son insensibilité. Vous connoissez ses liaisons intimes avec la Marquise du Châtelet : on voit par quelques-unes de ses lettres réunies dans une petite brochure qui

paroît, qu'elle eut beaucoup à se plaindre de
 son illustre ami. Voici comment s'exprime cette
 femme célèbre dans une lettre du 23 novem-
 bre 1748. « J'ai été cruellement payée de
 » tout ce que j'ai fait à Fontainebleau ; j'ai
 » ramené à bien l'affaire du monde la plus dif-
 » ficile. Je procure à M. de Voltaire un re-
 » tour honorable dans sa patrie ; je lui rends
 » la bienveillance du ministère ; je lui r'ouvre
 » le chemin des académies ; enfin, je lui rends
 » en trois semaines tout ce qu'il avoit pris à
 » tâche de perdre depuis six ans. Savez-vous
 » comment il récompense tant de zèle & tant
 » d'attachement ? En partant pour Berlin, il
 » m'en mande la nouvelle avec sécheresse,
 » sachant bien qu'il me percera le cœur, &
 » il m'abandonne à une douleur qui n'a point
 » d'exemple, dont les autres n'ont pas d'idée
 » & que votre cœur seul peut comprendre.
 » Je me suis échauffé le sang à veiller ; j'avois
 » la poitrine en mauvais état ; la fièvre m'a
 » pris, & j'espère finir bientôt comme cette
 » malheureuse Madame de Richelieu, à cela
 » près que je finirai plus vite, & que je n'au-
 » rai rien à regretter. Je retourne finir à
 » Bruxelles une vie où j'ai eu plus de bon-
 » heur que de malheur, & qui finit d'elle-
 » même dans le temps où je ne pouvois plus
 » la supporter. Croiriez-vous que l'idée qui
 » m'occupe le plus dans ces momens funes-
 » tes, c'est la douleur affreuse où fera M. de
 » Voltaire, quand l'enivrement où il est de la
 » Cour de Prusse sera diminué ; je ne puis
 » soutenir l'idée que mon souvenir fera un

» jour son tourment. Tous ceux qui m'ont ai-
 » mée ne doivent jamais le lui reprocher....
 » Au nom de la pitié, de l'amitié, écrivez-
 » moi à Bruxelles tout simplement, & s'il me
 » reste encore de la vie, j'y répondrai & vous
 » m'envoierai l'affiette de mon ame dans ces mo-
 » mens qui paroissent si terribles & que j'at-
 » tends avec joie comme la fin d'un malheur
 » que je n'avois ni mérité ni prévu.... »
 De pareils traits agissent fortement sur les
 cœurs honnêtes, & les ennemis de M. de
 Voltaire ont bien senti tout l'odieux qui pou-
 voit en rejailir sur sa mémoire : mais ce n'est
 pas la seule tournure adroite qu'ils emploient
 contre cet homme fameux à tant de titres. En
 publiant ces lettres, qui donnent de son cœur
 une idée assez défavantageuse, ils leur ont joint
 un parallèle, fait à l'occasion de son buste &
 de celui de J. J. Rousseau, d'où il résulte la
 satire la plus complète de son caractère &
 de sa destinée.... « Voltaire étoit noble &
 riche ; Rousseau pauvre & roturier. Le génie
 du premier fut précoce ; J. J. ne développa
 le sien qu'au bout de quarante ans. Il n'a cessé
 d'estimer les talens de l'auteur de Mahomet &
 d'Alzire : celui-ci paroît avoir méprisé jusqu'aux
 vertus de son admirateur. On disoit que, par
 l'échange le plus bizarre, chacun d'eux avoit
 adopté la patrie de son rival. L'un n'écrivit
 qu'afin de prouver au genre-humain que le
 bonheur étoit seulement un fruit des mœurs ;
 l'autre unit, dans ses ouvrages, les éclairs
 d'un esprit juste aux erreurs d'un esprit léger.
 Il recueilloit des vérités brillantes par-tout où

l'imagination suffisoit pour pénétrer, & son génie ne lui fournit presque jamais de réflexions vraiment profondes. D'ailleurs, ayant affoibli son ame dans le commerce des grands, il s'aveugloit souvent lui-même sur le danger de ses maximes. En même temps qu'il faisoit l'éloge des vertus, il excusoit le luxe qui les corrompt. Il soutenoit qu'en matiere de religion, c'étoit un mal que de contraindre les esprits, & il employoit à les contraindre, la seule arme qui fût en son pouvoir, le poignard du ridicule. Après avoir acquis une fortune immense, il se vantoit sans cesse d'avoir aidé quelques malheureux..... Cette opposition dans le sort & dans les mœurs a été encore favorisée par le hasard.... L'un s'est vu mourir environné de sa famille, dans le pays de sa naissance, au milieu de ses vains triomphes, & tourmenté (*) par le seul regret d'en jouir trop peu. Jean-Jacques devenu assez infortuné pour souffrir qu'on le recueillît dans une maison étrangere, y perd bientôt après, dans une courte agonie, des jours qu'il avoit passés dans de longs tourmens. L'homme estimable qui se flattoit de lui accorder long-temps

(*) Voltaire, suivant l'éditeur de ces lettres, qui prétend le tenir de M. Tronchin, est mort en désespéré. Il pestoit, il juroit contre sa garde, il apostrophoit la mort & lui crioit, en déclamant avec de grands gestes : O mort, éloigne-toi ; éloigne-toi.... Quoi ! il faut mourir !... Il prenoit les mains de son ami Tronchin, & lui disoit : mon ami, mon cher ami, donnez-moi votre parole d'honneur que je ne mourrai pas....

un asile, a eu la douleur de ne lui offrir qu'un tombeau!.... Le tombeau de Voltaire est placé, loin de nos regards, en des lieux qu'il eût voulu détruire. Sa cendre peut-elle reposer en paix sous les autels qu'il ébranla? O Jean-Jacques! on a déposé la tienne sur des rivages dignes de la recevoir. Dans ce même séjour, où la nature simple & tranquille étale aux yeux des charmes si variés, on viendra contempler avec une douce mélancolie les restes de celui qui nous inspira l'amour; & tandis que les froids éloges qu'obtiendra Voltaire auront droit d'irriter son ombre, les cris furieux de l'envie acheveront le tien. » Pour rendre le contraste de ces deux personnages encore plus frappant, on a opposé à quelques lambeaux du poëme de la guerre de Geneve, dans lequel Voltaire exhale le fiel le plus âcre, une lettre très-peu connue de J. J. à M. Du Moulin de Montmorency près Paris, dans laquelle il exprime avec la candeur la plus touchante, la simplicité de ses goûts & l'honnêteté de ses sentimens. Il débute par lui témoigner la douleur que lui a causé la mort de M. Mathas, (*) son oncle, dont il lui rappelle les qualités estimables; puis il lui dit: « Il ne suffit pas de lui succéder, Monsieur, il faut le remplacer. Songez que vous le suivrez un jour & qu'alors il ne vous fera pas indifférent d'avoir fait des heureux ou des misérables.... Si le

(*) Procureur-Fiscal du P. de Condé.

souvenir des momens que nous avons passés ensemble vous est aussi cher qu'à moi, je ne vous recommanderai point un soin qui vous soit à charge, en vous priant d'en conserver les monumens dans votre petite maison de S. Louis. Entretenez mon petit bosquet, je vous en supplie, sur-tout les deux arbres plantés de ma main; ne souffrez point qu'Augustin ni d'autres se mêlent de les tailler ou de les façonner; laissez-les venir librement sous la direction de la nature, & buvez quelque jour sous leur ombre à la santé de celui qui jadis eut le plaisir d'y boire avec vous. Pardonnez ces petites sollicitudes puériles à l'attendrissement d'un souvenir qui ne s'effacera jamais de mon cœur. Mes jours de paix se sont passés à Montmorency.... » Cette lettre est suivie d'un P. S. qui peut servir de leçon à bien des gens; & je le trouve trop essentiel à la mémoire de J. J., qu'on s'acharne à flétrir de la publicité d'une partie de ses confessions, pour ne pas l'ajouter ici. « Mlle le Vasseur vous prie d'agréer ses respects.... Je me suis placée ici à portée d'un village catholique pour pouvoir l'y envoyer le plus souvent qu'il se peut, remplir son devoir, & notre Pasteur lui prête pour cela sa voiture avec grand plaisir. Je vous prie de le dire à M. le Curé qui paroïssoit alarmé de ce que deviendrait sa religion parmi nous autres. Nous aimons la nôtre, & nous respectons celle d'autrui.... »

Tels habitués que nous soyons à l'impudence de tous les sexes & de tous les états;

on n'a pu voir , fans en être révolté , l'un de nos prétendus philosophes du jour , l'un de nos coriphées-littéraires , l'un de nos graves académiciens , M. de la Harpe enfin , donner effrontément le poing en public à l'une de nos courtisannes. Toute surannée que soit maintenant la pauvre Théophile , par les différentes secousses que son tempérament a reçues de Mercure , M. de la Harpe se pavanne depuis quelque temps de cette conquête , comme d'une muse nouvelle qu'il conduiroit au Parnasse. D'abord on n'en croyoit rien : on ouvroit les yeux bien grands , on s'élevoit sur la pointe des pieds ; on voyoit bien un petit éreinté bien noir , bien mal tourné , bien sagouin , quoiqu'assez bien vêtu ; mais on se refusoit à reconnoître l'auteur de Warwick , des Barmécides & de Jeanne de Naples , faisant le freluquet auprès d'une catin ; il s'est tant montré aux Variétés , à la redoute , à la foire , qu'il a bien fallu s'en convaincre. On avoit cru les goûts du petit Bébé plus élevés & plus délicats ; on lui avoit donné la fameuse G.... gouvernante , mais il paroît que le public lui faisoit trop d'honneur en lui supposant assez de morale & de délicatesse pour former des liens dont le cœur & l'esprit devoient être les principaux fils.

En voyant ces lettrés-philosophes nous scandaliser par leur conduite , nous devons peu nous étonner de la futilité des ouvrages qu'ils osent nous présenter sur le théâtre national. Dégoutés , ennuyés , rassasiés de Moliere à la nouvelle salle , des journalistes , & de quelques

autres nouveautés , c'est à la foire que nous allons respirer le goût , la morale & l'esprit. Ce que je vous dis-là , Monsieur , n'est point exagéré ; j'en prends à témoin tout Paris. *Esope à la foire* est une piece charmante , digne de tous les éloges & de tous les applaudissemens qu'elle reçoit journellement aux Variétés. Elle est d'un jeune homme nommé Landrin , dont le pinceau à la fois délicat & vigoureux a parsemé dans les différentes fables dont son *Esope* est l'organe , les moralités les plus justes & les plus frappantes sur les jolis travers de notre siècle. Si nos journaux n'en font aucun éloge , c'est par le petit préjugé qui retient leur plume sur tout ce qui sent la foire ou les boulevards ; c'est encore parce que les comédiens françois & italiens voient avec la plus grande jalousie & beaucoup de dépit le succès mérité de cet ouvrage qui leur eût valu beaucoup d'argent , & qui leur en enleve tous les jours au point que les autres spectacles de la foire se remplissent du trop plein de celui des Variétés.

Les partisans de l'antiquité vont avoir un beau moment : on va jouer à la cour l'*Electre* d'*Euripide* , traduite par M. de Rochefort , en y conservant toute la magnificence & la simplicité qui y régnoit sur le théâtre d'Athènes. La Reine vient d'ordonner que les rôles fussent distribués aux comédiens françois.

On doit donner incessamment sur leur théâtre , *Tibere* , tragédie de M. Fallot , assez connu parmi nos gens de lettres , mais peu du public. On dit du bien de sa piece : est-ce tant mieux

pour lui ? *Esope*, & sans lui, l'expérience ne prouve que trop combien les ouvrages vanités d'avance ont de peine à soutenir leur réputation précoce. Au surplus, point de prévention, il faut attendre, & nous jugerons après avoir vu.

L'indulgence a ses limites, & le Sr. Grammont s'en étoit trop écarté par son escapade avec la Dlle Thénard. Après avoir subi la punition de quelque temps de prison, on lui a signifié son exclusion du théâtre françois, avec la défense d'entretenir aucune correspondance avec sa complice.

Nivelon & la Dlle Théodore sont également sortis de prison ; à la différence que le danseur va remonter sur les planches, sous bonne injonction pour l'avenir ; & que Théodore est exilée à trente lieues de Paris, pour avoir, au mépris des liens qui l'attachoient à l'académie de musique, contracté un engagement en Angleterre.

Notre pauvreté en sujets est extrême ; jugez-en. Dubois, le Doux & Gallet sont admis à concourir pour devenir les collègues de Gardel dans la composition des ballets. Quel rabais, après avoir eu Vestris & Noverre, c'est-à-dire les premiers talens de l'Europe !

La fureur du jeu s'est accrue à proportion des progrès du luxe. De sages loix l'ont enchainée en France, en Angleterre, en Autriche, &c. La politique en a fait un moyen de commerce, de finance & de population dans les endroits où des eaux minérales faisoient servir la santé, de prétexte aux passions les plus

effrénées. Le bourg de Spa est le plus célèbre de ces rendez-vous. Un écrivain qui paroît avoir à se plaindre de ce séjour, vient d'en tracer le tableau. Il a trempé ses pinceaux dans la bile la plus âcre : les entrepreneurs des jeux, de la redoute, du vaux-hall, du spectacle, les joueurs même reçoivent tour-à-tour leur sarcasme. Tout est, suivant l'auteur, sacrifié à ce point de vue : attirer l'argent des étrangers dans la caisse des banquiers de pharaon, de trente & quarante, de biribi, &c. Il termine sa brochure par des vœux pour que les Princes de l'Europe s'accordant à suivre ses avis, parviennent à détruire ce sanctuaire de la passion la plus effrénée dont les humains puissent être atteints... Et si ces choses ne peuvent avoir un plein effet, ajoute-t-il, nous souhaitons que le bitume, le soufre, le fer & toutes les matières qui se détrempent dans les eaux minérales des fontaines de Spa, se mêlent, s'amalgament, se frottent, s'enflamment, & anéantissent par leur explosion, ce séjour de crime, d'usure, de déprédation & de désespoir. Après quoi, les honorables entrepreneurs & leurs croupiers pourront boire de l'eau de Pouhon jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il.

Cette diatribe est écrite avec agrément & d'un style rapide. Il se trouve quelques anecdotes assez piquantes & un assez grand nombre d'observations judicieuses au milieu des déclamations peut-être un peu exagérées, dont cette brochure est remplie. Les François honnêtes & sincères qui ont fait quelque séjour dans le pays étranger, conviennent que leurs

compatriotes sont ceux de qui ils ont eu le plus à souffrir. Ils pensent en général comme l'auteur du *Tableau de Spa* sur ce chapitre, » Les Anglois, dit-il, obtiennent plus d'égards, de considération que les François,... Cependant leurs rivaux dépensent davantage, ils sont plus nombreux... Oui, mais le François en voyageant ne quitte point les ridicules de sa patrie; il porte par-tout l'empreinte de la frivolité, & l'étranger ne s'accommode pas de son air familier & confiant... Le François sous un air évaporé cache souvent un mérite réel, des qualités estimables; mais dans un lieu où l'on juge sur l'apparence encore plus que dans le reste de l'Europe, les Anglois l'ont emporté par un dehors réservé, un ton décent... D'ailleurs les François ont la foiblesse impardonnable de se déchirer, de se calomnier, de se nuire mutuellement chez l'étranger. Les Anglois au contraire se soutiennent tous : s'il arrive qu'un de leurs compatriotes perde une somme qu'il ne peut satisfaire, ils se cottisent, font payer le créancier en leur présence & forcent l'étourdi à partir sur le champ. Tel fils d'un marchand de viandes salées ou de charbon de terre se donne pour mylord; les Anglois en rient entr'eux, mais ils ne divulguent pas le secret... Le François au contraire fera la généalogie, racontera tout ce qu'il fait & ce qu'il ne fait pas de tous ses compatriotes, & cela au premier venu, sans réfléchir si son discours produira un bon effet sur celui qui l'écoute & qui rit de son inconséquence... »

On a remarqué, il y a long-temps, que l'huile répandue sur la surface de la mer, avoit la propriété d'en calmer l'agitation. « L'huile, a dit un M. Achard, ne produit cet effet que parce qu'elle est plus légère que l'eau : ainsi, une plus grande étendue de matière légère & moins sujette à se dissiper que l'huile, produira le même effet dans un plus haut degré. » D'après ce raisonnement, M. Achard propose de rendre plus difficile la submersion des navires, en y attachant des tonneaux ou des caisses de fer blanc remplies d'air. La découverte est certainement merveilleuse : la bonté en est attestée depuis plusieurs siècles, & l'on peut recueillir pour s'en assurer ; le témoignage des apprentifs nageurs, autour desquels on attache des vessies remplies d'air, & celui de tous les ouvriers qui travaillent sur l'eau. Il a fallu un faiseur de découvertes plus habile ou plus heureux que M. Achard, pour appliquer celle-ci à l'invention des diverses especes de Scaphandre, & à la construction du bateau insubmersible.

É P I G R A M M E

Librement traduite de l'Italien de Marini.

Un vieillard édenté, mais verd & dégourdi,

Chantoit d'un ton ragaillardi

Ses vieilles amours à Thémire :

La Belle l'entendit & se mit à sourire ;

Elle lui dit : On peut l'appeller Cigne, Ami,

Ton gosier est d'un Cigne & tes cheveux aussi ;

Pour prix de tes chansons une faveur t'est due ;

Je ne veux te la refuser ;

Approche, viens recevoir un baiser ;

Je ne crains point d'être mordue.

De Paris, le 14 Août 1782.

Nous nous plaignons depuis long-temps de n'avoir que des histoires médiocres & infidèles : la raison en est assez simple. La plupart de nos historiens ne traitent ce travail que comme un grand Roman, où leur imagination & leurs raisonnemens suppléent à ce qu'ils ignorent : au lieu de s'en tenir à des faits & à des détails constatés par des témoins oculaires, ou puisés dans le cabinet des ministres, ils n'emploient souvent que des mémoires suspects, ou des compilations publiées sous des noms supposés, capables néanmoins d'en imposer & de captiver notre crédulité. Comment remédier à ces abus ? par des moyens faciles. Que ceux qui se destinent à l'histoire, imitent les Anciens, inimités en ce genre : qu'ils portent comme eux la plume & l'épée ; & que vainqueurs ou vaincus, ils retracent avec fidélité, les circonstances de la défaite ou de la victoire. On exprime toujours avec force les impressions qu'on partage dans une action, & l'on doit peindre avec exactitude le détail des travaux auxquels on a eu part. C'est ainsi que M. l'abbé Robin se présente dans la carrière de l'histoire, par un nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale en 1781. Attaché à l'armée de M. le comte de Rochambeau, il en

a vu de près la discipline , la marche , les manœuvres & les succès ; c'est dans les camps , dans les tranchées , sous sa tente , qu'il décrit , souvent avec du jus d'herbe à défaut d'encre , les détails dont il vient d'être le témoin oculaire ; aussi , voit-on jour par jour le tableau des opérations de la campagne de 1781 , terminée si glorieusement par la prise de Cornwallis , de cinq à six mille Anglois , des forts de Gloucester & de la ville d'York. Il feroit à désirer que M. l'abbé Robin continuât ses observations sur la suite d'une guerre aussi intéressante. L'historien y trouveroit d'excellens matériaux , le naturaliste des détails curieux , & les gens du monde des connoissances variées sur les mœurs , les usages , le génie des Américains. Le philosophe ne verroit pas , sans une surprise mêlée d'admiration , des patriarches régénérés dans des Européens civilisés : il trouveroit ample matière à réfléchir , en voyant ces mêmes peuples , ayant une origine commune , différer d'usages , de mœurs & d'industrie dans chaque Province & souvent d'un canton à un autre. Il gémiroit sur notre dépravation , en admirant l'innocence & la magnanime confiance des femmes du *Connecticut* , qui respectent les droits de l'hospitalité jusqu'à faire partager leur couche au premier voyageur qui les réclame. « Les Américains , dit M. l'abbé Robin , sont grands hospitaliers ; ils n'ont qu'un même lit ; l'épouse chaste , fût-elle seule , le partage sans remords & sans crainte avec son hôte. Ce qu'on raconte de la vertu des jeunes Lacédémoniennes , est bien moins extraor-

dinaire. C'est cette confiance dans la vertu publique, qui m'a fait rencontrer de Boston à Providence, des femmes, de jeunes personnes, voyageant seules à cheval, en cabriolet à travers les bois, même sur le déclin du jour. » Quelques chastes, quelques simples de cœur qu'elles soient, elles n'en sont pas moins animées du démon de la coquetterie. « Je ne m'attendois guere, dit l'auteur, à retrouver des vestiges des modes françoises, jusqu'au milieu des forêts de l'Amérique; les coëffures de toutes les femmes, excepté celles des Quakers, y sont élevées, volumineuses, garnies de nos gazes : on se perd dans ses réflexions, en retrouvant dans toute la province du Connecticut, un goût si vif pour la parure, je dirois même tant de luxe avec des mœurs si simples, si pures, qui ressembtent tant à celles des anciens Patriarches. » Il n'en est pas ainsi des Dames de Boston. Au lieu de poudre, elles lavent leurs cheveux avec de l'eau de savon, ce qui, selon M. l'abbé Robin, ne leur méfied pas toujours, parce qu'elles les ont d'un blond agréable. Les plus recherchées commencent cependant à adopter la maniere européenne. Elles sont grandes, bien proportionnées; leurs traits sont généralement réguliers, leur teint est blanc sans couleur. Elles ont moins d'agréments, moins d'aisance que les Françoises, mais plus de noblesse; j'ai cru même leur trouver quelque chose de ce qui caractérise les chefs-d'œuvre des artistes de l'antiquité... A vingt ans elles n'ont déjà plus la fraîcheur de la jeunesse; à trente-cinq ou quarante, elles sont

ridées, décrépites. Les hommes se montrent presque aussi prématurés. . . . J'ai parcouru tous les cimétieres de Boston; on y est dans l'usage d'y mettre sur chaque sépulture les noms & les âges : j'y ai trouvé que la vie du plus grand nombre des morts, dans la classe de virilité, n'alloit guere qu'à cinquante ans; j'en ai vu très-peu de soixante, presque pas de septante, & je n'en ai pas rencontré au-delà.

» Quoi qu'on ait pu dire de la disposition des Américains à rentrer dans le sein de leurs freres, il paroît au contraire que l'inimitié, que la haine qui subsiste entre les deux peuples se manifeste dans les moindres circonstances. »

Les officiers Anglois, après avoir défilé devant les deux armées à l'évacuation d'York, eurent, en revenant, l'honnêteté de saluer jusqu'au moindre officier françois, ce qu'ils ne firent pas même aux Américains du premier grade. . . . Le lendemain de la capitulation, les officiers prisonniers vinrent voir nos tranchées, mais lorsqu'ils se présenterent à celles des Américains, ceux-ci les repoussèrent. . . .

» L'aventure qui arriva au fameux Tarleton, toute plaisante qu'elle est, n'en est pas une preuve moins parlante. Par le IV^e article de la capitulation, *il étoit entendu que la propriété des habitans qui seroit entre les mains de la garnison d'une maniere visible, pourroit être réclamé.* Tarleton vint dîner chez un de nos officiers; il étoit monté sur un superbe cheval, & accompagné de quelques aides de camp françois; un Américain l'aperçut, & reconnut son cheval; il courut à lui, l'arrêta, le força de met-

tre pied à terre, en lui faisant beaucoup de reproches désagréables. On fut obligé de lui en prêter un mauvais, avec lequel il arriva chez les officiers, qui ne furent pas peu étonnés de voir le général anglois dans un équipage aussi humble.

Les *Mélanges d'une grande bibliothèque*, connus depuis quelques années, paroissent avec autant de rapidité que d'exactitude, & l'on s'en étonne, en considérant qu'ils sont le résultat d'un travail fatigant, insipide même, où la satisfaction de cueillir quelques fleurs dans un champ vaste & aride, est, pour ainsi dire, le seul dédommagement & la seule récompense. Le volume qui vient de paroître offre des détails assez curieux, dans les mémoires des cinq plus grands personnages militaires du seizième siècle; l'amiral de Coligny, les maréchaux de Vieilleville, de Tavannes, de Montluc & de Biron. Elevés aux premiers postes du royaume, ils y parvinrent chacun par des routes fort différentes. Vieilleville, qui est le moins cité dans le monde, est pourtant l'un d'eux qui rendit les plus longs & les plus essentiels services à la France. Il débuta de bonne heure & heureusement dans la carrière des armes, où il s'acquitta, pendant le cours de plus de cinquante ans, l'estime & la reconnoissance des Rois François I, Henri II & Charles IX. Il n'en fut pas plus heureux, il mourut empoisonné dans l'instant où il alloit recevoir une juste récompense de ses travaux par la place de Grand-Connétable. Ce fut le hasard qui lui fit prendre le parti des armes. Il étoit en qua-

lité d'enfant d'honneur auprès de Madame Louise de Savoie, mere de François I, & y remplissoit à peu près les fonctions dont s'acquittent aujourd'hui les papes : peut-être trop de vivacité ou un peu d'étourderie fut-elle la cause qu'il s'en acquitta négligemment ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le premier maître d'hôtel de cette princesse, jugea à propos, non-seulement de le lui reprocher, mais il eut l'imprudence de lui donner un soufflet. Vieilleville furieux, proposa à son supérieur de se battre l'épée à la main, & sur son refus il lui passa la sienne à travers le corps. Il s'échappa de la cour & fut rejoindre le maréchal de Lautrec qui commandoit en Italie. Le premier exploit militaire auquel il eut part, fut l'attaque & la prise de Pavie, d'où il passa dans le royaume de Naples, & y donna dans diverses occasions, des marques de bravoure au-dessus de son âge. Le trait suivant prouve qu'il n'avoit pas moins d'adresse & de présence d'esprit. « Lautrec se voyant en état d'assiéger Naples par terre, tandis que la flotte de Philippe Doria, la bloquoit par mer, Vieilleville, qui desiroit se signaler, trouva qu'il avoit plus beau du côté de la mer que de celui de la terre. Avec l'agrément de Lautrec, il alla trouver Doria, & lui demanda le commandement d'une de ses galeres. Il l'obtint. Deux jours après, l'occasion qu'il desiroit se présenta ; deux galeres ennemies sortirent du port de Naples, & voulurent combattre contre la sienne seule ; mais il se défendit si bien qu'il les mit en fuite, il osa même les poursuivre, lorsqu'à l'entrée du port,

une des deux revint sur lui, l'accrocha, & il se livra d'un bord à l'autre un rude combat. Cependant quelque effort de valeur que fit notre jeune héros, il fut obligé de se rendre prisonnier. La Galere victorieuse le ramenoit en triomphe dans le port de Naples, lorsqu'elle y apperçut celle qui avoit fui la première, amarrée à l'un des côtés du môle; le capitaine & les principaux officiers qui la commandoient, pendus au bout des vergues de leur bâtiment. Telle étoit la punition que le Vice-Roi de Naples avoit jugé à propos de leur infliger pour prix de leur lâcheté. Ce spectacle faisoit d'horreur & de crainte ceux entre les mains de qui Vieilleville étoit tombé: il faisoit avec une présence d'esprit admirable cette disposition de ses vainqueurs, & sans leur donner le temps de réfléchir que la différence de leur succès devoit en apporter une grande dans le sort qui les attendoit, il augmenta au contraire leurs alarmes, & employa tant d'éloquence, qu'il leur persuada de ne pas s'y exposer. Il alla plus loin, il les engagea, & y réussit, à passer du service de Charles-Quint à celui de François I. Le prince d'Orange qui commandoit dans Naples, s'étant apperçu de cette manœuvre, & ne pouvant manquer d'en être très-surpris, envoya une troisième galere pour s'en assurer. Vieilleville la laissa approcher, ce qu'elle faisoit avec d'autant plus de confiance qu'elle voyoit toujours le pavillon françois abaissé & l'impérial élevé: mais aussitôt qu'elle fut engagée, la décoration changea; l'étendard blanc fut élevé des deux côtés,

& la galere napolitaine forcée de se rendre. » Ces mémoires ne sont pas purement militaires; c'est un répertoire d'anecdotes, de notions & de connoissances utiles & intéressantes. On y trouve la simplicité, les ridicules & les défauts de ces vieux aïeux dont nous sommes, à tant d'égards, si déchus, & auxquels nous sommes, à tant d'autres, si supérieurs. Voulez-vous les voir en beau? Ecoutez Tavannes, recevant Charles IX en 1564, aux portes de Dijon, dont il étoit gouverneur: sa harangue noble, laconique, est celle d'un militaire aussi fier qu'éloquent. « Sire, lui dit-il, en mettant la main sur son cœur, *ceci est à vous*, & portant la main sur la garde de son épée, *voici ce dont je me sers pour le prouver.* » Mais que devient ce même Tavannes quand on le suit aux Conseils, ou dans sa vie privée; qu'on le voit opiner aux uns, approuver le massacre de la S. Barthelemi, & dans l'autre se livrer aux extravagances les plus folles & les plus ridicules. Membre de cette compagnie; connue dans Paris sous le nom de *bande enragée*, il cherchoit les aventures de toute espèce, & formoit des entreprises aussi périlleuses qu'inutiles. Il faisoit des paris de traverser des rivières à la nage, de se jeter dans des puits, de passer à travers les flammes. Cette bande effrénée avoit imaginé une nouvelle maniere de se promener dans la ville; c'étoit de courir de toit en toit, & quelquefois de sauter d'un côté de la rue à l'autre. Tavannes gagna une somme considérable, en sautant à cheval, en présence de la Cour, alors à Fontai-

nebleau , d'un rocher sur un autre éloigné de vingt-huit pieds. Tavannes se livra long-temps à cette effervescence , & l'auteur des Mémoires dit que la tête du maréchal , à plus de soixante ans , avoit encore quelques traits de ressemblance avec celle du page de François I & du Guidon de Genouillac. (*)

On ne cesse de voir éclore chaque jour de nouvelles compilations : il s'en faut bien qu'elles aient toutes le même intérêt que celle dont je viens de parler. Mais on a tant écrit qu'il n'en est point où l'homme qui a lu le plus ne puisse trouver quelque chose de neuf. Le grand nombre de recueils poétiques & anecdotiques qui ont fait gémir les presses , n'a point empêché M. D. L. P. de trouver assez d'épithètes éparées çà & là & d'anecdotes peu connues pour en former deux gros volumes. Vous vous rappelez sans doute cette épithète du Maréchal de Saxe , par M. d'Alembert.

Par le malheur instruit dès ses plus jeunes ans,
Cher au Peuple , à l'armée , au Prince , à la victoire,
Redouté des Anglois , haï des courtisans ,

Il ne manqua rien à sa gloire.

Mais celle-ci aura peut-être pour vous, Monsieur , le mérite de la nouveauté.

De combats , de plaisirs tour à tour occupé,
Je pars , je suis vainqueur ; je reviens & je tombe

(*) Il avoit été l'un & l'autre.

De mon char sur un canapé,
Et du canapé dans la tombe.

Ce couplet adressé au duc de Vendôme,
figure au rang des épitaphes singulières :

Célebre par ses prouesses,
De Bacchus & du Dieu Mars
Vendôme dès sa jeunesse
A suivi les étendarts.
Venus quelquefois friponne
Respecta peu sa personne ;
Et Bacchus l'enivra... Mais
Mars ne lui manqua jamais.

Passons aux anecdotes ; en voici quelques-unes. « Le fameux Duc d'Albe, au lit de la mort, eut horreur des torrens de sang qu'il avoit versés en Flandres, soit dans les combats, soit sur les échafauds. Ses remords & son effroi parvinrent jusqu'à Philippe II son maître. Ce Prince lui fit dire, pour le consoler, qu'il prendroit sur soi le sang qui avoit été répandu par ses armes, mais que le Duc répondroit de celui qu'il avoit fait couler sur les échafauds. — Le fameux Jean Bart amené à Versailles, par le Chevalier de Forbin, fumoit dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Louis XIV l'ayant fait appeller, lui dit : Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. Vous avez bien fait, Sire, répondit le marin en retournant à sa pipe. Cette réponse ayant excité un grand éclat de rire parmi les courtisans qui la trouvoient aussi absurde que bru-

tale : vous vous trompez , Messieurs , leur dit gravement Louis XIV, cette réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut & qui compte m'en donner bientôt des preuves. L'événement justifia la prédiction du Roi. — Mlle de Scuderi écrivoit un jour au Comte de Buffi-Rabutin : votre fille a autant d'esprit que si elle vous voyoit tous les jours , & elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vu. »

On répète à l'opéra trois nouvelles pieces , de trois compositeurs qui n'ont point encore travaillé pour ce théâtre : ce sont , à ce que l'on croit , autant de chûtes qui se préparent. Un M. Candeuil a rassemblé dans l'une de ces pieces ce qui lui a paru de convenable au sujet , dans les ouvrages des musiciens aimés du public. Piller est un assez bon moyen de suppléer à la stérilité de son génie , mais les amateurs aiment autant qu'on laisse les choses à leur place. Le second opéra est de l'abbé Vogler , de Manheim : il éprouvera que pour nous plaire , il ne suffit pas de faire de la musique savante ; le troisieme est d'un maître de clavecin nommé *Edelman* , qui y montre l'heureuse mémoire dont il est doué. Des talens qui ont bien plus de droits à nos suffrages , ce sont ceux que le goût & les graces accompagnent. Les Italiens ont fait depuis quelque temps l'acquisition de nouveaux sujets qui ramènent à leur théâtre l'affluence qu'en écartoit l'éternelle répétition des mêmes pieces. On y distingue particulièrement la Dlle Gavaudan dont la voix agréable & flexible est réunie à une figure remplie de finesse

& d'expression. Cette charmante actrice réunit tous les droits à la faveur du public. Quatre de ses sœurs doués de talens distingués les ont consacrés à nos plaisirs : on connoît celle qui est depuis quelques années à l'opéra : la plus jeune attachée maintenant à un théâtre de province (*) y perfectionne des talens qui l'appelleront un jour sur le premier théâtre de la nation. La voix la plus sonore & la plus étendue , la figure la plus intéressante , une intelligence qui se trouve rarement réunie aux dons les plus agréables de la nature , la désignent pour remplacer l'une des actrices que nous regrettons , lorsque le travail & l'usage du théâtre lui auront appris à faire valoir ses heureuses dispositions. C'est une espèce de phénomène & bien fait pour intéresser les amateurs des arts , qu'une famille entière dévouée aux talens aimables & possédant tout ce qui peut y ajouter de l'agrément.

L'ALLURE DE MES CONFRERES,

Un jeune Clerc du Châtelet
Parfumé de rose & d'œillet,
Plus étourdi qu'un prestolet,
Va promenant son feu follet
De la fontange au bavolet;
Auprès d'un tendron qui lui plaît
Défile un galant chapelet,
Dérange un peu le mantelet,
Baïse la croix, le bracelet,

(*) Mlle Gavaudan la jeune est maintenant au théâtre de Liege.

Dit un bon mot, tourne un couplet;
 Gage d'un bonheur très-complet;
 A table en mangeant un poulet
 Rit au nez de maître Rollet,
 Et glisse à Madame un billet
 Sous l'affiette ou le gobelet...,
 Vive les Clercs du Châtelet.

Par un clerk de Procureur.

De Versailles, le 16 Août 1781.

DEPUIS l'arrivée de M. le Comte de Grasse on semble le plaindre & l'excuser. Un seul domestique faisoit son cortège. La noblesse le protege, sa fortune est immense; aussi ses amis sont remplis de confiance dans l'issue du conseil de guerre qui le jugera: il est vrai que ses adversaires sont puissans: M. de Bougainville, contre lequel il porte neuf chefs d'accusation, est chaudement soutenu par la maison d'Orléans, mais on trouvera le moyen d'arranger tout cela: chacun a sans doute fait de son mieux; le sort a voulu que les choses tournassent mal; c'est le sort qui a tort, on mettra les parties hors de cour, & les intérêts particuliers, les affections personnelles, des chefs de la nation & des armées continueront à être au nombre des causes qui doivent à jamais influencer sur nos destinées.

De Paris, le 20 Août 1781.

M. de Grasse a eu un entretien d'une demi-heure avec le Roi: il a dîné chez le Ministre de la marine; on l'a vu se promener d'un

air satisfait au milieu des courtisans. Ainsi plus de conseil de guerre ; il n'a d'autre jugement à craindre que celui du public , & il en fera quitte pour ne paroître ni aux promenades , ni au spectacle , ni dans les ports de mer. Plus la cour semble le disculper , plus la ville l'inculpe , & les discours des capitaines des corsaires & de navires marchands arrivés des Indes occidentales , ont renouvelé les cris & les murmures contre lui.

C'est aujourd'hui qu'a dû commencer la terrible symphonie du détroit. On commence à craindre que l'escadre Angloise n'entre dans Gibraltar , n'y jette des hommes & des provisions & n'en reparte sans que les lourdes machines que conduit Don Cordora puissent y mettre obstacle. On assure que le Gouverneur Elliot n'a besoin que de munitions pour mettre en jeu des machines infernales qui valent bien les fameuses batteries flottantes & les enverront avec l'Armada de Philippe II.

On est occupé ici d'une affaire fort singulière qui vient de se passer dans un régiment étranger. Un jeune officier dont l'extérieur n'annonce pas beaucoup d'esprit , avoit été envoyé dans la capitale pour ce qu'on appelle faire des hommes. Au bout de six semaines il a fait passer au régiment douze grands gaillards bien bâtis , qui peu après ont été suivis de huit autres. La surprise de l'Etat-Major a été extrême : le jeune homme reçoit ordre de revenir , tombe malade en route , & arrive cinq jours trop tard à la garnison. A peine a-t-il paru qu'on le traîne en prison. Le Lieutenant

Colonel avec main-forte vient saisir ses papiers parmi lesquels se trouvoient les certificats de médecin qui justifioient son retard ; on les met en pieces , enfin on arrache l'uni-forme à ce malheureux officier , & on le conduit hors des portes de la ville avec défenses de se réclamer jamais du régiment. Il rencontre la maréchaussée qui l'interroge ; l'injonction qui lui a été faite l'effraie , ses réponses sont vagues & embarrassées ; il est pour la seconde fois mis au cachot : enfin il raconte son histoire ; on fait venir un officier du régiment ; la liberté lui est rendue , mais les défenses qui lui avoient été faites lui sont renouvelées avec des menaces terribles. Ce jeune officier est arrivé ici : son infortune a intéressé quelques protecteurs ; il a fait parvenir au Roi un mémoire dans lequel il demande justice ou un échafaud. Ce mémoire est écrit avec la plus grande énergie , les détails dans lesquels on y entre sur les vexations intérieures de la justice militaire font frémir d'horreur.

De Paris, le 21 Août 1781.

De tous les problèmes de l'histoire, celui de l'*Homme au masque de fer*, est, sans contredit, l'un de ceux qu'on ait le plus débattus. Le P. Griffet, Voltaire & quelques autres ont établi leur opinion sur des raisonnemens & des témoignages également persuasifs. Mais qui a dit vrai ? c'est ce que nous ignorerons peut-être toujours. Voici encore un nouveau masque à soulever. Le héros est, si j'ose le dire,

encore plus curieux que la malheureuse victime de Louis XIV. C'est un être atroce , qui , pour assouvir sa haine contre son Roi , s'est rendu son bourreau. En vous faisant part de ce trait historique peu connu , je crois donner une ample matière à vos réflexions & à vos recherches.

Le Lord.... d'une des premières maisons d'Angleterre , qui occupoit auprès du Roi Georges II un poste digne de sa naissance & de son mérite personnel , & qui fut un des chefs de l'armée Angloise à Dettinghen , fut disgracié presque à la suite de cette affaire , pour avoir osé donner à son Souverain le conseil d'un sujet prudent & attaché. La considération publique le consola : il se rendit à Londres , pour se retirer dans ses terres en Ecosse. Quelques jours avant son départ , il rassembla beaucoup de monde à un souper brillant : vers la fin du repas , un inconnu lui fit remettre ce billet. « Je fais mon compliment à Milord ; jamais son mérite n'a plus éclaté. Je voudrois lui donner des preuves réelles de mon estime : qu'il se rende donc ce soir , à huit heures , dans la Cité , rue ; il y trouvera une allée obscure vis-à-vis l'enseigne de.... Il entrera dans cette allée , montera au plus haut de la maison ; il heurtera , & on aura soin de lui ouvrir. Qu'il vienne seul , on l'attend à l'heure marquée. » Le Lord dédaigna cette invitation , qu'il regardoit comme les préliminaires de quelque bonne fortune : le lendemain , il reçut ce nouvel écrit. « Je vous avois cru , Milord , digne de votre réputation ; me

ferois-je trompé ? On veut bien encore vous offrir une occasion de réparer votre faute ; on vous attend aujourd'hui à la même heure qu'hier. Songez que passé cette journée, vos torts deviendroient irréparables. » L'amour-propre du Lord se sentit offensé de ce ton impérieux : il résolut, autant par colere que par curiosité, de se rendre à l'endroit indiqué. Il monte au cinquieme étage d'une maison ; il entre & traverse avec inquiétude une es-
pece de bouge qui le conduit à une chambre éclairée d'une lampe ; il voit avec émotion, un vieillard accablé d'années, à qui une longue barbe descendoit jusques sur la poitrine,
— *Lord, dit-il, je suis charmé de vous voir ; votre réputation me flatte : asseyez-vous, & ne craignez rien d'un homme de cent vingt-cinq années.*
— Le Lord s'assied, toujours dans la surprise & dans l'attente de l'issue d'une aventure aussi extraordinaire. — « Votre sagesse dans vos conseils donnés au Roi, & son injustice sont parvenues jusqu'à moi, poursuit le vieillard ; le ciel va vous récompenser par mes mains, de vos vertus : vous êtes digne du sang des ***. N'avez-vous pas eu besoin de papiers fort importants pour votre fortune, pour votre famille & votre noblesse ? — Oui, répond le Lord avec vivacité : on ne fait pas quelle fatalité ces papiers ont été perdus. — Eh bien, continue le vieillard, ces papiers vont vous être remis : vous voyez cette cassette ? Prenez cette clef & ouvrez. » Le Lord s'en saisit, ouvre, jette un coup d'œil sur les papiers, & s'écrie : « Homme généreux, puis-je
assez

assez vous témoigner ma reconnoissance ? ... à qui dois-je un service si rare ? ... — Tu es mon enfant, répond le vieillard, fondant en larmes viens embrasser ton malheureux bifaïeul. — Mon bifaïeul, s'écrie le Lord frappé d'une surprise inexprimable. — Oui, tu me dois ton sang. Ecoute, mon fils ; peut-être sont-ce mes derniers accens ; prête-moi l'oreille & tremble. »

» Tu connois les fureurs de notre nation, disons plutôt ses crimes ; ils ont tous été réunis dans la condamnation de Charles I, notre Roi légitime : tu fais qu'il a perdu la vie sur un échafaud, qu'un homme masqué lui a tranché la tête ; que, jusqu'à présent, cet homme a été inconnu ? — En auriez-vous connoissance ? — Oui, je le connois, poursuit le vieillard au milieu des pleurs & des sanglots : ce monstre, ô mon fils, cet homme abominable, digne de tous les supplices, c'est c'est moi. — Vous ? — Moi-même c'est moi qui ai été le bourreau de mon Roi ; la vengeance m'a pu conduire à cet énorme attentat : il m'avoit toujours haï sans raison ; j'avois éprouvé de sa part des injustices, des violences un dernier affront ... Enfin, je le détestois : je me livrai entièrement à Cromwel ; je servis ses complots, ses crimes. Je lui frayai le chemin du trône ; je ne cherchois qu'à me venger ; je n'exigeai de l'usurpateur qu'une seule récompense de mes perfidies : je lui demandai qu'il me fût permis je dirai-je ? ô ciel ! de porter la main sur mon Roi de lui arracher la vie Cromwel

m'accorda tout ; & je suis cet homme maqué qui a été le bourreau du meilleur des Rois. — Vous mon pere, vous le bourreau de Charles I!... — Voilà où m'a porté la rage de la vengeance. Depuis ce jour affreux, mon cœur a été déchiré par toutes les furies ; je me suis banni de ma patrie : le ciel, pour me punir, a voulu étendre ma vie au-delà des bornes de la nature. Après avoir erré un nombre d'années dans toute l'Europe, inconnu à ma famille, à mes amis, au monde entier, dans la plus profonde indigence, je suis venu mourir dans mon pays, dans ce pays que j'ai privé d'un Roi.... Mon enfant, tu frémis, je te fais horreur ; je suis en exécration à moi-même. Va, fais un spectacle si odieux, fais ! que mon exemple instruisse des excès auxquels un homme vertueux jusqu'alors, peut s'abandonner, quand il est égaré par la vengeance.... »

Si jamais modération fut étonnante, c'est assurément celle dont usent nos journalistes envers M. de Cailhava : quoi ! pas un seul petit mot de leur part, en représailles contre sa fa-
 tyre ! mais cela tient du prodige. Il paroît pourtant une petite brochure de quatorze pages, où l'on croit appercevoir un défenseur des journalistes : mais cet anonyme est si doux, si doux.... & puis, il date de Pontoise après avoir considéré les journalistes comme les conservateurs du goût & de la pureté du langage, voici comme il termine ce qui le concerne. « Disons le mot : tout homme qui craint les journalistes, avoue par-là sa foiblesse »

blesse. La critique est-elle fondée ? profitez des avis qu'on vous y donne. Est-elle injuste ? moquez-vous du journaliste, & le public vous aidera. » Et puis par là dessus, le bouquet de la brochure en une note sententieuse que je mets ici tout au long. « L'auteur ne veut pas dire par ces paroles, que, sous prétexte de se moquer des journalistes, on doive avilir la scène, en y traduisant des écrivains dont il faudroit au contraire méditer les ouvrages. »

En vous parlant encore du succès soutenu d'*Esopé à la foire*, je parierois, Monsieur, que vous me prendrez pour le prôneur mercenaire ou l'ami de l'auteur. Une pièce de mérite aux boulevards ! oh, parbleu, c'est nous la donner belle, allez-vous dire. Il faut pourtant que vous vous fassiez à cette nouveauté-là. — Mais qui m'en convaincra ! — Son succès. — Peut-il être plus grand que celui des *Battus paient l'amende* ? — Le public ! — Mais cet assemblage de filles, de filoux & d'oisifs ignares peut-il être un public compétent ? ... Alte-là, Monsieur, prenez une toute autre idée des spectateurs d'*Esopé à la foire*. Je pourrois vous citer grand nombre de personnages que j'y ai vus, & dont les connoissances, le goût & l'opinion peuvent sans doute fixer le jugement d'un ouvrage : je n'en nommerai qu'un, qui à cet égard, est certainement irrécusable ; c'est M. d'Alembert : oui, Monsieur, lui-même ; ce philosophe m'a d'abord frappé dans la foule, je n'osois m'en croire, mais je l'ai vu, & j'ai vu même applaudir. Tout cela ne suffit-il pas pour vous persuader ? devenez donc juge vous-

même; je vais vous donner une idée de la
pièce. Esope est à la foire, & chacun l'y vient
voir pour son argent. Par exemple, je ne con-
çois guere par quel hafard Esope se trouve là
rangé près de Polichinelle. Qu'il soit à la cour
d'un Roi, cela m'étonne peu, tant d'autres
philosophes y sont à gages. Qu'il soit à la ville,
à Cythere, tout cela est assez vraisemblable;
mais à la foire!.. enfin il y est, & chacun
l'y va voir. Le premier qui y court est son
enthousiaste. Il s'exhale en éloges, en voyant
le moraliste esclave. Esope l'arrête par cette
fable dont le sens est aussi juste qu'élevé.

Un baril de poudre à canon,
Dans un coin d'arsenal s'accoutumoit d'avance

A parler sur un très-haut ton,

Trop vain, trop fier d'une existence
Qui devoit la ravir peut-être à bien des gens;

Il insultoit un grain d'encens
Qui réclamoit sur lui le droit de préséance;

Il le taxoit de suffisance,
D'oser même prétendre à la comparaison,

Il faisoit avec complaisance,
La longue énumération

Des ravages affreux qu'il nommoit ses conquêtes,
L'encens d'un mot fut l'arrêter;

Crois-moi, dit-il, je gâte plus de têtes
Que tu n'en peux faire sauter.

Un auteur satyrique & un bossu se présen-
tent tour-à-tour; Esope bourre l'un d'importan-
ce & console l'autre de sa bosse. Un payfan
& une payfanne y viennent aussi. Le mari est

jaloux depuis qu'un beau Monsieur s'est avisé
d'en conter à sa femme. Le menage va mal :
Esopé veut y remettre la paix & la confiance,
& leur conte cette fable charmante.

De branche en branche un amoureux pierrot ;

Poursuivoit une fauvette

Qui le fuyoit, fidelle à son linot.

Pour échapper à sa défaite ,

Tremblante, elle s'élance au plus joli des nids.

Le moineau franc y vole , apperçoit des petits

Caressés par leur mere , & soudain fait retraite.

Mes bons amis, en paix désormais aimez-vous.

(à la Paysanné.)

Ma fauvette vous offre un bel exemple à suivre.

(au Paysan.)

Laisse parler la femme & ne sois plus jaloux.

Un des apologues les plus saillans , l'un de
ceux qui a paru faire le plus de plaisir , est
celui dans lequel Esopé fait , sous l'emblème
d'une guenon , d'un perroquet & d'une pa-
gode , la satire la plus plaisante & la plus
vraie d'une petite maîtresse , d'un petit maître
& d'un abbé qui sont venus s'ébaudir de la
maussade tournure du pauvre Phrygien. Mais
une scene qui a été fort goûtée , & sur-tout
vivement applaudie par ceux qui ont cru y
reconnoître une critique indirecte , est celle
d'un protecteur subalterne , qui faisant parade
de son existence , dit à Esopé.

. Moi , qui prouve au besoin

Un demi siecle de noblesse !

Dont la fille a pensé vingt fois être Comtesse.
 Moi, moi ! qui viens enfin, pour bâtir un hôtel,
 D'acheter un marais.

E S O P E.

Voilà de la richesse

Le pouvoir & l'abus cruel !

En pierres transformant des végétaux utiles,
 Elle appauvrit nos champs pour agrandir nos villes.

Souvent où je vois un Palais,
 Le verger qu'il remplace excite mes regrets,
 Ce portique élégant, ces colonnes de marbre

Pour moi ne vaudront jamais l'arbre

Sous lequel j'aurois pris le frais.

Cette réplique est pleine de bon sens & de philosophie ; mais c'est sur-tout l'application qu'on en a faite au bouleversement du jardin du palais Royal, qui a fait sa fortune.

Ces portiques, ces colonades commencent au reste à trouver des admirateurs. On a dit qu'ils donnoient au jardin du palais Royal, l'air d'un jeu de trou-madame. Vous avez ri quelquefois, Monsieur, de comparaisons moins heureuses & moins plaisantes : aussi attribue-t-on celle-ci à Mlle Arnoult qu'il en faut croire sur ce chapitre, a dit un autre faiseur de calembours, car elle se connoît à ce jeu mieux que personne.

La Dlle Théodore est non-seulement exilée, mais encore oubliée. Voilà bien le public ! une Dlle Dupré vient de débiter dans son genre de danse à l'opéra, & l'y a remplacée

dans l'opinion dont elle jouissoit relativement à son talent. Elle n'est pourtant pas sans défauts ; ses bras ne répondent pas à ses jambes , & l'on ne trouve guère en elle qu'une danseuse exercée , sans grace , sans maintien ; mais ce sont des vices de province tolérés sur le théâtre de Londres d'où elle sort , que celui de Paris corrigera sans doute.

Les marques réitérées d'une austère justice de la part du Roi , lui ont fait attribuer , lors de l'affaire de M. de Chab... fils , & d'un procureur , un jugement par lequel S. M. enjoignoit à ce Seigneur une prompte & authentique réparation envers l'offensé ; lui défendant en outre de reparoitre de six mois , ni à la cour , ni aux spectacles de la capitale. D'un Roi bon & juste , c'étoit inconsidérément faire un despote , qui regardoit les loix comme inutiles dans cette circonstance. Ce bruit vient d'être absolument détruit par le jugement que le Parlement a rendu sur cette affaire. Le procureur-général en avoit pris fait & cause , comme d'une affaire qui intéressoit tout citoyen , & de plus un corps dont il est le chef. La Cour s'étant peut-être regardée elle-même offensée dans cet outrage envers un homme de robe qui , dans la foule pouvoit être aussi bien Magistrat que Procureur , a sérieusement pris en considération les conclusions de son Procureur-général & a prononcé : que ledit M. de Chabr... payeroit , par forme de réparation civile audit Procureur , & de son consentement , aux pauvres de la conciergerie & de la paroisse St. Sulpice , la somme de six mille

livres ; qu'il signeroit au greffe de la Tournelle une réparation par laquelle il reconnoîtroit ledit Procureur pour un très-honnête & galant homme , à défaut de laquelle , l'arrêt en tiendrait lieu ; lui défend la récidive à l'avenir , & par dessus tout cela , le condamne en trois cens affiches , sur lesquelles cinquante seulement seront affichées.

Le soir même , M. Mort. . de Chabr. . . est parti pour le siege de Gibraltar , où il donnera sans doute des marques de valeur mieux placées.

Un homme qui partageoit le sort de la plupart des maris de cette capitale , sans être doué de la même résignation , a voulu se séparer de sa femme. Le jour convenu , on fait venir celle-ci à une assemblée de parens chez le Magistrat. Les discussions furent si longues qu'il étoit plus de neuf heures lorsque la séance finit , sans qu'on décidât rien. Au bout d'une heure , la femme revient ; représente au Magistrat que les portes du couvent qui , suivant l'usage , lui servoit de demeure jusqu'à la décision de l'affaire , étoient fermées , & lui demande un asyle pour elle & son domestique , afin de ne pas être exposée à de nouveaux soupçons de la part d'un mari jaloux. Après quelques réflexions d'un côté & beaucoup d'instances de l'autre , le juge fait préparer dans son hôtel , deux chambres convenables. Le lendemain un frère du mari arrivant chez le Magistrat , reconnoît sous la livrée de son frère , l'amant de sa belle-sœur qui lui donnoit le bras pour monter dans un fiacre.

Confondu & de l'apparition & du coſtume que portoit le galant, il va demander à l'homme de robe pourquoi il rencontre à ſa porte & l'épouſe infidelle & l'homme qui cauſoit la déſunion des époux. On peut ſe figurer la ſurpriſe du Magiſtrat, en voyant que ſa complaiſance l'avoit conduit à être le M..... d'une coquine audacieuſe. On a voulu étouffer cette affaire, mais la malignité a eu ſoin de la publier. Dans l'état actuel des mœurs, il eſt naturel que la conduite de la femme obtienne des ſuffrages. On plaiſante principalement ſur la nature des fonctions que le Magiſtrat a bénévolement remplies, mais on ſ'accorde auſſi à convenir qu'en affaire d'amour, les femmes poſſèdent au ſuprême degré le génie inventif qui ſait triompher de tous les obſtacles.

V E R S

Pour le portrait de M. d'Alembert.

Du Philoſophe aimable il offre un vrai modele;

Il agit comme il penſe, il ſent ce qu'il écrit,

Et ſon cœur avec ſon eſprit

Peut ſeul entrer en parallèle.

De Paris, le 28 Août 1782.

LES auteurs ne manquent jamais de prétexte lorsqu'il s'agit de faire revivre leurs ouvrages : tantôt les éditions ſont épuifées, tantôt elles ſont incorrectes. M. le chevalier de B.,

nous dit, par l'entremise d'un éditeur, que de toutes celles qui ont paru de ses poésies & de ses piéces fugitives, celle qu'il fait paroître est la seule qu'il avoue & qui mérite de l'être, soit par son exactitude, soit par la suppression de beaucoup de piéces qu'on lui avoit faussement attribuées, soit par la nouveauté de quelques-unes qui n'ont point encore été imprimées, en sorte que M. le chevalier de B... défiguré jusqu'à présent ne paroît que d'aujourd'hui sous ses véritables traits. Dans tout autre temps cette ruse littéraire ne mériteroit pas qu'on s'y arrêtât, mais dépourvu de toute nouveauté, il faut bien batailler contre l'aridité du moment. Jettons donc un coup d'œil sur ce recueil enfin approuvé de son auteur, M. le chevalier de B... On y trouve des *contes*, des *lettres*, des *madrigaux*, dans lesquels regne beaucoup de liberté d'esprit & souvent d'expression. Par exemple, au milieu de l'admiration qui lui rappelle le souvenir d'une de ses Princesses de roman, il s'écrie : « O ! la charmante Princesse ! elle étoit tout à la fois bonne reine, bon roi, bonne femme & bon philosophe : elle étoit encore plus ; elle étoit bonne jouissance. Hélas ! je ne le sus que pendant quinze jours, au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même, obligé de sortir de son royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher, & de repartir pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités & aux plus grandes disgrâces, ne méritant ni les unes ni les autres. » Qu'un chevalier & sur-tout un chevalier de B... eût écrit des lettres sans

quelques petits calembours ; oh ! c'eût été pour lors qu'on n'auroit pu le reconnoître sous ses véritables traits : aussi n'a-t-il pas manqué d'en fourrer par-ci par-là , quelques-uns. En voici un qui a le très-précieux mérite de faire épigramme. M. le chevalier de B... étoit chez Voltaire ; en rendant compte à sa mere, de la maison du Patriarche du Ferney , il lui dit : » Il y a ici madame Denis & madame Dupuis, née Corneille. La seconde est remarquable par ses grands yeux noirs & un teint brun ; elle me paroît tenir plus de la Corneille que de Corneille. » Ne croyez pas pourtant que M. le chevalier de B... soit toujours sur le ton plaisant, il n'a pas fait à la vérité , mais il a traduit toute une tragédie de Sénèque , intitulée *Hyppolite* , & même il l'a traduite avec assez de nerf & de vérité. On voit par cette traduction que Racine n'a été que le versificateur de sa Phedre , & que Sénèque lui a fourni d'un bout à l'autre la matiere & l'intrigue.

M. le chevalier de Boufflers a montré dans la traduction de quelques odes d'Horace , un talent supérieur à celui qu'on lui connoît pour les petites pieces fugitives. Voici quelques stances de l'ode *Restiùs vives, Licini*.

Entre les deux excès il faut chercher un point,
Le nocher craint l'écueil aussi bien que l'orage ;
Sans risque en pleine mer, on ne s'élève point,
Et sans risque on ne peut s'approcher du rivage.

Heureux qui sait priser la médiocrité ;
Et qui de ce trésor satisfait pour la vie ,

Loin à la fois du faste & de la pauvreté;
N'excitera jamais le dégoût de l'envie.

Le vent aime à briser le chêne audacieux;
C'est au sommet des monts que frappe le tonnerre;
Et ces superbes tours qui menaçoient les cieux,
Avec plus de fracas s'écroulent sur la terre.

Le sage qui prévoit les retours du destin
Espère aux jours de deuil, & tremble aux jours de
fête :

Il fait que rien n'est stable & que la même main
Forme & dissipe la tempête.

Souvent les dons du ciel suivent de près ses coups:
A qui pleure aujourd'hui, demain il peut sourire,
Phœbus laisse aux neuf sœurs enchaîner son courroux,
Et détendre son arc pour remonter sa lyre.

Oppose un front serein au sort trop rigoureux;
Pour qui souffre avec force, il se rend plus traitable;
Mais devenu prudent en devenant heureux,
Songe à te défier d'un vent trop favorable.

M. le Chevalier de B... a terminé ce recueil par son épitaphe; c'est pour nous assurer apparemment que cette édition est enfin la dernière qu'il veut reproduire. Tel qu'ait été son motif, la voici.

Ci git un Chevalier, qui sans cesse court,
Qui sur les grands chemins, naquit, vécut, mourut;
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

La grande question du point de vue sous lequel un gouvernement sage & paternel doit considérer les loteries, est regardée comme encore indécise. Elle me paroît résolue au moins quant à nous & vu l'état où les progrès du luxe ont mis nos mœurs & nos penchans, dans la lettre suivante que m'écrivit à ce sujet un philosophe honnête, sensible & sans prétentions : qualités que réunissent rarement les raisonneurs de nos jours qui s'arrogent ce titre.

» J. J. Rousseau blâma les spectacles : on l'accusa de bizarrerie, de paradoxe ; on le raila, on le critiqua ; il ne répondit point. Il eut tort : il le pouvoir par ce seul mot : *Lisez mes ouvrages* : je n'ai point écrit pour les hommes tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être selon moi. Par une suite de mes principes, ces théâtres que vous regardez comme l'école du Monarque & du Père, leur feroient aussi pernicieux qu'insipides. Que la société présente en ait donc, puisqu'elle est oisive & dépravée, & que la génération future puisse sentir la force & la vérité de la cause que j'ai soutenue en faveur des mœurs, & changer ces prétendus monumens de votre goût & de vos plaisirs, ces asyles de la licence & de l'indécence, en des places publiques, où elle invoque simplement & saintement l'Eternel. Voilà, ce me semble, ce qu'auroit pu ajouter le philosophe de Geneve. Mais dans l'état où sont les choses, non-seulement ils sont nécessaires, mais indispensables, ainsi que tout établissement, tel dangereux qu'il soit en lui-

même, dès qu'il en résulte un obstacle à la propagation de plus grands maux. En applaudissant donc aux loteries sagement combinées, il me semble entendre s'élever contre moi mille déclamations, mille malédictions même, aussi vaines qu'inconséquentes. On va m'accabler sous les citations de suicides, de banqueroutes, de parricides, de crimes de toutes espèces; j'écouterai, je croirai tout cela, & je n'en persisterai pas moins dans mon sentiment. On me traitera d'homme pervers, peut-être aussi de pervertisseur de la saine morale; je n'en resterai pas moins ferme dans mon opinion. Otez, déracinez les passions, repliquerai-je, & les loteries tomberont d'elles-mêmes. Le commerçant, le notaire se contenteront de leurs profits & de leurs revenus, le pere de famille de son industrie, le commis de son emploi, le bas peuple se contentera de son pain, les valets ne voleront plus leurs maîtres dans l'espoir de les éclabousser & de leur enlever leurs maîtresses; chacun saura s'en tenir au sien. Mais si vous ne parvenez à cette source fixée malheureusement dans le cœur de l'homme; si vous ne déracinez ce germe fatal de tous les maux de la société; au lieu de clabauder contre des établissemens qui la préservent de plus grands désordres, plaignez-en la nécessité; attenez-vous à publier tous les malheurs qui arrivent, habitués à ne les attribuer qu'à la passion effrénée de la loterie; il faudroit, pour établir & porter un jugement sain & impartial sur ses dangers réels, rechercher avec le même soin tous les malheurs causés par les

autres passions, & pour ne point sortir de cette these, ceux que les jeux clandestins & même autorisés ont causés. Ils sont affreux, innombrables : les temps de la Belle & du Biribi sont-ils donc si loin de nous ! c'étoit là que de plus vil goujât, aussi bien que l'homme en place & le plus grand Seigneur passioient pêle-mêle, les jours & les nuits, oubliant le boire & le manger, à sacrifier jusqu'au dernier sou, les uns le fruit de leurs sueurs, les autres les dépôts les plus sacrés, l'aliment de leur état & de leur famille. Que de cheveux arrachés par le désespoir dans ces odieux tripots ! le suicide le plus déterminé suivoit de près ; peut-être bien d'autres crimes. Quelque peu sensible qu'on soit maintenant aux malheurs de l'humanité, ils ont été si répétés, si graves, qu'on a détruit ces gouffres de l'intérêt & du désespoir. On a paru satisfait de ce coup de justice, mais notre inconséquence est si grande, que tel qui s'y étoit enrichi la veille applaudissoit, tandis que celui s'y étoit ruiné en murmuroit. Aujourd'hui c'est la loterie royale qui est le grand coupe-gorge ; il faut l'anéantir à son tour. Hé bien, supposons qu'elle le fera demain : les autres jeux de hasard le sont déjà. Qu'arrivera-t-il ? Le temps des Lansquenets reparoîtra : on ira dans le fond d'un galetas ou d'un souterrain, tenir table ouverte aux dupes ; d'honnêtes gens en reviendront dépouillés & se fracasseront leur misérable tête, perdue de honte & de désespoir, sur le seuil de leur demeure, dans laquelle ils n'oseront rentrer. La police surveillante & alarmée de

tant d'accidens , tâchera d'abord de les étouffer : ils s'ébruiteront malgré elle. Que diront alors tous les déclamateurs ? à quoi jugeront-ils à propos d'attribuer les nouvelles banqueroutes , les nouveaux suicides , & en un mot toutes les catastrophes dont la société seroit affligée. Alors peut-être sentira-t-on l'inconséquence & la futilité de ces clameurs tant de fois répétées contre un établissement , non sans doute exempt d'inconvéniens , mais le moins suspect & le plus rapproché de l'intérêt des joueurs , par des combinaisons qu'un magistrat intègre & clair-voyant , ainsi qu'une administration intacte maintiennent avec l'attention la plus scrupuleuse. Tout ce qu'on peut donc désirer en faveur du public , c'est que cet établissement n'éprouve aucune variation dans ses principes actuels. Il est également sage de s'opposer à l'aveugle cupidité des joueurs , & de ne pas exposer la loterie au paiement de mises trop considérables en laissant les chances illimitées ; & c'est pour l'état journalier qu'on tient , qu'on peut établir cette balance si particulièrement recommandable. Il résulte de ces réflexions impartiales , que l'établissement de la loterie est malheureusement nécessaire , puisqu'il arrête non toutes les suites funestes de la cupidité , mais au moins cette effrayante multiplicité de catastrophes que des tripots ou des jeux tolérés occasionneroient infailliblement comme par le passé. L'Angleterre , dont on relève si haut la sage législation , n'a-t-elle pas ses loteries ? L'Allemagne , l'Italie ont les leurs : Pourquoi la France n'en auroit-elle pas ? Elle

est la dernière qui ait reçu cet établissement ; & le gouvernement ne s'y est déterminé que d'après l'effroyant tableau qui lui a été présenté , des horreurs dont les Lansquenets & les coupe-gorges clandestins de cette nature remplissoient la capitale & le royaume. Au surplus , ces courtes réflexions ne sont qu'un très-léger aperçu de ce que le sujet comporte en lui-même : comme elles sont dictées de bonne foi , je les verrai méprisées ou refutées avec la même tranquillité , si l'on ne m'accuse que d'être un sot & non un méchant. »

Quoi qu'il en soit , voici des nouveaux accidens attribués à la loterie. D'abord la fin tragique d'un procureur rue des mauvaises paroles. S'étant épuisé , & qui pis est , ayant probablement contracté des engagemens forcés pour soutenir ses mises excessives à la loterie , il s'est vu réduit à rien , & n'a cherché de ressources que dans son désespoir , qui malheureusement est la seule des gens coupables : il s'est brûlé la cervelle il y a quelques jours.

Il n'en est pas ainsi du second & du dernier clerc du notaire Rouen. Ces jeunes libertins , dont l'un est fils du Bailli de Montmartre , n'ont pas attenté à leur vie , mais à la fortune de leur maître , dont ils ont bassement soustrait des sommes considérables. M. Rouen avoit , dit-on , beaucoup de confiance en son second , & l'avoit chargé de la partie délicate des contrats viagers. Au lieu de les tenir en cartons , le clerc fripon ne trouvoit rien de si simple que de les mettre en nantissement pour les sommes qu'il jugeoit à propos de risquer

à la loterie : de sorte que , depuis trois années qu'il faisoit cet excellent agiotage , il est aisé de comprendre qu'il a fait tort à son trop confiant maître , de plus de cent mille livres. Pour le petit *Saute-ruisseau* , il n'a pu nager en pleine eau ; quelques effets ou arrérages de rentes à recevoir , étoient les seuls petits ruisseaux dont il osât intercepter le cours : aussi ne portet-on ses petites friponneries qu'à dix à douze cent mille livres. Si un heureux hasard n'eût découvert la malversation de ces deux serpens domestiques , M. Rouen pouvoit tout à coup se trouver au-dessous de ses affaires , perdre la tête , & entraîner dans sa perte nombre d'honnêtes gens qui lui ont confié des sommes capitales & peut-être leur fortune. On n'auroit pas manqué d'en attribuer la cause , qu'il eût ignorée lui-même , à la loterie , & au-lieu de le plaindre , on l'eût entièrement deshonoré. Les choses n'en sont pas là : les parens des jeunes gens intimidés de ses justes poursuites , viennent en avant , & proposent des accommodemens auxquels il se prêtera sans doute , devant sentir combien est dure la nécessité qui impose de pareils sacrifices à des familles honnêtes.

Pour en revenir aux suicides , & pour prouver qu'ils ne sont pas tous le résultat des pertes à la loterie , je vais vous en citer deux exemples récents , tous deux donnés par des femmes. La première est la sœur d'un dégraisseur , rue des *bons enfans*. Cette pauvre créature , chagrine ; dit-on , de sa position , s'est enfermée dans sa chambre , & là seule , livrée

au noir de son ame, elle s'est coupé les veines à divers endroits & à diverses reprises. On l'a surprise à temps dans son sang; elle n'en mourra pas : je ne fais si l'on doit l'en féliciter. Dans tous les cas je la plains.

La seconde, est Madame De**, femme du premier greffier de Beauvais. Elle plaidoit en séparation contre son mari. Elle supposoit à ses juges l'intention de ne point remplir ses vœux & voulut apparemment leur donner un avertissement terrible de leur injustice; la veille de son jugement elle s'habille, fait sa prière à l'église de S. Gervais, va jusqu'au Pont-neuf, & s'y précipite dans la Seine. On courut à son secours, on parvient bientôt à retirer son malheureux cadavre, mais il étoit sans vie. Observez qu'en moins de trois mois, c'est la troisième femme qui s'abandonne ainsi à son désespoir, & la seconde victime d'une fatale alliance.

Toutes cependant n'ont pas des suites aussi funestes. Madame Truchon, femme de l'avocat de ce nom, vient d'y trouver l'un des plus beaux momens de sa vie, s'il n'entraînoit le déshonneur de son mari. Gémissant depuis plusieurs années sous la bizarre & tyrannique humeur d'un capricieux époux, elle vient d'en être séparée par une sentence du Châtelet, confirmée par un arrêt du parlement. M. de la Place, son défenseur au Châtelet, homme d'un vrai mérite, aussi sensible que généreux & désintéressé, rend, dans un mémoire imprimé, cette Dame également intéressante par ses malheurs, par son courage à les supporter &

par ses précieuses qualités. Et par un contraste piquant, ce mémoire offre le détail de procédés aussi ridicules que condamnables de la part du sieur Truchon, qui avoit entr'autres la manie singulière de vouloir interdire le tabac à sa femme, quoiqu'il eut approuvé qu'elle en usât avant son mariage, sous le prétexte qu'il lui étoit à elle nuisible au moral comme au physique, & qu'il lui étoit à lui, insupportable, le faisant tomber en syncope, ajoutant qu'il étoit capable de l'écarter pour jamais du lit nuptial, &c.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre, du jugement de M. de Chab. . . . & de son départ pour le siège de Gibraltar. Sa présence, dit-on, assure aux Espagnols le plus grand succès, car il est le premier homme du monde pour prendre des places. Vous savez, Monsieur, que la dispute de ce Seigneur avec le Procureur Pernot est venue pour une place dans une loge du théâtre françois. Prenez ce calembour pour ce qu'il vaut; voilà comme nous les faisons maintenant.

V. E. R. S.

D'une Dame à M^{re}. en lui envoyant de ses cheveux.

Les voilà, ces cheveux que le temps a blanchis;
D'une longue union ils sont pour nous le gage,
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge,

Il m'a laissé de vrais amis.

On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage;
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans,

Elle est le fruit du goût, de l'estime & du temps ;
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,

Et l'on joint sous les cheveux blancs
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

De Versailles, le 30 Août 1782.

Vous vous rappelez, Monsieur, l'inimitié
qui subsistoit entre le Comte d'Estaing & le
Marquis de Bouillé. Le Roi ayant jugé que
les services de ces deux officiers lui seroient
utiles pour effacer la tache que M. de Grasse
a faite à l'honneur de nos armes, S. M. s'est
chargée elle-même de leur réconciliation.
La joie que cause la nomination de ces Gé-
néraux fait oublier le malheureux choix qu'ils
sont chargés de réparer. Voici la suite des
couplets que je vous ai dernièrement envoyés
à ce sujet.

Eole ami des Anglois,
En un moment de chasse
Leur donna sur les François
Une espee de succès
En grace, en grace, en grace.

Ne foyez pas glorieux
Que Rodney nous surpasse,
Nous n'en sommes pas honteux,
Vous êtes victorieux
Par grace, &c.

Paris, navire guerrier
De la premiere classe,
Fait graver sur son voilier,

Jamais ici de quartier

Ni grace, &c.

O siege de Gibraltar,

Qu'un grand homme nous trace;

Vous verrez nos fils de Mars

Vaincre sous ses étendarts

Sans grace, &c.

Guichen, ainsi que Crillon;

D'une intrépide race,

Sous notre blanc pavillon

Font un autre carillon

Sans grace, &c.

Le goût de mystifications a repris avec une sorte de fureur. Le Duc de Gadagne, de la famille Galeani, est notre mystificateur par excellence. Nos grands faiseurs en ce genre, sont après lui le peintre Muffon, bouffon de cour, de ville & de petites maisons, & un M. Boyer, bâtard d'un négociant de Bordeaux, troubadour & jongleur à la mode. Ces Messieurs, & quelques autres de leur bande, ont trouvé très-plaisant de rassembler, ces jours derniers, les filles les plus hupées de l'opéra, sous le prétexte de les faire souper avec les principaux officiers des capucins de la ville de Rome, à qui elles seroient annoncées comme des femmes de la plus haute distinction. On leur a témoigné pendant le repas, le respect le plus profond, & enfin à la pénible contrainte qu'elles avoient été obligées d'observer pour soutenir leur rôle, a succédé ensuite l'humiliation de

se voir traitées par les prétendus capucins avec le dernier mépris & le liberrinage le plus audacieux.

On vient d'arrêter & de renfermer à la Bastille deux Anglois que l'on dit également distingués par leur naissance & par leur rang. Ils faisoient passer à la Cour & à celle de Pétersbourg, dit-on, des avis que la libéralité la plus prodigue leur procuroient. Ils seront sacrifiés aux manes de la Mort & des Tyries. Il s'est fait depuis quelque temps beaucoup d'expéditions de cette nature. Le fossoyeur de l'église St. Paul a été mis aux gabanons pour avoir dit en confidence à quelque indiscret, qu'il avoit enterré dans une nuit vingt-deux personnes mortes subitement dans ce redoutable séjour.

Le Roi a écrit, dit-on, à S. M. Catholique, pour lui représenter combien l'humanité souffre de voir tant de braves gens exposés à des dangers peut-être inutiles, & lui demander à se faire rendre un compte exact de la possibilité de s'emparer de Gibraltar avant de sacrifier la vie de tant d'hommes précieux.

M. de Ste. Foy, ancien surintendant des finances de M. le Comte d'Artois, a été décrété de prise de corps. Il a jugé à propos de ne point attendre l'exécution de ce jugement provisoire. Il a pris la fuite, & sa maîtresse l'a accompagné : exemple que bien peu de ces belles suivront dans la mauvaise fortune de leurs amans.

La grande nouvelle du moment est l'alliance de la Russie avec l'Angleterre. Les papiers An-

glois Pont annoncée, il y a quelques temps, maintenant on la dit conclue : on prétend même que ce discours a échappé à M. Fitz-Herbert à la réception des dernières dépêches qu'il a reçues de sa Cour : — *Voilà les choses bien changées de face : le ministère François pourra regretter la froideur avec laquelle il a reçu les ouvertures que je lui ai faites.* Quoi qu'il en soit, il paroît certain que le ministère Anglois s'attend à figurer d'une manière brillante à la rentrée du Parlement. Nous commençons à craindre qu'il ne se flatte avec raison d'y triompher de nos mauvais succès devant Gibraltar. On n'apprehende pas moins que cette époque à laquelle M. Fitz-Herbert nous renvoie pour connoître les véritables sentimens de la nation sur la grande question de l'indépendance de l'Amérique, ne soit celle où les Anglois recueilleront le fruit de l'adresse avec laquelle leurs émissaires ont semé la division dans les Etats-Unis. La levée du siège de Gibraltar, l'alliance de la Russie & de l'Angleterre, la défection du congrès sont trois malheurs dont nous sommes menacés & dont nous pourrions être frappés à la fois. L'esprit qui regne dans les troupes Espagnoles a de quoi justifier nos alarmes. Quant au premier article, l'envoi prochain de nouvelles troupes dans l'Amérique Septentrionale nous tranquillise un peu sur le sort de notre ouvrage dans cette contrée, & nos intrigues dans le Levant peuvent rabattre des espérances que les Anglois fondent sur les secours de la Russie. Les choses en sont revenues au point qu'une guerre entre le Turc

&

& la Czarine semble inévitable ; les affaires de Pologne & d'Allemagne peut-être donneront assez d'occupation aux armes de cette dernière , mais il est douteux que nos Ministres puissent tenir la parole qu'ils ont donnée à notre bon Roi d'empêcher qu'il se trouve engagé dans une guerre du continent.

De Paris, le 4 Septembre 1782.

IL est des torts que notre position rend quelquefois pardonnables ; mais il en est aussi qu'elle rend infiniment plus condamnables. Qu'un anonyme obscur s'avise de brocarder des talens supérieurs , on peut lui supposer des besoins , & dès-lors la nécessité des ressources : mais qu'un homme bien né , bien élevé , titré , lettré se détermine , de gaieté de cœur , à tympaniser l'homme qui de nos jours a le plus de droits à nos suffrages , voilà ce qui sans doute doit exciter l'indignation la plus juste & la plus générale. Quelques journalistes ont déjà bien critiqué le poëme des *Jardins* de M. l'abbé Delisle : rien de plus naturel , ils ont fait leur métier. M. le Comte de Baruel croit-il faire celui d'un galant homme , d'un militaire , d'un homme de lettres , en adressant à cet académicien , la satire la plus mordante & la plus injurieuse , intitulée ; *le Chou & le Navet* , avec cette épigraphe :

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes freres.

Elle est remplie d'esprit , mais totalement dé-

pourvue d'honnêteté, de justice & de philosophie. M. le Comte de Barruel refuse à M. l'abbé Delisle le talent de la poésie ; c'est une injustice. Il lui reproche sa naissance, c'est une méchanceté. Il lui reproche une jeunesse passée dans une obscure médiocrité ; c'est une mal-honnêteté, dont quelques petites cervelles pourront rire un moment, mais qui est incapable d'altérer en rien la considération dont il jouit. La naissance & la fortune sont des dons du hasard, & dans le siècle où nous vivons, tous les fots préjugés qui leur attribuoient le vrai mérite, sont justement anéantis par la saine raison & la bonne philosophie. Au surplus, M. le Comte de Barruel n'obtiendra pas même la petite gloriole à laquelle il a dû prétendre en affichant son nom à la tête de ce pamphlet ; on fait qu'il n'en est, pour ainsi dire, que le prête-nom, & que M. de Parcieux & d'autres écrivains, connus par quelques bouts-rimés au *Mercure de France*, y ont fourni chacun leur contingent d'esprit. Le but moral de cette bagatelle est uniquement, disent ces nouveaux Bavius, de détourner les jeunes gens des lectures de société ; elles évenitent le génie, déflorent un ouvrage, & donnent à l'auteur une réputation exagérée dont on ne croit jamais assez rabattre, lorsqu'il se montre au grand jour. Il faut se choisir des critiques éclairés, & non des flatteurs ignorans, car la voix des premiers entraînera toujours le jugement des autres, tandis que les applaudissemens des fots irritent les gens de goût, & ne font que les rendre plus inexora-

bles. » Ne sembleroit-il pas, au ton boursoufflé de ces Messieurs, qu'ils sont les oracles de la littérature, & que les applaudissemens donnés au poëme *des Jardins*, ont dû les rendre inexorables envers son auteur. Puis, ils ajoutent : » Quoiqu'il ne soit plus question du poëme *des Jardins*, c'est toujours son auteur qui est le sujet de la leçon, comme il le fut de la lettre du Président de Elle en devient plus frappante ; car si l'on traite ainsi le bois verd, comment sera traité le bois mort ? » En vérité, tant de morgue & de médiocrité irritent l'homme de goût & de sens, qui gémit de voir ainsi les maîtres de l'art, férulés par des écoliers ingrats.

LE CHOU A M. L'ABBÉ DE.....

Lorsque sous les emprunts masquant ton indigence,
De tous les Ecrivains tu cherchois l'alliance,
D'où vient que ton esprit & ton cœur en défaut
Du jardin potager ne dirent pas le mot ?
Il auroit pu fournir à ta veine épuisée
Des vrais trésors de l'homme une peinture aisée :
Le verger de ses fruits eût décoré tes chants
Et mon nom t'eût valu des souvenirs touchans.
N'est-ce pas moi, réponds, créature fragile,
Qui soutins de mes sucres ton enfance débile ?
Le Navet n'a-t'il pas dans les Pays latins,
Long-tems composé seul tes modestes festins,
Avant que de Paris la gourmande cohue
Payât de ses diners ta muse bien repue ?
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,

Vois tous les choux d'Auvergne (*) élevés contre toi !
 Songe à tous mes bienfaits, délicat Petit-Maitre,
 Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître :
 Dans les jardins anglois tu me proscris en vain ;
 Adam au Paradis me plantoit de sa main :
 Le Nil me vit au rang de ses dieux domestiques,
 Et l'auteur immortel des douces Géorgiques,
 De ses grandes leçons interrompant le fil,
 S'arrêta dans son vol pour chanter le Persil.
 Que ne l'imitois-tu ? mais ta frivole muse
 Quêtant un sentiment aux rives de Vaucluse
 De Pétrarque en longs vers nous rabâche la foi,
 Et ne réserve pas d'hémistiche pour moi.
 Réponds donc maintenant aux cris des Chicorées ;
 Aux clameurs des Oignons, aux plaintes des Poirées,
 Ou crains de voir bientôt, pour venger notre affront
 Les Chardons aux Pavots s'enlacer sur ton front.

LE NAVET, AU CHOU.

J'ai senti, comme toi, notre commune injure ;
 Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure,
 Des Oignons irrités j'imité le courroux :
 Le Ciel fit les Navets d'un naturel plus doux.
 Des mépris d'un ingrat le sage se console ;
 Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole
 Qu'un Poète orgueilleux veut nous exiler tous
 Des Jardins où Virgile habitoit avec nous.
 Un Prêtre dans Memphis avec cérémonie,
 Eût conduit au bûcher le Candidat impie ;
 Mais le temps a détruit Memphis & nos grandeurs :
 Il faut à son état accommoder ses mœurs.

(*) Province de M. l'Abbé Delisle.

Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des Belles
 Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles,
 Un élégant Abbé rougisse un peu de nous,
 Et n'y parle jamais des Navets & des Choux.
 Son style citadin peint en beau les campagnes :
 Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
 La mer à l'Opéra, les forêts à Long-champs,
 Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.
 Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,
 De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes;
 Et pour nous renonçant au musc du Parfumeur,
 Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur ?
 Papillon en rabat, coëffé d'une auréole,
 Dont le manteau plissé voltige au gré d'Eole,
 C'est assez qu'il effleure en ses légers propos,
 Les bosquets & la rose, & Venus & Paphos :
 La mode à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes ;
 Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes :
 Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
 L'ennemi des Navets en vainqueur est assis ;
 Et ceux qui pour Jānot abandonnent Préville,
 Lui décernent déjà le laurier de Virgile.

LE CHOU.

Qu'importent des succès par la brigade surpris ?
 On connoît les dégoûts du superbe Paris.
 Combien de grands Auteurs dans les Soupers bril-
 lerent,
 Qui, malgré leurs amis, au grand jour s'éclipserent !
 Le monde est un théâtre ; & dans ses jeux cruels,
 L'idole du matin le soir n'a plus d'autels.
 Nous y verrons tomber cet esprit de college,
 De ses Dieux potagers déserteur sacrilege :
 Sa gloire passera, les Navets resteront.

LE NAVET.

Si la fortune un jour, pour venger notre affront,
 Et donner du relâche aux oreilles publiques,
 Force à planter des choux ses mains Académiques,
 Alors, comme un vrai sage à son jardin réduire,
 Qu'il vienne de l'Auvergne être le Bel-Esprit,
 Qu'il vienne reprenant les mœurs de son enfance,
 De son cœur & du mien sentir la différence?
 Je veux lui rendre alors mes bienfaits, mes secours,
 Et de ce grand débris consoler les vieux jours.

Si ce monde-ci n'est pas le meilleur possible,
 il faut avouer qu'il est bien le plus plaisant.
 Tandis qu'on adresse à M. l'abbé Delisle des
 satyres, M. l'abbé Blanchard reçoit des épi-
 tres en vers. Un M. Verninac de S. Maur, à
 qui les bons vers ne paroissent pas plus coû-
 ter que la fine plaisanterie, suppose très-adroi-
 tement que ce pilote aérien n'a pu, faute de
 compagnons, entreprendre son voyage astro-
 nomique. La fourmilierie des fots est pourtant
 si considérable, dit-il, pourquoi ne pas en
 faire une transmigration dans ce nouvel état
 en plein vent? Parmi eux l'on verroit, dit
 M. Verninac,

Tous ces critiques beaux-diseurs
 Qui jurent que l'Abbé Delisle
 Est un Poète sans chaleur,
 Que le sentiment fuit son style;
 Qu'il se disloque avec Virgile,
 Produit des jardins sans fraîcheur,
 Sans goût, sans plan, sans symétrie,
 Et qu'ils n'ont pu dans cet auteur

Rencontrer la moindre harmonie.

Je les en plains de tout mon cœur.

Le reste est si beau, si beau, si bien conçu, si bien narré, si pétillant que je crois en conscience, devoir vous renvoyer à l'épître même, qui, assurément est digne de figurer avec les immortelles productions du très-illustre Chevalier du Coudray.

A propos du Chevalier du Coudray, vous avez bien dû penser, Monsieur, qu'il ne laisseroit pas échapper l'occasion que lui fournissoit la présence du Comte & de la Comtesse du Nord, de faire un livre qui puisse se vendre. Cet auteur a acquis dans toute son étendue l'espece de célébrité que l'on peut devoir à l'excès de la médiocrité joint à la fureur d'écrire, mais on ne s'amuse du ridicule que pendant quelques instans & il ne trouve plus de lecteurs qui achètent ses productions pour le triste plaisir de rire de pitié. Il étoit donc très-naturel qu'il cherchât à s'étayer de noms illustres & d'un sujet toujours intéressant, pour ôter le dégoût qu'inspire seul un titre où on lit : *Par M. le Chevalier du Coudray*, mais ce qui me paroît inconcevable, c'est qu'un censeur Royal déclare qu'il n'a observé dans un tel ouvrage, rien qui puisse en empêcher l'impression. Devroit-on souffrir que les discours vrais ou prétendus des personnages les plus dignes de notre vénération soient travestis dans le plat langage d'un écrivain barbare ? Devroit-on laisser ces harpies de la littérature corrompre de leur contact impur les matériaux précieux

de l'histoire des grands hommes, les monumens qui peuvent contribuer à fixer le jugement qu'en portera la postérité ? c'est ce que fait un ramas d'écrivailleurs qui vont sans cesse colligeant des anecdotes & des traits qui après avoir passé par mille bouches sont consignés par leurs plumes faméliques qui achevent de les défigurer.

Je vous dois, Monsieur, un échantillon du style de M. le Chevalier du Coudray; vous ne le connoissez peut-être pas encore : ...
 » Le 13 juin, les illustres époux furent voir la manufacture de porcelaine à Seve : ils l'ont examinée avec connoissance & savoir, citant des mots techniques & des termes de l'art...
 Madame la Comtesse appercevant une toilette toute dressée en porcelaine choisie, garnie en or de trois couleurs & supérieurement travaillée, elle s'écria avec transport : *Oh ! que c'est beau, sans doute que c'est pour la Reine.* Le Comte d'Angiviller lui répondit : *Madame, cette toilette est destinée pour vous ; la Reine vous en fait présent, & vos armes empreintes en font foi.* S. A. I. resta quelque temps interdite & rougit même : M. le Comte du Nord la plaisanta ; M. d'Angiviller lui dit à l'oreille : *vous pouvez prendre votre revanche ; les deux beaux vases que M. le Comte du Nord a remarqués si attentivement, sont choisis & destinés pour lui ; en effet, le directeur de la manufacture les lui présenta sur le champ, & S. A. I. trouva au fond ce billet : de la part du Roi, pour M. le Comte du Nord.* Disons à la gloire de la nation qu'il n'y a que la galanterie françoise qui puisse agir & parler de la sorte ; les étrangers même

en tombent d'accord. » On tombera d'accord au moins, qu'il n'y a, hors des Halles, que M. le Chevalier du Coudray qui parle de la sorte.

Le Président de S... écrivit dernièrement la lettre suivante à un inspecteur de police. » Je vous demande justice, Monsieur, de la nommée.... qui a donné à mon Jockey, une maladie honteuse. C'est un garçon charmant, dont les services me sont très-agréables, & la perte de sa santé ne peut être punie que par le séjour d'un an à l'hôpital. Je compte que vous ferez là-dessus votre devoir. » L'inspecteur de police, homme de beaucoup d'esprit, & réellement fort au-dessus de son état, a fait la réponse suivante. « Monsieur, si vous pouvez me prouver que c'est de dessein prémédité que la nommée.... a gâté la santé de votre charmant Jockey, je la ferai punir comme elle le mérite; mais je ne lui dois aucune peine s'il a été la trouver, & s'il a pris chez elle une maladie qui est devenue, comme vous savez très-bien, un effet d'échange & de commerce. Il est des mers sur lesquelles on ne peut voguer qu'après avoir pris la résolution d'en affronter tous les dangers. En attendant votre réponse, je vais m'occuper de la santé de la malheureuse; je vous conseille de faire la même chose pour votre Jockey, si vous desirez que ses services continuent de vous être agréables: j'espère que cette lettre vous aura convaincu que je fais remplir tous mes devoirs. » Le Président se l'est tenu pour dit, mais la nymphe a répandu l'histoire & on en rit un peu aux dépens du Magistrat.

M. de Montesquieu a dit quelque part dans *l'Esprit des Loix*, qu'il étoit un temps où les femmes même devenoient un objet de luxe : il auroit pu dire qu'il en étoit un autre où elles devenoient un objet de négoce. Lorsque la dégradation des mœurs est devenue générale, & que ce mot, *avilissement*, ne révolte plus les oreilles, on négocie sa femme ou sa maîtresse comme une lettre de change ; on n'en va pas moins la tête levée, on rend service à ses amis, on y gagne quelque chose, & on appelle cela, faire des affaires en faisant des ménages. Voici une anecdote où l'un de ces faiseurs d'affaires s'est compromis un peu plus fort que de jeu. Il vivoit depuis trois ans avec une des plus fameuses Laïs de la capitale ; il avoit mangé une partie de sa fortune, & devenu raisonnable par impuissance, il se proposoit de renoncer aux vanités du monde lorsque le hasard ramena de l'Amérique ici, un homme qui en étoit parti avec beaucoup de dettes & qui revenoit avec beaucoup d'argent. Après les premiers complimens, après les assurances de tout le plaisir que l'on goûtoit à revoir le nouveau débarqué, on lui fit part de la détresse où l'on se trouvoit & de la nécessité où l'on étoit d'abandonner une maîtresse charmante : bref, on la proposa, & elle fut acceptée. Les conditions furent que l'ancien amant auroit le droit de rester le commensal de la maison en respectant toutefois les conventions nouvelles. La table étoit bonne, on fut exact de ce côté, sur l'autre point on ne le fut pas, mais on s'entendit pour

tromper le payant, comme cela se pratique. Au bout de quelque temps, un créancier de celui-ci sachant qu'il étoit de retour & riche, proposa au premier amant de lui donner la moitié dans quelques lettres de change prescrites s'il parvenoit à les faire acquitter par le débiteur. On fit à ce sujet un marché avec l'amante, on proposa de partager le gain, enfin, après bien des difficultés, l'Américain consentit à payer & remit la somme entière; la moitié fut fidèlement envoyée au créancier, il fut question de partager l'autre : débat pour le partage. L'agioteur réclamoit les deux tiers & la nymphe, l'égalité. Au bout d'une longue contestation, elle garda tout : ne voilà-t-il pas que son vil caprice porte des plaintes au Lieutenant de Police. Sur l'ordre que le Magistrat donna à la fille de se rendre chez lui, elle demanda que son ancien & son nouvel amant comparussent avec elle, ce qui lui fut accordé. On peut juger de la surprise du Magistrat, quand il entendit le récit fidèle de l'aventure. La contestation n'a pas été longue, on a chassé honteusement l'agioteur, le nouvel amant a abandonné sa maîtresse, la fille a reçu ordre de faire remettre la somme au véritable créancier sous une heure, & le créancier informé de tous les détails, a fait porter la somme à son Curé pour être distribuée dans les vingt-quatre heures aux pauvres les plus nécessaires de la paroisse. Voilà une bonne œuvre dont la source est certainement bien impure.

De Paris, le 11 Septembre 1781.

QUELQU'ENCOURAGEMENT que méritent les talens naissans, l'Académie Françoisé devoit-elle accorder ses palmes à des ouvrages indignes de son approbation & de celle du public ? Devoit-elle être indulgente, lorsqu'il s'agit de conserver la pureté, l'harmonie & les beautés de la langue ? n'est-ce pas entretenir la médiocrité de nos jeunes poètes ; n'est-ce pas, en quelque sorte, fomenter leur vain amour-propre & justifier leurs folles présomptions, que de les ranger si facilement dans la classe des premiers sujets de la nation, en couronnant des platitudes rimées, dénuées, pour ainsi dire, de raison & totalement de génie ? Voltaire & bien d'autres grands hommes, qui sont aujourd'hui nos modèles, ne furent pas traités avec tant de tolérance dans leurs temps, & peut-être devons-nous tant de chefs-d'œuvre aux difficultés qu'ils rencontrèrent en débutant dans la carrière des lettres. C'est vous en dire assez pour vous faire connoître le mérite des pièces mentionnées honorablement & couronnées cette année ; & je crois fort inutile de vous en fatiguer encore les oreilles d'après les citations adroites & les éloges entortillés de la plupart de nos journaux. Que trouve-t-on dans toutes ces pièces ? quelques vers heureux, quelques idées prétendues philosophiques, délayées dans un long fatras de phrases néologiques, qu'on appelle *tirades*. Par-tout on sent le travail & non

la poésie. Qu'attendre des Provinces quand la capitale offre elle-même si peu de vrais talens ? beaucoup de médiocrité sans doute : il n'en est pas moins vrai que plusieurs pièces rendues publiques , annoncent une supériorité marquée. Celle entr'autres , intitulée , *l'Hiver , épître à mes livres* , par M. Berenger , couronnée à l'académie de Rouen , suffira pour vous en convaincre. Après avoir fait un tableau court & pittoresque des beautés & des amusemens de l'hiver , M. Berenger s'écrie , à la vue des belles nuits étoilées de cette saison , dont le calme & la magnificence nous portent , comme malgré nous , à la connoissance & à l'admiration d'un ordonnateur :

Comment l'homme a-t-il pu , dans son ingrate erreur ,
D'un ouvrage si beau méconnoître l'Auteur !

Puis il s'adresse ainsi aux nuits , dont le temps est , en effet , si favorable à l'étude & la méditation.

. Filles silencieuses ,
Prolongez mes plaisirs , heures religieuses !
Forcez-moi , jeune encore , à rentrer dans mon cœur.
Qui fait vivre avec soi , connoît le vrai bonheur.
Le bonheur suit le sage au sein de la nature.
Il préfère l'abri d'une cabane obscure ,
Au Palais de Verrès , au temple de Plutus ,
D'où l'abus de nos arts a banni les vertus.

Ces réflexions morales , sont le fruit de la

lecture de M. B., & voici l'hommage qu'il
rend à ses livres.

Vous avez fait germer ces maximes solides,
O mes livres ! ô vous , mes compagnons , mes guides !
Loin du trouble attiré par vos charmes puissans ,
J'ai chéri l'art des vers dès mes plus jeunes ans.
Vous formiez mon enfance aux leçons de Minerve,
Je vous dois , recevez ce tribut de ma verve.
Par vous tous mes hivers en Printemps sont changés,
Autour de mon foyer avec ordre rangés,
Quand vous me composez un docile cortège,
Je crains peu que l'ennui s'y confonde & m'afflige.
Mes livres, oui, vous seuls, vous parlez à mon ame,
Et je puis retrouver dans vos chers entretiens,
Les plus doux sentimens & le goût des vrais biens.

M. B. eût été resserré dans son sujet ; il fait
étendre utilement ses bornes par l'énuméra-
tion raisonnée de ses livres & l'éloge de leurs
auteurs.

Dans un repos actif, fruit de ma solitude,
Moins prodigue d'un temps que réclame l'étude,
Je vous médite en paix , sensible Fenelon !
Attendrisant Racine , & toi doux Massillon ,
Orateur séduisant , gloire de ma Patrie !
Grands hommes , qu'enfanta le siècle du génie ,
En lisant vos écrits dont la beauté ravit,
Je pleure de plaisir , je pleure de dépit !
Votre heureux naturel étonne & décourage.
Vingt fois j'ai repoli cet imparfait ouvrage ,
Et je vois sur vos pas les plus brillantes fleurs

Éclore sans effort, vous prêter leurs couleurs,
 La Nature revit dans vos doctes peintures.
 Vos crayons toujours vrais, vos touches toujours sûres,
 Peignent d'après l'antique, & saisissent ce beau,
 Modele & désespoir de mon triste pinceau.
 Tendre & bon la Fontaine
 Tes vers en me charmant, féconderont ma veine.
 Comme un jeune rosier tu brilles, tu produis.
 Toujours original, même quand tu traduis,
 Auteur sage & riant, auteur que je dévore

 Tout ce que ta main touche, elle fait l'embellir.

Quoiqu'élève des peres oratoriens, M. B. ne
 partage point cette fureur ecclésiastique de dé-
 primer les œuvres de l'homme étonnant, qui,
 comme un autre hercule, semble avoir posé
 le *nec plus ultra* au monde littéraire. Le por-
 trait qu'il en trace est précis & fidele.

Le Chantre harmonieux du plus grand des Henris,
 Enrichit mes rayons de ses meilleurs écrits.
 Législateur du Pinde, Alcide Littéraire,
 Rival d'Anacréon, d'Euripide & d'Homere,
 Il tient entre ses mains le burin de Clio,
 Le fer de Melpomene & le luth d'Erato.

En voilà bien assez sans doute pour justi-
 fier mon assertion, & je crois avoir acquis le
 droit de vous redire que Mrs. de Rivarol, Flins
 & leurs anonymes concurrens aux prix aca-
 démiques, le cedent infiniment à M. B., en
 goût, en clarté, en élégance & en harmonie.
 La morale la plus douce & la plus délicate

est toujours exprimée d'une maniere pure & fleurie ; & c'est ce qui caractérise le véritable poëte , homme sensible ; aussi M. B. ne pouvoit-il terminer son épître par un vœu plus digne de l'un & de l'autre :

Bienfaisante amitié ! félicité du sage :

Que ton céleste nom couronne cet ouvrage !

Après avoir charmé les jours de mon Printems ,

Couronne mes desirs & l'hiver de mes ans

.
Fais moi souvent passer (ce sera mon bonheur)

Des plaisirs de l'esprit aux voluptés du cœur.

Voici une brochure dont le titre imposant excitera toute votre attention : *Causés politiques secretes ou Pensées philosophiques sur divers événemens qui se sont passés depuis 1763 jusqu'en 1772 ; suivies d'un projet de Haut-pouvoir conservateur , dirigé par les quatre grandes puissances de l'Europe. Par un Ministre d'Etat qui ne se soucie plus de l'être.* Cet ouvrage ne sera point lu que l'on ne desire vivement de savoir si l'annonce d'une source respectable n'est point une ruse de l'éditeur. Les anecdotes piquantes qu'il renferme , si elles sont vraies , le rendent précieux pour ceux qui veulent connoître l'histoire des temps présens & la transmettre à la postérité. Il inspirera un vif intérêt à tous les lecteurs , soit pour leur amusement , soit pour leur instruction. Je ne me permettrai pas d'en tirer aucune citation : pour choisir les traits les plus frappans , je m'exposerois à devenir complice de la licence avec laquelle l'au-

teur porte des regards audacieux sur des secrets d'Etat dont la connoissance est réservée à nos neveux.

Le projet d'un *Haut-pouvoir Conservateur* me paroît la partie la plus foible de l'ouvrage. C'est une de ces rêveries politiques qui font honneur aux sentimens de paix & d'humanité de leur auteur, qui peuvent même séduire d'abord, mais dont l'examen fait bientôt évannouir tout ce qu'elles ont de spécieux.

L'auteur de ce plan s'efforce pourtant de prouver la possibilité de son exécution. Il ne s'agit de rien moins que de 500,000 hommes d'infanterie, 177,000 de cavalerie, 131 millions de livres, 140 vaisseaux de ligne, 85 frégates, 22 brulots, qui seroient fournis par les différentes Puissances de l'Europe pour faire respecter les décisions d'un Tribunal suprême chargé de maintenir la paix & l'équilibre vrai ou prétendu qui résulteroit d'un nouveau système politique de l'Europe, pour lequel je dois encore vous renvoyer à l'ouvrage même. Il est assez remarquable que divers changemens dans la constitution de la Pologne, &c., que nos papiers publics annoncent déjà, font partie de la révolution qu'il supposeroit.

Un *nouveau voyage en Espagne*, fait en 1777 & en 1778, que l'on vient de publier, réussit particulièrement pour la partie qui concerne les mœurs, le caractère & les usages des Espagnols. Si ce n'est pas la seule contrée où la religion n'est qu'une superstition stupide & dangereuse, c'est au moins celle où ce mal est le plus général & où il est porté au plus haut degré.

Peu de femmes sortent, se promènent & font l'amour sans rosaire. Dans les comédies, si l'on enchaîne le diable, c'est avec un rosaire, & le diable fait des hurlemens horribles dont les spectateurs sont toujours très-édifiés. « J'ai vu, dit l'auteur, jouer à l'honneur & au profit de la Ste. Vierge, dans Séville, le *Légataire universel*. Les affiches disoient : à l'Impératrice du Ciel, Mere du Verbe éternel, Nord de toute l'Espagne, consolation, fidelle sentinelle & rempart de tous les Espagnols, la très-sainte Marie ; c'est à son profit & pour l'augmentation de son culte que les comédiens de cette ville joueront une très-plaisante comédie intitulée : le *Légataire*. Le zele le plus ardent pour la délivrance des ames du purgatoire est universel en Espagne ; ils savent même le jour précis où une ame doit sortir du purgatoire ; & l'on voit souvent affiché à la porte des églises : Aujourd'hui l'on retire une ame. On va à la chasse, on donne le bal pour les ames des trépassés. Quelques mourans ordonnent par leur testament qu'on dise pour leur ame un nombre prodigieux de Messes, le surplus de ce qu'il leur en faut pour les mener au Ciel étant réversible sur les pauvres ames isolées auxquelles personne ne songe. . . . Un autre effet de cette extrême ignorance est l'excès de la vanité nationale. Il existe un proverbe parmi le peuple, qui dit : où est Madrid, que le monde se taise. Un de leurs écrivains a fait un livre dont le titre est : *il n'y a point d'autre Cour que Madrid*. » L'Auteur rapporte à ce sujet le trait connu d'un prédicateur qui, dans un sermon sur la tentation de Jesus-Christ,

disoit que le diable , suivant l'écriture , le transporta sur une haute montagne , d'où l'on découvroit tous les Royaumes de la terre. Il lui montra , ajoute-t-il , la France , l'Angleterre , l'Italie ; mais pour le bonheur du Fils de Dieu , les Pyrénées lui cachèrent l'Espagne.

L'auteur a consacré un chapitre particulier à la littérature & au théâtre espagnol ; mais il n'a point donné à ces deux objets l'étendue dont ils étoient susceptibles ; c'est le sujet d'un autre ouvrage plus considérable qu'il promet au public. On sait que les comédies & les tragédies espagnoles inonderent l'Europe au seizième & au dix-septième siècle. Le seul Lopez de Vega en a fait dix-huit cent , Caldéron près de sept cent ; Augustin Moreto , auteur très-estimé , qui n'en a fait que trente-six , c'est-à-dire , autant que notre grand Corneille , est accusé de stérilité par les critiques espagnols.

M. Achard espede de physicien dont je vous ai déjà parlé , Monsieur , qui pousse au plus haut degré la fureur de faire des découvertes & ne possède qu'à un degré médiocre , les lumières & les talens qui conduisent à cette gloire , a voulu faire éclore des œufs de poule , par le moyen de l'électricité. Il a d'abord eu la pénible constance d'électrifier des œufs pendant plusieurs jours & plusieurs nuits , sans interruption , & sans le moindre succès. Il lui est venu alors l'heureuse idée que le degré d'électricité avoit été ou trop fort ou trop foible ou peut-être trop varié ; il a cherché celui qui répond au degré de chaleur indiqué par Mrs de Réaumur & Beguelin , comme le plus

convenable pour couvrir artificiellement des œufs de poule ; il a adapté ses procédés à une chaleur de trente-deux degrés , & s'est ensuite occupé de son objet pendant huit jours & huit nuits de suite. Sa persévérance a été d'abord couronnée par le succès , les embryons se sont développés journellement comme dans toutes les incubations artificielles ; mais la fin de l'opération a été aussi douloureuse pour M. Achard qu'elle a paru plaisante à des spectateurs malins & mal-appris. Il est parti une étincelle qui a donné la mort à tous les petits embryons. Cela est très-grand dommage ; après les avoir conduits jusqu'à l'état de poulets gras & bien formés par le moyen de l'électricité , M. Achard se proposoit de consommer leur destinée en continuant sans cesse son opération , & de varier même ses procédés électriques au point d'en faire des poulets bouillis ou des poulets rotis au gré de ses convives.

Toute raillerie à part , on ne peut disconvenir que cette découverte , si elle en est une , ne puisse être perfectionnée au point d'être utile.

Le public de Paris ne fait trop ce que font les Intendans de Province , il ignore absolument combien l'autorité qu'ils s'y arrogent au nom du Roi , est souvent arbitraire , vexatoire & révoltante , mais il n'en a pas moins pris de part à l'injonction que celui de Châlons vient de recevoir au Parlement. Il avoit , sur quelque léger motif , de son propre mouvement , fait emprisonner un particulier de cette ville , & cet emprisonnement avoit eu des suites fa-

cheuses. Le Parlement, instruit de cet acte de despotisme, a reçu la plainte du bourgeois de Châlons, & sur l'examen qui a été fait de la conduite de l'Intendant, injonction lui a été faite d'être plus circonspect à l'avenir, & de ne point abuser du nom de S. M. pour attenter de son autorité privée dans toutes circonstances hors de la compétence, à la liberté des citoyens. Ce jugement a été vivement, universellement & longuement applaudi, par les *bravo*, les battemens de pieds & de mains de tous les auditeurs.

Une affaire bien plus sérieuse occupe aujourd'hui tous les esprits. C'est l'aventure du monde la plus triste en elle-même, mais la plus désolante par les circonstances. Racontée sous mille versions différentes, voici la plus générale. M. Desp... riche négociant de la Martinique, marié à Nantes & père de famille, étoit depuis quelque temps à Paris pour affaires de commerce. Il entretenoit une de nos filles, nommée la d'*Argens*, mauvaise tête & méchant cœur, demeurant rue mêlée. Dimanche, jour de fête à St. Cloud, M. Desp... ne pouvant ou ne voulant y aller avec elle, lui donna sa voiture. De retour, au lieu de se rendre chez lui comme elle avoit usage tous les soirs, elle lui fait dire qu'elle a la migraine, & qu'elle restera chez elle. M. Desp... regardant cette indisposition comme une excuse supposée de la part d'une femme dont il suspectoit la fidélité, prend la fatale résolution de constater lui-même la vérité. Il va chez la d'*Argens*; il frappe, & ne peut entrer. Il insiste;

un homme se présente & lui signifie de se retirer.... Là l'obscurité couvre la scène. Ce qui n'est que trop confirmé, c'est que ce malheureux M. Desp... a été jetté ou renversé dans l'escalier, que sa tête a porté contre la rampe, & y a reçu le coup mortel dont il est mort quelques minutes après. La maison ayant été fermée sur le champ, la garde appelée, la fille & son greluchon ont été arrêtés; ils sont en prison. Quel sera leur sort? Dans tous les cas, cette fille doit aller expier son imprudence ou son crime à l'hôpital. Quant à l'homme, c'est, dit-on, un *fier à bras* de profession; il seroit bon d'en faire un exemple, sur-tout d'après la mauvaise réputation dont il jouit.... Que de réflexions se présente à la vue de ce cadavre expirant à la porte d'une catin?

Quoique bien gardés & bien éclairés, que d'horreurs se commettent impunément dans cette capitale! M. le Comte de *** pere de Madame la Duchesse de F***, étant allé passer l'été dans ses terres, avoit laissé son suisse pour garder son hôtel pendant son absence. Un beau jour, il dispaçoit: on entre dans la maison, on la trouve sans dessus-dessous, les glaces brisées, les papiers brûlés ou déchirés, l'argenterie enlevée avec plus de deux cent mille livres: on ne doute pas que le suisse n'ait été l'auteur du vol & de tant de dégât. Quelques jours se passent; l'homme que l'on avoit mis à sa place, allant pour faire prendre l'air aux appartemens, se sent suffoqué d'une odeur fétide insupportable; il suit la trace,

& parvient jusqu'à l'endroit d'où elle sembloit partir : il regarde , il observe , il tâte ; enfin , il porte la main sur un cadavre mutilé ; effrayé , il court avertir , montre sa triste découverte ; & l'on reconnoît que le malheureux fuisse soupçonné avoit été la victime de sa fidélité.

De Versailles , le 15 Septembre 1782.

M. de Bez*** maître des requêtes , fameux par l'enlèvement de sa femme que le rédacteur du *Courier de l'Europe* a conduite à Londres , & qui a fini par devenir marchande de modes à Edimbourg , présidoit ces jours derniers une assemblée de novellistes dans le parc du château. On discouroit vivement sur le siege de Gibraltar , on alloit emporter cette forteresse d'assaut , lorsqu'un orage affreux survint , & les novellistes courant hors d'haleine , ne parvinrent à un abri , que trempés & dans un état à faire pitié. Le Roi s'amusa beaucoup de cette aventure & en railla même M. de Bez*** le soir , mais elle donna lieu à de fort mauvaises plaisanteries dans la galerie , & l'on eut la témérité de comparer le sort qui attend l'*Armada* dirigé contre Gibraltar à celui de nos pacifiques discoureurs.

Un mot heuteux du Duc de Nivernois , forme l'anecdote du jour. La Reine remarquoit qu'il n'y a point de légende à la médaille du chapitre dont elle vient de se déclarer la protectrice. Cette médaille représente d'un côté l'image de la Vierge & de l'autre celle de la Reine. La légende , dit le galant éleve ou fils

de Voltaire , se présentera à l'esprit de tout le monde. En voyant la mere de Dieu , on dira *Ave Maria* , & pour le portrait de V. M. l'on continuera , *Gratiâ plena*.

L'ombre du Comte de Maurepas continue de nous gouverner. Madame de Maurepas & l'abbé de Viry son homme de confiance en sont les organes. Le Roi les consulte sur toutes les affaires importantes : ce secret est la clef de la fermeté avec laquelle S. M. prononce souvent dans le conseil au grand étonnement de ses Ministres. L'abbé de Viry a infiniment d'esprit & de connoissances. On ne doute point qu'il n'entre un jour dans le ministere. Cette découverte que viennent de faire les amis du Duc de Choiseul , les déconcerte d'autant plus que M. de Vergennes & M. Amelot forment , avec ces conseillers secrets , un quatuor qui deviendra tôt ou tard funeste au Comte de Ségur & au Marquis de Castries , malgré l'esprit de soumission dont ils se sont armés. La Reine est leur protectrice , & il n'en faut pas moins pour balancer dans l'esprit du maître , les impressions qui y sont gravées contre tout ce qui tient à l'Ex-Ministre justement célèbre. Il subsiste toujours entre celui-ci & la Reine , une correspondance intime que le Roi ignore si peu que souvent il demande à son auguste épouse ce que pense le Duc de Ch. . . sur ce qui se passe. On prétend qu'à une semblable question au sujet de Gibraltar , la Reine répondit dernièrement que le Duc pensoit que cette place ne seroit pas prise & que comme , selon les apparences , M. de Vergennes avoit
fait

fait entrer cette conquête dans les combinaisons pour la paix, il lui paroissoit impossible qu'elle se fît cette campagne.

De Paris, le 18 Septembre 1782.

IL semble que l'on prenne à tâche de pousser à bout tous les savans raisonnemens de nos politiques. Réduits d'abord aux seuls détails locaux que leur procuroient les gazettes, ils ne pouvoient former, sur l'arène des Tuileries, que des apperçus d'attaque aussi vagues qu'irréguliers : enfin, Gibraltar parut, il y a quelques jours, sur une carte embellie de tous les agrémens de l'enluminure, & dès l'instant cette place si redoutable a semblé ne devoir pas résister aux puissantes combinaisons de nos guerriers-cracovistes. Mais ce qui met aujourd'hui leur opinion moins en crédit, c'est la multiplicité des plans qui paroissent journellement, & dont la disparité déconcerte la profonde justesse de leurs mesures. Un anonyme semble descendu du ciel pour remettre quelqu'aplomb dans leurs judiciaires, & fixer une base invariable à leurs discussions & à leurs projets, par la description historique & topographique de la montagne, de la ville & des fortifications de Gibraltar, avec un détail de la baie & du détroit, & aussi des endroits qui peuvent contribuer à l'attaque & à la défense de cette place. L'auteur de cette petite brochure paroît avoir une connoissance fort exacte de cette fameuse forteresse : il la présente sous tous les points de vue, & en donne les détails les plus clairs,

Tome XIII.

M

les plus étendus & les plus intéressans. « Dans tous les siècles, dit-il, cette montagne a été célèbre, à cause de sa hauteur, de son cap prodigieusement avancé dans la mer, de sa situation, qui domine sur le détroit qui sépare les deux mers, & de la charmante vue dont on y jouit. On ne peut y grimper qu'avec beaucoup de peine, & quand on est arrivé à son sommet, on ne peut regarder perpendiculairement en bas sans frayeur; mais en revanche, quand on porte la vue au loin, du côté de l'orient & du midi, on découvre jusqu'à quarante lieues sur la Méditerranée, ce qui forme une agréable perspective. Du côté de l'occident, la pente n'en est ni rude, ni si effrayante, mais aussi la vue n'en est pas si étendue, à cause qu'elle est bornée par la *Punta del Carnero*, c'est-à-dire, *Pointe ou Cap du Mouton*, qui est précisément à l'entrée orientale du détroit, du côté de l'Espagne, & à l'entrée occidentale de la baie de Gibraltar. Cela n'empêche pourtant pas que de ce côté-là on ne découvre distinctement les deux mers & les royaumes de Barbarie, Fez, Maroc en Afrique, & les Provinces de Seville & de Grenade en Espagne. Voici l'étymologie qu'il donne au nom de Gibraltar. » A l'extrémité de la partie méridionale de l'Espagne, dans la haute Andalousie, & au bout oriental du fameux détroit qui fait la jonction de l'Océan-Atlantique & de la Méditerranée, s'élève une montagne (*) ou

(*) Cette montagne s'avance d'une grande lieue en mer, elle est d'une demi-lieue de hauteur & d'un quart ou en-

plutôt un rocher escarpé de toutes parts, d'une hauteur prodigieuse, & qui avance si fort dans la mer, qu'il semble vouloir se joindre au mont *Abila*, qui est de l'autre côté du détroit, sur la côte d'Afrique, & au pied duquel est située la ville de Ceuta. Anciennement cette montagne portoit le nom de *Calpé*, mais au commencement du huitieme siecle, un nommé *Tarik*, général d'*Ulit*, premier du nom, Calife de Damas, ayant été envoyé en Espagne, pour en faire la conquête, débarqua au pied de la montagne, s'y cantonna & s'y maintint, malgré tous les efforts des Goths qui s'opposèrent vainement à son débarquement; en mémoire de quoi, les Maures appellerent ce Promontoire *Gebel-Tarik*, qui en leur langue veut dire *Montagne de Tarik*. (En Arabe, *Gebel* signifie montagne, & c'est pour cette raison qu'en Sicile, le Mont-Ethna s'appelle *Gibel*.) Par une succession de temps, *Gebel-Tarik* fut transformé, par corruption d'idiome, en *Gebeltar*; ensuite le nom de *Gebeltar* dégénéra en celui de *Gibaltar*; & enfin, par une corruption encore plus grande, ce nom disparut pour faire place à celui de *Gibraltar*, après quoi la mon-

viron de largeur : il est à remarquer que son élévation arrête les nuages & empêche le soleil de paroître avant neuf heures du matin, de sorte que le sommet en est presque toujours couvert, ce qui rend la ville de Gibraltar si humide que tout s'y corrompt, & que les vivres particulièrement ne peuvent s'y conserver que fort peu de temps... M. Bowles, auteur distingué, assure que cette montagne est toute entiere de pierre calcaire, & il ajoute : elle est telle qu'une pluie d'eau forte la dissoudroit aisément.

tagne communiqua son nom à la ville & au détroit. « L'auteur finit par un abrégé succinct des sièges que Gibraltar a soutenus depuis le commencement du siècle : vous le trouverez peut-être avec plaisir ici.

» En 1704, la ville se rendit à la flotte d'Angleterre & d'Hollande; elle resta aux Anglois par le traité d'Utrecht, & par celui de la quadruple alliance conclu à Londres le 2 Août 1718.

En 1724, le Marquis de Villa-d'Arias assiégea cette place, mais en vain : En 1727, les Espagnols firent une nouvelle tentative que les préliminaires de la paix rendirent infructueuse, Gibraltar étant paisiblement resté aux Anglois jusqu'au mois de Juillet 1779, que Don Joachim de Mendoza l'investit.

Dans un temps où toutes les têtes s'exaltent par les détails de combats ou de sièges, il n'est pas surprenant qu'il arrive de temps à autre quelques petites aventures chevaleresques, plus ou moins sérieuses. La suivante à cela d'agréable, que, quoique très-piquante, elle n'a mis qui que ce soit aux prises. M. de Gourjols, brave officier, bon ingénieur, qui, sous les ordres de M. le marquis de Bouillé, dirigea les attaques de Brimstone-hill, &c. se promenoit il y a peu de jours à la Redoute, avec une femme fort jolie & d'une blancheur extrême. Deux ou trois éventsés la distinguèrent de loin & s'en approchèrent. Le grand contraste qui se trouvoit entre son teint & celui de son cavalier, les frappa tellement qu'ils le témoignèrent assez haut, pour que M. de

Gourjols les entendit. Qui diable est cet homme-là, disoit l'un d'eux ? Est-ce un Indien, un Américain ? non, disoit l'autre, c'est un Maure. — Messieurs, leur repliqua très-vertement M. de Gourjols, *je ne suis ni Indien, ni Américain, ni Maure : je suis un officier françois qui vient chercher la croix de St. Louis, après l'avoir gagnée au grand soleil & non à l'ombre.* On se perdit dans la foule, & chacun s'en tint là.

Parmi le peuple on est plus hargneux & plus tenace : un propos est bientôt suivi d'une injure, & rarement les coups en sont loin. Une fruitière, rue *Montmartre*, de près de huitante ans, ayant voulu tâter encore du Sacrement, est allée en pompe, à St. Eustache, l'un des jours de la semaine, accompagnée de son cher prétendu. La cérémonie faite, les deux époux revenoient fort joyeux, lorsqu'une troupe de mauvais plaisans les ont accueillis. Tous les curieux du quartier se sont mis de la partie, & les nouveaux mariés se sont vus entourés d'une foule de ricaneurs qui, par leurs moqueries réitérées, ont enfin mis à bout leur patience. L'époux s'est fâché ; les ris, les huées ont redoublé : il a menacé ; on l'a saisi, battu, traîné dans le ruisseau, peut-être l'eût-on tué, si la garde toujours trop tardive, n'eût pourtant mis le hola.

Cette populace, si souvent effrénée, ne manque pas toujours de justice & même de charité. Un jeune homme assez honnête logeoit dans un des hôtels garnis voisins du jardin du palais royal : jeudi dernier, un garde du commerce se présente chez lui vers midi,

lui signifie une sentence rendue sur le défaut de paiement d'une lettre de change de 900 livres & veut l'arrêter. Le jeune homme ingambe & réfléchi, sentit qu'il se sauveroit s'il pouvoit parvenir dans le jardin du palais-royal. Sa résolution fut bientôt prise, il sauta par la fenêtre. L'exempt veut le suivre & ne pas perdre sa proie, & en effet il l'atteignit près de la baraque de Foy. Les maçons étoient pour lors à dîner; ils se rassemblent, enveloppent le garde, le pressent, font évader le jeune homme, & tiennent l'exempt dans leurs serres jusqu'à ce que les gardes du jardin arrivant, il fût saisi comme transgresseur du privilège dont jouissent les maisons royales & conduit lui-même en prison avec les applaudissemens de tous les spectateurs.

M. Mercier vient de nous donner encore trois drames : *Zoé*, *l'Habitant de la Guadeloupe*, & *les Tombeaux de Verone*. Les deux premiers ne sont que des anecdotes dialoguées. Un M. Frainval enleve *Zoé*, fille de Monsieur S. Maxandre, homme violent qui court après elle, & l'atteint à une poste des frontières dans un moment où Frainval s'étoit absenté pour aller faire une visite dont on ne connoît pas trop l'objet. Le vieux gentilhomme veut emmener sa fille dans un couvent, mais un rusé postillon qui fait toute l'affaire, l'égare pendant la nuit & le ramene, sans qu'il s'en aperçoive, à la même poste d'où il étoit parti. Ce trait d'audace est à la fois criminel & ridicule, car le postillon qui le faisoit de son chef, ne devoit certainement pas penser qu'il

dût aboutir à rien qu'à une scène meurtrière. Il avoit eu à la vérité la précaution d'ôter les balles des pistolets de M. S. Maxandre : celui-ci, ayant lâché un coup sur le ravisseur qui, dans l'intervalle étoit revenu, finit par lui pardonner : les deux amans sont unis & le postillon récompensé.

L'Habitant de la Guadeloupe est venu à Paris avec une fortune immense : il revêt la livrée de l'indigence, & va successivement visiter deux de ses proches parens ; l'un est un financier qui le reçoit fort mal & l'autre une jeune veuve, pauvre & vertueuse, mere de famille, vivant du produit de son travail, qui lui fait l'accueil le plus obligeant & lui donne un louis, la moitié de tout ce qu'elle possède. Vous pensez bien, Monsieur, que le financier & son épouse instruits de leur méprise, cherchent à la réparer, qu'ils sont hués & repoussés par l'Américain, & que celui-ci finit par donner sa fortune & sa main à l'aimable veuve, dont il a mis la sensibilité & la bienfaisance à l'épreuve.

Romeo & Juliette a fourni le sujet des *Tombeaux de Veronne*.

L'histoire des Tribunaux offre peu de procès aussi singuliers que celui de M. Rillier, citoyen de Geneve, avec sa femme & son beau-frere. Il vient d'en donner la relation au public sous le titre de *Procès romanesque offrant un sujet de comédie très-riche & très-heureux*, avec ces vers de Tancrede pour épigraphe :

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie

Chez les Républicains
 Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons
 Que dans les cœurs trompés jettent les factions,
 De l'esprit de parti je fais quelle est la rage.

Il paroît en effet que ce procès doit être mis au nombre des maux auxquels sont en proie les membres d'une société déchirée par des divisions intestines. Des freres, qui se sont juré une haine réciproque, ne connoissent point d'arme assez tranchante, assez mortelle pour assouvir leur haine; & celles de la calomnie sont sans doute les plus analogues à l'esprit qui préside à de telles divisions.

Un recueil de lettres écrites depuis l'année 1774 jusqu'à la fin de 1778, forme les principales pieces sur lesquelles M. Rilliet appuie son appel au jugement du public. Son titre vous donnera une idée de l'affaire aussi extraordinaire que scandaleuse dont il est question. *Correspondance ou défense fondamentale de respectable Théodore Rilliet, contre l'ordonnance du Conseil de Geneve, qui, sous le nom de Sentence, le dégrade de son état de citoyen, &c. &c. &c. pour avoir témérairement & calomnieusement imputé à Dame Ursule de Planta, sa femme, de lui avoir avoué qu'elle avoit eu un enfant avant son mariage, & qu'elle l'avoit eu de son frere; rendue sur une plainte en diffamation de ce même frere le Baron de Planta, dans laquelle il ne s'agissoit ni de Dame Ursule de Planta, ni de cette imputation.*

Cet exposé succinct doit avoir assez vivement excité votre curiosité pour vous faire desirer d'en savoir davantage sur cette aven-

ture probablement unique. Ecoutez M. Rilliet la raconter. « La Dame Rilliet dont je vivois séparé depuis la fin de 1775, m'ayant offert le divorce l'an 1777, je l'acceptai un an après, & ayant en conséquence de cette acceptation, commencé les formalités au mois de mars 1779, on la vit, par une révolution d'autant plus étrange que son frere lui-même avoit manifesté son desir d'un divorce, arriver des Grisons à Geneve, pour se défendre contre mon appel. Son frere s'y joignit bientôt, & peu après qu'il fut arrivé, elle présenta au conseil une requête où elle annonçoit un procès en calomnie, sur deux imputations que je lui faisois, qu'elle insinue sans les exprimer : savoir, d'avoir eu un enfant avant son mariage, & de l'avoir eu de son frere, ou de l'avoir avoué, car cela restoit incertain, & fait foi cependant d'un billet de son frere, du 20 Juiller, le lendemain de son arrivée, par lequel il m'invitoit à un accommodement. Cette requête qui est dans ce recueil, la plus impudente qui fut jamais, & où son inceste étoit clairement avoué, puisqu'il est rigoureusement impossible qu'une femme qui, en cas pareil, reconnoît qu'elle recherche un accommodement & qui le recherche encore, ne soit pas coupable, cette requête fut traitée par moi avec le plus grand mépris. Je n'y répondis que par des sarcasmes. La Dame Rilliet ne se contenta pas de cette provocation. Elle m'attaqua par une demande en séparation de corps, après avoir fait courir foudrement contre moi, des accu-

fations de vol de ses bijoux, de parricide en la personne de l'enfant dont je l'avois, disoit-elle, rendue enceinte, & d'empoisonnement en sa personne, dans lesquelles elle s'est confondue par le plus monstrueux entassement d'absurdités & d'extravagances. Justement alarmé d'horreurs qui seroient bientôt devenues des vérités dans une ville si violemment agitée des discordes civiles, & où j'avois mis les deux partis contre moi, par la pureté de mon zèle à servir constamment la République aux dépens des prétentions de chacun d'eux, je me déterminai à la forcer à mettre toutes ses accusations au grand jour, en lui envoyant, le 18 décembre, un exploit, où je déclarois que je consentois à la séparation de corps qu'elle demandoit; 1°. parce qu'elle m'avoit avoué d'avoir fait un enfant avant son mariage, 2°. que son frere, M. Frédéric de Planta en étoit le pere, protestant de la réduire en conséquence à une pension alimentaire de cent écus. Elle m'intenta sur cet exploit une action en calomnie, & près de trois mois après, son frere arriva de Paris, qui, au-lieu de se joindre au procès de sa sœur, ce qui n'eût été qu'une simple perfidie, préféra d'employer une perfidie double. Il interrompit le procès de sa sœur, auquel il n'osoit pas se joindre, & il m'attaqua pour l'avoir, disoit-il, *diffamé personnellement*, en lui attribuant le fait matériel de l'inceste, demanda que je fusse condamné à revêtir les prisons pendant l'instruction de ce procès, qu'il offroit de revêtir lui-même. Le Conseil lui accorda sa demande, le 18 mars,

& fit emprisonner avec nous la Dame Rilliet, suspendant *interea* l'action civile mue entre elle & moi. Après cinq mois de prison, nous plaîdâmes ce procès en diffamation sur la citation qui nous fut faite à cet effet, la Dame Rilliet non ouïe ni appelée. Lorsque tout le monde attendoit une sentence sur le procès qui avoit été plaidé, le Conseil rendit inopinément une sentence criminelle contre moi, sur le procès de sa sœur en calomnie, qu'il avoit suspendu par sa sentence d'emprisonnement du dix-huit mars, par laquelle il me condamne à payer cinq mille livres de pension à la Dame Rilliet, de qui je ne suis séparé ni de corps, ni de biens, & dont je n'avois reçu pour tout bien qu'une valeur de deux cent louis, à un adjugé de trente-quatre mille livres en faveur de M. de Planza, à être destitué de mon office de conseiller du Grand-Conseil, à être dégradé de mon état de citoyen, & à six mois de prison en chambre close, où j'étois déjà depuis cinq mois & six jours....»

Tant que cette relation & les détails que M. Rilliet y ajoute, ne seront point réfutés, il sera naturel de le regarder comme une victime de la prévention & de l'esprit de parti.

M. Friedel continue son recueil de *Pieces allemandes*. Sa traduction prouve que les maîtres de langue ne sont pas ceux qui parlent & écrivent le mieux. Elle fourmille de fautes de françois. A propos de Jules de Tarente, tragédie où un Prince dans le chagrin, propose à un Archevêque son frere, de boire un coup avec lui pour causer, un de nos journalistes observe

qu'en général il y a toujours un peu à rire dans les tragédies des auteurs allemands, comme il y a toujours à pleurer dans leurs comédies. « Nous avons, ajoute-t-il, mérité ce reproche autrefois, & nous pourrions bien finir par le mériter encore. »

LOGOGRYPHE.

Triste ressouvenir de la foiblesse humaine,
Je n'existe jamais que pour ce qui n'est plus;
Et même en rappelant la douleur & la peine,
On me voit relever la beauté de Venus.
Décomposez mon nom, vous trouverez je pense,
Ce qui souvent, hélas! me donne la naissance.

De Paris, le 25 Septembre 1782.

Quoi qu'en disent les philosophes, le nombre des sages ne paroît guère influencer sur la durée des empires. La Grece eut, coup sur coup, Thalès, Solon, Pythagore, Platon, Socrate & tant d'autres; à peine existe-t-il aujourd'hui des traces de ces superbes cités dont elle étoit couverte & dont ils faisoient la gloire, tandis que la Chine, qui subsiste encore, toujours si florissante depuis tant de siècles, n'en cite qu'un seul dont la mémoire est honorée, dont la doctrine est perpétuée, & dont la postérité reçoit, dans son chef, les hommages qu'on ne peut rendre au sage qui n'est plus. En demandant pourquoi cela, qui osera répondre? La question est délicate à résoudre; elle n'est pas indigne des réflexions de l'homme

d'état & du philosophe. Sans porter si loin nos recherches, profitons des travaux de M. l'Evêque pour connoître ce personnage si justement révérend des Chinois. Nos missionnaires avoient rassemblé confusément les écrits de Confucius, ainsi que les pensées de ses disciples ou de ses commentateurs. M. l'Evêque a tiré de leurs ouvrages les maximes qui lui appartiennent, & les a traduites en notre langue. « Toujours fideles à la pensée, dit-il, nous avons été souvent infideles au mot ou même à la phrase. Il ne s'agissoit pas de présenter une version littérale, mais de donner la morale de Confucius, & de la faire lire. » Cette traduction est précédée de la vie de ce célèbre Chinois; elle ajoute aux preuves que nous avons eues dans tous les temps, que les grands hommes d'état sont toujours la victime de la jalousie & de la malignité. Il naquit cinq cent cinquante-un ans avant notre ere, dans une simple bourgade du Royaume de Lou; car la Chine étoit alors divisée en plusieurs Royaumes, tributaires de l'Empereur. Dès l'âge de quinze ans, il se livra tout entier à l'étude des anciens livres: il en recueilloit avec soin des maximes utiles pour la conduite de la vie, y conformoit ses mœurs, & se préparoit, dans un âge si tendre, à les offrir aux autres en leçons. A l'âge de cinquante-cinq ans, il fut élevé au principal ministère dans le Royaume de Lou, sa patrie. Les loix étoient observées, les mœurs s'épuroient, la concorde régnoit dans les familles, la paix intérieure charmoit les peines du peuple, & l'on ne pou-

voit méconnoître l'empire de la raison. Cette prospérité fut regardée d'un œil jaloux par les Princes voisins. Il eût été absurde de calomnier Confucius ; il eût été trop odieux d'attenter à ses jours ; ils tenterent & réussirent à corrompre son Souverain. N'ayant plus d'accès auprès de son Prince , Confucius , accoutumé à déposer ses emplois dès qu'il ne peut faire le bien , hésite cette fois : c'est sa patrie qu'il faut abandonner. Il desiré , il espere , il combat ; il quitte enfin un état où la sagesse qu'il y faisoit régner , est remplacée par la volupté. Il s'éloigne , en pleurant sur son pays infortuné. Il parcourt les états voisins , mais il y est rebuté. Il erre de contrée en contrée , & se voit réduit aux dernières extrémités de la misere. Toujours égal à lui-même dans la haute fortune & dans l'humiliation , il souffrit avec courage les rebuts , les mépris , les insultes , les chansons , les satyres dont il devint l'objet. Il vit lever le cimenterre sur sa tête : » Si le ciel nous protege , disoit-il à quelques disciples qui lui étoient fideles , que peut contre nous la haine d'un homme puissant ? Il mourut à l'âge de soixante & treize ans. *Les Rois*, dit-il, *n'observent pas ce que j'enseigne ; aucun d'eux ne suit mes principes , il ne me reste plus qu'à mourir.* Il eut jusqu'à trois mille disciples , dont grand nombre furent élevés à la magistrature. Il les distribuoit en quatre classes. Ceux de la premiere apprenoient à cultiver leur esprit par la méditation , & à former leurs cœurs à la vertu : la seconde réunissoit la logique à la rhétorique : il avoit consacré la troisieme à

la politique : & l'on s'exerçoit dans la quatrième à écrire sur la morale. Confucius, si souvent errant & rejeté, reçut après sa mort des honneurs presque divins. Des gymnases élevés dans toutes les villes, portent son nom ; & les mandarins de la première classe n'osent passer devant ces asyles des sciences, sans descendre de leurs palanquins. On l'appelle le grand maître, le saint, le roi des lettres. Un diplôme de l'Empereur assure aux Magistrats qui se sont distingués par leur intégrité, le titre d'*Élèves de Confucius*, & ce titre d'honneur est une récompense suffisante de leurs services & de leurs vertus. Les lettrés, lorsqu'ils sont élevés au doctorat, font au chef de ses descendans les présens qu'ils voudroient offrir à son illustre ancêtre ; l'Empereur le reçoit à sa Cour avec les plus grandes distinctions : il jouit seul de la noblesse héréditaire, & porte le titre de *Coung*, première dignité de la noblesse. Cet extrait de sa vie vous inspire sans doute le desir de connoître la morale d'un être révééré depuis tant de siècles ; je vais vous citer quelques-unes de ses pensées ou maximes sur différens points.

» Celui qui, sincèrement & de bonne-foi, mesure les autres d'après lui même, obéit à cette loi de la nature imprimée dans son sein, qui lui dicte de ne pas faire aux autres ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de faire pour les autres ce qu'il voudroit qu'on fît pour lui-même. »

» Régner, c'est diriger. Princes, donnez vous-mêmes l'exemple de la droiture & de

l'honnêteté : qui osera ne vous pas suivre? »

» Il est cinq regles universelles qui régissent le monde. Ces regles sont : la justice qui lie le Prince & le sujet ; l'amour entre les parens & les enfans ; le lien qui unit les époux ; la subordination entre les aînés & les cadets ; ce doux accord & ces devoirs mutuels qui unissent des amis. »

» L'oiseau, près de mourir, n'a plus qu'une voix lugubre & gémissante : mais c'est au lit de mort que l'homme fait sur-tout entendre la voix de la vérité. »

» Je n'ai vu personne qui fût aussi flatté de la beauté de la vertu, que des graces & de l'élégance d'un beau corps. »

» Celui qui possède la vertu, parlera toujours assez bien pour la recommander aux autres : mais celui qui parle bien de la vertu ne la possède pas toujours. »

» Magistrat, tu te plains du brigandage du peuple : sois ennemi toi-même de la cupidité ; & quand tu exciterois le peuple à la rapine par l'espoir des récompenses, il refuseroit de s'y livrer. La cupidité seule conduit le peuple au crime ; mais elle n'est excitée en lui que par l'avarice & la cupidité de ses chefs. Que ceux-ci soient incorruptibles, la honte suffira pour retenir les sujets. »

» Le philosophe s'afflige de son insuffisance ; & non de son obscurité. Il s'afflige de tuer sa vie & de n'avoir rien fait encore qui mérite d'être célébré. »

D'après ces citations, on voit deux choses

très-clairement : 1°. que les hommes étoient à peu près les mêmes, il y a vingt & tant de siècles ; qu'aujourd'hui. 2°. Que la morale qu'on leur enseignoit, n'étoit autre chose que ce que nos philosophes modernes répètent de nos jours dans leur jargon arlequiné.

On ne pensoit plus guere à M. Necker, sur-tout à la Cour. La plaisanterie suivante a rappellé pour quelques momens son nom dans nos cercles. C'est une lettre qu'on lui fait écrire par le Pape & sa réponse. Voici la première.

» J'ai appris, mon cher fils, que vous quit-
 » tiez la France, qui vous a enrichi & que
 » vous avez servie, pour aller philosopher en
 » Suisse. Ce projet est digne d'un sage. D'ail-
 » leurs vous serez moins oublié dans le châ-
 » teau de Copet que dans la rue de Cléri,
 » & vous contenterez ainsi tous vos goûts à
 » la fois. Je vous propose l'occasion d'être
 » utile, & d'ajouter encore quelques feuilles
 » à la couronne civique qui ouvre votre
 » front. »

» Je voudrois un plan de réforme, une
 » augmentation dans mes revenus, un projet
 » de loterie, l'art de faire des emprunts,
 » une demi-douzaine de banquiers. A la vé-
 » rité je n'ai point de maison, point de Fer-
 » miers Généraux, point de doubles Tréso-
 » riers, mais vos talens pour la réforme sont
 » si bien connus, que vous trouverez malgré
 » cela la maniere de l'exercer. Comme je fais
 » que vous refusez les appointemens quand

» vous servez les Souverains , je vous en-
 » voie mon portrait , que je vous prie de
 » porter , comme autrefois Sully portoit ce-
 » lui d'Henri IV. Cette distinction vous flat-
 » tera peut-être , puisque c'est la première
 » fois qu'on aura vu un Pape sur une poi-
 » trine hérétique. Je me propose aussi de faire
 » couronner au capitolé Madame N***, parce
 » que sa prose vaut bien les vers de Corelli. »
 » Lorsque vous aurez fait toutes vos opé-
 » rations , nous en rendrons compte à l'uni-
 » vers. Car à quoi serviroit de travailler , si
 » l'on n'avoit pas la petite satisfaction de cau-
 » ser un peu de ses succès avec le public.
 » D'ailleurs cette démarche vous a si bien
 » réussi en France , que vous serez le maître
 » de la renouveler en Italie. »

» Vous y trouverez les esprits heureuse-
 » ment disposés en votre faveur. Le Roi de
 » Naples , à ma sollicitation , a interdit la plume
 » au Marquis de Caraccioli. Je fais combien
 » elle vous a coûté d'insomnies. La malignité
 » des hommes est telle qu'elle se plaît non-
 » seulement à contrarier les plans , mais même
 » à tourmenter l'amour-propre d'un homme
 » de bien , qui ne veut qu'un peu de gloire
 » pour les plus illustres travaux. Je vous cou-
 » vrirai de mon égide spirituelle , & j'ordon-
 » nerai pendant quarante jours la collecte
 » *contra hæreticos* , dans l'espoir que vous vous
 » mettrez en état de mériter l'apothéose à la-
 » quelle votre culte vous défend d'aspirer , »

R É P O N S E.

» J'avois fait serment, Très-Saint Pere, de
 » ne plus servir les Rois, non à cause d'eux,
 » qui sont bons, généreux, aimant le bien,
 » mais à cause de leurs Ministres, qui jalou-
 » sent toujours les grands talens. Quoique
 » j'aie été parmi ces Ministres, je me regarde
 » moins comme tel, que comme le médecin
 » des Etats. »

» La France m'appella dans une crise à
 » peu près pareille à celle où se trouve à
 » présent l'état ecclésiastique. Mes lumieres
 » ne m'appartiennent pas; elles sont aux na-
 » tions qui en ont besoin; ainsi Votre Saint-
 » teté peut commander à mon intégrité, à
 » mes talens & à mon courage. Mais pour
 » que cette démarche vous soit aussi utile
 » qu'elle m'est honorable, je dois vous pré-
 » venir, Saint Pere, de ma maniere de gou-
 » verner. Il faut me donner une autorité plè-
 » niere. Le moindre Cardinal sur ma route,
 » m'offusqueroit. Ma probité est si intacte,
 » que celle des autres ne soutient pas le pa-
 » rallele. Où je suis, les conseils sont à peu
 » près inutiles, parce que je vois en homme
 » d'état, que je pense en philosophe, que
 » j'écris comme Tacite, & que j'ai la fer-
 » meté de Caton. »

» De routes les opérations, ma favorite est
 » la réforme. Il ne faut ni méditer, ni faire
 » de plans. D'un trait de plume vous enri-
 » chissez un maître. C'étoit un pauvre homme
 » que ce grand Condé, qui disoit au chef de

» son Conseil , je vois bien dans votre plan ,
 » qu'absolument je puis me passer de ces gens-là ,
 » mais vous , êtes-vous assuré qu'ils peuvent éga-
 » lement se passer de moi. Un grand homme va
 » toujours son chemin , sans se laisser arrêter
 » par les minuties. »

» Malgré mes réformes je vous ferai em-
 » prunter encore quelques millions ; un préam-
 » bule amical dans l'édit , décidera la confian-
 » ce ; nous dirons au peuple ce que nous vou-
 » lons faire de son argent , & puis nous en
 » ferons ce que nous voudrons. Dans cette
 » partie j'ai fait mes preuves. »

» Il faudra que V. S. fasse choix dans ses
 » Etats de quelques personnes qui s'occupent
 » du commerce , de l'agriculture : je n'ai point
 » le temps d'entrer dans ces petits détails.
 » J'impose , j'emprunte , j'escompte ; c'est mon
 » lot. Les autres doivent mettre le peuple à
 » même de payer. S'il falloit aussi s'occuper
 » de son bonheur , on n'auroit jamais fini. »

» Il est vrai que je n'accepte point d'hon-
 » noraire , mais j'aurai l'honneur de présen-
 » ter mon frere à V. S. Je recevrai avec re-
 » connoissance le médaillon que ses bontés me
 » destinent , & s'il se trouve enveloppé dans
 » un brevet de Duc , j'y serai plus sensible
 » encore. Du côté de l'honorifique la Cour
 » de France ne m'a pas gâté. »

» Madame N*** a l'honneur de vous faire
 » ses complimens , T. S. P. : elle accepte avec
 » gratitude la couronne de laurier , à condi-
 » tion que M. T*** lui donnera la main pour
 » monter au capitolé. »

Nos faiseurs de pamphlets prennent depuis quelque temps les matieres les plus sérieuses pour l'objet de leurs bavardages éphémères. Ils s'exercent particulièrement sur les grandes opérations politiques qui donnent de toutes parts & sous toutes les faces à l'âge présent, une physionomie bien différente de celle qu'ont eue les derniers siècles. Les réformes que le grand Joseph a faites avec cette facilité que rencontre le génie aussi sûr de la bonté de ses moyens que de la justesse de ses vues, ont fait éclore mille brochures : on m'en apporte une intitulée : *Lettre d'un Moine à un Avocat sur les affaires présentes*. La cause des moines y est défendue avec le ton qui convient aux lecteurs d'à présent, avec légèreté, & de manière à ne convaincre & à n'instruire personne. Le moine prédit que la réforme s'étendra bientôt sur les Avocats. . . . « Et la noblesse qui rit de notre catastrophe, ne rira pas toujours : elle aura son tour & nous la verrons dans peu tomber en roture. S'il n'y a plus d'ainés de familles, je ne veux pas cinquante ans pour anéantir la noblesse. . . . Le revenu d'une maison partagé entre cinq ou six enfans ne suffira bientôt plus pour vivre en nobles. Ils rechercheront & mendieront des alliances qui puissent les faire subsister, car d'ordinaire ils n'ont ni grand mérite ni grande industrie & ne seroient tout au plus que dans la moyenne classe des citoyens. . . . La réforme en demeurera-t-elle là ? . . . Non, non. . . . Si les vœux monastiques sont des entraves que Joseph ne veut plus laisser à des sujets nés libres, les

nœuds de l'hymen en enchaînant deux victimes à la fois, traînent aussi avec eux de longs abus.... Les divorces si fréquens entre les grands, les procès, les querelles, les séparations dans les mariages du peuple, ont frappé ce Monarque philosophe.... Enfin, on dit que le mariage pourroit bien aussi tomber sous la réforme.... si cela est, bon Dieu! c'est seulement alors qu'on en verra de belles! » Ainsi finit le soi-disant moine qui a sûrement la prétention d'être très plaisant.

Le théâtre françois vient de perdre Madame Molé. Livrée depuis long-temps aux douleurs cruelles d'un ulcère intérieur, elle a enfin trouvé le repos dans une mort différée trop long-temps. Elle étoit recommandable par des talens utiles & sûrs plutôt que supérieurs; mais elle l'étoit sur-tout comme épouse d'un acteur dont les talens & la personne sont vraiment chers au public.

Il n'y a plus à douter que la nouvelle salle d'opéra ne soit réédifiée ailleurs qu'au palais Royal. On prend les mesures pour construire incessamment sur l'emplacement de l'incendiée, & l'on s'attend à en voir culbuter sous peu les tristes restes. Le pourtour du jardin avance; mais quoi qu'en disent les prôneurs, ce lieu si vanté n'aura ni noblesse ni majesté.

Vous supposiez peut-être devoir apprendre sous peu le jugement définitif de la Dargens & de son *quidam* le marchand de bois, lorsque je vous annonçai la mort funeste de M. Despinas. Tout Paris le supposoit comme vous: mais dans un siècle aussi philosophe que le

nôtre , on y regarde un mort comme un mort , & un vivant pour ce qu'il vaut. Suivant toutes les apparences , le Sr. Loquin en fera quitte , non pour la peur , mais pour son argent. L'ancien proverbe aura donc raison : *un mort a toujours tort*. O Cicéron ! renaissiez parmi nous , & répétez cette exclamation d'indignation : *O tempora , ô mores !*

On veut absolument que nous ne soyons que les imitateurs des Anglois dans tout ce qui concerne la construction navale. A leur exemple , dit-on , nous avons armé nos vaisseaux de cent & cent dix canons ; à leur exemple , nous les avons doublés en cuivre , &c. ; cette fois-ci , que va-t-on dire ! nous allons les doubler en plomb. On a reconnu que ce métal étoit par sa flexibilité & sa malléabilité , très-préférable ; & cette entreprise vient d'être donnée à une compagnie qui doit former dans tous nos ports , des établissemens pour cet objet intéressant.

É Q U I V O Q U E.

C O N T E.

Certaine Dame de village ,
 Qui , je crois , pour toute leçon ,
 N'avoit appris en son jeune âge ,
 Que quelques termes de Blason ,
 Joignoit à la hauteur , l'humeur la plus sauvage.
 Revenoit-elle à la maison ?
 C'étoit alors nouveau tapage :
 Tantôt elle grondoit ses gens ,

Puis son mari , puis ses enfans ;
 Et souvent ceux du voisinage.
 De tant d'humeur à la fin excédé,
 Son mari , quoiqu'il fût un des plus pacifiques,
 Crut devoir lui prêcher , & la nécessité,
 Et l'agrément des vertus domestiques.
 A ce mot , dont la Dame ignoroit la valeur,
 Et qu'elle crut sur-tout lui faire déshonneur,
 La fureur dans ses yeux pétilla.
 Qui ! moi ? dit-elle , moi , j'aurois
 De pareilles vertus ? ... apprenez que jamais
 Les Superbacs , dont je suis fille ,
 N'ont eu , Monsieur , des vertus de Laquais.

*Le mot du Logogryphe inséré dans ma dernière lettre ,
 est Deuil dans lequel se trouve Duel.*

De Paris , le 2 Octobre 1782.

ON avoit depuis long-temps annoncé une
 vie de M. Linguet : la crainte qu'inspiroit
 cet homme célèbre , a pu seule imposer silence
 à ses ennemis qui avoient rassemblé sur son
 compte autant d'anecdotes scandaleuses , vraies
 ou fausses , qu'il en falloit pour un libelle dif-
 famatoire. Enfin paroît une brochure intitulée :
Notice pour servir à l'Histoire de la vie & des
écrits de S. N. H. Linguet. Quoique faite &
 publiée dans un temps où ce dangereux ad-
 versaire étoit sans armes & où l'on croit qu'il
 les a déposées pour long-temps , cette notice
 fort éloignée d'être un panégyrique , est écrite
 avec assez de modération.

Simon-Nicolas-Henri Linguet , né à Reims ,
 en 1734 , eût pour pere le fils d'un fermier
 des

des environs de la riviere d'Aisne , qu'on avoit envoyé à Paris faire ses études , qui s'y distingua par quelques talens & devint professeur au college de Beauvais. M. Linguet a dit lui-même qu'il étoit né sous les auspices d'une lettre de cachet : son pere engagé dans les folies du jansenisme , avoit été exilé à trente lieues de Paris ; il se retira à Reims & s'y maria. Le jeune Linguet fit ses études au college de Beauvais , & remporta les trois premiers prix de l'université en 1751. Ce début brillant fut remarqué par le duc de Deux-ponts qui l'emmena dans ses Etats. M. Linguet s'étant séparé de ce Prince , vint à Lyon , dans le dessein d'y établir une manufacture d'une espece de savon de suif fait à froid , dont il avoit le secret , mais il ne put se procurer les fonds nécessaires.

Pendant son séjour à D. P. , M. Linguet , âgé de vingt-cinq ans , avoit dédié au Roi de Pologne Stanislas , son *Histoire du siecle d'Alexandre* , ouvrage digne d'être remarqué & qui ne le fut cependant point du public. De retour à Paris , il vécut avec Dorat , & l'aida à refaire *Zulica* , tragédie qui d'abord étoit tombée & qui reparut alors avec succès. Dorat a reconnu & désavoué les bruits qui se sont répandus de torts graves de M. Linguet à son égard. » Nous croirons toujours , dit l'auteur de la brochure , qu'il est difficile de soupçonner de bassesses secretes & déshonorantes , un homme dont le cœur s'est montré constamment si fier. Nous écarterons par la même raison , l'anecdote du prétendu superbe cheval enlevé au duc de D. P. . . »

Bientôt M. Linguet donna au théâtre italien, en gardant l'anonyme, les *Filles femmes* ou les *Maris battus*, parodie de l'*Hypermnestre* de M. Lemiere. Il composa pour complaire au P. Bertier qui lui promettoit de lui céder son droit au privilege du journal de Trévoux, quelques brochures en faveur des Jésuites, telles que la *Lettre d'un Mandarin*, qui fut, à ce que l'on croit, brûlée dans le temps.

M. Linguet ayant été trompé dans ces espérances, renonça à la carrière du journaliste pour celle des armes. Il fut attaché à M. le Prince de Beauvau, dans la guerre de Portugal, en qualité d'aide de camp pour la partie mathématique du génie. Le plus grand fruit que M. Linguet retira de ce service militaire, fut en passant à Madrid, d'apprendre la langue espagnole & de concevoir peut-être dès lors le dessein de faire la traduction qu'il nous a donnée depuis, sous le titre de *Théâtre espagnol*, qu'il a dédiée à l'académie de Madrid.

A son retour de Portugal & d'Espagne, M. Linguet fit en observateur une tournée dans la Hollande, les Pays-Bas & la Flandres. Il lui prit envie en revenant, de s'arrêter à Abbeville où il arriva vers le mois de septembre 1763 : il ne s'y fit connoître que sous le nom de M. de Beaumont. Il avoit pris chez la veuve d'un libraire, un logement qui lui fut offert gratuitement, dès qu'on l'eut reconnu pour un homme de lettres fort simple dans ses mœurs & très-peu fortuné. Des questions qu'il fit un jour à un matelot, parurent suspectes; le Maire de la ville le manda : M. Lin-

guet le satisfait facilement de vive voix; mais de retour chez lui, il lui écrivit une lettre assez singulière, terminée par l'offre qui fut acceptée, & qu'il réalisa de faire un *cours gratuit* de mathématiques. Des projets manuscrits sur la navigation de la Somme, que M. d'Ouville communiqua à M. Linguet, lui donnèrent alors l'idée du nouveau projet publié dans son ouvrage des *Canaux navigables*, & qui lui fit éprouver d'autres tracasseries dont il eut ensuite l'occasion de se venger. *Le Fanatisme des philosophes*, une brochure sur la *nécessité d'une réforme dans les loix civiles en France*, une tragédie de Socrate qui n'eut point de succès, furent les fruits de cette retraite.

M. Linguet retourna à Reims, où les conseils de son aïeule l'entraînaient dans la carrière du barreau. Peu occupé d'abord de procès & d'écritures, il donna au public, ses *Révolutions de l'Empire romain*. Il fit ensuite imprimer une histoire politique de la V. . . ., & de ses ravages, sous le titre de la *Cacomonade* : ce badinage éprouva encore le sort attaché jusques-là à ses productions. Il n'étoit pas plus heureux au barreau que dans la littérature. Ses mémoires pour le chevalier de la Barre, lui donnèrent le premier succès qu'il eût encore obtenu. Le public jeta un cri éclatant de vengeance dès qu'ils parurent : ils furent encore utiles aux jeunes gens qui, ayant été décrétés comme le Chevalier, furent renvoyés absous purement & simplement.

Oubliant la rupture qu'il avoit publiquement faite avec la littérature, M. L. publia en 1767.

mais l'argent vient. L'auteur de *l'Espion des Boulevards* entr'autres, en donne un exemple frappant. Il vient d'en faire une seconde édition, revue, corrigée & augmentée. Les corrections consistent en des points que le pudique auteur a substitués aux mots sales & orduriers qui étoient fort multipliés dans la première. Quant aux augmentations, elles consistent en un récit très-animé du plaisir qu'il ressentit en apprenant la rumeur qu'excita la lecture de son livre parmi les comédiens forains & par le détail très-chargé, d'une scène fort plaisante qui la suivit au théâtre des Af-fociés. Visage, principal acteur de ce *Salmigondis* comique, s'étant apperçu de l'effet désagréable que produisoit dans son public, le tableau satyrique qu'avoit fait le Désœuvré, de sa manière de déclamer, imagina un dialogue fort drôle pour s'en excuser. Visage paroit, le Chroniqueur à la main, avec un sien acteur auquel il dit : *Monfieur, connoiffez-vous ce livre-ci ?* L'acolyte après l'avoir regardé : *Non, Monfieur ; mais j'en ai entendu parler comme d'une brochure diffamatoire, indigne d'occuper les honnêtes gens.*

Visage. Vous dites vrai, hé bien ; dans ce libelle affreux, on ose me taxer d'être un braillard qu'on entend d'une lieue à la ronde !

L'Acolyte. Vous, Monfieur, un braillard ! quelle calomnie ! il est vrai que vous avez l'organe assez mâle ; mais il est plein & sonore.

Visage. Non, je conviens qu'il est un peu enroué ; mais il n'est pas criard. On m'accuse

de plus, le croiriez-vous ? On m'accuse de manquer d'intelligence.

L'Acolyte. Vous, manquer d'intelligence ?

Visage. Oui, mon ami, (*ici Visage oublie qu'il est directeur, par l'habitude qu'il a de ripailler avec ses sujets,*) oui, on me prête ce défaut ; que vous en semble !

L'Acolyte. C'est une calomnie formée par des envieux, dont l'indulgence de ces Messieurs, qui sont juges de vos talens saura vous venger. . . Et l'auditoire d'applaudir, d'applaudir & de crier BRAVO !

Mons Visage a peut-être choisi le parti le plus sage ; Messieurs ses confreres ont pris la chose plus au grave & se sont fait panégyriser, tous à qui mieux, dans une petite brochure intitulée : *Le revers de la médaille*, pour servir d'opposition à l'*Espion du Boulevard*. C'est une vraie capucinade dont on ne peut soutenir quatre pages. A en croire ce douxereux écrivain, tous ces saltinbanques forains sont du plus au moins, aimables, honnêtes & remplis de talens ; les femmes sont toutes sensibles, tendres, modestes, généreuses & d'une conduite exemplaire : tous ces spectacles sont piquans & décens : & sans excepter même les cabarets des boulevards, tout y est louangé jusqu'au dégoût. « Entrons dans ces endroits, dit-il, & détaillons avec sincérité les objets qui s'y rencontrent & les scènes qui s'y passent ; d'un côté l'artisan s'y délassé de ses travaux, en faisant chanter à sa table, non de ces chansons sans esprit, qui ne présentent qu'un tableau peu séduisant du libertinage, mais de ces cou-

plets légers & délicats , qui entretiennent dans l'ame une aimable gaîté & répandent un charme flatteur sur l'ennui qu'on éprouve. . . . » Ne voilà-t-il pas un détail bien sincère du Chansonnier de nos vieilles des boulevards ? » Rassurez-vous donc , s'écrie-t-il , jeunes personnes intimidées par la peinture peu véridique du Désœuvré ; entrez sans crainte dans ces endroits où l'innocence se trouve à l'abri de tout danger. » Ah ! gardez-vous au contraire d'écouter la voix artificieuse de ce serpent mercenaire : fuyez ces lieux impurs ; l'air qu'on y respire & qu'on y paie est infecté par les obscénités qui s'y commettent & s'y répètent journellement !

N'est-il pas plaisant qu'il faille respecter les inepties , les balourdises les plus frappantes & les plus universellement reconnues ? on vient de donner à l'opéra les actes du *Feu* , d'*Ariane* & d'*Apollon* & *Daphné* ; quelques journalistes se sont permis , comme ils le doivent , de dire ouvertement leur avis sur ce dernier ouvrage ; on leur a fermé la porte & retiré les entrées dont ils jouissoient à ce spectacle : & cela , parce que M. Guillaume Pitra en est l'auteur sous la tutelle de M. Suard. Sans talens , sans connoissance de la langue , de la fable & de l'histoire , de la marche & de la magie théâtrale , ce M. G... veut faire des opéra , & veut qu'on les trouve bons ! tant d'orgueil confond en vérité. M. G... fait parler comme un vrai suisse , le triple dieu de la poésie , de l'éloquence & du jour , & ne veut pas qu'on rie : C'est pourtant bien le cas de répéter avec Horace : *Risum teneatis amici.*

Par une suite des plaintes & des représentations des auteurs molestés ou tirés à l'administration chantante & dansante (quel autre nom donner à ceux qui la composent maintenant ?) vient de priver les amateurs , du privilège dont ils avoient toujours joui jusqu'à présent , d'entrer aux répétitions : & pour donner tout d'abord consistance à cette décision , M. le Bailly du Roule , auteur de différens opéra estimés , qui ont rapporté des sommes , fut contraint de se retirer , samedi dernier , allant , suivant son ancien usage , à une répétition qui avoit lieu.

Dans les grandes villes l'imagination n'a gueres besoin de suppléer à la chaîne continue des aventures qui y arrivent. Il en est de plaisantes & de sérieuses : il ne s'agit que d'être à portée de les recueillir. La seule classe des filoux offre la plus abondante matière : nous en avons d'aussi importans qu'adroits. Dimanche dernier , plusieurs de ces Messieurs-là , bien instruits de l'absence d'un très-riche négociant de la rue bourg-l'abbé se transportèrent & s'introduisirent dans sa maison. L'or & les bijoux fourmilloient dans son magasin , mais ce n'étoit pas là l'objet de leur convoitise. Sept ou huit cens mille livres de billets de la caisse d'escompte , dont ce négociant est possesseur , étoit le grand but de leur opération. Ils cherchent à droite , à gauche , mais en vain pendant quatre heures. Las enfin de faire des perquisitions infructueuses , ils se déterminèrent à se retirer , n'ayant pour toutes choses , bu que trois caraffes d'eau , & n'ayant

pas même pris une seule bouteille de vin ; quoiqu'il y en eut de précieux dans un buffet qu'ils ouvrirent. Ces effets au porteur étoient dans un petit tiroir assez visible, dont la clef avoit été laissée dans un secrétaire. Le défaut de précaution avec laquelle on l'avoit mise avec quelques autres, est précisément ce qui l'a soustraite aux recherches.

On voit depuis deux jours une estampe assez plaisante. Elle représente le vaisseau volant de M. Blanchard, en guise de cerf-volant, élevé au-dessus de deux machines, que des enfans font mouvoir de loin, & regardé avec admiration par une foule de spectateurs. En tête est écrit.

AUX INCRÉDULES DE PARIS.

Et au-dessous ce qui suit.

» En l'an mille sept-cent octante, plus ou moins ;
Attendez dans le ciel étrange phénomène ;
Grande ville aux abois qui force gens promene,
Tous jusques aux marmots veulent être témoins ;
Plus de guerre n'est bruit, quoi que l'on espere :
Chacun d'iceux sera dupe de la Chimere.

NOSTRADAMUS.

L'astrologue Provençal ne semble-t-il pas annoncer dans cette prédiction, l'invention si vantée & sitôt oubliée du fameux M. Blanchard ?

Il est extrêmement commode, vous en conviendrez, de pouvoir en un instant faire suc-

céder la lumière aux ténèbres, par-tout où l'on se trouve, & de recéler la clarté dans un étui d'où on la tire à volonté. Cette découverte n'est pas nouvelle, mais l'heureux succès des soins que M. Pilastre de rosier s'est donnée pour la perfectionner, lui fait infiniment d'honneur, parmi les gens de tout âge que l'affaire la plus importante en ce siècle galant, conduit parfois dans des lieux obscurs. Il s'agit de bougies phosphoriques qui s'allument par le simple contact de l'air : elles sont renfermées dans un tube de verre hermétiquement fermé ; dès qu'on le rompt, la bougie prend feu & répand la plus éclatante lumière.

Une découverte que les physiciens jugeront plus digne de leur attention, c'est celle de l'influence de la lune sur les corps sublunaires. L'expérience que l'abbé Bertholon vient de répéter d'après M. Atanasio Cavalli, professeur de physique à Rome, paroît la déterminer mieux qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Il a exposé aux rayons de la lune pendant plusieurs nuits, deux vaisseaux ou récipiens pleins d'eau & parfaitement égaux : il a ensuite placé seulement sur l'un des deux & à une certaine distance, un parasol pour intercepter les rayons directs de cet astre, & il a observé constamment que le second vaisseau qui avoit reçu les rayons directs de la lune, a perdu par évaporation, dans l'espace de neuf nuits, deux lignes & un sixième plus que l'autre.

De Versailles , le 3 Octobre 1782.

LE désastre des batteries flottantes , la perte sur-tout des braves gens qui les montoient & la très-grande probabilité qu'il en sera encore sacrifié inutilement un grand nombre , ont fait la plus vive impression sur notre Monarque. Ce nouveau revers a rouvert la plaie que ceux dont il a été précédé ont faite dans le cœur paternel de S. M. Il faut avouer , a-t-elle dit aux Ministres de la guerre & de la marine , que voilà une campagne bien glorieuse pour mes armes ! Les courtisans qui gagnent aux révolutions ministérielles , ne doutent point que la fin de cette campagne n'en soit l'époque. On prétend que le Duc de Choiseul & Madame de Maurepas se rapprochent & que les deux partis qui ont divisé notre Cour vont se réunir. Si cette espèce de prodige n'est pas impossible , il doit s'opérer près d'un Souverain l'ennemi déclaré des intrigues & des cabales. Celles qui se faisoient relativement à l'affaire de M. de Grasse & de Bougainville ayant été dévoilées au Roi , S. M. a conseillé à M. le Duc de Chartres de faire quelque long voyage , & ce Prince se dispose à partir pour l'Italie. La modestie de son train sera remarquable. S. A. ne sera suivie que par deux valets de chambre & quatre valets de pieds , trois Seigneurs de la Cour l'accompagneront : & son train ne consistera qu'en deux berlines & un fourgon de bagages.

Le Prince de Guemené est en faillite ouverte.

On dit que ses dettes montent à 15 millions. Le Roi lui a accordé des lettres de surcéance pour trois mois seulement. A leur expiration la justice suivra son cours si ses affaires ne sont pas arrangées. Son Intendant riche, dit-on, de cent mille livres de rente, & son maître d'hôtel ont été arrêtés.

La Cour n'ira point à Marly, les médecins ayant trouvé ce séjour trop humide dans cette saison.

Les courses de chevaux ont recommencé avant-hier. C'est toujours le Marquis de Conflans qui est le juge.

De Versailles, le 7 Octobre 1782.

LA Cour restera à la Muette jusqu'au vingt-neuf de ce mois. On parle de divers changemens importans : entr'autres on dit que la vieille Princesse de Marsan rentrera dans les fonctions de gouvernante des enfans de France & qu'alors on lui donnera une survivanciére. Il est facile de deviner sur qui le choix tombera : de tout temps cette belle place a été donnée aux favorites & amies intimes de la Reine. Il est de toute justice que la mere choisisse la bonne de ses enfans.

Nous avons adopté la méthode angloise pour affoiblir par des illusions flatteuses l'impression de malheurs trop réels. On ne parle déjà plus du désastre des batteries flottantes. Cinq à six lettres de différentes places du Levant, nous confirment la prise de Madras dont il est bien plus doux de s'occuper. On

se rappelle que des nouvelles du même genre circulèrent à Versailles & dans Paris , lorsqu'on s'y désoloit de l'affaire du douze avril. Les unes & les autres ont sans doute la même source , & ces grands avantages dans l'Inde s'évanouiront quand nous en aurons quelques petits plus réels d'un autre côté.

Il est bien moins question de paix que des alliances négociées depuis long-temps par le ministère Anglois. Je vous ai parlé de la confiance du Roi en l'abbé de Viry. S. M. avoit eu dessein de l'envoyer à Londres pour y négocier en son propre nom & sans l'entremise des Ministres. L'abbé intimidé par l'exemple qu'a donné M. le Duc d'Aiguillon , a éludé cette commission délicate , mais il s'est , comme de raison , vanté à quelques amis discrets de l'honorable proposition qui lui en avoit été faite.

De Paris , le 9 Octobre 1782.

Nous avons laissé M. Linguet aux prises avec quelques gens de lettres. Le *Mercur*e étoit assez ordinairement le champ que l'on choissoit pour lui décocher des traits. Il prit le parti d'écrire au libraire la Combe , rédacteur ou entrepreneur de ce journal , une lettre fort vive dans laquelle il lui a déclaré qu'il a juré de ne jamais se laisser attaquer impunément. Il lui annonçoit en même temps trois ouvrages qui , malgré ses menaces , ne furent pas traités à son gré. Nouvelles plaintes : La Combe rejetta la faute sur le faiseur d'extraits qui se

trou
voir
vo
Tel
tem
M.
faire
qu'a
allo
le M
mêm
de M
finco
ou
la H
de M
tous
dicu
nent
derna
tie tr
y co
com
de la
ce sa
réell
l'un
d'Al
missi
répo
M. d
tume
sa d
s'étoi

trouva être M. de la Harpe. Celui-ci crut devoir écrire à son tour à M. Linguet & défavoua l'extrait du *Traité des canaux navigables*. Telle fut l'époque de la guerre qui a longtemps subsisté entre M. L. & les philosophes. M. de la Harpe lui offroit cependant de ne faire imprimer les extraits de ses ouvrages qu'après les avoir mis sous ses yeux. La Combe alloit plus loin ; il lui proposoit d'insérer dans le *Mercur*, les extraits qu'il auroit fournis lui-même de ses propres productions. Les réponses de M. L. à toutes ces prévenances fausses ou sinceres, furent de nature à aigrir ses ennemis ou ceux qu'il regardoit comme tels. M. de la Harpe saisit la première occasion de parler de M. L. , pour passer rapidement en revue tous ses ouvrages précédens & tourner en ridicule les opinions singulieres qu'ils contiennent. Alors parut la *Réponse aux docteurs modernes*, où se trouve particulièrement une sortie très-vive contre M. d'Alembert, à qui M. L. y conteste la supériorité de ses talens, même comme géometre. On raconte ainsi la cause de la haine que M. L. paroît avoir jurée à ce savant. Il feignoit d'être malade ou l'étoit réellement, lorsque de sa part ou à son insu, l'un de ses freres alla chez Mrs Duclos & d'Alembert les solliciter pour obtenir son admission au nombre des quarante. Le premier répondit qu'il ne donneroit sa voix à personne. M. d'Alembert fut plus ouvert contre sa coutume, dit-on ; il déclara au jeune frere que sa démarche seroit infructueuse, *parce que M. L. s'étoit fait une infinité d'ennemis & qu'il y avoit*

dans l'académie, un parti furieux contre lui. Ce fut un beau texte pour une très-longue lettre que l'Avocat écrivit à l'académicien. Celui-ci avoit dit qu'il faisoit des vœux pour que la bonne intelligence fût rétablie parmi les gens de lettres. « Je suis fort éloigné, lui marque M. Linguet, de rien trouver dans mon cœur, qui s'oppose à ce qu'ils se réalisent : en pourriez-vous dire autant ? La seule protection que vous donnez à un petit serpent qui ne vit que des morsures qu'il fait (M. D. L. H.), & qui croit vous payer de vos égards pour lui, par les méchancetés qu'il multiplie contre les autres, cela seul ne dément-il pas un peu vos souhaits ? &c. » Dans cette fameuse lettre se trouve le passage que les ennemis de M. Linguet rapprochent de l'ardeur avec laquelle il a paru prendre quelquefois la défense de la religion. « Entre nous, y dit-il, n'est-ce pas une charlatanerie révoltante que cet acharnement théorique contre des dogmes qui gênent aussi peu dans la pratique ? Est-il permis à un homme raisonnable qui a passé trente ans, de mettre seulement en question s'il croira à son catéchisme ? Fait-on des traités contre les ordonnances de police qui enjoignent de balayer les rues ? ... » M. Linguet chargé peu de temps après, de l'affaire du Comte de Morangiés, prétendit retrouver M. d'Alembert à l'appui des Dujonquay, & par-tout au nombre des ennemis qu'il avoit à combattre au palais comme dans la littérature.

M. Linguet jouissoit de son triomphe dans cette affaire importante, lorsqu'une lettre de

*rac
mè
sou
tion
de
plin
rigo
fair
néra
teur
soit
vrais
de c
satyr
cenc
dace
comm
frage
voit
veng
parqu
à la
M. I
insist
tromp
marqu
Géné
Oui,
ques
à mon
L'o
ber se
la riv
secon*

rachet l'exila à Chartres, pour avoir signé un mémoire dans l'affaire de M. de Bellegarde, soumise à un conseil de guerre. Cette correction passagere ne fut qu'un châtiment paternel de deux mois. Il alloit recevoir de la discipline de son ordre, une peine bien autrement rigoureuse. Déjà on avoit entendu dans l'affaire de M. de Bombelles, M. l'Avocat Général de Vaucreffon exhorter les jeunes orateurs à ne pas prendre Linguet pour modele, soit dans son peu de délicatesse à présenter comme vrais, des faits faux, soit dans son art dangereux de couvrir tout de sarcasmes, & de convertir en satyres des plaidoyers faits pour défendre l'innocence ou atténuer le crime, soit enfin dans son audace effrénée à faire des apostrophes au public, comme pour s'en faire un rempart & forcer les suffrages du public. Une sortie aussi directe ne pouvoit qu'indisposer beaucoup M. Linguet qui s'en vengea en lançant quelques sarcasmes en plein parquet contre Mrs de Vaucreffon & de Vergès à la fois. Ce dernier s'en plaignit un jour à M. Linguet qui s'en défendit; M. de Vergès insista en disant que personne ne s'y étoit trompé : *Tant mieux*, reprit Linguet, *c'est une marque de la vérité de mes portraits*. M. l'Avocat-Général lui demanda s'il favoit à qui il parloit : *Oui, Monsieur*, répliqua Linguet, *à M. Jacques de Vergès, Avocat-Général du Parlement, à mon refus.*

L'orage auquel M. Linguet devoit succomber se formoit depuis long-temps sur sa tête : la rivalité active & la haine de ses confreres secondées par le juste ressentiment des Avo-

eats généraux le fit bientôt éclater. L'Avocat Gerbier apprend que l'Avocat Linguet est chargé contre lui d'une répétition de cent mille écus que les freres Michelin prétendent avoir été soustraits ou perdus dans son cabinet : il craint de combattre dans une affaire personnelle & désagréable le chaud défenseur du Comte de Morangies : il anime les Juges du bailliage, tous vieux Avocats blanchis sur les bancs, maltraités par M. Linguet, & qui se croyoient compromis par la cassation du jugement qu'ils avoient rendu contre son client, D'une part il y avoit plainte de Linguet au criminel sur les propos tenus par Gerbier à son sujet; de l'autre chez celui-ci des assemblées d'Avocats où il avoit été arrêté à huis clos d'engager Linguet à s'abstenir de plaider pendant un an. Sur ces entrefaites, M. Linguet se trouve chargé de la cause de Madame de Bethune, qui ne veut pas plus changer de défenseur que ses adversaires qui avoient choisi M. Gerbier déterminé à ne point plaider contre lui. Alors M. Linguet publia ses *Réflexions pour la Comtesse de Bethune*, monument de virgueur, de hardiesse & d'orgueil. Treize Avocats, toujours Gerbier en tête, délibèrent de dépouiller Linguet de ses fonctions; le Parlement rend le 11 février 1774, sur le réquisitoire de M. l'Avocat-Général de Vergès, un arrêt qui raie M. Linguet du tableau des Avocats pour avoir donné un écrit injurieux à l'ordre, & c'étoient ces *Réflexions* étonnantes pour l'Avocat de Madame de Bethune.

La rentrée de l'ancien Parlement sembla

amener un nouvel ordre de choses. Il y eut, le 11 janvier 1775, sur les conclusions de l'Avocat-Général Séguier, un arrêt qui *annula tout ce qui avoit précédé & suivi le réquisitoire de M. de Vergès*, mais la résistance des Avocats, les nouveaux griefs qu'ils présentèrent contre le membre qu'ils rejetoient de leur sein, & entr'autres l'imputation d'un éloge du Chancelier Meaupou, fait dans un temps où Linguet croyoit que cet ouvrage lui seroit utile, & désavoué quand il sentit qu'il lui devenoit dangereux, rendirent superflus les efforts constants de M. Linguet pour se faire réintégrer; sa radiation fut confirmée par un arrêté particulier où la Cour détruisit l'effet de son arrêt public, en prononçant qu'*elle n'avoit point entendu déroger à la discipline des Avocats.*

M. Linguet rentra alors entièrement dans la carrière de la littérature où nous le suivrons dans ma première lettre.

La guerre active que plusieurs gouvernemens font aux auteurs de libelles, semble accroître journellement leur audace & multiplier leurs productions condamnables. Ils ont poursuivi la mémoire de notre dernier Roi avec un acharnement qui a déjà enfanté un grand nombre de volumes, auxquels il faut joindre les *Fastes de Louis XV*, compilation mieux faite & plus méchante encore que les autres. La prohibition sévère ne sert qu'à augmenter le prix de ces ouvrages, à les faire rechercher & conséquemment à exciter encore plus la cupidité qui leur donne naissance. On a fait dans une petite brochure excessivement rare,

le tableau des vices vrais ou prétendus de l'administration du dernier regne , & l'auteur a eu la criminelle hardiesse d'insinuer que ces vices ne sont point entièrement détruits. Ce libelle a pour titre : *Entretien d'un philosophe & d'un homme de Cour sur les projets d'Etat , pour l'instruction des fous qui courent après la fortune , & la consolation des sages qui se dévouent au bien public.* L'épigraphe suffira pour vous en donner une idée. *Quel heureux pays que celui d'où l'on chasse ceux qui enseignent le bien , & où l'on congédie ceux qui le font.* Un magnifique éloge de M. Necker est ce qu'annonce cette phrase , mais en vantant les talens de cet administrateur , en rendant sur-tout justice aux vertus & aux lumières de notre grand Ministre des affaires étrangères , l'auteur n'auroit pas dû dissimuler celles des autres dépositaires de la confiance du Monarque. Le temps n'est plus où le portrait qu'il trace pouvoit convenir à quelques Membres du Conseil , & où tout leur temps & toute leur attention étoient absorbés par les intrigues nécessaires pour se maintenir en place , résister aux efforts de l'envie , & détruire ceux de leurs collègues qui formoient un obstacle à leurs vues ou dont la dépouille flattoit leur avidité....

Les titres des livres devroient naturellement annoncer ce qu'ils sont : ils devroient être , comme on dit , l'étiquette du sac : mais aujourd'hui ce n'est plus cela : soit artificie , soit manie , Messieurs nos gens d'esprit les entortillent de telle sorte qu'on rencontre le plus souvent pleine contradiction entre le fond des

ou
tio
fai
ch
nio
mie
&
des
&
mit
ne
Pen
vre
fait
phe
gula
chur
la p
font
» si
l'ètr
géné
flatt
cueil
»
cre ;
com
aux
la d
tent
mais
ment
point
s'est

ouvrages & leurs titres. C'est une observation que j'ai eu souvent occasion de vous faire & que rappelle particulièrement la brochure nouvelle intitulée : *Doutes sur les opinions reçues dans la Société* : on tourne le premier feuillet, on voit : *Pensées diverses* : On lit, & au lieu de ces doutes annoncés, on trouve des décisions très-précises sur divers individus & différens points de morale. Que l'auteur n'imitoit-il tout bonnement *La Rochefoucault* ! il ne mit en tête de ses réflexions que ce mot : *Pensées* ; & ce mot rendoit compte de son livre. Mais ce n'est point en imitant qu'on se fait remarquer, & pour l'être, nos philosophes ont un secret tout simple, c'est la singularité. Ce reproche à part, la petite brochure dont il est question n'est pas sans esprit ; la plupart des pensées qui y sont réunies ne sont pas neuves ; mais comme le dit l'éditeur ; » si les choses communes doivent cesser de l'être par les tours vifs & par la manière ingénieuse dont elles sont exprimées, j'ose me flatter que le public ne se plaindra pas du recueil que je lui présente. »

» Tout est médiocre dans l'homme médiocre ; le cœur, l'ame, l'esprit. Il est sans vertu comme il est sans vices. Il n'est accessible ni aux émotions de la joie, ni aux angoisses de la douleur. Il est content, ou il est mécontent ; rien au-delà. On peut l'incommoder ; mais on ne l'ennuie pas. On lui convient facilement ; on ne lui plaît jamais. On ne l'amuse point ; il est inamusable. Il n'est pas triste ; il n'est pas gai. Il pleure par politesse ; il rit par

complaisance ; il fourit par maintien. Il approuve peu : car les beautés simples lui paroissent communes ; les beautés fortes lui semblent exagérées : il n'entend pas ce qui est fin , ne sent point ce qui est délicat , & ne goûte pas ce qui est spirituel. » La première phrase de cette pensée suffisoit : le reste n'est que comme une eau rougie de son essence.

» Sur le fait des ouvrages de l'art & de l'esprit , l'on n'approuve ou l'on n'improove le plus souvent que par imitation : le sentiment d'approbation ou d'improbation est impossible au grand nombre. » Notre approbation , en fait de morale , est un sentiment de notre conscience ; mais en fait d'ouvrages de l'art & de l'esprit , ce n'est qu'un jugement résultant de nos connoissances acquises : ce n'est donc pas la chose impossible.

» Il est encore plus absurde de nier ce qu'on n'entend pas , que de le croire. » Je pense tout le contraire.

» Que de gens ont la réputation d'être méchans , avec lesquels on seroit trop heureux de passer sa vie. » Cette pensée est très-philosophique & très-vraie.

» On passe sa vie à disputer sur des objets qu'on est incapable d'entendre. Je parierois dix contre un , que plus de la moitié des Gluckistes & des Piccinistes bat la mesure à faux. » Rien de plus piquant & de plus exact.

» Je ne connois rien de si haïssable que ce qu'on appelle dans le monde une femme de mérite ; rien de si sot que ce qu'on y tient pour un homme aimable ; rien de si ridicule-

mén
cha
ce
bien
des
Je t
de l'
à no
»
à cr
de se
polit
mine
ton
pour
de ce
lireffe
cadén
de...
s'y re
cun d
vant
chaïse
noïssa
ture d
savoïr
Si l
vent &
raison
qu'ils f
sous to
venir,
tion à
ment à

ment factice que la femme qu'on y trouve charmante. J'en demande pardon aux dames, ce qu'on appelle un homme à femmes est un bien petit personnage. » Ceci révoltera bien des gens, mais n'en est pas moins à la lettre. Je termine mes citations par une observation de l'auteur, assez juste, ce me semble, & fort à notre honte.

» Le François passe pour être poli ; il est à croire qu'à cet égard il vit sur la réputation de ses ancêtres. On peut fixer ses idées sur la politesse d'une nation d'après le ton qui domine dans ses assemblées publiques, & ce ton ne nous est assurément pas favorable. On pourroit faire la remarque qu'il n'est pas une de ces assemblées où l'on trouve moins de politesse & moins d'égards que dans celle de l'académie françoise. J'ai vu Madame la Duchesse de, femme d'un membre de cette académie, s'y tenir debout une séance entiere, sans qu'aucun des hommes qui étoient assis à côté, devant & derriere elle, s'avisât de lui offrir sa chaise. On en peut conclure qu'entre les connoissances qu'on acquiert en France par la culture des lettres, il en faut distraire celle de savoir vivre. »

Si les gens de lettres se déchirent aussi souvent & avec aussi peu de ménagement, la vraie raison sans doute, c'est qu'ils se connoissent & qu'ils savent mieux qu'aucun autre s'apprécier sous tous les jours possibles. Loin donc à l'avenir, de vouloir jeter la pierre d'improbation à nul d'eux, je m'en tiendrai prudemment à gémir sur les excès auxquels ils se li-

vrent indécemment les uns envers les autres. En dernier lieu je blâmois hautement & fortement M. le Comte de Barruel & ses collègues, d'avoir satyrisé, déchiré la personne & les écrits de l'auteur du poëme des *Jardins*, dans leur pamphlet intitulé le: *Chou & le Navet*; mais il faut avouer que cet élégant abbé donne bonne prise aux épigrammes qu'on multiplie contre lui. Il est riche, il a des talens; mais il est fier, dédaigneux & fat: oh! cela gâte tout. Un très-honnête & très-riche libraire fut, il y a quelques jours, lui demander l'agrément de faire une édition de ses *Jardins* en petit format. M. le Prestolet reçut cette demande du haut de sa grandeur, & sur quelques offres que lui fit le libraire, sa pudeur s'enflamma à tel point, qu'il fut prêt, a-t-il osé répéter, de le jeter par les fenêtres. Vous avouerez qu'un tel propos donne une assez petite idée de ce chancre de la nature.

Son petit caquet vient d'être bien rabattu par la banqueroute du Pr... de.... Ils s'étoient rencontrés à l'œil de bœuf, y a quelque temps: l'abbé prévenu par ce Seigneur tenoit à peine dans sa petite peau. Ses deux montres, ses dentelles, son petit rabat bien cardé, tout annonçoit son aisance: le Prince lui en fit compliment. Il ajouta que sans doute il avoit de l'argent en tas, & que s'il vouloit le placer dans sa maison, il le feroit avec avantage. Flatté de cette proposition, M. l'abbé répond au Prince qu'il n'a dans ce moment que dix-sept mille livres & qu'il les lui enverra le soir même.

même. Chose dite, chose faite ; mais la cloche vient de fondre , & notre auteur en est pour ses sacs.

C'est déjà beaucoup d'adapter à notre scene un sujet dont l'histoire fournit l'action & les circonstances ; les maîtres de l'art s'en sont le plus souvent tenus là en s'attachant à conserver aux personnages les caractères & le ton qui leur étoient propres. M. . . . a prétendu faire davantage , en ne puisant que dans son imagination le plan , l'action , les noms & les personnages de la tragédie qu'il vient de présenter au théâtre sous le nom de *Zorai*. Cet essai téméraire , a-t-on dit , ne pouvoit être plus heureux. Quelque vantée que soit notre nation , elle n'a pu qu'applaudir aux vers flatteurs qui lui étoient adressés , en blâmant avec justice les écarts , les invraisemblances , les situations forcées dans lesquels s'est égaré l'auteur. Quoiqu'on ait distingué quelques vers heureux , tels que ceux-ci , débités par *Zorai* à sa maîtresse , qui tremble que les mœurs corrompues de l'Europe n'ayent changé son cœur :

Et le vice honteux de sa difformité,
N'osa d'un feu si beau souiller la pureté.

la versification a généralement paru défectueuse ; & sans les moyens toujours sûrs , que l'auteur a employés pour captiver la bienveillance des François , il est probable que cette première représentation n'auroit pas été terminée.

Tome XIII.

Théodore, cette danseuse chérie du public, à laquelle une course indiscrete en Angleterre avoit procuré les honneurs de l'exil, est rentrée à l'opéra. Ses talens dans le vrai genre de la danse, celui de la gaité, lui ont promptement mérité plus que son pardon; des applaudissemens outrés.

Un nommé Beaufile vient de vendre au Gouvernement le secret d'employer sans odeur & sans fumée, l'huile la plus crasse dans les réverbères destinés à éclairer les rues. Il consiste dans une maniere ingénieuse & nouvelle de construire ces lanternes.

De Versailles, le 12 Octobre 1782.

LES dernières nouvelles d'Espagne ont bien rabattu de nos espérances sur Gibraltar. Il ne paroît pas que les assiégeans se soient emparés de quelques ouvrages, comme on l'avoit dit: au reste, ils pourront bien être du nombre de ces joueurs d'échecs, auxquels on donne la tour sans craindre de perdre la partie. On mande que M. le duc de Bourbon a bravement soutenu l'honneur de sa nation & de son sang contre un grand Espagnol qui s'étoit permis des propos peu décens sur Monseigneur le comte d'Artois. Le digne héritier du nom de Condé a fait sortir l'Espagnol du camp, & lui a donné trois grands coups d'épée qui, s'ils ne le font pas mourir, lui apprendront à vivre.

La Médifance dégénere bientôt chez nous & par-tout ailleurs peut-être en calomnie. On a répandu que le Prince de Guéménée étoit

pa
pi
de
aff
mi
tâc
épo

tair
l'aif
étoi
habi
La
que
malh
poin
dant
péren
de jo
tent
nomb
de ce
lui-ci
» pre
» gift
» une
» reu
» tois
» &
» Piér
» man

parti pour l'Italie avec un million. Rien de plus faux : il est en Touraine chez le Prince de Montbazon son pere, où il attend que ses affaires soient arrangées. Sa famille est déterminée à faire les plus grands sacrifices pour tâcher de lui conserver & à la Princesse son épouse les deux plus belles charges du royaume.

De Paris, le 14 Octobre 1782.

ON écrit de Geneve que l'appareil militaire en a fait fuir les arts, le commerce & l'aisance. Cette ville ne ressemble à ce qu'elle étoit que par ses bâtimens, & ils ne sont plus habités. La moitié des maisons est à louer. La verge du despotisme s'y fait ressentir chaque jour de plus en plus vivement, & les malheureux Genevois regrettent de n'avoir point perdu le nom de Républicains en perdant leur liberté. Soumis à un maître, ils espéreroient de trouver au moins un pere, & de jouir des adoucissmens que les loix apportent à la rigueur de l'autorité. Entre un grand nombre de traits que contiennent les lettres de ceux qui osent écrire, je vous citerai celui-ci qui a quelque chose de plaisant. « Le » premier Octobre à la comédie un des Magistrats de Geneve apperçut dans une loge, » une Dame, de qui il est éperduement amoureux, en pastorale avec un officier piémontois. Il courut se placer derriere son rival » & le pressa du genou si vivement que le » Piémontois s'en plaignit plusieurs fois d'une » maniere très-douce. Le négatif redoubla alors

» plus rudement. L'officier appella la senti-
 » nelle & fit arrêter le brutal. Le comte de
 » Marmora , commandant des troupes pié-
 » montoises , instruit du fait , a condamné le
 » Magistrat à se mettre à genoux sur la place
 » publique pour y demander pardon à l'offi-
 » cier offensé , & à recevoir ensuite quinze
 » coups de bâton en présence des troupes de
 » S. M. Sarde. Le négatif après avoir essuyé
 » vingt-quatre heures de corps de garde , a
 » fait le 3 , son amende honorable l'épée au
 » coté & de si bonne grace , que le comte de
 » Marmora lui a fait remise des quinze coups
 » de bâton. »

Le cri est général contre le Prince de Gué-
 menéee. Le lieutenant de police lui a donné
 un conseil salutaire en l'engageant à quitter
 Paris. Le gouvernement se tait , comme de
 raison , vis-à-vis d'un coupable de ce rang ,
 & d'ailleurs une faillite de cette nature , en
 décréditant de plus en plus les placemens sur
 particulier , est très-utile dans le moment où
 l'on va ouvrir un emprunt considérable qu'exi-
 gent les besoins de la campagne prochaine.
 Madame de Marfan & M. de Soubise se sont
 cottisés pour le payement des petites rentes
 dues par le Prince de Guémenée. On avoit
 cru que la Princesse son épouse vendroit ses
 diamans , parce qu'elle les a mis en gage dans
 une circonstance à peu près pareille pour le
 duc de Lauzun ; mais on ne considéroit pas
 que ce joli seigneur étoit quelque chose de
 plus qu'un cousin & un mari.

LE DANGER DE LA LIBERTÉ;

Conte moral adressé aux jeunes personnes du sexe.

De mon printemps j'ai passé le bel âge,

Cet âge qui ne revient point,

Et dont l'amour est le partage.

De maturité donc, malgré moi, bien atteint,

Ne pouvant être fou, j'ai tenté d'être sage,

Moral du moins, & sur-tout dans mes vers.

Sexe charmant! pardon, si trop loin de vos fers,

Je viens remplir ici mon ennuyeuse tâche.

Bien plus que vous cela me fâche.

Bien plus que vous encor je fais ce que je perds,

De mon projet pourtant ne prenez nul ombrage

On peut tout adoucir jusqu'à la vérité:

A vous la dire je m'engage;

Mais desirant d'être écouté,

D'un Conteur je veux prendre & l'air & le langage;

Et même, si je peux, la grace & la gaité.

Objet des soins de la plus tendre mère,

Julie atteignoit ses quinze ans;

Déjà certains desirs naissans

L'aidoient à débrouiller cet aimable mystère

Que devinent si bien les sens,

Autant de sa première enfance

On avoit surveillé les jeux,

Autant on redoubla de zèle & de prudence,

Lorsque parurent dans ses yeux

Cette douce langueur, ce trouble dangereux,

Témoins intéressans de son adolescence.

Des maximes de la décence

On lui prêchoit l'austérité,

Des mœurs la régularité,

Les devoirs de la bienfiance,
 Ceux même de la piété :
 Sur-tout, on lui montrait comme un piège apprêté
 Comme un poison pour l'innocence,
 Les vains plaisirs de la société.
 Au reste, de l'esprit qui brilloit dans Julie
 On n'avoit pas dessein de négliger la fleur :
 Sa mere en vouloit faire une femme accomplie ;
 Mais avant tout, une fille d'honneur.
 O jeunesse toujours frivole !
 Ne voudrez-vous jamais écouter la raison ?
 De ce plan d'éducation
 Notre belle enfant se désole,
 Et n'y voit que contrainte & que privation,
 Toujours avec sa mere ou la prude Alison ;
 Aucuns plaisirs à son usage ;
 Point de commerce avec le voisinage ;
 Jamais à l'opéra, mais souvent au sermon ;
 Force livres d'étude ou de dévotion ;
 Mais de romans pas une page :
 Danfes sans figurans, musique sans chanson ;
 Des modes pas plus qu'au village ;
 Enfin, & sur ceci l'on pese davantage,
 Pas un jeune homme admis dans la maison,
 Ah ! vivre ainsi, c'est être en esclavage,
 C'est languir dans une prison !
 Se faisant de ses jours une si triste image,
 Un matin, dans sa chambre, elle se tourmentoît,
 Se dépitait, se lamentoit,
 Lorsqu'enfermé dans une cage
 Le serin qu'elle y nourrissoit
 Fit tout-à-coup entendre son ramage.
 Elle vole à l'oiseau ; mais ce joli chanteur,
 Dont le gosier faisoit merveille,

En la voyant prend de l'humeur,
 Et ne répond à, *baïsez petit cœur*,
 Que par un cri qui déchire l'oreille :
 Il s'agite en sa cage, & déjà sur son dos
 On voit se hériffer la plume qui le couvre ;
 Son œil s'enflamme, son bec s'ouvre,
 Et cramponné par ses ergots
 Il mord cette levre charmante,
 Ce doigt mignon qu'à travers les barreaux
 Pour le calmer on lui présente.
 Loin de gronder ce garnement,
 Loin d'en vouloir à sa petite rage,
 L'esprit frappé, Julie en ce moment
 S'attendrit sur son sort en pensant à sa cage.
 Contre ma mere, eh quoi ! j'ose me récrier !
 Je l'accuse d'être cruelle !
 Et moi, dit-elle, & moi, bien plus barbare qu'elle,
 Pauvre petit ! je te tiens prisonnier !
 A ton effort de quel droit m'opposai-je ?
 Ce bien dont je te prive, hélas !
 La liberté n'est-elle pas,
 Comme le mien, ton privilege ?
 Jouis-en, mon aimable oiseau,
 Jouis-en : dès ce jour vole dans la campagne,
 Et choisissant une douce compagnie
 Vas goûter avec elle un plaisir tout nouveau ;
 Vas, dis-je.... sur le champ voilà la cage ouverte,
 Et, tout en modulant un air,
 Sur un des toits voisins, aussi prompts que l'éclair
 Le serin vole, hélas ! & va chercher sa perte.
 Des moineaux du quartier redoutable fléau,
 Un chat, qui sur ce toit vient à la découverte,
 Oreille fine, œil sûr & patte alerte,
 L'entend, le voit, le happe & n'en fait qu'un morceau,

Jeunes beautés! voici l'instant de la morale:
Pardon encore un coup, il la faut effuyer.

Mais, pour ne pas vous ennuyer,
Je fuirai des pédans la méthode banale,
Je serai court, & d'un long entretien
Qu'eut notre belle avec sa mere,
Quatre mots feront mon affaire :
Les voici ; je n'y change rien.

» Tu vois, ma chere enfant, par ce trait exemplaire,
» Tu vois que, sans avis, sans guide, sans soutien,
» Pour la jeunesse foible, aveugle & téméraire
» La liberté n'est pas un bien, »

Par M. Mugnerot.

De Paris, le 16 Octobre 1782.

L'AFFAIRE du monde la plus plaisante par la singularité des circonstances occupe en ce moment le Public. Elle regarde M. Séguin, trésorier de M. le Duc de Chartres : comme il ne manque ni d'envieux ni d'ennemis, je vous laisse à penser si les rieurs sont en petit nombre. Vers l'année 1775, il fit connoissance avec une petite fille de seize ans, nommée *Cécile Fontaine*, elle devint grosse, accoucha, & lui fit les honneurs de la paternité. Les entrailles du Sr. Séguin n'étoient pas, à ce qu'il paroît, fort paternelles : il voulut méconnoître l'enfant, s'éloigna de sa mere, & fut ainsi tranquille pendant dix-huit mois. L'enfant mourut en nourrice : ce n'étoit pas là le compte de *Cécile Fontaine* qui prétendoit dès-lors établir ses ressources sur sa fécondité : de concert avec son intrigante

mere; elle fait venir de Pont-l'Evêque un petit parent en bas âge, & le substitue au petit Séguin, le présente à son pere putatif, & lui demande des alimens & des rentes. Le Sr. Séguin ferme l'oreille à ces propositions: il se voit menacé d'une plainte juridique, & pour se soustraire à un éclat scandaleux, il constitue cinq cens livres de rentes viagères sur la tête de la mere & de l'enfant supposé. Dans ces entrefaites, Cécile Fontaine se dit encore enceinte, & naturellement déclare l'être des œuvres du Sr. Séguin. En conséquence nouvelle plainte pour obtenir nouveaux dommages & intérêts. Après un premier enfant avoué & payé (expression du Sr. Séguin) comment se soustraire à celui-ci? La plainte rendue, les mêmes considérations qui avoient porté le Sr. Séguin à faire un premier arrangement, l'engagerent à en faire un second: il consentit donc à donner, outre les cinq cens livres de rentes, quatre mille livres. Ce qu'il y a de très-plaisant, c'est que Cécile Fontaine n'étoit point enceinte, & que le Sr. Séguin, qui payoit pour un enfant substitué, payoit encore pour une grossesse feinte. On devoit au moins le croire à l'abri de nouvelles plaintes de la part de cette petite fûtée friponne; mais sa marotte lui avoit si bien réussi jusques-là, qu'il lui prit la fantaisie de la faire jouer encore. Ainsi donc, le Sr. Séguin s'est vu pour la troisième fois attaqué par une plainte qui le rend auteur d'une troisième grossesse. Pour le coup, il a senti toute l'étendue de ses premières imprudences: ré-

duit à en venir à un éclat, il regrette de n'avoir pas eu le courage de s'y résoudre; car à moins de transiger sur tous les enfans qu'il plairait à Cécile Fontaine de lui donner, il est clair qu'il faut se résoudre à contester celui-ci.

Le voilà donc en justice réglée. Il y a des mémoires de part & d'autre. Celui de la fille est d'un bien pauvre homme, qui, pour son honneur n'est point connu. Celui de M. Séguin est de main de maître; & vous reconnoîtrez dans les différens points de discussion & de développement de principes, la touche honnête & savante d'un avocat philosophe, de M. Tronçon du Coudray. « On doit, dit-il, regarder comme un des signes les plus assurés de la dépravation des mœurs, cette foule de déclarations de grossesse dont retentissent nos tribunaux. Une fille vertueuse, qui pleure un instant de foiblesse comme l'époque de son déshonneur, comme le signe d'un opprobre ineffaçable, s'empressera-t-elle de venir au pied des tribunaux prendre le public à témoin de sa honte, & de foibles dédommagemens lui payeront-ils ce qu'elle payeroit alors elle-même de son sang, la réputation qui étoit à la fois son bien & sa gloire?... Que signifie pour elle l'indemnité d'un bien auquel elle n'attache plus de valeur? après la perte de sa vertu, qu'elle se console au moins par l'espérance de cacher sa faute; & puisqu'heureusement pour elle, l'apparence la dispense du titre, qu'elle bénisse, même dans la misère, le préjugé qui le lui accorde... Qu'est-ce à le

bien
qui
fant
la ju
fille
pure
tes
plus
pour
n'est
loit,
pour
crue
l'aba
n'est
c'est
fusio
sa v
elle.
M
tre se
dire
a ad
domic
toit p
vere
Voici
»
chef-
goût.
de c
ques
comm
puisse

bien concevoir , que la déposition d'une fille , qui sous prétexte d'assurer un pere à son enfant , ne veut le plus souvent qu'obtenir de la justice le prix de son libertinage ?... Qu'une fille dont jusques-là la vie a été non-seulement pure , mais irréprochable , à qui il a fallu toutes les séductions , le délire de la passion la plus terrible qui puisse égarer le cœur humain , pour oublier un instant son devoir , qui enfin n'est devenue coupable que parce qu'il lui falloit , pour ainsi dire , des forces surnaturelles pour ne pas l'être , que cette infortunée soit crue lorsqu'elle dépose contre le séducteur qui l'abandonne & la trahit , cela doit être : ce n'est pas alors son assertion que l'on croit , c'est le cri d'un cœur outragé , c'est la confusion d'une amante , le désespoir d'une mere , sa vie entiere qui porte témoignage pour elle... »

M. l'Abbé Raynal voit à chaque instant naître sous se pas des vers à sa gloire. M. Mayer , directeur des fabriques du Roi de Prusse , lui a adressé une Epître pour l'engager à fixer son domicile à Berlin. Cette piece de vers ne m'étoit point parvenue : un critique un peu sévere s'est chargé de me la faire connoître : Voici sa lettre.

» Cette épître , si c'en est une , est un chef-d'œuvre d'extravagance & de mauvais goût. L'auteur peut être rempli de talens & de connoissances comme directeur de fabriques : mais il en est entièrement dépourvu comme poète , & le meilleur conseil que l'on puisse lui donner est de se borner aux objets

de sa profession, &, toutes les fois que la manie de rimaille se réveillera dans sa cervelle, de s'appliquer le précepte de Despréaux.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent;
Ouvrier estimé dans un art nécessaire;
Qu'écrivain du commun & poète vulgaire.

A quoi pensoit M. Mayet, d'intituler sa piece *Epître*? Elle n'en a ni le ton ni la forme. Qu'on en juge par ce début:

Verrons-nous donc toujours l'hypocrisie
Livrer au feu la vérité hardie;
Sur le mensonge établir son pouvoir;
Exorciser les talens, le savoir;
La crosse en main, châtier le génie?
Rassurons-nous : ces étranges abus
Grace à Raynal, bientôt ne seront plus.

Le poète trébuche & s'égare dès les premiers pas. Son dessein est de faire une *Epître*, c'est-à-dire, une lettre en vers, & il l'oublie aussitôt, pour emboucher la trompette héroïque.

Je suis sûr qu'après avoir enfanté laborieusement ces vers âpres & discordans, il s'est écrié, en se frappant le front : Quelle tête poétique que la mienne!

Par ma foi, le génie est une belle chose!

» Jamais Ronfard, Jodelle & Chapelain n'ont montré plus de verve; ils auroient pu, comme moi, personnifier l'hypocrisie & lui faire jouer un grand rôle. Mais auroient-ils pensé à lui

faire livrer au feu la vérité, & exorciser les talens, le savoir, comme on exorcise le diable avec de l'eau bénite? Auroient-ils armé ses mains d'une Crosse, pour châtier le génie? Voilà de ces hardiesses qui n'appartiennent qu'à moi. »

A la bonne heure : & je conviens que M. Mayet est un très-grand poète. Je veux même que brûler la vérité, exorciser les talens, châtier le génie à coups de Crosse, soient d'étranges abus, qui, grâce à Raynal, bientôt ne seront plus ; & je n'hésite pas à me rassurer avec lui. Mais où ses yeux perçans découvrent-ils cette hypocrisie infernale, qui établit son pouvoir sur le mensonge?

M. l'abbé Raynal publie un ouvrage, où, non content de démontrer aux peuples que leurs maîtres abusent de leur pouvoir, il les invite à briser leur joug ; où, au-lieu de leur recommander l'obéissance envers eux, lors même qu'ils manquent à leurs obligations, *etiam discolis*, il les établit juges de leur conduite, & leur présente le poignard de la vengeance pour les frapper ; où non-seulement il attaque les prêtres, qui, sous prétexte de religion, ont souvent bouleversé les Etats ; mais où il ose même sapper les fondemens du christianisme, né, selon lui, des débris du paganisme ; où enfin, les loix divines & humaines sont également outragées : & le parlement qui condamne le livre & l'auteur, n'est qu'un tribunal de fourbes & d'hypocrites, qui n'établissent leur pouvoir que sur le mensonge?

Ce n'est pas ainsi, je n'en doute pas, que

M. l'abbé Raynal raisonne au fond de son cœur. Il ne sentoît peut-être pas, en écrivant, toute l'horreur que doivent inspirer les dangereux écarts de son imagination : mais il a trop bon esprit pour ne pas rendre justice à des magistrats qui n'ont fait que leur devoir en le poursuivant : mais il est naturellement trop droit, trop honnête, trop ami de la tranquillité publique, & trop attaché aux principes de la religion qu'il professe, pour ne pas condamner un jour hautement ses funestes erreurs. J'admire son génie & ses vastes connoissances. Peu d'écrivains méritent de lui être comparés. Ses ouvrages instruisent la génération présente & éclaireront la postérité. La seule gloire que puisse encore ambitionner ce grand homme, ce philosophe aussi aimable que vertueux, c'est celle de revenir sur ses pas, de se montrer son propre censeur, de donner cet exemple de repentir & d'amendement à ceux qui pourroient s'égarer sur ses traces & d'après ses principes.

Raynal, ô toi qui leur livras la guerre,
 Poursuis le cours de tes nobles travaux :
 Nouveau Thésée, ose affranchir la terre
 Des préjugés, des moines, des dévots,
 Monstres hideux & plus cruels encore
 Qu'au temps jadis ne fut le Minotore.
 Ose écraser ces reptiles affreux :
 Dût le venin, hélas, qui les dévore
 Dans le tombeau s'entraîner avec eux.
 Sous les débris d'un édifice impie,
 Que son courroux avec force ébranla,

Tel autrefois l'amant de Dalila

Ensevelit, aux dépens de sa vie,

Le peuple affreux qui le persécuta.

Il n'est pas possible d'accumuler plus d'absurdités qu'on n'en trouve dans cette tirade.

Remarquons d'abord la finesse de cette transition. Le poète vient de pronostiquer, dans les deux vers précédens, que *ces étranges abus* de brûler, d'exorciser, de châtier,

Grace à Raynal, bientôt ne seront plus :

Raynal, ô toi qui leur livras la guerre,

poursuit-il dans le vers suivant. Un écolier feroit-il plus mal ? quelle gaucherie ! quelle marche lourde & pesante ! on voit quel est l'embarras du soi-disant poète, qui, forcé de quitter le ton pindarique de son début & de commencer un discours direct à son héros, ne fait comment se tirer de ce mauvais pas.

Ses idées ne sont, ni plus nettes, ni plus suivies dans la suite. Il exige de ce *nouveau Thésée*, non qu'il purge la terre, mais qu'il l'affranchisse

Des préjugés, des moines, des dévots.

Si l'auteur avoit du goût, & connoissoit un peu mieux sa langue, il n'auroit pas subordonné au même verbe les *préjugés* & les *moines*, qui, n'étant pas de la même catégorie, n'étoient pas faits pour aller ensemble.

Mais pardonnons-lui d'ignorer cette règle.
Ces préjugés & ces moines, ces dévots sont,
à ses yeux, des monstres cruels & hideux.
Deux vers après, ces monstres ne sont plus
que des reptiles affreux que le nouveau Thésée
doit écraser. Cette métamorphose n'est pas heu-
reuse.

Mais soit encore : les moines & les dévots
sont des monstres, sont des reptiles : & les pré-
jugés le sont-ils aussi ?

Dût le venin, hélas ! qui les dévore
Dans le tombeau l'entraîner avec eux.

Hélas ! est très-mal placé selon sa pensée.
Car il ne gémit pas, sans doute, de ce que
ce venin dévore les préjugés, les moines, les
dévots, mais de ce que ce venin pourroit en-
traîner son héros dans le même tombeau.

Quel choix d'expressions ! un venin qui en-
traîne dans le tombeau ! un édifice impie, que
le courroux de l'amant de Dalila ébranle avec
force ! un peuple affreux ! je suis persuadé qu'il
prend tout cela pour de la hardiesse.

Sage Raynal, ame noble & sublime,
O du bons sens, de son culte nouveau,
Brillant apôtre & martyr magnanime,
Au fanatisme arrache son bandeau
Et sois enfin sa dernière victime.

C'est bien ici qu'on ne peut s'empêcher de
pousser un long hélas ! sur son imagination
égagée. Rassurons-nous cependant : ce brillant

*apôtre, ce martyr magnanime du culte nouveau
du bon sens ne périra pas, quoiqu'il s'escrime
à l'y exhorter. Il se conservera pour le
maintien du culte nouveau du bon sens.*

Mais qu'ai-je dit?..

Une grande bêtise.

Près d'un roi bienfaisant

Dans cet empire & glorieux & vaste,
Où, sous le nom de Frédéric le grand,
L'on voit régner par un heureux contraste,
Le despotisme en Prince tolérant,
L'humanité sous l'air d'un conquérant,
Le Dieu Plutus comme un soldat sans faste,
Et l'art des vers en Monarque éclatant,

Quel impitoyable rimailleur! dans cet empire
vaste, l'on voit régner le *despotisme*, l'*human-*
ité, le *Dieu Plutus* & l'*art des vers*. Autant
de mots, autant d'inepties. A-t on jamais parlé
un jargon plus barbare & plus ridiculement
précieux?

Dans ces climats qui virent encor naître,

Qui virent! est-ce dans les siècles de nos bons
aïeux? il falloit dire, *ont vu.*

Un Prince affable & fécond en exploits,

Il est *affable*, j'en conviens : il est *fécond en*
exploits, personne ne l'ignore : mais quand on
fait un portrait, il faut mettre de la grada-

tion dans ses idées & ne pas se contenter
d'employer des qualifications qui conviennent
à son héros.

Héros par goût, philosophe par choix ;

Quel galimathias ! on porte les armes *par*
goût ; on vit dans une retraite philosophique,
par choix. Mais on n'est *héros* ou *philosophe*,
ni par goût, ni par choix.

Qui sur le trône effaceroit peut-être ,

Ce *peut-être* est très-remarquable.

Ce bon Henri que la France eut pour maître
Et dont l'histoire est l'école des Rois.

Enfin, voilà deux vers passables.

Du *siège* enfin de la philosophie,
Le Brandebourg , *siège de la philosophie* ! Idée
neuve & tout-à-fait plaisante.

Tu peux braver les noirceurs & les cris
Du fanatisme & de l'hypocrisie.

Ainsi soit-il.

Raynal, tu peux, par tes sages écrits ,
Impunément éclairer ta patrie,
A la raison ramener ses esprits,

Courage , M. le Poète ; intéressez-vous pour

votre patrie. La France est encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, & ses malheureux habitans ne sont encore que des fous. C'est de Berlin que doivent partir les rayons de lumière qui doivent enfin éclairer ce pays de sauvages & d'anthropophages. C'est de Berlin qu'il faut lui apprendre à cultiver les sciences & les arts, à faire fleurir les manufactures & l'industrie; c'est de Berlin qu'il faut lui enseigner les loix d'une sage police.

Rendre la vie à ses lauriers flétris,

L'excellent patriote que ce M. Mayet ! Et comme il se connoît en flétrissures !

Et sans danger, offrant à sa mémoire,
De ses fureurs la déplorable histoire,
Dire combien les beaux arts, les talens,
Persécutés pour de vaines maximes,
Et de son sein, bannis depuis cent ans,

Fort bien : depuis la révocation de l'édit de Nantes, les François n'ont plus ni *beaux arts* ni *talens* ! ... hélas ! oui : notre illustre poète le dit : il faut bien l'en croire.

Ont enrichi ses voisins, de ses crimes.

La belle richesse que celle des *crimes* ! je conçois bien qu'on peut s'enrichir par un crime ou des fruits de ses crimes : mais je ne com-

prends pas qu'on puisse s'enrichir ou enrichir
ses voisins , de ses crimes.

Crois-moi , Raynal : de si nobles desseins

Doivent ici fixer ton domicile.

Ah ! garde-toi d'abandonner l'asyle

Où la raison coule des jours serein !

Je ne doute pas que le dernier vers n'ait fait
rire tous les Berlinoïis , tant leur *raison* a de
sérénité.

Où secouant une crainte servile,

On secoue un joug , mais non pas une crainte,

La vérité peut d'une voix utile

Se faire entendre à tous les souverains.

La voix de la vérité se fait entendre : mais la
vérité se fait-elle entendre d'une voix ?

Civiliser , instruire les humains ,

Calmer surtout la fureur qui les dompte ,

Du philosophe est le premier besoin.

La fureur d'encenser le philosophe vous dompte , M. le Poète enthousiaste ; & vous ne savez guere ce que vous dites. Le premier besoin du philosophe est la soif de la gloire , l'amour de la célébrité , la passion de faire du bruit dans le monde.

Plus d'un pays honore un pareil soin.

Oh ! très-certainement. Aussi, combien toutes les nations, si l'on en excepte la nation françoise, ne sont-elles pas *instruites & civilisées* ?

Mais, pour la France, ah ! disons-le à sa honte ;
Il est prudent de l'éclairer de loin.

Ah ! M. Mayet ! ah ! disons-le à votre honte, votre Epître ne se dément pas ;

Et le début, la fin, répondent au milieu. »

De Paris, le 19 Octobre 1782.

REVENONS à M. Linguet. Il étoit encore au barreau, lorsqu'il commença la rédaction du *Journal de littérature*. Ce fut l'un des griefs des avocats qui, mêlant depuis long-temps dans leurs plaidoyers les invectives & les personnalités les plus grossières contre des citoyens estimables, ne vouloient pas qu'un de leurs confreres se chargeât de censurer les fautes des gens de lettres. Ce fut dans le moment où Linguet luttoit contre le Parlement, pour y recouvrer son état, que l'abbé Morellet lança contre lui sa *Théorie du paradoxe*, ouvrage auquel on eût peut-être applaudi dans toute autre circonstance. On doit combattre dès leur berceau les idées qui présentées d'une manière spécieuse & séduisante, peuvent, en trouvant des partisans, entraîner des suites fâcheuses. M. Linguet répondit par la *Théorie du Libelle*. Cette réplique fut aussi-tôt suppri-

mée par le Conseil , comme *contenant des injures , des déclamations & des calomnies.*

On fait comment M. Linguet a quitté la France : il s'est lui-même expliqué en ces termes à ce sujet : « La littérature sembloit m'offrir une ressource dans un travail qui me cau-
soit autant de dégoûts que de regrets (*le Journal de politique & de littérature*) mais qui me devenoit nécessaire : il ne plut pas à l'académie de me le laisser ; on m'arracha avec violence ce lambeau que l'équité devoit faire frémir , & la décence rougir de m'enlever. Le ressentiment naturel contre tant d'injustices & de cruautés m'a fait chercher en Angleterre , un asyle qui m'assurât de maniere ou d'autre , des dédommagemens. Je dois à la vérité de publier que , quand j'ai pris ce parti extrême , ce n'a pas été sans avoir reçu des offres qui auroient pu m'en détourner : des Souverains m'ont fait fonder pour savoir si j'accepterois un asyle honorable & fructueux ; des particuliers m'ont proposé des retraites charmantes qui n'auroient pas été stériles. Le goût de l'indépendance & une délicatesse ombrageuse m'ont fait tout refuser. J'ai regardé toujours une pension , sur-tout de la part d'un Prince étranger , comme un opprobre pour l'homme de lettres qui la reçoit & une imprudence pour le Souverain qui la paie : le premier semble se vendre , & le second cherche à corrompre un témoin qu'il redoute. . . »

Dès que M. Linguet fut arrivé à Londres , on lui proposa d'écrire en faveur du Gouvernement. Il répondit qu'il étoit venu dans le

pays de la liberté pour en jouir ; qu'il n'étoit pas à Londres , pour y être enchaîné par l'autorité. L'usage qu'il fit de cette liberté en traitant plusieurs objets chers aux Bretons , lui attirerent des ennemis secrets , plus dangereux que les Ministres qu'il avoit offensés dans un autre pays. On lui adressoit assez souvent des lettres anonymes. Il y répondit & les discutait dans ses *Annales* , en se plaignant toujours du voile de l'anonyme , que l'on affectoit de garder avec lui. « Enfin on rapporte (nous ne garantissons pourtant pas ce fait) ajoute l'auteur de la brochure , qu'un jour il reçut une lettre souscrite ainsi : *Non anonyme Lord North* , par laquelle on lui indiquoit deux chemins à prendre , celui de la France ou celui de Tyb.... » La guerre entre les deux nations étoit à la veille d'éclater : déjà les Ambassadeurs étoient rappelés. C'est ce qui déterminait M. Linguet, dit-on , autant que son patriotisme dont il se vanta & dont on ne lui tint pas compte , à repasser la mer & à traverser la France , avec l'agrément du ministère , dont il s'étoit assuré , pour aller en Suisse chercher un asyle. Il n'y trouva pas ce qu'il s'y étoit promis. Pour employer ses propres expressions , on y regardoit sa plume comme un conducteur électrique capable d'attirer la foudre & d'en déterminer la chute partout où l'on se hasarderoit de la fixer. Madame de Lauragais avoit un vieux château à Valbeck , entre Bruxelles & Gand ; il le lui demanda & s'y établit : mais le curé flamand de ce village , s'avisa de trouver mauvais qu'il

retint avec lui une Dame mariée , mère de plusieurs enfans , & avec cela qu'il ne vint point faire ses Pâques à sa paroisse. Il alla lui en faire ses représentations ; elles furent sans doute mal reçues : le curé écrivit à son Evêque qui déclara à M. Linguet qu'il ne souffriroit pas dans son diocèse le scandale qu'il y donnoit , & qu'il en écriroit à la Cour. M. Linguet ne repliqua pas ; il prit le parti de quitter cette campagne & de venir se fixer à Bruxelles. Il semble que jusques-là zélé défenseur du clergé & de ses droits , il parut se refroidir un peu. Il rougit même d'avoir été soupçonné de chercher à se faire un appui d'un corps en qui il n'avoit trouvé ni protection ni reconnoissance.

M. Linguet trouva à Bruxelles , *Decus & tutamen* , & en adoptant cette devise au-dessus de deux plumes en fautoir , il en fit son cachet. Il se proposoit de quitter la littérature après avoir complété la quatrième année des annales. On fait quel événement l'a forcé de devancer cette époque pour exécuter cette résolution. Il paroît que tel a été le prix attaché à sa liberté après qu'on lui eût fait expier par le séjour de la Bastille depuis le mois de septembre 1780 , des fautes dont on ne connoît pas bien celle qui a déterminé cet acte de rigueur.

L'auteur de la brochure où j'ai puisé cette esquisse de la vie de M. Linguet , discute longuement le mérite de ses ouvrages & de ses opinions. « Les *Annales* , dit-il , ont eu un grand succès , mais si l'on veut considérer que
c'est

c'est presque le seul de ses ouvrages qui ait réussi , que lors même qu'il faisoit lire ces *Annales* de toute l'Europe , il n'a pu trouver de souscripteurs suffisamment pour donner la seule & la premiere édition complete de ses œuvres qui ait été proposée ; ne sera-t-on pas tenté de croire que ce succès prodigieux des *Annales* , dû d'ailleurs au mérite du style & des vues en général , a été beaucoup aussi le fruit de la malignité qu'elles respirent , des sarcasmes dont elles ont été remplies , des hardiesses en tout genre qu'il s'est permises , & que des presses étrangères favorisoient ? au reste s'il étoit toujours glorieux de se faire lire , de quelque maniere que ce fût , par six à sept mille souscripteurs , que disons-nous ? par vingt mille , puisqu'il y eut plusieurs contre-façons à la fois de cet ouvrage périodique ; il fut encore plus utile de se procurer par ce travail littéraire , pendant quatre ans , cent mille écus. C'est où les calculateurs les plus modérés ont fait monter le prix de ses veilles.... »

» Croira-t-on , ajoute l'historiographe de M. Linguet , qu'enrichi à ce point par ses entreprises littéraires , il ne daigna pas récompenser le libraire qui l'avoit logé gratuitement en Province , &c. , & qui en faisant les frais de ses premiers ouvrages étouffés au berceau de son aveu , avoit perdu encore presque toutes ses avances , au su de l'auteur ; croira-t-on que l'analyste du dix-huitieme siecle , qui a tant reproché à M. d'Alembert , son insensibilité philosophique envers la veuve de Cornille , envers celle de J. J. Rousseau , en-

vers le jeune Malfilâtre , qui vient contester à Fontenelle ses générosités d'un ton si dur ; le conteur de l'anecdote des *asperges* , cet ami des malheureux , qui faisoit passer douze cens livres aux curés de Paris , qu'il destinoit à un prix pour le meilleur ouvrage sur *les moyens de tarir la mendicité* , parce qu'il avoit vraisemblablement le dessein de remporter lui-même ce prix sous quelque nom étranger (*) & de publier ainsi avec éclat un projet infaillible , dit-il , dont il parle depuis long-temps sans le communiquer , vu qu'après tout , a-t-il écrit , *il valoit la peine qu'on le lui demandât* : Croira-t-on , dis-je , que le détracteur des vertus philosophiques de tant d'hommes célèbres , ait souffert que le libraire dont nous parlons , compromis tout-à-coup par la perte de son état , qui entraînoit celle de sa fortune , ait réclamé en vain , non pas des secours effectifs , mais la seule protection , le simple appui de son ancien commensal pour se fixer en pays étranger , & qu'à des instances réitérées , M. Linguet se soit montré indifférent jusqu'à ne pas même faire de réponse. . . . Et croyez après cela que M. Linguet ne pense pas lui-même , comme il reproche à Fontenelle , de l'avoir dit , que *pour être heureux il faut avoir l'estomac bon & le cœur mauvais* : Croyez que M. Linguet se brouillant avec les amis auxquels il a dédié sa *Théorie des Loix* , ses Révo-

(*) On fait que les curés de Paris refuserent d'être les juges de ce singulier concours assigné devant eux.

lutions de l'Empire Romain , & autres de qui il a fréquemment reçu des secours réels , ne pense pas , comme il l'impute encore à Fontenelle , que les amis , aux yeux d'un sage , sont comme des meubles que l'on change quand ils s'usent. Il oublie qu'il a fait un reproche à Auguste , de n'avoir pu rester uni à deux amis ; à qui il devoit tout , & qu'il a loué Tibere , l'infame Tibere , d'avoir conservé les siens. »

M. Linguet s'est montré plus fidele envers une Dame qui a fait constamment sa société depuis une douzaine d'années , qui a passé la mer pour l'aller trouver à Londres , qui l'a suivi à Bruxelles.... qui lui servoit de secretaire , &c. C'est Madame Bur...., la femme d'un négociant de Rotrou , qui , venue à Paris , pour solliciter au Parlement une séparation , & ayant échoué malgré les talens de M. Linguet aima mieux demeurer avec son défenseur , que se réunir à son époux.

Quand on n'a aucune raison de se plaindre du gouvernement sous lequel on vit ; quand on n'a nul droit , nul espoir de le changer ; pourquoi le dénigrer indirectement en regrettant celui qui n'existe point ; en regardant comme l'époque la plus malheureuse , celle où la nation pouvoit , au prix de son sang , combler le bouleversement qu'elle n'a que commencé ? Pourquoi remplir les têtes de maximes incendiaires capables d'exciter la fermentation , les mécontentemens & peut-être pis ? Voilà pourtant ce que fait un de nos philosophes dans un nouvel ouvrage , intitulé : *La destruction de la Ligue , piece nationale , en*

quatre actes. Le Drame en lui-même, n'est pas dangereux; il n'est que le cadre des différens dits & faits de ce temps malheureux, déjà rapportés dans vingt autres écrits, & d'ailleurs inlisible par sa longueur & par sa monotonie : mais en revanche, la préface est courte & animée; elle intéresse, elle agit, elle enflamme par des citations, des observations & des réflexions dignes de Catilina.... A quoi, dit l'auteur en parlant du temps de la ligue, tenoit-il alors que la France ne prît une autre forme & une toute autre combinaison? Tous les esprits étoient ardens & fiers à l'excès, avoient une volonté forte & déterminée. Tous les bras étoient vigoureux & armés; la force, l'opiniâtreté, l'enthousiasme, tout annonçoit la vie du corps politique; pourquoi cette force immense ne fut-elle pas dirigée, dans ce siècle de barbarie, par des idées saines & des principes restaurateurs de la liberté? » Ce fantôme de liberté n'est-il pas chimérique? Par-tout je la vois vantée, & par-tout je ne vois que son ombre. Qu'un Stadhouder & des Bourg-mestres, qu'un Parlement & son Roi, qu'un congrès ou qu'un Monarque commandent, je vois par-tout des maîtres, par-tout je vois le foible obéir, & par-tout la liberté réduite à des mots. Mais la liberté n'est pas le seul objet des regrets de M. Mercier, il porte le délire jusqu'à justifier & à apologiser même la guerre civile, la plus odieuse, la plus barbare, la plus dénaturée sans doute: n'est-ce pas porter la hardiesse des opinions jusqu'à la démence? « Le fanatisme de ce siècle

(de la ligue) doit être doublement en horreur au philosophe , en ce qu'il a corrompu ce qu'il y a souvent sur la terre de plus utile à un peuple opprimé & généreux : la guerre civile.... C'est la plus affreuse de toutes ; mais c'est la seule peut-être , qui soit utile & quelquefois nécessaire.... La guerre civile est une espèce de fièvre qui éloigne une dangereuse stupeur & raffermir souvent le principe de la vie. Les intérêts de cette guerre sont toujours connus ; chaque esprit les discute , & après les attentats tyranniques , elle devient même inévitable , parce qu'elle rentre alors évidemment dans le cas de la défense naturelle , & que chacun est appelé à soutenir ses droits. Une criminelle neutralité devient même impossible aux citoyens.... La guerre civile dérive de la nécessité & du juste rigide.... Cette guerre que j'appellerois *sacrée* , est vraiment entreprise pour le salut de l'Etat. Quant aux suites , rarement elles sont funestes à ce même Etat. Les nations sortent redoutables de ces débats intestins. Les lumières politiques sont plus répandues , les bras plus fermes & plus exercés.... Elle ne connoît pas ces reprises qui éternisent les combats & font couler goutte à goutte le sang des hommes. Le sang coule à propos & élançé de veines généreuses ; la querelle est promptement vidée ; l'état tombe ou est réparé. » Et c'est un philosophe qui parle ainsi ! Eh , quel autre langage pourroit donc employer Catilina , s'il renaîssoit parmi nous avec les mêmes desseins qui l'ont rendu si fameux ? je me garde bien néanmoins de les im-

puter à M. Mer... citoyen honnête & estimable ; mais on ne peut se dissimuler que dans toute cette préface , vraiment éloquente , il n'ait sacrifié la justesse de sa raison , & la droiture de son cœur aux prestiges de son imagination , & peut-être à la vaine gloriole d'une réputation passagere & peu satisfaisante. Si je ne le suis pas plus loin , ce n'est pas sans regret ; ce discours historique & philosophique est , comme vous le voyez , écrit avec chaleur , avec énergie , & même avec l'enthousiasme d'une jeune tête exaltée. Il a paru mériter ici une proscription très-sévère.

De Paris , le 22 Octobre 1782.

L'ACADÉMIE royale de musique vient de substituer l'intermede agréable de *Colette à la Cour* , à l'acte d'*Apollon & Daphné* de M. Pitra. Malgré la constance de l'auteur , malgré les délicieux accessoires de l'ouvrage , le public n'a pu revoir sans dégoûts , les pieces grossieres dont on a caricaturé cette touchante métamorphose d'Ovide. Ce n'est point sur le retour de l'âge qu'on doit oser joûter d'imagination avec l'un des plus agréables poètes de l'antiquité. On auroit peut-être souffert qu'Apollon , au moment de la métamorphose de Daphné , s'élançât éperduement sur la fugitive , comme pour en retenir quelques restes , au lieu desquels il ne retire qu'un rameau de laurier dont il s'avise de former la premiere lyre ; mais on n'a pu voir sans murmures que ce Dieu , enchanté de son invention , se mît à en tirer des

sons assez mesquins & oubliât son amante ; & puis qu'on l'entendît elle-même à son tour dialoguer avec Apollon. Esope & la Fontaine ont fait parler les bêtes & les arbres ; M. P. renchérit sur eux , il fait chanter un laurier aux yeux de tout Paris : c'est bien ce qui s'appelle du merveilleux , du merveilleux digne de l'opéra. Je ne vous parle ni des vers , ni du style , que serviroit de franciser si purement ce qu'on n'entend pas ? malheureusement , à travers les basses & les cris , on a entendu jurer des sermens éternels & quelques trivialités dignes des halles : malgré ces preuves de goût en tous genres , M. P. n'en est pas moins admis à remplir au *Mercury de France* , les fonctions de critique pour les articles de l'académie de musique ; jugez quelles lumieres vont jaillir des travaux de cet aristarque intru.

On va répéter à ce bruyant théâtre , *Pizarre* ou *la conquête du nouveau monde* , piece en cinq actes , d'un M. Duplessis , gascon & comme ses pareils , très-fanfaron. S'il compose aussi bien qu'il raisonne , si ses vers sont aussi brillans que sa prose , il fait prudemment de porter d'avance le deuil de sa gloire. (*)

Depuis un siècle , la huitieme représentation de Tibere & Sérenus étoit annoncée sans être représentée. Zorai ayant tombé dès la premiere , M. Fallet a fort adroitement saisi la

(*) A l'exception d'une chicorée blanche qui est dans son chapeau , ce M. Duplessis est toujours en noir de pied en cap , depuis son débarquement à Paris.

circonstance qui ramenoit le public à l'indulgence , pour presser & déterminer enfin cette reprise tant annoncée. Son espoir n'a pas été déçu. Le caractère de Tibere a paru perfectionné , le dénouement moins équivoque , & l'on a senti que , si cette production n'est pas le fruit du génie , elle est celui d'un travail constant , d'où peut naître , par un sujet heureusement choisi , un ouvrage digne d'un plus entier succès.

Un M. de la Place a fait , il y a quelques années , la découverte d'une nouvelle maniere de purifier le fer , de le rendre plus liant & plus malléable. Après avoir sollicité long-temps le gouvernement , il a obtenu la nomination de Commissaires qui ont fait les essais de son procédé , aux forges de Buffon. Leur procès-verbal est du 25 août 1779. Il y est démontré que l'opération de M. de la Place a donné aux fers de Buffon du corps & de la ductilité. Les mêmes expériences ont été répétées à Paris avec les résultats les plus heureux : l'auteur n'a cependant pu obtenir que depuis quelques jours , l'expédition du procès-verbal dressé en 1779. Il ne demande au gouvernement , que sa sanction & l'authenticité de ses succès. Il espere faire avec des maîtres de forges , des traités qui lui seroient plus avantageux que le prix auquel le Roi pourroit acheter son secret ; mais il est destiné , selon les apparences , à éprouver bien des contradictions. Les fers de M. de Buffon deviendroient par ce procédé moins cassans , & conséquemment la consommation en seroit moindre ; ce savant spécula-

teur en vendroit moins pour les bâtimens du Roi : il pourroit arriver que M. de la Place préférât pour ses opérations les fers du Berry & d'autres encore à ceux de Buffon qui n'ont été jusqu'ici bons que pour leur propriétaire. D'ailleurs l'amour-propre d'un physicien qui a donné une théorie des métaux est blessé du succès des travaux d'un simple artisan dans la même carrière.

De Paris, le 24 Octobre 1782.

PLUS on avance dans l'examen des affaires du prince de Guéménée, plus on est effrayé du vuide immense qui s'y trouve. Cette banqueroute que l'on dit frauduleuse est un événement dont on n'a point encore d'exemple. La pension considérable qu'a obtenue la Princesse à cette occasion, avoit un autre objet que de la consoler : elle a donné en échange sa démission de la place de gouvernante des enfans de France.

M. le comte d'Artois doit avoir quitté Gibraltar. S. A. R. ne va point à Lisbonne, comme il en avoit été question : elle s'arrêtera à Cadix & à Seville. Peut-être aussi les Princes attendront-ils le Lord Howe, & l'issue du combat important qui paroît immanquable entre les deux flottes. Il sera douloureux pour d'aussi braves Chevaliers, de n'avoir pu mettre à fin leur pénible aventure ; les lauriers qu'ils devoient cueillir croissent à la pointe d'un rocher trop escarpé, & le dragon Elliot les défend trop bien.

Nos alarmes sur les dispositions du cabinet espagnol s'augmentent journellement. On assure que le Roi a écrit de sa main une lettre très-vive à ce sujet, à son oncle Charles III.

La Police de Paris vient d'insinuer à trois joueurs insignes qu'ils feroient sagement de s'éloigner de la Capitale. Ce sont Mrs Van Baerl, Villiers & Hazon.

M. le duc de Chartres est à la veille de son départ. M. Séguin, ci-devant son trésorier, lui abandonne deux maisons à la ville & une à la campagne : le Prince lui fait en revanche une pension de seize mille livres. S. A. n'a pas cru pouvoir mieux réussir à satisfaire son goût pour l'économie, qu'en donnant sa confiance aux plus fameux des économistes. L'abbé Beaudeau remplit près d'elle les fonctions de Chancelier.

De Versailles, le 28 Octobre 1782.

Tout est dit à Gibraltar. Le Lord Howe, après avoir pleinement approvisionné cette place, a tranquillement repris la route de l'Angleterre sans opposition, emmenant avec lui pour échantillon de la flotte combinée qu'il n'a point vue, le vaisseau espagnol le S. Michel. Je vous laisse à juger le sort qu'éprouveroit Don Cordova, si la cause qu'il défend eut été celle de l'Angleterre. Les avis sont partagés sur les suites de cet événement. Selon les uns, il accélérera la paix, & suivant le plus grand nombre, il donnera une nouvelle fureur à la continuation de la guerre.

De Paris, le 30 Octobre 1782.

LA formation d'une jurisprudence nouvelle & universelle, posée sur les bases de la nature & de la raison, est certainement l'ouvrage le plus digne d'un philosophe ; il mérite aussi ses plus longues & ses plus scrupuleuses méditations. Ce n'est point assez d'avoir parcouru les différens codes de l'univers, d'en avoir apperçu les vices & les abus, & d'avoir senti la nécessité de les refondre & de les réformer ; il faut encore avoir, de la religion des différens peuples, de leurs mœurs, de leurs usages & sur-tout du cœur humain, une connoissance aussi profonde qu'exakte, pour pouvoir rectifier, créer & modifier, d'après des principes conséquens & sûrs, une législation propre à toutes les nations. Quelles recherches ! quelles connoissances, quelles observations, quelles comparaisons, quelles réflexions ne faut-il pas avoir mûrement combinées pour oser tracer cet important système ? Tout effrayé qu'ait d'abord été M. Brissot de Warville de cette pénible tâche, il n'a pas craint de l'entreprendre. Est-ce par une juste appréciation de ses forces ? Est-ce par une orgueilleuse témérité ? C'est ce que je ne prétends pas décider ici : je laisse aux lecteurs le droit de prononcer eux-mêmes en recourant à l'ouvrage de M. B. S'il a réussi, la société est bien ingrate de ne pas tirer sa théorie des loix criminelles de l'espece d'oubli ou d'obscurité dans laquelle elle semble restée,

pour décerner à son auteur les couronnes civiques qu'il mériterait. S'il n'a pas réussi, son excuse est toute prête ; il n'a que trente ans ; & à cet âge , Charron , Montagne , J. J. Rousseau & tant d'autres penseurs n'avoient encore osé mettre la main à la plume. « Cependant, dit M. B. de W., après avoir épuisé presque tous les codes, observé toutes les constitutions , je dessinaï un plan de *code pénal*, propre à tous les climats & même à tous les gouvernemens : » Les Puffendorff & les Grotius étoient loin d'un pareil but à trente ans. M. B. continue « Je ne fais si le succès couronnera mes travaux. » Pour assurer ce succès, M. B. n'eût-il pas dû traiter sa matière à fond dans toutes ses parties ? Pourquoi s'en est-il tenu à effleurer une foule d'idées ? « Il auroit peut-être été dangereux, dit M. B. de les présenter dans tout leur jour : la matière est neuve ; leur éclat auroit inutilement fatigué les esprits qui doivent être accoutumés par degrés aux vérités, pour les sentir, pour les adopter. » Un philosophe doit-il avoir cette puérile retenue ? si ses idées sont nettes, raisonnables & salutaires, comment a-t-il pu craindre qu'elles fatiguassent les esprits ? Comment a-t-il pu soupçonner qu'elles nuiroient à l'établissement de la vérité ! ne sont-ce pas là de petits voiles dont M. B. de W. voudroit couvrir le grand nombre de paradoxes qui lui échappent, & qui ne donnent pas la meilleure idée possible de la pureté de sa morale & de ses opinions ? M. B. dit qu'il « auroit pu s'étendre sur les causes de la fréquence de l'adul-

tere , crime absolument inextirpable à présent ; les trouver dans l'excessive autorité des peres qui forgent eux-mêmes à leurs enfans les chaînes pesantes du mariage , dans les loix qui lient les mains des enfans jusqu'après la plus belle saison de la vie , dans le peu d'accord de l'impulsion de la nature & des institutions civiles , dans le vif motif qui préside à toutes les unions , dans la fureur générale pour le luxe , pour la dissipation , dans la trop grande liberté accordée aux femmes , dans le nombre immense des célibataires , enfin dans l'indissolution du mariage. » J'aurois pu , continue-t-il , contre ces désordres proposer de faire revivre la fameuse loi Papéienne... J'aurois pu m'étendre sur le crime du despotisme , dont jamais les jurisconsultes n'ont parlé... J'aurois pu mettre au rang des crimes publics un grand nombre d'actions autorisées par les loix... J'aurois pu prouver , contre l'avis des écrivains routiniers , que tout être a droit de renoncer au pacte social du lieu qui l'a vu naître , quand il n'y trouve pas les avantages qu'il a droit d'en attendre. J'aurois pu , en m'étendant sur l'infame trafic des negres , peindre la cupidité européenne , achetant des peres barbares le droit de martyriser leurs enfans... J'aurois pu , dans l'article de la contrebande , dévoiler les inconvéniens qui résultent de l'usage d'assujettir la classe d'hommes la plus nombreuse au despotisme illimité de la finance... J'aurois pu réduire à une seule ligne mon article sur les corvées , conseiller de les abolir. » Mais M. B. s'en tient à justifier ses réticences sur

tant de points importants, par un *Cui Bono*. Le véritable philosophe se laisse-t-il arrêter par d'aussi frivoles considérations ? En est-il qui le retienne lorsqu'il croit démontrer des vérités utiles à l'humanité ! M. B. n'est pas toujours aussi réservé qu'il semble l'annoncer ici ; c'est sans doute par une suite de contradictions qui se trouvent parsemées dans son ouvrage digne d'ailleurs, à bien des égards, d'attention & d'éloges.

Mon colporteur arrive avec de nouvelles brochures. Nous les parcourrons successivement. *L'Espion dévalisé* vous remplira d'indignation contre son auteur, & je crois que les personnes respectables qu'il attaque, ne lui pardonneront pas aussi facilement que firent jadis Scipion & Lælius, lorsque Lucilius inventeur de la satire, attaqua ces consuls romains. Cet ouvrage dont je me garderai bien de vous faire un extrait étendu, contient des anecdotes sur la Cour de France : le Roi & les Ministres n'y sont point épargnés : il n'est pas régulièrement bien écrit, mais il faut avouer qu'il s'y trouve des articles plaisans. Le premier regarde la nomination du chevalier T. . . au gouvernement de Cayenne : ensuite vient une conversation entre M. le comte de M. . . & un de ses amis, au sujet de son rappel à la Cour : l'auteur amène après cela le fameux Gagliani sur la scène ; il donne un précis assez piquant de la vie privée de cet abbé, & rapporte qu'ayant appris l'expulsion des Jésuites, il s'écria d'un ton de sybille :

Gens inimica mihi tyrhanum navigat æquor.

Ce vers trouvoit son application dans la persécution que la famille de l'abbé Gagliani avoit éprouvée de la part de la feue société.

Vous connoissez la mystification faite au crédule Poinfinet, qui se rotissoit les jambes pour se mettre en état d'exercer la charge d'écran du Roi. Je ne fais pourquoi l'Espion met cette histoire sur le compte d'un Marquis de Lomelinos, parent de M. d'Offun.

Suivent une lettre d'un Consul de France à où se trouvent des détails assez curieux sur les combats de taureaux en Espagne; une justification du comte de Lalli; une aventure d'opéra; deux problèmes politiques à résoudre, des épigrammes contre Mrs de Sartine, Necker, de Villette, Suard, l'abbé de Lisle, Linguet & d'Arnaud de Baculard, placées comme hors d'œuvre dans cette brochure; une anecdote sur le Roi de Prusse & l'abbé de Bernis : on prétend que le Monarque fit imprimer quelque part cette phrase : *Je laisse à B. . . sa stérile fécondité*, & que ce mot a été la cause du traité de Vienne & de la guerre de 1756; un Avis aux Hessois & autres vendus par leurs Princes; la lettre prétendue du comte de Schaumbourg, écrite de Rome au Baron de Hohendorff, Commandant des troupes hessoises en Amérique; enfin une notice très-méchante sur nos maîtres des requêtes & nos intendans de province. Comme vous n'exigez pas, Monsieur, que je me brouille avec personne, j'en resterai là sur cette compilation de satyres atroces.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, si la bro-

chure intitulée : *Parallele entre le Capucin & l'Avocat*, a pour objet la défense de la cause des Moines, ou si c'est une ironie contre eux. Il faut le demander à l'auteur même. Si l'on en juge par la définition qu'il donne de ceux dont il s'annonce le patron, la question est décidée. « J'appelle religieux en général, dit-il, & Capucin en particulier, un homme singulier & nouveau, qui méprisant la sagesse du monde, embrasse une folie volontaire; qui pouvant s'élever aux honneurs, choisit un état d'abjection; qui renonce à ses propres biens pour suivre la pauvreté; qui, capable de travailler pour la patrie, de l'honorer par ses vertus, de la servir par ses talens, de l'éclairer par son génie, de la défendre de son bras, se consacre à Dieu par un sacrifice solennel, se livre à l'inaction par obéissance, à l'oïveté par institut, à la misère par précepte, à l'abnegation de soi-même par vœu, à l'aveuglement par connoissance, au silence par choix, aux mortifications par mépris de la chair, aux vertus par haine du vice; qui en un mot s'anéantit, pour que son anéantissement devienne son élévation, sa gebire, sa couronne. C'est un homme plein de vie qui se livre à une mort journaliere & perpétuelle. »

En lisant le portrait que le même écrivain trace de l'avocat, on croiroit qu'il a voulu faire également la satyre de l'un & de l'autre. . . . « Je vois un être qui veut se faire un fort, & qui par ses degrés de licence acquiert le droit de disposer de la fortune du citoyen, qui, d'un état d'abjection, *per fas & nefas*,

veut s'élever aux honneurs ; qui , après avoir sucé le sang de sa famille , fonde sa fortune sur l'avoir des plaideurs qui réclameront son secours , qui par tous les ressorts de la chicane fait à son gré détourner , retarder , empêcher la justice , porter la clarté dans la profondeur des ténèbres , jeter des ténèbres sur la lumière même , l'obscurcir , la voiler ; d'une mauvaise cause en vouloir faire une bonne , & d'une bonne une mauvaise : tout justifier *propter retributionem* , &c. »

L'auteur a raison de souhaiter que la société soit purgée des membres à qui ce dernier portrait ressemble , mais est-il vrai que ceux qu'il a peints d'abord puissent exciter des regrets , & que si l'on veut commencer par la suppression des états les plus nuisibles , celui-là subsistera encore , lorsque tous les autres seront anéantis ? *Etre à charge* , dit-il , *n'est pas être dangereux & criminel*. Il n'importe par où l'on commence , mais peut-être penserez-vous que l'administrateur chargé de veiller au bien-être d'une société , ne doit pas différer à la délivrer des êtres qui lui *sont à charge*.

On pourroit croire que désespérant d'arrêter le cours des proscriptions contre les *êtres à charge* que l'auteur du parallèle protège , il voudroit seulement les voir vengés dans la personne des avocats , mais il est plus probable que son objet a été uniquement comme celui de tant d'écrivains , de rire aux dépens des uns & des autres , en leur associant ceux qui achèteront sa brochure.

Les Réflexions sur une conversation ministérielle

entre le Prince de Kaunitz & le Comte de Waffenaar; sont un persiflage indécent, fait pour rester dans l'obscurité. La politique n'admet point le ton facétieux que le lourd auteur de ce pamphlet s'efforce de se rendre familier. Soit que la conversation de ces deux respectables personnages soit vraie, soit qu'elle soit supposée, ces réflexions me semblent, dans tous les cas, aussi déplacées qu'inutiles.

Nos spectacles s'abatardissent à qui mieux; dans l'un on avilit la langue, dans l'autre, on profittue les regles; & les deux nouveautés que nous venons d'avoir aux françois & aux italiens, ne montrent que de la stérilité & du mauvais goût. Après avoir bien raillé, bien critiqué Shakespear d'avoir osé comprendre dans ses tragédies les événemens d'un regne entier, nous voilà, pour ainsi dire, devenus ses imitateurs. La confusion & la multiplicité des intrigues des *Amans Espagnols*, représentés au théâtre françois, n'ont pas permis, même aux plus clair-voyans spectateurs, d'en suivre les fils, ni d'en démêler le dénouement; & si *Tom Jones à Londres*, représenté aux Italiens, a été mieux saisi, ce n'a été qu'à la faveur des réminiscences du roman de ce nom, dont les deux derniers volumes sont totalement délayés dans cette piece. Voilà comment après avoir atteint le terme de la perfection, nous déclinons insensiblement vers l'extrémité opposée.

On emploiera les premiers jours du mois prochain, à faire au théâtre de l'opéra, des réparations qui font penser que l'on a dessein

de laisser long-temps ce spectacle où il est.
On acheva la démolition de l'ancienne salle,
dont les pierres servent aux fondations des
nouveaux bâtimens que Monseigneur le Duc
de Chartres ajoute à son palais.

On a été fort étonné de trouver la tragédie des *Illinois*, parmi les *Après-souper* dont M. de Sauvigny continue à nous régaler. Il suppose des estomacs robustes à ses convives. Ensuite vient une pièce qui est plus dans le genre de ces opuscules : c'est une espece de comédie intitulée : *La marchande de modes*. Le quatorzieme cahier renferme des contes & des chansons. Voici les plus jolis couplets de celle qui a pour titre : *Le bon convive*.

Les Dieux d'amour & du vin
Font le charme de la vie;
Les Dieux d'amour & du vin
Font le plus heureux destin.

Au sein d'une vive orgie
J'aime à chanter à la fois
Le vin & la douce amie
Qui m'a soumis à ses loix.
Les Dieux d'amour, &c.

Le seul plaisir de la table
Réunit ces Dieux jaloux;
Que leur accord soit durable,
Leur empire en est plus doux.
Un peu d'amour & de vin
Fait le charme de la vie;
Un peu d'amour & de vin
Fait le plus heureux destin.

L'autre jour à mon martyre
 Lise opposa le dédain;
 Je vis la Belle sourire
 Dès qu'elle eut le verre en main.
 Un peu d'amour, &c.

A l'amour j'ai dû la gloire
 D'être payé de retour,
 Au vin j'ai dû la victoire
 Que n'osoit ravir l'amour.
 Un peu d'amour, &c.

Quand mon cœur avec Julie
 Goûte la félicité,
 Le vin nous rend la saillie
 Qu'émouffoit la volupté.
 Un peu d'amour & de vin
 Fait le charme de la vie:
 Les Dieux d'amour & du vin
 Font le plus heureux destin,

Madame la Duchesse de L..... disoit à son mari le jour de ses nûces ; *ne couchons plus ensemble* : M. le Duc de N.... en auroit peut-être bien pu dire autant à Madame la Comtesse de R.... à laquelle il vient de se marier : c'est une ancienne inclination ; & si le mariage peut devenir une union paisible & durable , c'est sans doute , lorsqu'il est le fruit d'une longue estime , & la récompense de l'amour : cette philosophie n'est guere celle des courtisans , mais aussi , M. de N.... s'est-il toujours autant distingué d'eux à cet égard , qu'il differe de leur jargon par son esprit.

Tout ce qui nous chemine vers la perfection des arts est sans doute fait pour nous intéresser ; malgré la critique que les gens de l'art font d'une nouvelle harpe à quatorze pédales imaginée par Cousineau, luthier de la Reine, cette invention mérite autant d'encouragemens que d'éloges.

*V E R S A M A D. ***.*

Esprit aimable, jolis yeux,
Cheveux charmans, taille élégante,
Et vrai moka, digne des Dieux,
C'est chez vous, ce qui se présente,
Si le café n'est qu'un poison,
Et si l'Amour en est un autre,
Paris n'a pas une maison
Plus dangereuse que la vôtre.

L'ANE, LA ROSE ET LE CHARDON,

F A B L E.

Dans un jardin, une Rose nouvelle
Faisoit l'ornement du printemps,
Et le Zéphyr choqué, voyoit en même temps
Un vil Chardon croître auprès d'elle.
Certain Baudet, d'un pied leste & badin,
En petit maître entra dans le jardin.
C'étoit une Ane fier de sa race immortelle,
Car il comptoit parmi ses illustres aïeux,
Cet Ane ailé, qui, sur son dos heureux,
Eut l'honneur de porter Dunois & la Pucelle.
De ses titres enflé, Monseigneur du Grison

Foulant avec dédain l'herbe tendre & fleurie,
 Apperçut dans un coin le dégoûtant Chardon
 Et la Rose digne d'envie.

Il vint auprès. Zéphyr, saisi d'horreur,
 Trembla pour ses plaisirs, frémit pour son amante,
 Et dit, je suis perdu : sa forme, sa fraîcheur,
 Son doux parfum & sa beauté naissante,
 Sans doute tenteront l'animal amateur.....
 Las ! il va dévorer cette fleur qui m'enchanté !....

Zéphyr eut tort : le galant connoisseur
 Passa près de la Rose avec indifférence,
 Et courut au Chardon donner la préférence.

Venons à l'application,
 C'est le but que je me propose :
 Maint époux est le sot Grison,
 Mainte épouse est l'aimable Rose,
 Mainte maîtresse est le Chardon.

De Versailles, le 3 Novembre 1782.

LAS de n'avoir rien à chanter pour notre
 compte , nous nous mettons à chanter les suc-
 cès de nos ennemis. En vérité l'aventure du
 Lord Howe nous donnoit trop belle matière
 pour ne pas nous en faire naître l'envie. On
 voit circuler nombre de pièces de vers & de
 chansons qui ne sont pas tout-à-fait à la gloire
 des Espagnols. On a affiché ces vers à l'hôtel
 de l'Ambassadeur d'Espagne.

La flotte est au port d'Algesire,
 Qui ne doit rire
 De voir ces forces combinées
 Bernées !

Le Lord Howe sembloit avoir prévu que les choses se passeroient ainsi. Il avoit fait entrer les vents , les tempêtes & la lourde marche des Espagnols dans ses combinaisons , & M. Fitz-Herbert a dit ici que l'événement a parfaitement justifié le plan mis par cet Amiral avant son départ sous les yeux du Roi d'Angleterre. Le cabinet de S. James même traitoit alors son assurance de témérité.

Tous les gens honnêtes & sensibles ont lu avec peine le récit de l'expédition de la baie d'Hudson. Ruiner quelques particuliers sans un véritable intérêt , brûler & détruire sans en retirer d'avantage , faire ainsi le mal gratuitement , toute humanité à part , c'est une imprudence. Les Anglois feront des représailles terribles que l'on trouvera peut-être justes. Le Roi s'est expliqué à cet égard avec le Marquis de Castries : Monsieur , lui a dit S. M. , *voilà une vilaine façon de faire la guerre , elle me déplaît infiniment.*

Madame la Duchesse Jules de Polignac , vient d'être nommé gouvernante des enfans de France.

Depuis trois jours il est arrivé deux courriers de Londres , & leurs dépêches sont relatives aux négociations pacifiques qui vont toujours leur train , mais on compare M. de Fitz-Herbert à Pénélope qui défaisoit la nuit l'ouvrage de la journée : on remarque que son ton & son humeur sont gouvernés par les événemens , & il y a lieu de croire que sur l'avis du beau coup de l'Amiral Howe , les Anglois nous feront naître quelques regrets de la hau-

teur avec laquelle nous avons reçu leurs premières propositions. Le cabinet de Madrid ne respire que la paix, telle qu'on pourra la faire. Le Roi d'Espagne seul tient encore bon, mais il faudra sans doute qu'il cede à la volonté de ses Ministres. Une observation fort singulière & qui n'échappera sans doute pas aux historiens, c'est que le Prince de Galles est enthousiaste de la cause des Américains, & que le Prince des Asturies, l'est de celle des Anglois. Dieu nous garde de soupçonner que les Commandans Espagnols se soient rendus coupables de trahison, mais l'on fait combien les affections personnelles influent sur notre jugement & sur nos actions : on défend mal, tel attaché que l'on soit à ses devoirs, une cause que l'on sert à regret. En général les héritiers présomptifs des Couronnes sont particulièrement respectés, ménagés par les hommes qui doivent un jour dépendre d'eux ; la considération de l'avenir nous fait une vive impression, tandis que celle du présent nous échappe. Le Duc de Crillon a trop compté sur la faveur du Roi ; sa franchise égale à sa bravoure lui a fait des ennemis sans nombre : l'envie les avoit déjà multipliés autour de lui : en France seulement on attache du mérite à la qualité d'étranger ; par-tout ailleurs c'est une tache : il est au moins certain que ses mauvais succès sont vus sans peine par une grande partie de ses officiers : on ne peut se permettre d'en penser & d'en dire davantage. Le siege de Gibraltar est levé, selon les apparences : on ne cesse de représenter au Roi d'Espagne le danger auquel l'indépendance

pendance des Américains exposeroit , sous plusieurs points de vue , sa domination dans le Nouveau-Monde : le raccommodement de l'Espagne & de l'Angleterre ne tient qu'à un fil ; il ne nous viendra donc de Madrid que des idées pacifiques , mais en écartant même toutes vues d'intérêts , rien ne pourra nous déterminer à renoncer aux principes qui ont fait entreprendre cette guerre , & qui doivent présider au traité par lequel il y sera mis fin.

De Paris , le 6 Novembre 1782.

LE *Parallele du Capucin & de l'Avocat* que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre , est une production étrangère. Un homme de mérite qui n'a pas cru qu'elle eût percé hors du lieu de sa naissance , m'adresse à son sujet la notice suivante :

.... L'intérêt de la cause commune n'est , le plus ordinairement , qu'un voile grossièrement tissé , dont nous prétendons couvrir notre petit intérêt personnel ; nos intentions percent malgré nous , & mettent à découvert l'homme haineux , qui s'annonce en apôtre impartial de la vérité. M. de Puisieux s'étoit déjà révolté contre la gloire d'un homme célèbre , & sous le prétexte de relever les erreurs de ses opinions , il a fait de sa personne la satire la plus plate & la plus méchante ; excité par un motif à peu près aussi noble , le voici maintenant livré à la défense , à la justification , à l'éloge même des religieux , pour se procurer l'occasion la plus gauche ,

Tome XIII.

Q

de ravalier l'état & la personne des Avocats. Il veut, dit-il, comparer le Capucin & l'Avocat *quant à l'utilité publique*. Cette expression semble annoncer que M. de P. va nous faire connoître sur quels talens, sur quelles fonctions, sur quels services enfin les capucins & les autres frocards fondent ce partage à *l'utilité publique* : M. de P. n'en dit pas le mot ; il se contente de déclarer, qu'il *n'entreprend pas de parler du bien qu'ils causent l'un & l'autre, qu'il ne veut que comparer le mal qu'ils font*. Voilà comme vous le voyez un écrivain fort conséquent. Il ne s'agit donc plus de savoir qui du capucin ou de l'avocat a le plus de part à *l'utilité publique*, mais qui des deux est le plus nuisible. C'est ici le triomphe de M. de P., & qu'en philosophe consommé, il descend jusqu'à la racine des choses pour en mieux connoître le but : cette fouille lui fait découvrir, que le vil intérêt s'est emparé du cœur de l'homme.... que l'intérêt est le mobile de tout ;.... gouverne tout, & que ces têtes sacrées, dont les volontés sont pour nous des loix suprêmes, reçoivent à leur tour la loi de cet intérêt, au gré duquel elles agissent ; & de là, l'étrange anéantissement des moines. » Mais, dit M. de Puisieux, l'œil de la philosophie doit tout pénétrer, tout découvrir, éclairer l'homme, le soulager, lui montrer les abus qui l'accablent, & puisque de toutes parts l'on crie au Moine, crions de notre côté gare à toi, l'Avocat. »

M. de P. ne s'en tient pas à rabâcher fastidieusement tous les reproches faits & répétés tant de fois à l'engeance plaideuse. Les anec-

dotes & les apostrophes les plus déshonorantes lui paroissent des raisonnemens plus sûrs, aussi les prodigue-t-il contre certains membres qu'il désigne par les initiales de leur nom, ce qui décele d'une manière visible qu'il n'a eu d'autre but dans ce libelle, que d'exhaler des ressentimens particuliers. Cependant il ose protester avec Erasme qu'il ne veut que *corriger non mordere*. Le trait suivant va vous convaincre de sa bonne foi.

» A qui est cette campagne? à M. N. . . .
Qu'est-il! il est Conseiller; il s'en est acheté la place. Quoi! lui! . . . lui-même. Je l'ai connu pauvre fils de procureur. Son pere, chassé par la misere, de son pays natal, vint chercher fortune dans cette ville (*) en 1742. Il eut en mains les affaires du Prince de C. . . & au bout de huit ans, il se vit à la tête de trois mille florins de rente. Les biens du Prince sont en direction à peu près depuis ce temps-là; son fils vit dans une terre isolée avec fort peu de train, une pension très-modique: & M. le Conseiller, des honoraires qu'il reçoit annuellement pour achever la ruine du malheureux héritier, vient de s'acheter cette campagne cent quatre-vingt-douze mille livres. Il est dur aux pauvres, il est insensible à la misere du peuple, les pleturs de l'infortuné ne le touchent pas; il loue ses biens à un prix exorbitant, outre qu'il excède ses fermiers par des corvées. . . . Peuple! que de malheureux enveloppés dans le désastre de cette di-

(*) Bruxelles.

rection ! ces aumônes , ces bienfaits , si souvent versés dans le sein de vos familles ;... qui vous en prive ! qui empêche ce jeune Prince de succéder à la bienfaisance de son pere ! il en a le cœur & les vertus : Qui enchaîne sa main !... Ce sont ces harpies , qui , comme un gouffre sans fond , absorbent tout , & ne laissent rien d'intact. Ce sont ces vautours rongeurs qui attachés sur leur proie , ne l'abandonnent qu'après s'en être remplis jusqu'à la satiété , &c. &c. » Voilà , Monsieur , ce que M. de P. appelle , *corriger non mordre*. Il faut pourtant convenir que la citation qui lui est personnelle , est la plus modérée. » Mon pere étoit honnête homme , dit M. de P. ; il parut avec certain éclat dans le monde ; y joua un rôle assez brillant , mangea son revenu avec le quart de son fonds , & me laissa le reste fort chargé. Quelques juifs usuriers dont , par plus grand malheur encore , il avoit eu besoin , outre leur capital , avoient encore la valeur de la moitié du fonds qui me restoit , en arrérages des cours que mon pere n'avoit jamais payés , & qui devoient rentrer dans le fort principal ; de sorte que j'étois aussi bien que sans patrimoine & sans ressource. Je consultai quelques juristes en qualité de mandataire seulement. Après l'exposition de ma cause , la premiere demande fut qui étoit le mandant ? s'il étoit moyenné ? combien il lui restoit encore de bien libre. Comme je ne faisois pas sonner fort haut les avoirs qui me restoit , le procès fut jugé perdu avant de le commencer. Le lendemain

je fus connu : je trouvai des avocats favorables, on postula ma cause, on alla même jusqu'à me faire un cas de conscience, si je ne réclamois, si je ne dénonçois à la justice, des criminels publics qui, avec ma fortune pouvoient ruiner celle de tous les particuliers. Je plaidai pour une campagne engagée à usure & habitée par l'usurier. Je gagnai ; & mon patron habite aujourd'hui la même maison que le juif me disputoit. Les frais furent immenses ; mon procès ne m'apportoit pas du comptant : il m'en falloit, & mon bien ne fit que changer de possesseur. Qu'en arriva-t-il ! pis qu'avant. Le temps & l'économie auroient pu me rétablir dans l'héritage de mes ancêtres ; mais à présent que la chicane en a pris possession, je suis exactement comme cette chienne qui avoit prêté sa demeure à sa commere pour faire ses petits. Elle redemanda sa maison ; on la remit toujours : les petits grandirent ; alors, si vous pouvez me chasser d'ici, lui dit l'ingrate, je vous rendrai votre bien. *Si mihi & turbæ meæ par esse poteris, cedam loco.... (*)*

» C'est ainsi, dit encore M. de P.... que, tandis que tous les membres de l'Etat font une perte visible & continuelle, les seuls Avocats, Conseillers, Procureurs gratte-papiers, clerks, huissiers, gardes, recors, & toute cette bande fatale qui n'use de la plume que pour mieux nous plumer, boit notre sang, s'enrichit de nos dépouilles, tourne tout à

(*) Phedre.

son avantage. Heureux cependant, si la bien-faisance d'un Souverain philosophe & clair-voyant pour le bien de son peuple, ne leur fait subir la réforme.... »

L'époque de l'assemblée générale du clergé est, depuis quelques années, celle d'un écrit clandestin, où l'on prend à tâche de décrier les illustres personnages qui la composent, & où l'on trace de la façon la plus passionnée, les écarts ou les ridicules qu'on leur reproche. Leurs mœurs, leur morgue, leur faste ont été vivement attaqués les années précédentes. Leur politique, leurs prétentions ne le sont pas moins cette année dans l'écrit qui a pour titre : *Lettres secrètes sur l'état actuel de la religion & du clergé de France*. L'auteur s'attache particulièrement à fronder cet esprit d'administration qui s'est emparé de la plupart de nos Evêques, & qui a métamorphosé ces pères de peuples, en financiers-manipulateurs, départis par le gouvernement pour le soutien & l'extension du fisc dans les provinces. Le tableau qu'il en fait pourra vous donner une idée des inculpations, des sarcasmes & des invectives, multipliés dans ce libelle, contre ceux des Prélats qu'il juge à propos de dénoncer au tribunal de M. le Marquis de ancien mestre de camp retiré dans ses terres, son correspondant. « Un Evêque administrateur, dit-il, est une sorte de métis moitié sacré, moitié profane, qui, sous la livrée sainte, exerce un apostolat philosophique, dont l'objet est de purger la France de toutes les erreurs du gouvernement : c'est un homme

suscité par la bienfaisante philosophie pour manifester enfin & mettre en action une grande vérité ; & quelle est-elle ? La voici : c'est que le bonheur public est la véritable , la seule religion d'un état , & que les hérésies civiles une fois prosrites & déracinées , les mœurs , les loix , les espérances religieuses , tout se met naturellement à sa place. Ainsi un Evêque administrateur n'est pas l'homme de Dieu , le successeur des Ambroise & des Chrysostôme , c'est un Jockey ministériel , un ressort secondaire qui s'engrene dans le rouage politique & ne favorise que l'impulsion donnée aux plans , aux projets , aux systèmes qu'enfante le zèle , ou , si vous le voulez , l'empyrisme civil , qu'on peut appeller l'épidémie du temps.... » Après s'être permis de maltraiter différens hauts personnages qu'il désigne ouvertement , voici comment s'annonce notre censeur ecclésiastique à l'égard du clergé en général. « Il faut avouer qu'il (le clergé) semble avoir été composé tout exprès pour favoriser & accélérer sa propre dégradation : ce n'est pas que le scandale y domine ; mais la foiblesse , la lâcheté , l'insouciance & par-dessus tout , la maladie d'être homme d'état a gâté les meilleures têtes.... Les sollicitudes épiscopales sont teintes aujourd'hui d'une couleur politique ; il semble que les sources de l'évangile soient devenues étrangères à nos Prélats. Les mandemens , les lettres doctrinales , du moins le plus grand nombre de celles qu'on daigne lire & citer , celles qu'ont proclamé toutes les bouches de la renommée , passées à la filière de Hobbes

& de Grotius , sont chargées d'une vapeur philosophique qui décele un goût timide encore , mais bien décidé pour toutes les nouveautés à la mode ; partisans secrets d'une opinion qui les dégrade , si elle prévaut , les maîtres de la doctrine croient servir l'humanité en affaiblissant l'influence de la religion , & en substituant les idées changeantes & versatiles de la politique à la loi de tous les temps & de tous les lieux L'attachement aux vrais principes n'a plus de nom , celui de zèle est pros crit , on craint même de s'en laisser soupçonner . Les corps , les philosophes , les économistes , tous les partis , toutes les sectes ont le zèle brûlant de leurs opinions , il n'y a que la religion à qui il n'est pas permis d'avoir le sien . Un Beaudeau , ce Luther de l'administration économique , a bien pu insulter Louis XIV & Colbert ; mais un Evêque n'ose s'élever contre Voltaire & l'abbé Raynal ; la collection de tous les poisons du premier est proposée sous les yeux du gouvernement par une souscription publique , & tout le fanatisme du second n'a pas trouvé un seul contradicteur dans les indulgens successeurs des apôtres . »

*Je loue avec plaisir & blâme avec courage , dit un de nos critiques ; & moi de même . Après avoir prodigué les éloges que me parut mériter le début poétique de M. Landrin par son *Esope à la foire* , je dois aujourd'hui à la vérité revenir sur mes pas pour dévoiler le petit brigandage littéraire dont il vient d'être accusé . Sa fable intitulée : *l'Encens & la poudre à canon* , est calquée sur une fable de *Pesselier* ,*

& la moralité en est pour ainsi dire copiée mot à mot. Cette découverte flétrira d'autant plus les lauriers naissans de M. Landrin qu'il est suspecté d'avoir mis à profit de semblables trouvailles dans tout le reste de sa piece & qu'on ne manquera pas de les découvrir. Au reste, cette dénonciation publique est, heureusement pour lui, venue assez tard, pour n'avoir pas mis obstacle aux effets favorables que lui a procuré l'impression de sa piece tant sur l'esprit des Fermiers généraux ses supérieurs, (*) que sur celui même de la Reine. Cette Princesse l'a chargé d'une petite piece dans laquelle S. M. doit elle-même remplir un rôle, distinction & faveur aussi flatteuses qu'honorables.

La prétention d'être auteur a porté M. Landrin à imiter le coq de *la fable*, qui se paroît des plumes du paon : M. Fierville se borne à faire peindre les siennes. Ce directeur du spectacle des *Variétés*, avoit, comme je vous l'ai déjà dit, fait un mémoire tendant à l'utilité d'établir une école de déclamation. Il se proposoit le double but de donner à ses élèves des talens & des mœurs. Ce projet téméraire annonçoit de l'honnêteté, mais de la présomption : pour donner des talens, la théorie la plus parfaite est insuffisante; il faut savoir, il faut pouvoir exprimer ce qu'on veut faire

(*) On connoît le peu de cas que les gens de finance font des gens de lettres; les Fermiers généraux se sont départis de cet ancien & barbare principe en faveur du Sr. Landrin, que, sur le succès de sa piece ils ont élevé de simple commis au poste lucratif du chef.

imiter ; & qu'est-ce encore que l'imitation lorsqu'il s'agit de peindre les passions ? quant aux mœurs , comment oser se promettre de les fixer parmi des jeunes gens , qui , la plupart , ne choisissent la carrière du théâtre que pour se livrer plus facilement au libertinage ? ... Quoi qu'il en soit , notre Rufus tient fortement à ses prétentions , & pour leur donner une sorte de crédit , le voici qui vient de faire métamorphoser son mémoire en une petite piece , intitulée : *le Maître de Déclamation*. On doit la représenter incessamment sur son théâtre.

Il est peu d'êtres où l'on voie autant de bassesse & d'impudence alliées ensemble que parmi nos coëffeurs d'hommes & de femmes : aventuriers par état , dévergondés par principes , c'est , parmi nous , la fange de la société. Nous avons eu cette semaine le spectacle de l'un d'eux au carcan ; il avoit habitude de porter le peigne le matin , & le soir , la croix de St. Louis. Ayant , à l'abri de cette imposture , fait quantité de coups de main dans cette capitale , il a enfin été arrêté , démasqué & puni.

On répétoit à l'opéra le *Siege de Peronne* , piece nationale dont les circonstances auroient eu des rapports avec la prise de Gibraltar ; mais les espérances de cette conquête ayant été trop précoces , on vient de lui substituer *l'Embaras des richesses* , sujet connu , musique nouvelle de M. Grétry.

Lorsque quelques personnes du peuple ont été mordues par un animal enragé , c'est rarement aux médecins qu'elles ont recours. Dans la plupart de nos provinces , la cure de l'hy-

drophobie est confiée aux reliques de St. Hubert. Ceux qui ont été mordus vont en pèlerinage visiter ces reliques & y porter leur offrande : ils s'imaginent qu'ils seront préservés des suites funestes de leurs blessures, si on leur insère sur le front une parcelle d'étole & si l'on pratique sur eux quelques exorcismes. On n'est pas même obligé de faire le voyage des Ardennes où sont déposées les reliques de St. Hubert ; il se trouve dans presque toutes les provinces du royaume, quelques familles qui, ayant trouvé St. Hubert sur leur arbre généalogique, s'arrogent la vertu de leur aïeul. Chaque individu de ces familles croit fermement pouvoir préserver de la rage, avec un mélange d'œufs, de racine d'églantier, d'écaillés d'huître, &c. que l'on assaisonne de quelques prières ridicules qui se transmettent avec le blason & les vieux parchemins. Ces remèdes comme beaucoup d'autres ne guérissent que ceux qui n'étoient pas malades. La funeste expérience d'une infinité de victimes, n'a pu détruire le préjugé qui conserve leur crédit. Un malheureux paysan des environs de Troyes ; qui vient de succomber aux accidens les plus affreux de la rage, après avoir reçu ce que l'on appelle le *répit*, fournit encore un exemple terrible qui devrait bien guérir les descendans de St. Hubert, de leur prétention aux miracles. Un citoyen dont cet événement a animé le zèle, a publié à ce sujet, une lettre où il observe que le Gouvernement excitera en vain l'émulation des médecins pour chercher un spécifique contre la

rage , tant que des personnes auxquelles , par leur naissance , on doit supposer quelques lumières , entretiendront parmi le peuple ; des préjugés superstitieux , qui ôteront aux vrais médecins , l'occasion de l'expérience très-difficile dans cette maladie. « Le peuple , ajoutait-il , tient beaucoup au merveilleux , & il seroit peut-être très-dangereux pour lui de fronder brusquement son préjugé. Sa confiance dans les personnes qui guérissent avec des prières & des omelettes est si grande , qu'elle lui procure une tranquillité d'esprit très-nécessaire dans le traitement de ces maladies... Je desirerois donc que les personnes connues par le peuple , pour posséder le secret de St. Hubert , après avoir donné le répit aux blessés , ne les astreignissent point à des communions de neuf jours consécutifs , ne les empêchassent point de se peigner pendant quarante jours , &c. mais les obligassent de s'adresser à un médecin pour faire le reste.... »

M O R A L I T É.

L'esprit & la beauté sont les Dieux qu'on encense,
Le cœur est éconduit, Plutus est préféré;
Le sentiment n'est plus qu'un vieux mot révééré,
Une vertu gothique, un préjugé d'enfance.

De Versailles , le 12 Novembre 1782.

IL a été expédié , il y a deux jours , à M. le Baron de Breteuil , un courrier avec l'ordre de venir sur le champ. Les uns pré-

tendent qu'on veut en faire un Ministre d'Etat, & en vérité, on ne pourroit mieux choisir, si un changement est jugé nécessaire : selon d'autres il n'est question que de lui donner des instructions verbales sur sa conduite dans les circonstances qui rendent sa mission digne de toute l'étendue de ses lumières & de ses talens : le ministère sent combien il est difficile de remplir la parole qui a été donnée au Roi, d'éviter la guerre générale dont le continent est menacé. Les Allemands voudroient, dit-on, que Joseph II fît en 1783, le siège de Constantinople, comme les Turcs firent en 1683 celui de Vienne, & ne doutent pas qu'il n'y fût plus heureux.

Plus l'affaire du P. G... s'éclaircit, plus elle se montre sous un jour défavorable. On vend les meubles du Sr. Marchand, son intendant. Le Roi s'est déterminé à payer les rentes viagères constituées par ce Prince : on examine rigoureusement ses dettes criardes qui se montent, dit-on, à quinze millions.

Je vous ai rendu compte de la démission que la Princesse de Guemenée a été forcée de donner de la belle place de gouvernante des enfans de France, mais j'ignorois alors la scène touchante de son remplacement. On assure que Madame Adélaïde avoit offert au Roi ses soins pour l'éducation de son héritier. Dès que S. M. eut reçu la démission, Elle entra chez la Reine. — Eh bien, Madame, dit-Elle à son auguste épouse, à qui confierons-nous ces importantes fonctions ? Madame de Polignac se trouvoit-là. — Voici, répondit la Reine,

ent la prenant par la main , la personne qu'il vous faudroit. — Soit , dit le Roi , je ne puis que respecter votre choix & y applaudir. Madame de Polignac se jetta aux pieds du Monarque qui la releva pour l'embrasser. Il seroit difficile de peindre la satisfaction de l'époux qui donne une marque d'attachement à son adorable moitié , celle de tendres parens qui mettent ce qu'ils ont de plus précieux dans des mains dignes de toute leur confiance , l'enthousiasme d'un sujet fidele qu'animent à la fois l'amour de ses maîtres , la reconnoissance & le patriotisme.

Le ravitaillement de Gibraltar est un problème dont le ministère Britannique pourroit nous donner la solution. Le cabinet de St. James encore étonné des derniers succès du Lord Howe , étoit bien éloigné de se flatter que cet Amiral termineroit la campagne d'une manière aussi brillante. Le mémoire justificatif de Dom Louis de Cordova a excité la pitié de ceux qui ont eu la patience de le lire , & un Ambassadeur de sa Cour qui lui tient par les liens du sang & ceux de l'amitié , l'a jugé en dernier ressort , en disant qu'on ne pouvoit plaider plus mal une plus mauvaise cause : le refus qu'a fait M. de Guichen à cet officier général de joindre ces dépêches aux siennes , annonce la vérité des bruits qui se sont répandus d'une mésintelligence entre ces deux commandans & la contradiction qui doit se trouver dans les comptes rendus à leurs Cours respectives. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'au moment de l'arrivée des dépêches de M. de

Guichen que la Cour vient de recevoir ; on a été jusqu'à dire que le général Espagnol y étoit inculpé plus fortement encore que dans les précédentes. On n'ignore point que le Comte O Reilly , Irlandois & gouverneur de Cadix chargé dans le temps de l'expédition contre les Algériens , faisoit *in petto* des vœux pour que le Duc de Crillon échouât devant Gibraltar. Les ennemis de ce dernier dont le Roi d'Espagne est entouré , se consolent de cet échec qu'ils regardent comme un acheminement à la disgrâce du général François-Espagnol. Toutes les lettres d'Espagne annoncent une fermentation dont il est de l'intérêt des maisons de Bourbon de prévenir les suites : le cabinet de Versailles paroît bien décidé à prendre un parti qui lui assure du moins le succès de ses opérations ultérieures. Mais il attend de nouvelles dépêches du Marquis de Montmorin , notre ambassadeur à Madrid. Le Roi d'ailleurs a déclaré qu'il ne feroit rien statué à cet égard jusqu'au retour de M. le Comte d'Artois.

De Paris , le 14 Novembre 1782.

Nous avons parmi nos rédacteurs de Journaux , un abbé Aubert dont la critique paroît en général spirituelle & impartiale ; mais on a vu avec une étrange surprise ce qu'il ose soutenir dans un article où il rend compte d'une brochure intitulée : *Considérations sur l'esprit militaire des Germains*, par M. le Chevalier de Sigrais , ancien capitaine de cavalerie.

en la prenant par la main , la personne qu'il vous faudroit. — Soit , dit le Roi , je ne puis que respecter votre choix & y applaudir. Madame de Polignac se jetta aux pieds du Monarque qui la releva pour l'embrasser. Il seroit difficile de peindre la satisfaction de l'époux qui donne une marque d'attachement à son adorable moitié , celle de tendres parens qui mettent ce qu'ils ont de plus précieux dans des mains dignes de toute leur confiance , l'enthousiasme d'un sujet fidele qu'animent à la fois l'amour de ses maîtres , la reconnoissance & le patriotisme.

Le ravitaillement de Gibraltar est un problème dont le ministère Britannique pourroit nous donner la solution. Le cabinet de St. James encore étonné des derniers succès du Lord Howe , étoit bien éloigné de se flatter que cet Amiral termineroit la campagne d'une maniere aussi brillante. Le mémoire justificatif de Dom Louis de Cordova a excité la pitié de ceux qui ont eu la patience de le lire , & un Ambassadeur de sa Cour qui lui tient par les liens du sang & ceux de l'amitié , l'a jugé en dernier ressort , en disant qu'on ne pouvoit plaider plus mal une plus mauvaise cause : le refus qu'a fait M. de Guichen à cet officier général de joindre ces dépêches aux siennes , annonce la vérité des bruits qui se sont répandus d'une mésintelligence entre ces deux commandans & la contradiction qui doit se trouver dans les comptes rendus à leurs Cours respectives. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'au moment de l'arrivée des dépêches de M. de

Guichen que la Cour vient de recevoir, on a été jusqu'à dire que le général Espagnol y étoit inculpé plus fortement encore que dans les précédentes. On n'ignore point que le Comte O Reilly, Irlandois & gouverneur de Cadix chargé dans le temps de l'expédition contre les Algériens, faisoit *in petto* des vœux pour que le Duc de Crillon échouât devant Gibraltar. Les ennemis de ce dernier dont le Roi d'Espagne est entouré, se consolent de cet échec qu'ils regardent comme un acheminement à la disgrâce du général François-Espagnol. Toutes les lettres d'Espagne annoncent une fermentation dont il est de l'intérêt des maisons de Bourbon de prévenir les suites : le cabinet de Versailles paroît bien décidé à prendre un parti qui lui assure du moins le succès de ses opérations ultérieures. Mais il attend de nouvelles dépêches du Marquis de Montmorin, notre ambassadeur à Madrid. Le Roi d'ailleurs a déclaré qu'il ne seroit rien statué à cet égard jusqu'au retour de M. le Comte d'Artois.

De Paris, le 14 Novembre 1782.

Nous avons parmi nos rédacteurs de Journaux, un abbé Aubert dont la critique paroît en général spirituelle & impartiale ; mais on a vu avec une étrange surprise ce qu'il ose soutenir dans un article où il rend compte d'une brochure intitulée : *Considérations sur l'esprit militaire des Germains*, par M. le Chevalier de Sigrais, ancien capitaine de cavalerie.

» Neuf mémoires , dit-il , pleins d'une érudition bien digérée composent cet ouvrage. Dans le discours préliminaire , qui est un excellent morceau de critique , l'auteur s'attache à *dissiper les prestiges d'un système aussi imprudent que nouveau , & qui ne tendroit à rien moins , s'il pouvoit s'accréditer , qu'à renverser tous les principes de l'honneur national* : il s'agit de cette manie , qu'on a aujourd'hui de déclamer contre la guerre , d'appeller les victoires , *des crimes heureux , des meurtres éclatans* , d'oser écrire que *la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme , est ce qu'il y a de plus affreux dans la nature*. Cette espece de fronde prétendue philosophique , seroit inconcevable , dit M. de Sigras , si l'on ne savoit comment se hasardent & se propagent les opinions les plus téméraires. Il faut voir dans son ouvrage même , quelle éloquence vive & soutenue , quelle force & quelle profondeur de raisonnement il emploie contre les partisans de cet absurde & dangereux système.... Nous finirons par assurer que tout y est d'une solidité admirable , & que nous ne connoissons rien de plus propre à confondre pleinement ces écrivains inquiets , frondeurs & pusillanimes , qui diroient volontiers comme le Sganarelle de Moliere....

Je hais de tout mon cœur les esprits colériques ,
 Et porte grand amour aux hommes pacifiques ,
 Je ne suis pas battant de peur d'être battu ,
 Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu. »

Ainsi M. l'abbé Aubert , regardant comme

un enfantillage digne de son mépris, l'amour de l'humanité, taxe de pusillanimité ces écrivains honnêtes & vraiment philosophes, qui blâment & proscrivent avec tant de raison ces guerres injustes & sanguinaires qui plongent la société dans tant de désordres & de malheurs ! Un tel apôtre est digne des temps barbares où la force & la férocité tenoient lieu de toutes les vertus : puisse-t-il se voir un jour livré lui-même à tous les maux cruels & sans nombre dont son abominable système est la source !

Je ne fais, Monsieur, si je vous ai parlé d'un nouveau proverbe intitulé : *La matinée du Comédien de Persépolis*, en un acte & en prose. Ce comédien de Persépolis se nomme *Belval*. La pièce commence par un monologue où il se peint lui-même supérieurement. Il est en robe de chambre magnifique & se regarde dans sa glace : « Ma foi ! de telle manière que je me mette, je suis toujours bien. C'est une folie pourtant que cette robe de chambre ; mais il seroit si ridicule d'être surpris sans une certaine élégance... Elle me va très-bien ; mes cheveux, quoique retroussés, flottent avec grace, le col agréable, du linge fin, parfumé délicieusement, bien chauffé : qu'une femme vous surprenne dans cet état, elle n'y tient pas. Sophie vient déjeuner avec moi ; je veux qu'elle s'en aille subjuguée. C'est une petite écervelée qui ne croit pas à ces goûts subits & charmans qui ont fait les délices de nos femmes aimables. Nous verrons... Ah ça, récapitulons ma journée. Premièrement, Sophie,

tout-à-l'heure, dans l'instant; midi, rendez-vous chez M. le Duc de Volnay; ensuite dîner chez ce Prince étranger : à quatre heures & demie, je m'évade & cours dans ma loge m'écraser la tête de mon rôle dans cette piece nouvelle. C'est le déplaisant. Pourquoi ne s'en pas tenir à ce que nous avons ? Ce n'est pas ma faute; je fais tout ce que je puis pour faire renoncer aux nouveautés. Mais mes camarades se laissent entraîner, & moi je suis la victime de ces complaisances mal entendues. Ce qu'il y a de cruel, c'est que ne pouvant mal jouer, je soutiens seul l'ouvrage auquel je donne un mérite dont le pauvre auteur ne s'étoit pas douté... »

Arrive Mlle Sophie; c'est une des camarades de Belval qui commence par lui faire sa cour d'une maniere pressante : mais elle ne se trouve pas ce matin d'humeur à répondre à ses fantaisies. La conversation tourne sur un autre sujet. Tous deux ont obtenu un congé de trois mois. Ils vont partir pour la Province, & en attendant se mettent à persiffler leurs camarades, ainsi que le public. Mais Sophie voit des préparatifs de déjeûné & avertit qu'ils seront inutiles s'ils se font pour elle. *Pourquoi donc*, dit Belval ?

Sophie. Je prends les eaux de Vichi.

Belval. Je ne vous (*) savois pas malade. Depuis quand ?

(*) Les comédiens ne se tutoient pas à Persépolis, probablement.

Sophie. Depuis quinze jours. Je retournois chez moi avec assez de rapidité : ma voiture écrase le plus joli petit épagneul possible, tout pareil à mon bibi. Cette ressemblance, les cris de douleur de ce charmant animal...

Belval. Vous ont causé une révolution.

Sophie. Oui, très-violente.

Belval. Ce sera donc pour le premier survenant, &c.»

Lafleur annonce un Monsieur qui revient au moins pour la sixième fois. *Dis-lui que j'y suis*, répond *Belval*. ... *Non, que non, je n'y suis pas.* ... A propos, écoute; quelle tournure a-t-il ? *Il n'en a pas*, dit le valet. On introduit à la fin l'inconnu. Il rappelle poliment à *Belval* qu'il lui a promis ses soins pour une pièce qu'il lui a remise il y a environ trois mois. » Une pièce.... Ah ! pardonnez-moi... vous l'appellez ? — *L'oubli de soi-même.* ... — Oui, je crois que je l'ai lue... je m'en souviens très-bien; mais je vous l'avouerai franchement, elle ne nous convient pas. Ce n'est pas qu'elle ne soit bien écrite : au contraire, elle montre aussi que vous avez infiniment d'esprit : mais le sujet de morale, &c.» L'inconnu se retire. Il est venu par un temps affreux : *Belval* le force, malgré ses refus, d'accepter sa voiture, & rentrant dans l'appartement, dit à sa camarade : *il va sécher de jalousie !* *Lafleur* revient tout étonné. Celui qu'il a ramené est un homme d'importance. Il a descendu à un hôtel superbe dont il paroît le maître : car le Suisse est venu avec son baidrier lui remettre des lettres. Il en a ensuite

tiré une de sa poche qu'il a ouverte & à laquelle il a ajouté quelques mots, puis il a recommandé à Lafleur de la rendre à son maître, & cette recommandation a été accompagnée de deux louis qu'il lui a fait accepter. Ce récit rend Sophie curieuse; elle veut absolument voir le contenu du billet. Belval lit lui-même:

» Il semble, Monsieur, que vous devriez vous défaire de l'habitude d'offrir des services que secrètement vous vous promettez bien de ne pas rendre. Ne me croyez pas votre dupe; vous n'avez pas lu ma pièce: car je ne vous en ai point remise. C'est un cahier blanc sous enveloppe que vous avez reçu de moi. J'ai voulu vérifier si les plaintes que j'ai entendu faire à un jeune homme de ma connoissance avoient quelques fondemens. Vous devez croire que je n'ai pas besoin d'autres preuves que les conseils que vous avez bien voulu me donner ce matin, sur ce qui n'existe pas, pour être convaincu qu'il a raison. »

» Comme ma lettre étoit écrite avant de me rendre chez vous, sachant, à point nommé, votre réception, & mon dessein étant de la laisser en sortant, je n'ajouterai que deux mots. »

» Je vous remercie de votre voiture, qui est fort douce & plus élégante qu'aucune des miennes: je vous dois cet aveu pour vous prouver ma reconnaissance. »

Le Comte de Meurseville.

Belval, accoutumé à jouer les autres, s'aperçoit enfin qu'il a été joué lui-même. Il se

désole ; il craint que cette aventure ne se répande. Enfin, il est mortifié qu'il est si prêt à devenir raisonnable. « A mon retour, dit-il, cabales, intrigues, jalousies, j'oublierai tout pour me livrer à mon état. » Ce qui ajoute au merveilleux, c'est que l'exemple entraîne Sophie, & que cette belle conversion achève de la décider en faveur de Belval.

Dans ce monde-ci, Monsieur, nous sommes témoins d'impertinences bien révoltantes : un M. Moreau, prête-nom ou auteur d'assez plats discours sur la vie de feu M. le Dauphin, est directeur, on ne fait pourquoi ni comment, d'un cabinet, qui sous le nom de *dépôt de législation d'histoire & de droit public*, a été, par un arrêt du Conseil, attaché à perpétuité à la Chancellerie de France. Cet établissement étant fondé sur le zèle de tous les gens de lettres, S. M. a ordonné que le plan des travaux qui y sont relatifs, seroit imprimé & distribué à tous ceux qui, par goût ou par état, se livrent à l'étude de l'histoire. En conséquence, les journaux en ont annoncé la distribution à l'imprimerie royale. Nombre de personnes honnêtes, faites pour contribuer à la richesse de cette collection historique s'y sont présentées, & ont été renvoyées au sieur Moreau, rédacteur de ce mémoire. Croiriez-vous, Monsieur, qu'il a eu l'impertinence de leur demander à quel titre ils le reclamoient ? prétendant qu'elle n'étoit destinée qu'aux seuls historiens coopérateurs de cette entreprise, & ajoutant que le titre d'homme de lettres étoit insuffisant, par la raison qu'un faiseur de

comédies n'avoit nul besoin d'un plan relatif à l'histoire. Ces imbécillités débitées avec le ton de la fatuité, ont été dénoncées au Journal de Paris, mais en vain, l'autorité ayant imposé silence à leurs auteurs, & M. Moreau jouit tranquillement du petit sot orgueil d'avoir essentiellement manqué à quantité de personnes méritantes, & d'avoir trahi les intentions de Sa Majesté, en réduisant à un nombre très-limité, la distribution d'un ouvrage imprimé par ses ordres & à ses frais pour être distribué gratuitement.

On conçoit que la vanité d'un homme de lettres puisse assez l'aveugler pour n'être pas strictement scrupuleux sur tout ce qui peut altérer l'opinion qu'il croit avoir donnée de ses talens; mais que des vues d'intérêt soient capables d'ébranler sa délicatesse au point de faire suspecter sa probité, voilà ce qu'on a peine à comprendre, & ce que toutes les apparences font imputer à M. de B....

M. de la Place étoit parvenu, comme je vous l'ai déjà dit, à trouver un moyen sûr d'améliorer la qualité des fers : des expériences faites dans plusieurs forges & entr'autres dans celles de M. de B., avoient constaté ce fait intéressant : seul possesseur d'un secret aussi essentiel, il méritoit sans doute l'unique récompense qu'il sollicitoit; la sanction du gouvernement; mais cette grace si juste & si peu onéreuse, ne devoit être accordée qu'à des manœuvres indignes des personnages qui y paroissent impliqués.

Depuis 1779 que les procès-verbaux qui

éta
pé
pré
app
gue
fcer
mer
hon
M.
être
dan
disp
nabl
due
tout
B..
conc
de d
sur
D
Roch
Damm
marq
cesse
troup
cabra
res &
L'é
plus
mes y
au L
sauve
accro

établissent l'exactitude & l'utilité de cette expérience, sont au rapport, M. de la Place en pressoit en vain la publicité; mais on croit appercevoir aujourd'hui l'objet de ces langueurs condamnables.

Un M. Grignon vient de paroître sur la scene, & c'est à lui qu'on attribue publiquement tout le mérite d'une découverte dont les honneurs & le profit devoient rejaillir sur M. de la Place. M. de B... ne semble qu'un être passif dans toute cette affaire; il n'est cité dans le compte qu'on en rend, que pour avoir disposé dans ses forges, des fourneaux convenables pour procéder à l'examen de la prétendue découverte de M. Grignon, mais on a tout lieu de soupçonner que l'objet de M. de B... a été de substituer à M. de la Place, un concurrent dont les dispositions ne fussent pas de donner aux forges du Berry, la préférence sur celles de B...

Dimanche dernier, Madame la Princesse de Rochefort essuya le plus sensible affront. Cette Dame étoit à la messe à S. Sulpice. On la remarqua comme parente de Madame la Princesse de G... c'en fut assez : la populace s'attroupa, la suivit à la sortie de l'église, l'accabla d'apostrophes & des injures les plus dures & les plus outrageantes.

L'événement le plus triste & peut-être le plus rare, est celui qui vient de se passer sous mes yeux. Un malheureux chargé de veiller au Laminoir fixé près le Pont-neuf, a voulu sauver le pan de son habit qui venoit d'être accroché par une des roues du moulin, sa

main s'est trouvée prise , & lui-même aussi-tôt englouti dans cette machine infernale , d'où il est ressorti broyé comme une lame d'étain.

L'éléphant de la ménagerie du Roi est mort, il y a quelques semaines. Sa mémoire sera transmise à la postérité par le cénotaphe qu'on lui élève. Il étoit âgé de onze ans. Cet événement nous rappelle la mort de l'éléphant de Louis XIV, arrivée en 1661. Ses funérailles furent pompeuses , l'académie des sciences fut mandée & se rendit en corps à Versailles , avec un arsenal complet de physique & d'anatomie. On procéda avec beaucoup de solemnité à l'ouverture & à l'examen du majestueux cadavre. Les embaumemens des Rois d'Egypte qui reposent sous les pyramides élevées en leur honneur , ne se sont pas faits avec plus de pompe & d'éclat. Lorsque l'on eut considéré les entrailles , on les enleva & le fameux Duverney se plaça dans le coffre de l'éléphant pour opérer plus à son aise ; ce fut dans ce moment que Louis XIV entra pour satisfaire sa curiosité & inspirer de l'émulation aux académiciens. Le Roi ne voyant point l'opérateur , dit : *Où est donc l'anatomiste ?* Dans l'instant Duverney , le scalpel à la main , sortit du ventre de l'animal comme d'une caverne pour répondre à Sa Majesté , & la remercier de son attention : Ce ne fut pas la scene la moins piquante de la représentation.

On croit que l'éléphant mort cette année est un de ceux qui ont été exposés à la foire aux regards des curieux ; il a été acheté trois mille livres , il y a six ou sept ans , pour la ménagerie.

ménagerie. Sa douceur & son intelligence lui avoient mérité l'attention & l'attachement du Roi, & un traitement conforme à ses inclinations & à ses besoins ; cependant il est péri par imprudence¹, en voulant boire ou plutôt se baigner dans un des canaux du parc. Il faut donc qu'une infinité de circonstances se soient réunies pour précipiter la mort de cet éléphant : car cet animal paroît être à l'abri de la submersion par le volume de sa masse, & de la suffocation par le jeu de sa trompe, qu'il peut porter fort haut au-dessus de la surface de l'eau pour respirer ; mais il n'a pu tirer parti de ces avantages ; après avoir lutté longtemps contre la mort, il s'est noyé.

Cet éléphant a été envoyé au cabinet d'histoire naturelle du jardin du Roi, où M. d'Aubenton le jeune & M. Mertrud se sont empressés de prendre les mesures nécessaires pour fixer invariablement les points les plus importants de l'histoire naturelle de l'éléphant, tant des parties extérieures qu'intérieures. Le poids total a été évalué à près de cinq milliers ; sa peau seule pesoit plus de sept cens livres, & sa tête séparée environ cinq cens livres, quoiqu'elle ne soit pas chargée de grosses défenses ; au contraire, celles de ce sujet n'ont guere qu'un pouce & demi de diametre, & neuf à dix pouces de longueur ; il est vrai qu'elles sont un peu mutilées par les bouts extérieurs ; des huit dents molaires il paroît qu'il en manque une des intérieures, & qui peut-être est une dent de lait tombée, laquelle devoit être succédée par une dent d'adolef-

cence ; car cette éléphante n'avoit guère atteint plus que moitié de son âge d'accroissement , dont le terme est fixé à trente ans par M. le comte de Buffon.

V E R S

A Mlle J.... en lui envoyant la Nouvelle Héloïse.

Enfin, voilà cette Julie,
Si vertueuse & si jolie,
Et dont vous êtes le portrait,
De l'amour sans libertinage,
De la raison sans étalage,
Par fois l'humeur un peu sauvage ;
N'est-ce pas elle trait pour trait ?
Vraiment tel est son caractère :
Du tact, de l'esprit & du goût,
De la gaîté, du sens sur-tout ;
Puis d'autre part, taille légère,
Un teint de lys, de grands yeux bleus,
Bouche vermeille, blonds cheveux ;
Ma foi, voilà sa ressemblance ;
Je me trompois ! fausse apparence !
Il y manque un coup de pinceau,
Qui défigure le tableau.
Bravant un scrupule frivole,
La tendre amante de Saint-Preux
Promit de couronner ses feux,
Biaisa long-temps, mais tint parole,
J.... qui l'imite si bien,

Refuse tout, ne promet rien.
 En vérité je vous crois folle :
 De ce travers je suis honteux ;
 Ah ! si vous étiez moins cruelle ,
 Vous égaleriez le modele ;
 Soyez moins rebelle à nos vœux ,
 Et l'image sera fidelle.

Par M. le Chevalier de Bellecombe.

De Paris , le 20 Novembre 1782.

Je vous ai déjà parlé des *Essais historiques & soi-disant politiques de M. Hilliard d'Auberteuil* sur les *Anglo-Américains*. Je viens de les lire avec attention : à vous dire le vrai , l'auteur me paroît bien éloigné du but qu'il avoit annoncé avec tant d'emphase dans son *Prospectus* : ces essais purement historiques ne sont , à le bien prendre , qu'une compilation de ce que vous ont appris depuis long-temps les papiers publics ; j'en excepterai quelques réflexions , que l'auteur a cru pouvoir se permettre notamment contre le gouvernement militaire & contre les dépositaires de l'autorité dans le nouvel hémisphère. « Le génie militaire , dit » M. H. D. , ce génie destructeur qui pro- » voque la ruine tout ce qui excite la » révolte , le pouvoir absolu , le gouverne- » ment militaire . . . Tout ce que l'on peut » tirer des Gouverneurs ne se rapporte qu'à » leur ambition ou à l'idée qu'ils veulent don- » ner de leurs talens . . . » Plusieurs autres assertions de la même force sont présentées

d'une maniere d'autant plus insidieuse que l'auteur s'annonçant comme l'apôtre de la liberté pourroit donner des préventions à des lecteurs amis de l'humanité, peu instruits sur les différens rapports des colonies, sur la nature du gouvernement qui leur convient & sur la petite récrimination qui a engagé M. H. D. à calomnier les Gouverneurs de S. Domingue dans un ouvrage où il ne devoit être question que des Anglo-Américains. C'est un problème dont je vais vous donner la solution. M. H. D. s'étant embarqué en 1774 pour S. Domingue, y débuta, comme tant d'autres qui vont y chercher fortune, dans des emplois subalternes : il ne tarda pas à se distinguer : enivré de ses premiers succès il crut pouvoir tout oser : la protection dont l'honoroit M. de Sartines, qui étoit alors Ministre de la marine, lui donnoit encore plus de morgue ; mais comme M. H. D. n'avoit point assez de consistance pour que ces tons de hauteur pussent faire quelque impression, les gens sensés se contentoient d'en rire. Le moment arriva où il devoit rabattre de ses prétentions. Une jolie quarterone qui étoit entretenue par un aide-major du régiment du Port au Prince, s'étoit prise de belle passion pour lui, & le recevoit depuis quelque temps, mais à des heures où la belle savoit qu'elle ne pouvoit être surprise par son Dombeau. (*) Un jour où ce

(*) C'est le nom qu'on donne en Amérique à celui qui fait bouillir la marmite.

dernier étoit de garde & où par conséquent on ne devoit pas l'attendre pour coucher, notre auteur reçoit un message qu'il desiroit depuis long-temps, car jusqu'alors il n'avoit pu faire que des coups fourrés. Grande toilette de part & d'autre, grands préparatifs de la part de M. H. D. qui connoissoit toute l'étendue de la carrière qu'il entreprenoit de parcourir. Un petit souper des dieux en tête à tête : un lit élégamment retrouffé & recouvert d'un drap plus blanc que l'albâtre qui tomboit jusqu'à terre, de jolis petits coussins bordés en dentelles, la propreté la plus recherchée, & ce que la volupté a de plus exquis, étoient rassemblés dans le lieu de délices où il tarδοit à notre auteur de s'escrimer : déjà la nymphe rembrunie étaloit des appas qui tiroient un peu à la vérité sur la couleur du *Manteau de Ste. Therese*, mais qui dédommageoient par le tact, des plaisirs qu'ils refusoient à l'œil ; le petit homme bouillant d'impatience s'arrangeoit pour prendre un à compte sur la nuit. Mais, ô revers ! dans l'instant où la scene touchoit au dénouement, le favori de Mars frappe à la porte, redouble, enfonce, met l'épée à la main : heureusement pour M. H. D. la fenêtre étoit à rez-de-chaussée comme presque toutes celles du Port au Prince ; il ne fait qu'un saut, s'élance & va se cacher dans une chaudiere à sucre qui se trouvoit à la proximité : l'aide-major bien éloigné de soupçonner qu'un homme pût se refugier dans un aussi petit espace, trompé d'ailleurs par la nuit, poursuit inutilement sa course, rentre, bat sa

quarterone ; couche avec elle & les choses se passent comme si de rien n'étoit. Le lendemain au matin il écrit deux mots à M. H. D. & lui donne un rendez-vous : refus de la part de M. H. D. ; nouvelle sommation également infructueuse ; enfin une troisième aussi inutile. M. H. D. non content de décliner la juridiction du point d'honneur raconte les choses à sa manière & l'officier s'y trouve compromis. Celui-ci ne pouvant plus y tenir va chez lui, le menace de lui couper les oreilles (que par parenthèse il a fort longues.) Un hasard heureux sauve M. H. D. Le major de la place passa par-là. Il envoya l'aide-major aux arrêts & rendit compte de l'affaire à M. le Comte d'Ennery qui fit signifier à M. H. D. d'aller faire aussi-tôt ses excuses à ce dernier faute de quoi il l'enverroit au fort. Cette leçon n'a pas corrigé M. H. D. ; il s'est fait des scènes par-tout où il a été , à S. Domingue , à la Martinique , à la Grenade , à bord d'un vaisseau du Roi sur lequel il étoit embarqué comme passager ; mais on ne dira pas de lui comme de certain Castillan : il fut brave tel jour.

Je compare M. H. D. à un enfant qui mord le sein de sa nourrice & je ne lui pardonne pas d'être ingrat. Au moment même où M. le Comte d'Ennery venoit de lui sauver la vie , il écrit à M. de Sartines pour lui rendre compte , à sa manière , de ce qui s'étoit passé , & dénonce ce Gouverneur comme ayant abusé de l'autorité dont il étoit dépositaire. Il savoit que l'ex-Ministre n'estimoit point M. le Comte

d'Ennery, & qu'il le craignoit parce que depuis long-temps la voix publique le désignoit pour le département de la marine ; il fait de sa cause celle de toute la colonie : à l'en croire tout est perdu ; une bande de malheureux qui en avoient été chassés se joignent à lui, & on crie *tolle* contre un Gouverneur dont tout le crime étoit d'avoir purgé la colonie d'une foule de gens sans aveu, sans principes, sans mœurs, qui ne vivoient que d'escroqueries, de rapines & de brigandages : croiriez-vous que sur ces plaintes il est intervenu une lettre ministérielle dans laquelle on enjoignoit au Général d'être plus circonspect ; & doit-on être surpris si le petit homme enflé de ses succès se déchaîne perpétuellement contre le gouvernement militaire, quoiqu'à le bien prendre ce soit le seul qui convienne aux colonies méridionales. A dix-huit cens lieues de la Métropole, & à des distances souvent plus grandes, il convient, il est même indispensable que tout citoyen soit soldat & défende pour sa quote-part la portion du terrain qu'il habite : ce système qui le met sous la dépendance d'un chef militaire, n'a cependant force de loi qu'autant que le bien général l'exige : j'avoue qu'il peut arriver qu'un Gouverneur outre passe ses pouvoirs ; mais la partie lésée n'a-t-elle pas la voie des représentations ? d'ailleurs les conseils supérieurs ennemis nés de l'autorité militaire, nos chambres de commerce & d'agriculture, nos députés sont autant de surveillans toujours prêts à sonner le tocsin ; à la vérité ils n'ont point le pouvoir d'empêcher

un coup d'autorité, mais leurs plaintes s'opposent du moins à une récidive : dans un pays, Monsieur, où toutes les têtes tendent à s'exalter, où chaque individu Créole ou Européen, de quelque classe qu'il soit, (*) se regarde comme un être privilégié, attendu la distance que l'avarice & le préjugé mettent entre lui & l'Africain ; il faut un gouvernement ferme, actif & impérieux, dont les ordres soient exécutés *hic & nunc*, & à coup sûr le gouvernement civil ne remplira jamais cet objet important, essentiel au bonheur & à la conservation des colonies.

La littérature n'offre pas une seule nouveauté ; les théâtres en ont quelques-unes, mais nous sommes réduits à n'en pouvoir parler encore. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les auteurs éprouvent que la composition de leurs ouvrages n'est pour eux que la plus petite portion de leur tâche : le grand point est de parvenir à les faire entendre, à les faire agréer à ces Messieurs du Cothurne : & puis, que de souplesses, de bassesses même, que de ressorts ne faut-il pas employer auprès d'eux,

(*) Un cordonnier ayant apporté au Sénéchal du Cap, une paire de souliers qui étoit mal faite, celui-ci lui en fit des reproches assez vifs : le lendemain au matin il fut éveillé par le disciple de St. Crepin qui vint en habit de milicien lui en demander raison. Le Prince de Rohan qui commandoit alors à St. Domingue fit venir par-devant lui le cordonnier & le réprimanda de son manque de respect envers ce Magistrat. Mon Prince, répondit l'ouvrier, je ne reconnois que deux états : le blanc & le noir.

pour en obtenir la représentation ! mais combien de fois le jour en est-il indiqué, promis, auparavant qu'il soit accordé ?

Nous devons avoir , vendredi dernier , aux Italiens , la première représentation d'*Omphale* , paroles de M. Robineau , musique de M. Floquet ; mais il paroît que cet ouvrage , dont on dit beaucoup de bien , n'est pas encore à l'abri de nouvelles tracasseries. Il a plu à Mons Clairval de s'opposer sourdement à son succès ; & il n'est sortis de menées qu'il n'ait employées pour y réussir : aussi lui ont-elles attiré des couplets forts durs & fort piquans que je vous citerai quoiqu'un peu libertins. M. Clairval auroit voulu que l'auteur eut fait l'hommage de sa pièce à M. Grétry, qui connoît son organe & son ignorance en musique , & qui lui eut arrangé des airs à sa portée. Sa vanité , son orgueil ont été vivement blessés de la liberté hardie que M. Floquet a prise , de le reprendre dans une répétition ; sa délicatesse a vivement souffert de voir Madame Trial préférée à sa bonne amie Madame Biglioni , qui prend de ses vieux jours un soin si tendre : enfin cet acteur suranné sent peut-être , ce qui n'est que trop vrai , que le rôle dont il est chargé dans cette pièce , qui , d'un bout à l'autre , est celui d'un petit-maitre impudent & présomptueux , forme la critique la plus directe & la plus frappante de sa personne & de sa conduite , & qu'il n'est pas un couplet qui ne lui puisse attirer les mortifications les plus désagréables par l'application que le public ne manquera pas de

lui en faire. Ceux-ci, dit-on, peignent au naturel son premier état & ses mœurs.

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Histrions qu'un beau zele enflamme
D'éclipser le Kain & Clairon,
Pour être claqués de nos Dames,
Du vieux Clairval prenez le ton:
En chevrotant (*) frisez la note,
Rasez (**) de près le sentiment.
Dès qu'il eut pris cette marotte,
Plus ne jeta sa poudre au vent. (**)

Comme au théâtre, au lit, grand maître,
Il fut donner double leçon :
A Pri... il dut tout son être,
Offrant ceci, prenant cela;
Mais le drôle, usé par le vice,
Brilla, passa comme l'éclair,
Et rentré chez sa cantatrice, (***)
Plus ne fit le péché de chair. (****)

La premiere représentation de l'*Embarras des richesses* est promise pour mardi, à l'opéra: bonne raison pour n'y pas compter. De toutes les machines que comporte ce théâtre, il

(*) Vice de sa maniere de chanter.

(**) Expressions relatives à son premier métier de per-
ruquier.

(***) Madame Biglioni.

(****) Allusion à son extrême maigreur.

n'en est peut-être point de plus machines que ceux qui le dirigent. Sans goût , sans connoissances en fait d'ouvrages , sans attention sur tout ce qui a rapport au public , sans discernement sur tout ce qui tient à l'intérêt , au soutien & à la prospérité de ce magnifique spectacle , public , auteurs , acteurs , tous semblent prononcer leur anathème.

Les comédiens françois nous promettent un sujet digne de marcher sur les traces des Dumenil & des Sainval , pour débiter dans l'emploi de Reine. On le dit élève de M. Dorival , acteur peu goûté , mais , sans contredit , rempli de talent.

On raconte ici tout bas une aventure plaisante sur deux femmes assez connues de cette capitale. L'une est Madame Dubuiffon du café du Caveau , l'autre est sa belle-sœur , Madame Cussain , rue de l'ancienne comédie françoise. Curieuses , dit-on , de voir un port de mer , elles se sont rendues au Havre de Grace , & n'ont point voulu en revenir sans avoir fait en mer une petite promenade : mais , soit inhabileté , soit malice de la part du pilote , soit contrariété des vents , la petite barque , qui portoit nos deux aventurieres , s'est bientôt trouvée à une très-grande distance de la côte , & sur ces entrefaites est survenu un corsaire de Jersey qui s'en est emparé. En ont-elles été bien aises ou fâchées ? C'est sur quoi l'on n'est pas d'accord. Ce qu'on assure , c'est que le Jerseyen ayant appris que ses deux captives avoient quelque fortune à Paris , a fait donner avis à leurs maris qu'elles étoient entre ses mains ,

& qu'elles n'en sortiroient que moyennant la rançon de douze mille livres chacune. Dubuiffon a, dit-on, répondu qu'il ne donneroit pas douze sols.... Le corsaire est peut-être bien plus embarrassé que lui.

Quoi qu'il en soit, il est certain que depuis plus de six semaines, la petite Dubuiffon n'a pas paru dans son comptoir. Quand on la demande, la réponse est uniforme, tant du mari que des garçons : *Elle est à la campagne.*

Jamais les tours de filouterie & d'escroquerie n'ont été aussi multipliés que depuis quelque temps : malgré la vigilance avec laquelle la justice en poursuit & en punit les auteurs; malgré les exemples réitérés de ceux qui en sont les victimes, il ne se passe presque point de jour qui n'offre quelque nouveauté en ce genre; le fait suivant prouvera que les gens les plus fins sont aussi exposés que les autres à tomber dans le piège. Un particulier qui entretenoit une actrice, ayant épuisé tous les moyens connus pour subvenir à ses dépenses, vint trouver un juif (*) dont le magasin étoit un des mieux assortis tant en soieries qu'en dorures. Le juif voyant un superbe équipage s'arrêter à sa porte s'empresse de descendre & vient au-devant de l'étranger inconnu. Monsieur, lui dit celui-ci, mon oncle

(*) Quoique le Judaïsme exclue des *six Corps* tous ceux qui professent cette Religion, les disciples de Moïse n'en exercent pas moins ici leur industrie en achetant soit des banqueroutiers frauduleux, soit des faiseurs d'affaires, à cinquante & soixante pour cent au-dessous de la valeur.

qui est grand Pénitencier, desireroit avoir, pour une Abbaye, de quoi faire un superbe devant d'autel & les ornemens sacerdotaux assortis : il m'a chargé de faire cet achat, & comme on m'a assuré que vous étiez rond en affaires, je suis venu chez vous par préférence : c'est de l'or en barre ; vous serez payé en livrant la marchandise : j'y mettrai cependant une condition : ma sœur qui a beaucoup de dévotion à la Vierge me demande un pareil ornement en blanc, mais il faut que vous vous arrangiez de façon que je n'aie rien à déboursier pour cet objet, ainsi que pour deux habits à mon usage ; si vous le trouvez bon, (montrant un filou qui l'accompagnoir,) M. qui est mon tailleur emportera l'étoffe chez lui : — Qu'à cela ne tienne, répond le juif ; je vous traiterai, Monsieur, en honnête homme, & en même temps il déploie ce qu'il a de plus riche dans tous les genres. Le chaland, comme on peut croire, n'hésite pas dans le choix, fait mettre à part plusieurs pieces de dorures, fait lever les habits & les ornemens pour la Vierge, remet ceux-ci à son tailleur, au filou s'entend, en fait monter un autre qui étoit en grande livrée ; puis s'adressant au juif : Monsieur, dit-il, vous me donnerez un de vos commis pour m'accompagner jusques chez mon oncle où vous recevrez votre argent. Le soi-disant neveu du grand Pénitencier monte en voiture avec un des suppôts de l'Israélite, & celui-ci rit dans sa barbe d'avoir fait une aussi bonne journée aux dépens du bon Dieu & de la Ste. Vierge. On arrive au

cloître Notre-Dame : un des laquais descend, feint de parler au Suisse & vient annoncer que le grand Pénitencier est au confessional, où le filou savoit bien qu'il devoit se trouver à cette heure-là. Suivez-moi, dit le neveu au commis du juif, je vais vous faire parler aussi-tôt à mon oncle : à peine sont-ils entrés dans la cathédrale que la voiture dispaçoit : le neveu va au confessional, s'approche du grand Pénitencier en ayant soin de faire tenir l'Israélite assez loin pour qu'il ne puisse rien entendre. Madame la Comtesse de ***, dit-il, qui s'intéresse très-particulièrement à l'homme que vous voyez, vous prie, Monsieur, de vouloir bien l'entendre en confession : c'est un nouveau converti dont elle est marraine... A l'instant je suis à vous, répond le grand Pénitencier, qui avoit encore quelques pénitentes à entendre, adressant la parole au juif : le neveu offre à ce dernier de considérer en attendant les tableaux & a grand soin de l'amuser pour donner le temps à ses complices de gagner aux champs. Le quart-d'heure de rabelais approchoit. Il ne restoit plus qu'un vieux militaire. Mettez-vous-là, dit le neveu au juif, en lui montrant l'autre côté du confessional & se tenant derrière lui : à peine le fatal guichet est-il ouvert qu'il dispaçoit. — Monsieur, dit le juif, c'est moi qui suis... — Je sais qui vous êtes, dites votre *Confiteor*... — C'est de la part de M. Aaron Mosès. — Oui je fais bien, Madame la Comtesse...., allons, mon enfant, commencez... — Monsieur, voici M. votre neveu. — Celui-ci étoit déjà bien loin : le nouveau

converti ne fait qu'un saut, ouvre brusquement la porte du confessional, s'emporte en invectives, le Suisse arrive & chasse à grands coups de hallebarde le commis d'Aaron Moses. On assure que jamais acte de contrition n'a été plus sincère que celui de cet Israélite qui étoit bien éloigné de s'attendre à un tel dénouement.

De Versailles, le 25 Novembre 1782.

LES députés des chambres de commerce de nos ports se sont présentés, il y a quelques jours chez le Ministre de la marine avec un mémoire très-long où sont développées les suites fâcheuses que la guerre actuelle peut entraîner pour le commerce de la nation. On y veut démontrer que l'Angleterre l'emportera toujours sur la France dans la concurrence du commerce avec l'Amérique septentrionale, que les Etats-unis nous enleveront au profit de la Grande-Bretagne, une partie de notre commerce avec nos propres Colonies, & surtout que cette guerre ouvre à notre préjudice une carrière brillante au commerce des Puissances neutres qui continueront à la parcourir lors même que les portes du temple de Janus seront fermées. C'étoit dire, que la politique du cabinet de Versailles auroit précisément l'effet contraire de celui qu'il s'étoit proposé. M. de Castries renvoya les députés à M. de Vergennes qui leur fit une réponse ministérielle, dont ils furent si peu satisfaits, qu'ils chercherent les moyens de faire parve-

nir directement leur mémoire au Roi : ils y réussirent. Les ministres ne purent se défendre d'un mouvement de surprise, lorsque S. M. tira ce mémoire de sa poche, dans l'un des derniers conseils en disant : « Mes Ministres » ont rejeté les représentations d'une partie » précieuse de mes sujets, qui méritoient bien » que l'on écoutât, & que l'on discutât des » questions qui intéressent leur bien-être. Ce » n'est pas à eux cette fois qu'il faut une réponse » claire & précise. C'est moi qui l'exige » & j'y attache la plus grande importance. »

On parie vingt contre un pour la paix. Voilà bien décidément M. Fitzherbert, Ministre plénipotentiaire de la Cour de S. James. Ce titre lui est donné dans le passeport d'exemption de visite & de droits qui lui a été expédié pour ses bagages.

Le Prince de Nassau est revenu avec M. le Comte d'Artois : le Roi lui a fait beaucoup d'accueil. S. M. Catholique l'a récompensé par la Grandesse d'Espagne, de ses peines plutôt que de ses services. Elle y a joint une faveur plus lucrative, c'est le magnifique privilège de faire expédier par tous les ports de la nouvelle Espagne, un bâtiment de cent cinquante tonneaux qui, s'il ne se ressent pas de la fatalité attachée jusqu'ici à toutes les spéculations de ce Seigneur, le mettra en état de payer ses dettes & d'acheter de nouveaux chevaux.

De Versailles , le 27 Novembre 1782.

ON annonce assez publiquement que M. le Comte d'Estaing fera un long séjour à Madrid. Puisse l'attente du succès des négociations qui peuvent entraîner encore de longs délais & n'aboutir à rien, ne le pas faire arriver trop tard à sa destination ! On se rappelle que les négociations qui ont précédé la paix de 1763, ont commencé plus de quatre autre années avant. Au reste, ce qui nous embarrassoit le plus, c'est l'argent ; & le plan d'emprunt que notre contrôleur général vient d'adopter, nous en fournira tant qu'il en faudra. Les prêteurs auront quinze pour cent de leur argent pendant quinze ans, & ceux qui survivront à ce terme, auront cinq pour cent en rentes perpétuelles, si on ne leur dit pas qu'ils ont eu tort de ne pas mourir. Ce fera l'affaire de quelque Abbé Terray, & effectivement ils pourront être contents d'avoir vu leurs capitaux plus que doublés. On dit qu'il y 'a déjà au trésor royal pour une somme énorme de soumissions, & que des Anglois même sont au nombre des souscripteurs.

L'espece d'incorporation qui devoit avoir lieu entre la marine royale & la marine marchande fera encore différée si la paix se fait, mais les officiers marchands distingués & choisis par M. le comte d'Estaing, formeront une marine à la Compagnie des Indes, dont le rétablissement est fixé à la fin de la guerre, sur un plan plus sage & plus économique que

le corps monstrueux qui portoit ce nom ci-devant. Cette pépinière d'habiles marins roturiers, sera destinée à suppléer, lorsque l'occasion s'en présentera, à la scientifique inexpérience des nobles élèves de la marine royale, qui feroient volontiers le vœu en entrant dans cette carrière, de ne point mettre le pied sur un vaisseau que ce ne soit pour le commander.

On portoit en terre un payfan de Monbazon près de Tours. Deux de ses voisins qui soutenoient le devant de la biere, entendent un bruit à *posteriori*. Grand bien vous fasse. C'est l'usage en pareil cas entre les payfans, comme chez les honnêtes gens de faire une inclination, lorsque quelqu'un éternue (disent-ils, sans s'arrêter ni même se retourner) présumant que l'éruption venoit de l'un des deux autres : à quelques pas de là, seconde canonnade, même réponse : vient enfin une salve générale. La patience leur échappe, ils mettent la biere à terre pour se gourmer avec l'arriere-garde, lorsque tout à coup le mort vivant fait un dernier effort, pousse le dessus de la biere, en sort, l'emporte sur son dos, court en cet état au village & arrive enfin chez lui où il surprend sa femme qui le croyoit déjà bien enterré : on soupçonne celle-ci d'avoir un peu aidé à la lettre, car l'homme étoit brutal, ivrogne, tant soit peu débauché, sujet d'ailleurs à des assoupissemens léthargiques : faute de preuves il ne sera fait aucune recherche à cet égard. On ne peut voir cet accident se répéter aussi fréquemment sans être

étonné que la France n'ait point encore adopté le règlement des Anglois, d'après lequel il est défendu d'ensevelir aucun cadavre avant d'avoir appelé des experts jurés qui doivent l'examiner.

De Paris, le 29 Novembre 1782.

J'AI eu tort de vous écrire que les *Essais* de M. Hilliard d'Auberteuil sont purement historiques ; en mettant sous les yeux de ses lecteurs le tableau de la nouvelle constitution des Provinces-Unies de l'Amérique Septentrionale, il fait un grand étalage de lumières & de philosophie. Je vous citerai quelques-unes de ses réflexions, d'après lesquelles vous pourrez juger des autres & prononcer sur le mérite de l'auteur. Une des nouvelles constitutions du Maryland porte qu'*aucun impôt ne doit être fixé ni levé sans le consentement de la législature* ; sur quoi le nouveau Montesquieu observe que la législature étant à la fois composée d'une chambre haute & d'une chambre basse, il pense que cette dernière chambre ne devroit avoir aucun pouvoir ni influence en matière d'impôt, & qu'il falloit dire, *aucun impôt ne doit être fixé ni levé sans le consentement du peuple*. « N'en déplaise à M. H. D., il est très-mauvais logicien ; car la législature étant composé d'une chambre haute & d'une chambre basse, celle-ci dans laquelle le peuple a ses représentans, devient pour lui un garant assuré de la conservation de ses droits, & en matière d'impôt, comme pour tous les au-

tres objets qui l'intéressent , il conserve la portion d'influence à laquelle il peut prétendre d'après le nouveau système de législation; il faut que M. H. D. ait eu une furieuse démangeaison de politiquer , pour proposer l'idée qu'il a adoptée comme plus avantageuse au peuple Anglo-Américain ; mais il veut faire le raisonneur , coûte qu'il coûte. » Tous dons & ventes , dit la nouvelle législation , faits aux ministres enseignant ou prêchant l'Evangile , à quelque secte , ordre ou domination religieuse que ce soit , seront nuls. « Rien de mieux vu sans doute , rien de plus sage que cette disposition ; le voile sacré de la religion a servi mainte & maintefois de prétexte pour enrichir de pieux désœuvrés au détriment des générations dont ils absorboient le patrimoine. C'est ainsi que le fanatisme & la superstition préparent sourdement la ruine des Empires , lorsqu'ils ne les attaquent point ouvertement. Ecoutez cependant ce que dit M. H. D. en parlant de cette disposition : » Les droits religieux y paroissent un peu trop restreints. La défense de rien donner au clergé , & de rien ajouter au revenu des anciennes fondations paroît excéder les bornes de l'équité & donne lieu de penser que les biens affectés à l'entretien des églises étoient considérables & suffisans : cette déclaration par laquelle on paroît se tenir en garde contre la cupidité du clergé , ne prend aucune précaution contre leur ambition. « Et c'est au dix-huitième siècle que M. H. D. nous fait ce pompeux étalage ; c'est lorsque l'Europe éclair-

rée applaudit aux sages loix par lesquelles les Souverains enchaînent cette hydre à cent têtes, que M. H. D. ose crier à l'injustice, parce que la prudence du législateur Anglo-Américain prévient des usurpations ! L'homme honnête ne craint point qu'on l'accuse de fronder la religion, parce qu'il se récrie contre les brigandages multipliés qui ont été scellés de son auguste empreinte : la disposition qui suivant M. H. D. restreint les droits religieux, ne fait qu'assurer ceux de tous les individus : les fonds qui sont affectés à l'entretien des églises, peuvent & doivent être suffisans, sans être considérables : & en se tenant en garde contre la cupidité des Ministres de l'Evangile, les Anglo-Américains auront moins à redouter de leur ambition. Je pourrois m'étendre sur les paradoxes dont les *Essais historiques* de M. H. D. sont remplis, mais les bornes d'une lettre ne comportent point une discussion plus étendue ; je ne veux point d'ailleurs aller sur les brisées de nos journalistes : je livre M. H. D. à leur animadversion, & si je n'ai pas le bonheur de penser comme eux, je leur dirai ; *non equidem invideo* : je n'en inviterai pas moins les personnes qui voudroient avoir des notions préliminaires sur l'Amérique Septentrionale, à lire l'ouvrage de M. H. D. : elles trouveront dans les institutions préliminaires de cette république naissante, des vues sublimes & faites pour caractériser l'esprit d'humanité, d'indépendance & de patriotisme qui les a dictées. (*)

(*) N'allez pas croire que je chante la palinodie. Mal-

L'administration courte & brillante de M. Neker a sans doute , donné matiere à l'auteur anonyme d'une nouvelle brochure , intitulée : *Mizrim ou le Sage à la Cour* ; histoire Egyptienne. Ses opérations y sont rappelées avec éloges , ses projets présentés sous l'aspect le plus avantageux à l'Etat ; & l'on ne peut douter que Mizrim ne soit un personnage allégorique sous lequel on a prétendu faire le panégyrique de notre célèbre ex-directeur des finances. Cependant il faut avouer que le portrait est souvent infidèle & que les principes de Mizrim s'écartent en général de ceux que cet homme d'état a fait connoître.

Dans les instructions qu'il donne au jeune Prince qui l'appelle à sa Cour , il dit , à l'article de l'impôt , *que c'est sur la terre directement qu'il doit être pris*. Puis il ajoute : « Tout impôt pris sur l'industrie ou les personnes est donc à la fois injuste , nuisible & absurde ; *injuste* , en ce que la personne d'un homme ne doit rien à la personne d'un autre , à moins que celui-là ne se charge de vivre pour lui ; *nuisible* , en ce que par la lésion de ce droit premier , droit que l'homme tient de la nature , vous le gênez dans l'exercice & dans le développement de ses facultés ; *absurde* , en ce

heureusement pour M. H. D. ce qu'il y a de bon dans ses *Essais historiques* ne lui appartient pas ; mais qu'importe pourvu que l'ouvrage se vende ! du caractère dont je le connois , il me pardonnera les petites vérités que je lui dis ici , & je suis assuré que si jamais cette lettre lui tombe entre les mains , il s'écriera en lisant les six dernières lignes ! *Que l'on m'attrape toujours de même !*

que de quelque maniere que vous tourniez votre impôt & quelque puissant que vous foyez, ce sera toujours, malgré vous, la terre & non la personne qui payera.... » Beaux raisonnemens qui tendent au dépérissement de l'agriculture & à faire de tous les cultivateurs, des citadins mercantilles & industriels ! ce que dit Mizrim, relativement aux hôpitaux, ne me semble ni plus sage ni plus équitable. Il avoit remarqué qu'ils n'étoient pas sans danger pour les mœurs.... Beaucoup de gens négligeoient l'économie de leurs salaires dans le temps de la vigueur de leur jeunesse, dans la confiance d'y être reçus en cas de maladie.... C'étoit un véritable inconvénient.... Il entreprit d'y remédier en réglant que tous ceux qui s'étoient mis dans la nécessité de recourir aux secours publics, contractoient, en sortant, l'obligation de rendre sur le salaire de leurs travaux, ce qui leur avoit été avancé pour leur guérison. On ordonnoit alors un examen public de leur conduite & ils étoient jugés par leurs témoins : quant aux vieillards qui n'avoient rien réservé sur les jours de leur jeunesse, l'administration fournissoit à leur subsistance, mais ils étoient notés d'infamie.... » Est-ce remédier aux abus de la société que d'ajouter à la somme de ses maux ? Mizrim annonce plus de philosophie dans la description qu'il fait au Roi, de l'origine & de l'établissement des villes. » Elles ne renfermoient, dit-il, dans leur principe, pour le peuple, que les classes d'artisans, dont l'industrie étoit nécessaire aux habitans de la cam;

pagne , & en proportion du territoire qu'elles avoient à fournir de leurs travaux. Quant à l'ordre plus élevé , elles étoient composées des tribunaux indispensables au maintien des loix & de la police de ce même territoire ; elles étoient destinées à servir d'asyle & de retraite aux cultivateurs en cas d'attaque ; elles étoient pourvues de ce qui devoit servir à leur défense. — Les histrions & les saltimbanques y sont arrivés peu à peu , pour vivre autour de l'industrie qu'ils délassoient , en la corrompant par le spectacle de leurs farces ; car ces oisifs ne trouvent rien dans les campagnes , où l'on ne donne à chacun sa portion qu'en raison de sa mise. Quelques-uns des cultivateurs , attirés par la nouveauté , sont venus à la ville , & s'y sont établis , tandis que leurs serviteurs , sous le nom de fermiers , cultivoient leurs champs & leur en apportent le revenu. Bientôt ils prirent un langage plus poli , se firent un maintien différent des habitans des campagnes & devinrent des citadins. Cependant ils s'ennuyoient. Car c'est là l'effet de l'oïveté dans ses commencemens , & ils n'eurent plus assez de jeux & de spectacles pour se divertir. Il fallut bien s'amuser à autre chose ; alors par le désœuvrement d'abord , ensuite par habitude , ils se firent un passe-temps des vices & comptèrent parmi leurs plaisirs celui de séduire l'innocence des filles , de corrompre la probité des hommes , de briser les liens les plus sacrés des familles , d'encourager aux dépens des arts utiles les faiseurs de bijoux de tous genres ,

&

& acheverent de perdre de vue la terre qui les portoit, l'innocence & le bonheur de leur vie premiere. « Cet ouvrage qui ne renferme pas une seule idée neuve, qui en contient de dangereuses & de fausses, est écrit d'un style lâche & incorrect. Osimandias assis sous un arbre & s'étendant sur le gazon, *se donnoit*, dit l'auteur, *de l'homme tout à son aise....* Quand Mizrim a fait sa profession de foi au jeune Monarque. — *Je suis de votre religion*, s'écriait-il, *allons, il faut tout à l'heure tuer le Dieu Apis & en faire une cœcagne pour le peuple. Quelle sottise, en effet, d'adorer un Bœuf! ... n &c.*

Je ne vous ai point encore parlé d'une nouvelle brochure intitulée, le *Système de la Raison ou le Prophete Philosophe*. L'auteur qui n'est rien moins que prophete ne paroît guere plus raisonnable. C'est un forcené pour lequel il n'y a rien de sacré. Avant d'entrer en matiere il commence à adresser la parole aux hommes. « Mes intentions sont pures (leur dit-il) mon langage par conséquent n'est point suspect. . . » On n'est pas long-temps dupe de cet apostrophe : les Rois, les Empereurs, les Monarques, les Princes, &c. assignés par l'auteur au tribunal de la raison, lui doivent rendre compte de leur conduite & de leurs crimes : & *s'il en est un parmi eux qui puisse être encore susceptible de quelques sentimens d'humanité*, il ne doute pas qu'il ne se détermine à *abdiquer la couronne*. Il distingue ensuite deux droits chez l'homme : *celui d'être & celui de penser* : partant de là, il se déchaîne contre les institutions les plus essentielles à l'ordre des so-

ciétés, à la sûreté des individus, à la conservation des propriétés : elles ne sont, suivant lui, que l'ouvrage de la stupidité, de la crainte, de la barbarie, de la perfidie & de la superstition. C'est une harpie dont le souffle empoisonné corrompt tout ce qui l'approche : le vrai philosophe, l'ami de l'humanité gémit sur les malheurs dont elle n'est que trop souvent la victime ; c'est contre les flatteurs qu'il dirige ses traits en démasquant avec toute la fierté d'une ame noble & courageuse leur hypocrisie & leur turpitude. Si la vertu est confondue, si le vice triomphe, si la voix de la vérité se tait, il les rend responsables & les dénonce au tribunal de l'univers comme indignes d'une confiance dont ils abusent perpétuellement : il tonne contre ces écrivains sans ame & sans principes qui convertissent les crimes en vertus : il invite les Souverains à se tenir en garde contre les enchantemens de la volupté & ses suites funestes ; il les prévient contre la séduction de ces femmes qui, oubliant tout sentiment d'honneur, viennent en foule ramper aux pieds du trône, se disputent l'avantage d'amuser & de corrompre les Souverains, dont les foiblesses méritent d'autant plus d'indulgence, qu'ils sont entourés d'écueils pour la raison & de pièges pour le cœur. Le fanatique qui s'oublie jusqu'au point d'arracher le diadème des Rois, ne doit exciter que le mépris & l'indignation. Après avoir invité à la révolte tous les individus qui vivent sous des loix quelconques, le prophète philosophe les excite au suicide. « Que craignez-

vous, leur dit-il, la mort, cette fin de notre existence, cette mort qui vous paroît si horrible, & qui n'est qu'un repos réel, qu'un être indifférent & passif de la mort d'inertie; cette mort, dis-je, vous paroîtroit douce & consolante, & cent fois plus digne de la noblesse de notre être, qu'une existence précaire & imbécille, maintenue & prolongée seulement pour adorer des monstres; mais si vous devez périr par leurs mains, que votre mort au moins ne soit pas inutile à l'univers. . . . Que ne pouvez-vous être un instant dans mon cœur, vous éteindriez aussi-tôt, &c. . . » C'est assez vous en dire, Monsieur, pour vous mettre à portée de juger le moral de l'auteur. Je ne dissimulerai cependant pas qu'il paroît très-instruit & qu'il a de l'érudition; c'est peut-être une des raisons pour lesquelles son ouvrage est plus dangereux : je le mets au rang de ceux contre lesquels la vigilance des gouvernemens ne peut prononcer avec trop de sévérité, & c'est selon moi, le seul point sur lequel notre philosophe pourroit avoir prophétisé, dans le P. S. de la préface qu'il adresse à son livre.

» Allez, mon livre, dit-il, & de la même flamme dont le bourreau vous réduira en cendres, éclairez ces ingrats & malheureux humains pour qui seuls j'ai fait vœu de vivre & de penser; & si je dois expirer sous la stupide vengeance des tyrans, vous m'aurez au moins apporté la consolation sublime d'avoir osé le premier faire mon devoir en face de tout l'univers. »

L'audace avec laquelle certains imprimeurs étrangers se permettent d'imprimer & de publier les ouvrages les plus licentieux , vient d'attirer au S. Fauche de Neuchâtel, le châ-timent le plus sévère & le plus imposant. Sur l'assurance qu'a eue notre gouvernement qu'il avoit imprimé l'*Espion dévalisé*, le Ministre des affaires étrangères a fait demander au Roi de Prusse, l'agrément de faire procéder légale-ment à la vérification de ce fait & aux pour-uites requises. S. M. P. Payant trouvé bon, les Magistrats de Neuchâtel se sont transpor-tés chez ledit imprimeur pour y faire perqui-sition , & y ont effectivement trouvé une partie de l'édition de ce libelle. Sur quoi, dé-cret a été décerné contre sa personne, inter-diction de son état prononcée, ainsi que la confiscation de ses biens. L'affaire s'est arran-gée au bout de quelque temps.

CH A N S O N

Air : Tandis que tout sommeille : de l'Amant jaloux.

Le Sexe enfin s'éclaire,
 Il permet de changer ;
 On peut être léger ,
 Sans craindre de déplaire,
 Les tendres feux
 Sont ennuyeux ,
 Quand ils sont trop fideles.
 La constance est de mauvais ton ;
 Nous n'avons plus de Celadon ,

Et les Dames trouvent fort bon
Que l'on fasse comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin :
Ce qui plaît le matin,
Le soir se trouve gêne,
La volupté,
Sans liberté,
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun,
Plus de tyran, plus d'importun,
Et que chacune & que chacun
En aime une douzaine.

R É P O N S E.

Moins vain dans mes promesses,
Moi, je n'ai fait qu'un choix;
Trop de cœurs à la fois
Nuiroient à mes caresses,
Pour un seul cœur
J'ai de l'ardeur
Et j'adore ma chaîne.
De.... j'ai pourtant les mœurs,
Oui, plaire à vos yeux séducteurs,
C'est plaire aux Graces, aux Neuf-Sœurs,
Et voilà ma douzaine.

*Adressés à M. Michu & à Madame Trial, après
les avoir vu jouer dans la piece du Baïser.*

Jeune Alamir, adorable Zélie,
Votre ingénuité, vos graces, vos talens
Nous ont fait croire à la Féerie,
Vous rendez vrais les vieux Romans.
Un seul baiser vous perd, mais on vous le pardonne,
Du même feu que vous l'on se sent embrâser,
Et de vos Spectateurs jaloux de ce baiser,
La moitié le reçoit, l'autre moitié le donne.

De Paris, le 2 Décembre 1782.

ON a été étonné de ce que M. le Comte d'Artois n'a point accompagné la Reine à l'opéra, lorsque S. M. a honoré ce spectacle de sa présence. Ce Prince devoit cependant être bien assuré de l'accueil qui lui étoit préparé. S'il n'avoit tenu qu'à sa bravoure, au feu qui l'anime, à ses talens peut-être, Gibraltar n'eût pas été ravitaillé. On ne sauroit penser sans frémir au danger qui a menacé ses jours par la négligence des canoniers espagnols qui tiroit à boulet pour le saluer; ses qualités personnelles ne lui donnent pas moins de droits à notre amour que le sang qui coule dans ses veines, & certainement S. A. R. auroit été applaudie avec enthousiasme : mais sa campagne n'a point été heureuse & le voyage auquel on l'a engagé pour être témoin de l'af-

front qu'a reçu la morgue espagnole, prêtoit trop à la raillerie pour qu'on n'en fît pas : on chante, on fait des calembours. N'exigez pas que je vous transmette les couplets, quant aux jeux des mots, en voici un échantillon : *le Prince eût été tellement applaudi que les acclamations l'auroient forcé de lever le siège & de s'en aller.*

On donne toujours à l'opéra l'*Embarras des richesses*. Cette piece est tout embarras, a dit un plaisant ! Embarras dans les paroles, embarras dans la musique ! au reste, reprit un autre, il n'y a point d'embarras à la porte. *(A moins que ce ne soit à la porte Ottomane.)*

Autre calembour : M. le Duc de Chartres doit, dit-on, à son arrivée à Rome être reçu de l'académie des *Arcades*, personne n'en est plus digne que lui, n'aime & ne connoît mieux ce genre, il en a rempli son jardin. Voilà la saison où l'on rendra plus de justice aux avantages des galeries dont ce Prince la fait entourer.

De Paris, le 4 Décembre 1782.

MONTRER & applanir les obstacles qui empêchent la justice de répandre ses heureuses influences sur la société, tel est le but important d'une brochure nouvelle & intéressante, intitulée : *Les loix civiles & l'administration de la Justice, ramenées à un ordre simple & uniforme, &c.* L'estimable & modeste auteur anonyme de cet ouvrage, n'est point un de ces vains déclamateurs, qui n'écoulant que le délire d'une orgueilleuse philosophie, s'arrogent librement le droit de tout dire, hormis les

vérités utiles & praticables. En attaquant les abus innombrables qui regnent dans les loix civiles, il indique les moyens les plus simples de les régénérer ; « persuadé, dit-il, que la simplicité est la qualité par excellence de toute législation... Si nous nous trompons, ajoutez-il, ce sera de bonne-foi : nous dirons ce que nous pensons avec franchise & sans faiblesse... Nous présenterons les choses telles que nous les voyons sans les grossir ni les diminuer.... Avec de sages loix civiles, ajoutez-il très-judicieusement, avec des loix qui rendent l'homme heureux autant qu'il peut l'être, un code criminel seroit pour ainsi dire un hors d'œuvre... L'homme ne fait point le mal pour le plaisir de le faire : s'il a du pain, il ne dérobe pas celui de son voisin. S'il est content, il ne trouble point la tranquillité d'autrui. Ce n'est que lorsque les loix appesantissent sur lui le joug de l'esclavage, lorsqu'elles ne protègent ni sa personne ni ses biens, lorsqu'il est tourmenté par ces besoins physiques qu'il ne peut pas satisfaire, qu'il devient dangereux, quelquefois même cruel. Il jette un coup d'œil sinistre sur tout ce qui l'environne ; il apperçoit ses égaux qui nagent dans l'abondance, tandis qu'il n'a pas un asile où reposer sa tête. Le sentiment de ses maux s'aigrit, tous les objets se peignent en noir dans son imagination, les travaux auxquels il est condamné lui paroissent pénibles, insupportables, l'existence lui devient à charge, c'est une succession continue d'angoisses & de douleurs, il maudit le jour de sa naissance, il accuse sa

patrie d'injustice à son égard ; & dans son
 désespoir il est capable de tout oser , de tout
 entreprendre , les supplices n'ont rien qui puis-
 sent l'effrayer ni le retenir. On ne peut lui
 ravir que la vie ; il la déteste & il desire la
 perdre. « Ce tableau de l'homme maltraité par
 le vice des loix. est plein de morale & de vé-
 rité. De telles observations sur le cœur hu-
 main annoncent un écrivain vraiment digne
 de coopérer à cette réforme de la jurispru-
 dence , si nécessaire & si vainement désirée.
 Mais comment l'espérer , quand l'intérêt des
 individus semble les inciter à y propager la
 confusion & les abus ? » Les procès , dit l'au-
 teur , sont de véritables guerres intestines. Ils
 se commencent , se poursuivent , se terminent
 comme les querelles des Souverains entr'eux...
 Si une partie est pauvre & foible , elle ne
 peut pas avoir le moindre homme de loi à sa
 solde. Elle ne peut ni poursuivre celui qui lui
 ravit son bien , ni venger son honneur atta-
 qué. Si elle a commencé par mettre en mar-
 che quelques stipendiaires subalternes sans
 avoir consulté auparavant ses forces ; elle
 peut se trouver contrainte d'abandonner la
 campagne , faute de moyens & de ressources.
 Alors elle paie les préparatifs qu'elle a faits ,
 & il ne lui reste aucun espoir de succès. Si
 par hasard elle se trouve en état de faire face
 à l'ennemi , & que l'ennemi soit en force pour
 lui répondre ; c'est alors que le combat s'en-
 gage vivement de part & d'autre. Toute la
 milice de Thémis est sous les armes. Ce que
 l'adresse , la ruse ont de plus délié , de plus

subtil, est mis en usage. On fait des marches, des contremarches, de petites escarmouches en attendant l'action principale; on temporise; chacun cherche à fatiguer, à épuiser son adversaire. Une première victoire flatte le vainqueur, sans décourager le vaincu; on ne se bat qu'avec plus d'acharnement; on change de champ de bataille, de manœuvre, ce n'est qu'après quatre, cinq, six triomphes qu'on en obtient un décisif. Pendant tout ce temps-là, les troupes légères pillent les domaines des parties belligérantes, qui sortent épuisées du combat.... Combien de citoyens se sont trouvés ruinés après avoir gagné leur procès! « L'analyse raisonnée que fait l'auteur, des sources des loix civiles, est remplie de réflexions judicieuses & de vues sages, le tableau trop fidele & détaillé des désordres de la procédure est révoltant & vraiment effrayant. Quant au style de l'ouvrage, il est généralement ferme, vigoureux & souvent éloquent: cette production est du petit nombre de celles qui méritent la reconnoissance & l'attention des bons citoyens & des philosophes.

M. Sylvain Maréchal est l'un de nos auteurs qui s'efforcent de retracer dans leurs écrits la simplicité & la naïveté qui formoient autrefois le caractère de notre langue & apparemment des mœurs de nos ancêtres, & avec lesquelles le bel-esprit & les goûts de nos sociétés font un contraste parfait. Il vient de publier sous le nom du *Berger Sylvain*, un recueil de contes, qu'il a intitulé : *l'Age d'or*. En voici un échantillon.

» C'étoit la fête du hameau. L'office divin étoit fini, & le temple fermé. Sur la principale place, à l'ombre d'un orme aussi vieux que le sol qu'il couvroit, toute la jeunesse étoit rassemblée & se livroit à la joie jusqu'à l'entrée de la nuit. A l'écart, un oiseau innocent suspendu au haut d'une perche attendoit le coup mortel. D'un autre côté, une énorme balance apprenoit aux amans lequel d'entr'eux étoit le plus léger. Une foule de marchands étaloient leurs bijoux; & c'est là que l'amour donnoit & recevoit ses enjeux. Mais ce qui fixoit sur-tout la multitude, c'étoit une optique, qu'un opérateur avoit montée pour attirer la foule & donner plus de vogue à ses remèdes. Il falloit attendre son tour avant d'être admis à poser l'œil sur l'une des deux petites ouvertures, au travers de laquelle le villageois ébahi ne se laissoit point d'admirer les merveilles que l'Empyrique verbeux détaillait avec emphase. Pour rendre ce spectacle ambulant encore plus difficile à aborder, on avoit eu soin de tirer un ample rideau pardevant; & c'étoit sous cette toile qu'il falloit se placer, & où l'on ne pouvoit être admis que deux à la fois pour assister aux différentes scènes de l'intérieur. »

» Lucas & Lucette s'aimoient depuis longtemps; mais une vive querelle survenue entre leurs parens les avoit éloignés à jamais l'un de l'autre. La mere de la bergerette la surveilloit sans cesse; & le pere du berger lui avoit défendu de toute son autorité, de chercher à parler à Lucette. Tous deux ne

manquerent pas de se trouver à la fête ; mais chacun au milieu de sa famille. Lucette , à l'arrivée de l'optique , montra la curiosité naturelle à son sexe. On lui donna ce plaisir , foible dédommagement de la contrainte où on la tenoit : elle courut donc sous le rideau placer son œil à la petite fenêtre de la lanterne magique. Lucas , qui , de son côté , nourrissoit toujours quelque espoir , avoit l'œil au guet : ses regards se portèrent sur l'optique , & bientôt il apperçut au bas du rideau un pied qui ne pouvoit appartenir qu'à sa bergere. Lucette , de toutes les filles du village , avoit la jambe la plus fine ; & Lucas le savoit. A peine l'eut-il reconnue , qu'il s'échappe d'auprès de son pere occupé à jurer un coup de boule , perce la foule , aborde l'opérateur , lui demande la premiere place vacante pour le double du prix ; l'obtient à la force , & se trouve tout près de sa jeune amie. Amour seul fait ce que nos deux amans se dirent , les sermens qu'ils se firent , les gages qu'ils s'en donnerent. Ils ne virent , ils n'entendirent rien de ce que leur expliquoit l'empyrique ; ils ne virent point *comme quoi* la belle au bois dormant fut surprise par le jeune Prince ; *comme quoi* la belle Magdelonne s'enfuit avec Pierre de Provence , son preux Chevalier ; *comme quoi , &c.* »

» Il fallut qu'on les avertît trois fois qu'il n'y avoit plus rien à voir. La mere de Lucette , & le pere de Lucas attendoient leur tour , chacun de son côté. Nos deux amans sortirent enfin ; Lucette baissoit les yeux ; Lu-

cas étoit d'une joie inexprimable. Surpris par leurs parens, ils se jetterent à leurs genoux, en se tenant par la main : cette scene attira des spectateurs ; on fut touché de leur constance, de l'innocence de leurs amours. On plaîsanta beaucoup sur cette aventure ; on intercêda pour ceux qui en étoient les héros. Les parens, vaincus eux-mêmes, ne purent se refuser à leur pardonner, à les unir. Ce couple heureux fit un présent au maître de la lanterne magique ; mais la mere de Lucette, qui avoit encore d'autres filles, lui défendit d'y mettre un rideau à l'avenir. »

La nécessité vraie ou prétendue de dissimuler sans cesse dans la société, a fait de nos gens du bon ton, d'assez bons comédiens sans qu'ils s'en doutassent. Peut-être ignorent-ils qu'en se mettant à *jouer la comédie*, ils n'ont pas changé d'existence & que dans un cercle ou sur les théâtres dont la plupart de nos maisons de campagne sont pourvues, ils répètent également des phrases dont leur mémoire est chargée & auxquelles leur ame n'a point de part. Plusieurs d'entr'eux ne different guere des acteurs dont il est question dans l'anecdote suivante tirée d'un petit ouvrage qui leur est dédié sous ce titre : *Etrennes aux Sociétés qui font leur amusement de jouer la comédie*.

» Le comte Jean Branicki, Grand-Général de la Pologne, étoit dans l'habitude de donner des fêtes superbes à la S. Jean, dans son château de Bialistock, sur les frontieres de Lithuanie. Les personnes les plus considérables

qui se trouvoient alors dans le royaume, y étoient invitées, & j'y fus en 1762 avec le Nonce du Pape. Nous y trouvâmes la plus nombreuse compagnie, & nous y fûmes régallés avec toute la somptuosité imaginable. Après plusieurs chasses, promenades, feux d'artifice & bals, on nous annonça un spectacle. Il étoit préparé sur un théâtre dressé exprès dans l'orangerie du château, & nous nous y rendîmes. Le principal acteur étoit un chanteur italien, tenore & bouffon, arrivant de Russie, qui se nommoit *Comparfi*. La représentation fut composée d'un intermede italien, dans lequel Comparfi faisoit le principal rôle, & le second étoit rempli par une demoiselle Polonoise, qui avoit une très-jolie voix, quelque teinture de musique, mais qui n'avoit jamais su un mot d'italien. C'étoit au moyen d'un interprete, que Comparfi étoit parvenu à montrer le rôle à la Demoiselle. Ils chantoient à eux deux un petit opéra bouffon qui ne fut pas absolument mauvais, au jeu de l'actrice près, parce que l'orchestre étoit bon & que la Demoiselle étoit très-bien faite & chantoit agréablement. Cet intermede coupoit les actes d'une comédie françoise bien extraordinaire, c'étoit le Tambour nocturne de Néricault Destouches. Il n'y avoit dans cette piece qu'un seul acteur qui fut un peu le françois; c'étoit un abbé Bohémien, qui étoit auprès du Grand Général, en qualité de Secrétaire françois & allemand, & faisant le personnage de M. Pincé : il avoit appris à deux ou trois femmes de chambre de madame la

Grande-Générale, & à quelques officiers, à répéter, comme des perroquets, des rôles françois, dont ils étoient incapables d'entendre un seul mot. A voir la façon dont ils débitaient leur leçon, j'aurois pu m'en douter; cependant je n'en fus bien convaincu que lorsqu'après la représentation, voulant faire compliment aux actrices, je trouvai que pas une seule ne m'entendoit.»

Dans la dernière séance de l'académie des sciences, M. le marquis de Condorcet a lu l'éloge de M. Danville, ancien premier géographe du Roi, de l'académie des inscriptions & belles lettres, de la société des Antiquaires de Londres, & adjoint géographe de l'académie des sciences : on pourroit assurer que l'orateur françois a rempli son objet, si comme tout l'annonce, il vouloit plutôt s'égayer aux dépens de M. Danville, que lui rendre la justice due à la nature de ses travaux, ainsi qu'à leurs succès : « Il avoit, dit l'orateur, tout étudié : philosophes, géographes, historiens, orateurs, poètes même, mais uniquement dans leur rapport à l'objet de son travail. Depuis la publication de sa carte, on a fait en Italie des travaux géographiques bien combinés, & dont le résultat s'est trouvé conforme à ce qu'il avoit deviné : *Triomphe le plus grand qu'un géographe puisse obtenir...* M. Danville regardoit la géographie comme une des connoissances les plus dignes d'occuper les hommes; la douce habitude de succès toujours répétés, faisoit de son amour propre même une source de plaisirs purs & conti-

nuels. « De son amour propre!... & c'est M. de Condorcet qui parle : ne feroit-ce pas le cas de dire , *Mutato nomine de te...* Je ne doute pas que plus d'un de ses auditeurs ne lui ait fait cette application *in petto* : il paroît cependant qu'on n'a pas senti universellement le sens de l'ironie ; car une Dame de distinction ayant entendu la lecture de cet éloge , s'écria : *Si j'étois homme & de l'académie, l'idée d'être loué par M. le Marquis de Condorcet me feroit une consolation à ma dernière heure...* Au surplus M. Danville est bien vengé des torts de son Panégyriste par les regrets que les gens instruits de toutes les nations donnent à sa perte.

Il en fera del'*Embarras des richesses* , de M. de Santerre , donné nouvellement à l'opéra , comme de *Colinette à la Cour* du même auteur ; on critiquera beaucoup & même avec raison cet ouvrage , & néanmoins il restera au théâtre ; qui plus est il plaira. M. de S .. ancien Maître des comptes , ne vérifie que trop bien , dit-on , le proverbe auquel ces Messieurs ont donné lieu : cependant tout à coup , à près de 60 ans , le voilà répudiant le code & le digeste pour s'abandonner aux charmes de la poésie. Quelle ingratitude de la part de ce public qu'il veut intéresser ! L'un lui reproche des fautes contre la langue , un autre des fautes contre les convenances , un autre... que fais je ? Grétry l'a inutilement couvert de son mieux ; malgré les agrémens de sa musique , on a parfois murmuré contre son vénérable collègue.

Le joli conte de *Sénécé* qui a pour titre : *Filer le parfait amour*, est le sujet de la nouvelle *Omphale* de M. Robineau, dont je vous avois annoncé la prochaine représentation aux Italiens. Malgré les applaudissemens vifs & soutenus avec lesquels cette piece a été reçue, son succès est demeuré fort équivoque. Les paroles ont été trouvées tiedes; la musique, quoique de Floquet, monotone. Il faut attendre la reprise différée par un accroissement de l'extinction de voix de Clairval, pour juger, non du rang, mais de la tenue de cet ouvrage, qui fera comprendre à M. Robineau, qu'il est plus aisé de briller aux *Variétés* par l'*Amour quêteur*, qu'aux Italiens par sa moderne *Omphale*.

Le petit reste des partisans de la soi-disant musique françoise, portent aux nues M. Floquet, qu'ils regardent comme le conservateur des droits de la nation à la propriété d'un genre de musique. Les prosélites des Gluck & des Piccini haussent les épaules & ils sont les plus forts.

Un de nos aimables débauchés connus sous le nom de roués, se trouvant à la comédie Italienne à côté d'une jolie femme qu'il avoit vue de plus près, celle-ci voulut entrer en conversation avec lui : laissez-moi, répondit-il, je ne connois point les femmes de ton espece, quand je suis en public. — Il te convient bien, lui dit-elle, de faire l'insolent, toi, qui depuis long-temps n'a plus d'excuse.

V E R S

Ecrits au bas du Portrait de la Reine.

Quelle beauté vient me surprendre !
 Sur son visage noble & tendre
 Que de charmes sont répandus !
 Est-ce Minerve ou Vénus ? A l'entendre ,
 C'est bien Minerve , ou ne peut s'y méprendre ,
 Mais elle ressemble à Vénus.

V E R S

Pour le Portrait de M. d'Alembert.

Du Philosophe aimable il offre un vrai modele ,
 Il agit comme il pense , il sent ce qu'il écrit ;
 Et son cœur avec son esprit
 Peut seul entrer en parallèle.

Q U A T R A I N

*A Madame ** , qui m'avoit trouvé rêveur la
 première fois qu'elle me vit.*

Que dites-vous ? ah ! quelle est votre erreur !
 Assurément vos yeux vous ont déçue.
 En vous voyant peut-on être rêveur ?
 On ne l'est , belle Églé , qu'après vous avoir vue.

De Versailles, le 11 Décembre 1782.

On frappe une quantité prodigieuse de louis aux hôtels de monnoie. La rareté des matieres a déterminé le ministere à une opération que l'on dit très-onéreuse. On fond des ducats de Hollande & selon nos calculateurs, chaque louis revient au Roi à vingt-quatre livres dix sols. — Les armées, les transports d'especes outre-mer exigent beaucoup de pieces d'or, mais la commodité de l'emploi n'est, selon les apparences, pas la seule cause du grand nombre que l'on en fabrique. Il y a engorgement réel dans la circulation; il y a disette de matiere & l'argent est si peu commun que l'on a saisi des orfèvres mettant des écus en fonte pour faire de la vaisselle. C'est une opération absolument opposée à celle à laquelle de longues guerres ont quelquefois donné lieu.

Que la paix se fasse ou non, la Cour va ouvrir l'emprunt. Il fera de deux cens millions portant quinze pour cent d'intérêt & remboursable en quinze ans; il ne sera pas ridiculement onéreux comme la malignité l'avoit répandu; mais cet argent coûtera de six à sept pour cent au Roi qui n'en recevra que la moitié comptant, le reste sera fourni en effets qui perdent gros sur la place. Il y aura trente ans que nous avons vu ces opérations se multiplier & que nous avons éprouvé les dangers de tels agiotages pour l'état & leurs avantages pour les particuliers placés convenablement. Cet emprunt dans le moment où la paix va diminuer les besoins & les dépen-

ses de l'Etat, ne donne à personne l'idée que l'on supprimera des impôts établis à regret; mais on en infere généralement que la guerre ne fera que changer de théâtre. Les Cours belligérantes ont ouvert les yeux depuis quelque temps sur leurs véritables intérêts. Leurs chocs faisoient jaillir des portions de leurs richesses dont s'emparotent les spectateurs. On assure très-positivement que la triple alliance dont je vous ai parlé entre ces mêmes puissances qui se déchiroient avec acharnement, est l'une des conditions essentielles de la paix, comme elle en est le motif. Le Roi de Prusse y accédera, dit-on, & il est trop tard pour que cette confédération redoutable arrête sans effusion de sang l'effet des projets ambitieux de deux autres Cours de l'Europe, à qui la conscience de leurs forces persuadera certainement de lui tenir tête. On pourroit au moins espérer que la haine, le fol amour d'une vaine gloire, le goût féroce des combats n'influant plus sur les décisions des Souverains, de prompts succès de part & d'autre, & la voix si efficace en ce siècle, des négociations, rétabliront bientôt la tranquillité, mais de nouveaux malheurs menacent l'Europe & si le génie tutélaire de cette partie du monde ne les détourne, une source de divisions longues & sanginaires va s'ouvrir. La mort plane au-dessus des trônes: que l'une des têtes que l'on dit menacées succombe, telle qu'elle soit, le même coup semble frapper des armées nombreuses que cet événement prématuré appellera aux champs de Mars.

L' I N C O N S T A N C E :

C O U P L E T S.

Chantons les volages-amours,
 Puisque chacun a sa folie;
 La mienne est de changer toujours;
 Je crois que c'est la plus jolie.
 Je veux soupirer en riant
 Et traiter amour en enfant.

On fait que le Dieu de Paphos
 Porte un arc & sur-tout des ailes;
 Ah! la constance est pour les fots;
 Le plaisir pour les infideles;
 Je veux, &c.

Au temps de nos bons Amadis
 On brûloit pour une inhumaine;
 Aujourd'hui je quitte Philis,
 Si Philis n'adoucit ma peine;
 Je veux, &c.

Accourez tous à mes leçons,
 Tristes martyrs de la tendresse;
 Ne prenez pas pour des chansons
 Ce que vous dicte ma sagesse.
 Allez, soupirez en riant
 Et traitez amour en enfant.

Toujours aimé, toujours vainqueur
 Le Papillon est mon image;
 Aujourd'hui l'amant d'une fleur,
 Le lendemain il est volage;
 Allez, soupirez, &c.

Lorsque je jure à Danaé
 Que pour ses beaux yeux je soupire,
 Je ne lui dis pas que Chloé
 A sur mon cœur le même empire;
 Allez, soupirez, &c.

Jeunes beautés, qui sur nos cœurs
 A jamais régnerez sans partage,
 A de plus volages ardeurs
 Vous gagneriez bien davantage;
 Pardonnez-moi donc en riant
 Si je traite amour en enfant.

De l'Inconstance à vos genoux,
 Qui n'oublieroit pas le système?
 Les plus sages projets sont fous,
 Réfléchi-t-on lorsque l'on aime?
 Amour me punit en riant,
 Et c'est moi qu'il traite en enfant.

L'INCONSTANT RÉFORMÉ.

Je ne lui dois point d'heureux jours,
 A cette Déesse volage
 Qui désespère les amours
 Et ternit la vertu du sage.
 Si jadis pour quelques momens
 Egarant un cœur trop facile,
 De l'erreur le sceptre mobile
 A gouverné mes jeunes ans,
 Persécuteur des infidèles
 Et vengeur des cœurs délaissés,
 L'ennui venant à pas comptés,
 Du plaisir tailladoit les ailes,
 Livré tout entier au dégoût

Qui fuit de près la perfidie ;
 J'ai vu que s'amuser de tout
 N'est pas le bonheur de la vie.
 Ah ! si dans ce cœur agité
 Vous descendiez , belle Thémire ,
 Vous y verriez qu'il ne respire
 Qu'Amour & que fidélité ;
 Que du remords la voix austère
 A proscrit ses égaremens ,
 Et que le bonheur de vous plaire
 Commande à tous ses sentimens.
 Tel autrefois aux pieds d'Armide
 Renaud un moment égaré
 Fuit loin de ce séjour perfide ,
 Dès qu'Ubalde se fut montré ;
 Et bientôt tendant à la gloire
 Des jours passés sous de honteuses loix ;
 Il part , s'élance au char de la victoire
 Et vole à de nouveaux exploits.

MÉ:

Fin du Tome treizieme.

J'ai fait de près la perdition,
 Et vu que s'amuser de tout
 N'est pas le bonheur de la vie,
 Ah! à dans ce court ager
 Vous secourrez, belle Thémis,
 Vous y verrez qu'il ne respire
 Qu'un seul et que seul objet
 Qui du bonheur la voie antre
 A profit les égarements,
 Et que le bonheur de vous plaindre
 Connaît à tous les tourmens.
 Tel amusez aux pieds d'Armide
 Feraient un moment égaré
 Par le de ce court perdition,
 Des qu'Ulysse se fut moqué
 Le plaisir tendant à la gloire
 A jours passés sous de honteuses loix,
 Qui, s'élançant au char de la victoire
 Le vole à de nouveaux exploits.

Fin du Tome troisième.